HISTOIRE

DE

FRANCE

AVANT CLOVIS;

PRÉCÉDANT & faiſant partie de l'Hiſtoire de France, commencée par MM. VELLY & VILLARET, & continuée par M. GARNIER, Hiſtoriographe du Roi & de Monſieur, Inſpecteur & ancien Profeſſeur du Collége Royal & de l'Académie des Belles-Lettres.

PAR M. LAUREAU, Écuyer, Hiſtoriographe de Monſeigneur COMTE D'ARTOIS.

ENRICHIE DE MÉDAILLES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.

PRIX, 12 livres le Volume relié.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,

CHEZ NYON l'aîné, & fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

HISTOIRE

DE

FRANCE

AVANT CLOVIS.

PRÉCÉDANT & faisant partie de l'Histoire de France, commencée par MM. VELLY & VILLARET, & continuée par M. GARNIER, Historiographe du Roi & de Monsieur, Inspecteur & ancien Professeur du Collège Royal & de l'Académie des Belles-Lettres.

PAR M. LAUREAU, Écuyer, Historiographe de Monseigneur

COMTE D'ARTOIS.

ENRICHIE DE MÉDAILLES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.

PRIX, 12 livres le Volume relié.

A PARIS,

CHEZ NYON l’aîné, & fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

NOUS avons formé, il y a quelques années, une collection de Portraits des différents Personnages, dont il est fait mention dans l'Histoire de France. Ils peuvent se placer dans l'Edition in-4., aux pages où ils ont rapport, ou se relier séparément en 2 vol. in-4. pour les exemplaires de l'Edition in-12, jusqu'au règne de Charles IX inclusivement. Ceux qui doivent entrer dans les volumes suivans sont aussi gravés. Nous avons cru qu'il ne seroit pas moins intéressant pour cette Histoire de former un Atlas qui y fût adapté. Nous avons exécuté ce projet sur la fin de 1787. Nous joignons ici l'état des Cartes dont il est composé :

1 ANCIEN & nouveau Monde.
2 *Orbis Vetus,* le monde connu des Anciens.
3 *Europa veteribus nota 3* l'Europe ancienne.
4 Europe moderne.
5 *Gallia,* la Gaule du temps des Romains.
6 Gaules, (les) fous les trois Monarchies qui les partageoient quand Clovis en fit la conquête.
7 Empire de Charlemagne.
8 France actuelle.
9 Languedoc & Roustillon.
10 Gnienne, Navarre & Béarn.

11 Eyonnois, Dauphiné & Provence.
12 Poitou, Saintonge & Angoumois.
13 La Marche, Bourbonnois, Limolin, Auvergne.
14 Bourgogne & Franche-Comté.
15 Bretagne, Maine, Perche & Anjou,
16 Orléanois, Tourraine, Berry & Nivernois.
17 Champagne, Lorraine & Alíace.
18 Flandre Françoiíe, Picardie, Artois, Isle de France & Normandie.
19 France, divisée en ses XVIII Provinces Ecclésiastiques.
20 France, divisée en ses XXXIV Généralités, où est indiquée celle de l'Isle de Corse.
21 Généralité de Paris, sous ses XXII Elections.
22 Environs de Paris.
23 Pays-Bas & leurs environs du temps des Romains.
24 Provinces-Unies, leur territoire dans le moyen âge.
25 Pays Bas Hollandois & Autrichiens.
26 Provinces-Unies, (nouvelle Carte des)
27 Provinces-Unies, pour servir à l'Histoire Militaire de Louis XIV. * sryéwîoM oh
28 *Hispania*, Espagne du temps des Romains.
29 Espagne moderne.
30 Léon, Asturies, Galice.
31 Aragon, Navarre, Biscaye.
32 Castille, vieille & nouvelle.
33 Andalousie, Grenade & Murcie.
34 Valence, Catalogne, Ifles Mayorques.
35. Portugal.
36 Suisses & Grisons.
37 *Italia,* Italie du temps des Romains.
38 Italie moderne
39 Italie septentrionale, Savoye, Piémont, Milanes, Mantouan, Etat de Veniíe, Montferrat, Gènes, Parmesan, Modenois.

40 Italie moyenne, Toscane, Etat Ecclésiastique, Corse, Italie méridionale. Naples-Siciles-Sardait
41 Italie méridionale, Naples, hicile, oardaigne.
42 Allemagne.
43 Cercle d'Autriche.
44 Cercle de Bavière.
45 – de Souabe.
46 – de Franconie.
47 Partie méridionale du cercle de la Haute-Saxe.
48 Partie septentrionale du cercle de la Haute-Saxe.
49 Cercle de la Basse-Saxe.
50 – Westphalie.
51 – Haut-Rhin.
52 – Bas-Rhin.
5 3 Bohême, Siléíîé, Moravie, Lusace.
54 Pologne.
55 *Britannia j* Angleterre du temps des Romains.
56 Isles Britanniques, Angleterre, Ecosse & Irlande.
57 Angleterre.
58 Ecosse.
59 Irlande.
60 Dannemarck, Norwège, Suède.
61 Russie d'Europe.
62 *Groecia Antiqua*, Grèce ancienne.
63 Turquie d'Europe & Hongrie.
64 *Asia veteribus nota*, Asie ancienne.
65 Asie moderne.
66 Navigations, découvertes établissemens des Hollandois dans les Indes orientales.
67 Route que Georges Anson, Anglois, commandant *le Centurion*, a tenue dans son voyage autour du monde.
68 Développement de la route que M. de Bougainville, commandant les deux vaisseaux du Roi de France *la Boudeuse* & *l'Etoile*, a tenue dans son

voyage autour du monde.
69 Bengale.
70 Empire de la Chine.
71 Canal des Philippines.
72 Celebes *ou* Macassar.
73 Batavia & Isle de Java.
74 *Africa veteribus nota*, Afrique ancienne.
75 Afrique moderne.
76 Cap de Bonne-Espérance.
77 Amérique.
78 Navigation des Hollandois aux Indes occidentales.
79 Pérou.
80 Mer du Sud *ou* Pacifique.
81 Partie méridionale de la mer du Sud, qui représente les découvertes faites avant 1764.
82 Route depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la nouvelle Bretagne.
83 Isles Malouines.
84 Détroit de Magellan.
85 Isle des Papous.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

A MONSEIGNEUR

COMTE D’ARTOIS.

MONSEIGNEUR,

Au lieu d’une épître dédicatoire, vous ne trouverez à la tête de ce livre qu’un discours sur l’existence & la recherche des premiers monumens historiques ; mais ce discours est plus flatteur pour Vous que les vains hommages de l’adulation ; car la postérité qui juge des Princes par leurs occupations, par les choses dont on les a entretenus remarquera qu’au printemps de votre âge, Vous aviez déja le courage d’envisager les sciences fous leur aspect le plus rebutant, que les matières les plus abstraites ne Vous étoient pas étrangères, & que sachant rejeter la louange, Vous n’en étiez que plus digne. De tout temps la vraie gloire a été ennemie de la flatterie. On prononçoit devant César des discours éloquens ; on parloit de philosophie à, Marc-Aurèle & à Julien, tandis qu’on prodiguoit la louange à Néron, à Caligula.

Outre l’intérêt que les Princes de la Maison de Bourbon doivent trouver à la lecture d’un ouvrage qui traite de l’origine de leur grandeur, & de celle d’un Etat d’où leur puissance embrasse la moitié du globe ; il y a pour Vous, MONSEIGNEUR, un motif plus particulier, l’amour des sciences, & le désir des recherches qui concourent à leurs succès. Votre goût, sur ce point, est d’accord avec la justesse de votre esprit ; car les grands, recueillant plus particulièrement le fruit des sciences, doivent, ne fût-ce que par reconnoissance, manifester leur estime à leur égard, & montrer qu’aussi délicats que les autres hommes pour en sentir les avantages & la finesse, ils sont dignes de leur commander par la supériorité de leurs lumières comme par celle du rang qu’ils tiennent. Les Princes instruits sont le spectacle le plus rassurant pour une nation, & le livre de l’histoire est celui qui leur appartient principalement ; il se change pour eux en une carte instructive qui leur marque les écueils contre lesquels leurs prédécesseurs ont fait naufrage, en même-temps quelle leur trace les routes qui conduisent à la gloire. Puisque vous êtes si jaloux, MONSEIGNEUR, de connoître & de parcourir ces routes, l’histoire primitive de vos ancêtres, le détail de leurs actions généreuses, ne peuvent vous être indifférents ; &, quel qu’anciennes que soient les matières que je vais traiter, j’ose croire qu’elles mériteront votre attention.

En remontant les sentiers obscurs qui conduisent aux premiers temps des Gaulois, en repassant les époques qui ont précédé l’histoire qu’on nous a donnée de notre nation, je ne fais pas une tentative inutile téméraire, puisqu’il semble que les premiers historiens aient craint de pénétrer jusqu’à l’origine, & de s’asseoir sur le berceau de la Monarchie. Elle est la plus ancienne de l’Europe, mais son antiquité n’est pas encore développée, & la gloire de ses premiers temps n’est pas dans son lustre. Que les Egyptiens, les Grecs & les Romains, les anciens & les modernes cessent de vanter la durée de leurs Empires ; nul n’a joui d’une puissance aussi longue, nul n’a été aussi long-temps sous le sceptre des mêmes Souverains & de la même Maison : il semble qu’il ait associé à son immuable destin le sort de ses Princes, & que sa puissance & leur sang aient une commune durée ; enfin, il

n’a de concurrent en stabilité que celui de la Chine en Asie, mais il n’a pas à rougir comme lui d’un joug étranger.

Lorsqu’après dix-huit cents ans de silence on revient sur le passé, & qu’on cherche à constater les polirions d’un pays, & les mœurs du peuple qui l’habitoit, quelles difficultés ne doit-on pas s’attendre à trouver, & quel Lecteur raisonnable ne sent pas qu’un pareil ouvrage a droit à son indulgence ! Le crayon de l’historien peut être en défaut sur des traits que le temps a effacés, & sur des modèles qu’il a soustraits aux regards du présent, on n’en accusera que le ravage des siècles : le public éclairé ne lui en saura pas moins gré, s’il a mis en ordre tout ce qu’on avoit recueilli de précieux sur le sujet qu’il traite ; s’il a enrichi cette collection de quelques titres nouveaux ; s’il a fait tous ses efforts pour répandre de la clarté sur des temps obscurs & des époques ensévelies dans les ruines du passé ; & s’il a franchi un intervalle qui, tout foible qu’il étoit, ait mis à portée d’en surmonter un plus considérable.

Le plus petit peuple s’étend avec complaisance sur son origine, tandis que nous avons été assez indifférens sur la nôtre pour la laisser confondue, pendant tant de siècles, parmi les fables qui la défiguraient ; & sur quelle origine encore avons-nous témoigné cette insensibilité ? Sur celle de nos pères, sur celle d’une nation magnanime & généreuse qui a joué le premier rôle dans l’univers, & a placé ses Princes sur les premiers Trônes du monde. M. Velly, recommandable a tant de titres, a lui-même tiré le rideau sur ces temps antiques de notre origine. M. le Président Hénaut lui en avoit donné l’exemple. Ils se sont accordés à laisser dans les ténèbres du passé les troisième, quatrième & cinquième siècles ; & ce sont précisément ceux qui ont vu former la Monarchie, & qui ont présidé à son établissement. Il est arrivé de-là qu’on a vu s’élever tout-à-coup un grand édifice sans fondations ; on a présenté le tableau d’un puissant Empire, & on a omis de marquer les degrés de son accroissement ; on a étendu un voile sur l’origine du peuple fondateur, sur les moyens avec lesquels il éleva cette grande puissance. C’est dans le désir de remédier autant qu’il fera en moi à cette omission, que j’ai entrepris le récit de ce qui s’est passe pendant ces siècles intéreísans ; ce récit qui finira où commence M. Velly, sera renfermé dans

un volume d’un pareil format ; il rendra à l’Histoire de France ce qui lui manque dans le principe, il lui donnera les fondemens sur lesquels on avoit négligé de la poser.

Ce volume fera d’une nécessité indispensable pour tous ceux qui ont l’histoire de M. l’abbé Velly, puisqu’il est le fondement de cet ouvrage, & qu’il en rétablira les premiers matériaux qui étoient épars ou ignorés à l’époque du travail de cet historien. On y verra de nouveau la Généalogie des Rois de la première Dynastie, les différentes expéditions des Francs avant leur établissement dans les Gaules, soit comme ennemis, soit comme alliés des Romains, enfin leurs conquêtes avant Clovis ; on y exposera l’origine des Bourguignons, la fondation de leur Royaume, ainsi que de ceux des Visigoths & des Bretons, qui se confondent ensuite dans celui des François. On verra les premiers Rois de ce peuple, ainsi que fa Monarchie, commencer avant Pharamond. On constatera cet établissement par des preuves convaincantes, par des pièces de monnoie qui démontrent que le Royaume de France existoit en 409, & que Teudome ou Théodemir en a été le premier Roi neuf ans avant Pharamond.

On fera précéder cet exposé d’un appercu sur les Celtes, & sur les mœurs antiques de ces peuples, les premiers connus qui aient habité cette contrée. Pour obvier au défaut de titres instructifs sur un pareil sujet, on a fouillé dans la terre, on a cherché dans les restes des peuples qui nous ont précédés ; ce sont les véritables archives auxquelles il convient d’avoir recours lorsqu’on veut rapprocher, pour ainsi dire, les deux extrémités du temps, & produire au présent les preuves du passé le plus reculé. Ces fragmens & ces restes sont les vrais titres de famille des nations anciennes ; car on ne doit pas rechercher les monumens pour les entasser & en faire des objets de luxe, mais pour s’en servir comme de clefs aux difficultés. S’il s’en trouve en si peu d’endroits, c’est que le conquérant passant par-tout avec des pieds d’airain, comme la biche de la Fable, efface tous les caractères & détruit toutes les traces : peu curieux des temps écoulés, il ne s’occupe que du sien ; il passe son fer destructeur sur la terre, & veut que tout finisse & recommence avec lui ; il devient la borne marquée pour les recherches de la postérité ; envain iroit-elle au-delà sur certaines contrées.

La terre, pour l’historien, est le plus grand comme le plus fidèle des livres ; exacte dans l’exposition du présent, elle est encore plus vraie sur le passé dépouillé d’erreurs & de prestiges ; elle porte dans son sein des titres d’ancienneté qui ne sont pas suspects ; elle nous présente ses citations en caractère original ; & par l’ordre & la différence de ses couches, leur composition & les débris qu’elles renferment, elle peut conduire l’homme par degrés jusqu’à l’extrémité la plus reculée. Quelque prévenu que fût le philosophe en faveur de son antiquité, de la richesse & de la variété de ses collections, elle l’étonneroit encore s’il étoit jamais assez patient & assez heureux pour joindre tous les anneaux de cette grande chaîne, & remonter jusqu’au dernier. Quelques naturalistes, dans ce siècle, ont commencé ce grand ouvrage : quels progrès n’ont-ils pas déja faits, & que n’avons-nous pas à espérer après les succès qui ont couronné ces premières tentatives ? Pour moi, dont le plan est moins vaste, le but moins éloigné, & qui me luis renfermé dans les bornes d’un seul sujet, je n’ai pu remonter, pour les preuves historiques des Gaules, qu’à deux mille quatre cents ans environ ; mais je ne doute pas que la terre, aux yeux des naturalistes, n’offre des preuves d’une population infiniment plus reculée ; qu’elle ne possède dans ses dépôts des restes pétrifiés d’hommes & d’animaux qui existoient avant qu’elle se fût recouverte de plusieurs couches ; & qu’elle n’ait caché derrière ces épais rideaux les scènes de plusieurs siècles antérieurs.

Notre planète entraînant après elle, dans fa rotation perpétuelle, les générations des hommes, & toutes les productions qui la couvrent, les absorbe & les confond dans les couches dont elle s’enveloppe depuis l’origine des siécles avec le secours de la mer ; mais, dans le nombre des matières, il en est qui se conservent, par leur nature, au milieu de la destruction des autres. Et combien n’y auroit-il pas de quoi étonner les hommes, si, parvenant jusqu’à une des premières couches, elle offroit à leurs regards les monumens[1] antiques & curieux qu’elle renferme ? A la vue des restes humains & des vestiges des arts les plus anciens qui furent sur le globe, quelle surprenante différence ne remarqueroit-on pas entre ces temps & le nôtre ? Ici l’on appercevroit une extrême rusticité avec les fragmens des premiers moules là les productions délicates des sciences de

des arts sur lesquels le temps a tiré un voile épais. Ces restes indiqueroient que la lumière a fait plusieurs fois le tour de la terre, & que chacune des couches de cette planète a été le théâtre du genre humain modifié différemment. A quelle distance ne remonteroit on pas alors, & que de découvertes à espérer si on pouvoit parvenir à dérouler ces couches différentes ! Les monumens qu'on obferveroit dans chacune de ces feuilles, seroient comme les caractères de ce grand livre, qu'on pourroit appeler, à juste titre, *le livre des sciences.* Malheureusement ce projet flatteur ne peut s'exécuter en grand, mais on a la ressource de le pratiquer en détail ; & comme on peut juger des choses par les extraits, ce que l'on a déja acquis en ce genre est bien propre à faire desirer des efforts plus soutenus & plus heureux, dont le résultat sera de procurer aux hommes une connoissance plus approfondie de l'antiquité ; car on ne doute pas que la pétrification ne nous ait conservé des échantillons de chaque science, & qu'elle n'ait agi dans l'origine avec autant de force qu'aujourd'hui. Ce ne sont ni les preuves, ni les monumens qui nous manquent, mais les recherches, & des regards assez exercés pour les distinguer par-tout où ils sont ; combien en avons-nous sous les yeux qui nous échappent tous les jours dans la composition des marbres, des pierres & des mines[2] ? Seroit-il chimérique de croire que des regards plus exercés & plus profonds démêleroient dans ces matériaux les dépouilles antiques qu'ils renferment, à-peu-près comme nous démêlons les caractères Celtiques ou Runiques dans les vieux édifices ou ils sont entrés ? Quelle surprise n'eût pas causé à nos ancêtres, il y a trois cents ans la voix qui leur eût dit qu'on trouveroit un jour les restes d'une nation qui existoit dans les Gaules dix-huit cents ans auparavant, cependant ces dépouilles ont été trouvées ; pourquoi ne trouveroit-on pas celles du peuple qui précédoit ?

Nos descendans seront peut-être un jour plus heureux ; il viendra un temps où le fer de la charrue, & le torrent des pluies, à force de dégrader les coteaux, & d'en réduire le revêtissement, mettront l'ancienne terre à nu ; où l'isthme de Panama, rompu par l'Océan, laissera de vastes côtes à découvert, & la Mer Méditerranée à sec ; les villes, les arts des peuples qui habitoient sur ce fol avant qu'il fût inondé, sortiront de dessous les sables

qui les couvrent ; l'observateur ira les chercher ; & si ses recherches pénètrent jusque dans des couches inférieures, peut-être trouvera-t-il d'autres preuves d'une révolution pareille, & plus ancienne ; car il n'y a rien de nouveau dans les évènemens de la nature.

La terre, ainsi exposée aux yeux des hommes, révélera les secrets qu'elle cachoit ; c'est alors qu'elle leur fera connoître des générations anciennes, & étrangères à l'histoire ; les Atlantes, regardés comme fabuleux, deviendront peut-être réels ; des villes ensévelies par des tremblemens de terre, par la chûte des montagnes, par l'irruption de la mer & le débordement des fleuves, des nations éteintes sous un ciel pestilentiels des hommes d'une figure surprenante, des animaux inconnus, conservés par la pétrification, les étonneront par leur apparition, & les débris qui en existeront, exerceront les génies systématiques, & feront naître chez eux autant de questions qu'il s'en élève parmi nous sur ce point si simple, qu'il y a eu, dans les époques les plus reculées du passé, des hommes qui ont été les jouets de la fureur des élémens, comme nous ou nos descendans le seront un jour.

Il résulte de-là que l'histoire des premiers temps n'est pas perdue ; à la vérité, elle est rompue, & n'existe qu'en morceaux ; mais, pour la rétablir, il n'est question que de recherches, & les actes du passé viendront se placer dans les mains laborieuses qui entreprendront de les rassembler. Les sciences & les arts ne passent pas comme le temps, ils s'impriment sur la terre bien plus profondément que les siècles, avec qui ils se montrent, & leur prérogative est de se représenter lorsqu'il y a déja long-temps que les autres sont oubliés. Ils vivifient les Etats, ils changent les hommes, & la surface du globe ; d'agreste & d'inculte qu'elle étoit, ils la rendent belle & productive ; au lieu d'un sauvage, ils font de l'homme un être majestueux & puissant, dont l empire s'étend sur la nature & les élémens, & qui se sert de la terre comme d'une planche ou il grave sa mémoire. C'est en vain que le temps, exerçant ses fureurs, engloutit tout-à-coup une génération d'hommes éclairés ; les ignorans, que les siècles suivans rapportent, sur leurs débris, s'étonnent à la vue de leurs restes ; & lorsque la terre les a ensevelis dans une seconde couche, c'est aux générations suivantes qui fouillent dans les deux à en faire la distinction :

l’une brute, leur paroît méprisable comme la matière qu’elle renferme : l’autre différenciée par les fragmens d’ouvrages savans, & par les belles formes que conservent encore les marbres & les métaux, paroît à leurs yeux avec l’éclat d’une terre mêlée de diamans, & avec la vénération due aux hommes éclairés qui l’ont habitée ; ils respectent leurs dépouilles, ils admirent leurs connoissances, ils payent à leur mémoire un juste tribut d’éloges, en même temps qu’ils laissent tomber un œil méprisant sur la couche barbare qui forme une barrière entre eux & les siècles lumineux dont ils voient les vestiges. C’est ainsi, qu’après cinquante siècles, les belles formes que prirent les arts sous la main généreuse de Louis XIV, & le génie dont les anima le souffle créateur de ce grand Roi, feront encore dans les ruines l’admiration des hommes qui habiteront la Gaule, quand même elle seroit couverte de Turcs & de Tartares.

Depuis tant de temps que le philosophe s’écrie, que la terre ouvre ses flancs, & qu’à l’inspection des couches qui composent son volume, elle les étonne, & les instruise comme par la lecture des feuilles d’un livre lumineux, elle a été sourde à ses cris ; mais la constance de l’observateur a triomphé de son opiniâtreté ; il a pénétré avec le fer dans quelques-uns de ses replis, & a porté un œil avide dans les cavités qu’elle a creusées, & sur les matières qu’elle a rejetées dans des momens de fureur. Quel étonnant spectacle, que l’homme forçant la nature, l’obligeant à se développer & à lui révéler les secrets qu’elle se proposoit de cacher, ou qu’elle réservoit pour d’autres temps ! Les vérités sont rarement les fruits du hasard, elles ne se montrent guère qu’à ceux qui les cherchent. C’est sur ces observations que le philosophe & l’historien ont fonde leur travail & poursuivi leurs études : l’historien, sur-tout, a senti que c’est sur de telles recherches, sur la garantie de pareils monumens, que doivent être fondés ses récits pour ces temps perdus, dont les titres sont usés, & la tradition oubliée ; il a jugé avec raison que c’etoit dans le sein de la terre qu’il devoit puiser ses preuves.

La surface des Gaules, par exemple, offre aux regards de l’observateur une vaste collection d’antiquités en tout genre ; elle lui rappelle que ces contrées, avant que d’avoir été habitées par les Francs, les Bourguignons, les Visigoths, les Bretons, les Normands, l’avoient été par les Romains, que

les Grecs & les Asiatiques les y avoient précédés ; que les Phéniciens les Carthaginois les avoient fréquentées avant ces derniers, & avoient établi un commerce avec les Celtes, qui étoient les premiers habitans connus de cette terre. A la vérité, les monumens historiques du moyen âge finissent là ; mais ces Celtes, pour être les plus anciens peuples connus, étoient-ils les premiers ? Et ne peut-on pas penser qu'ils avoient paru à la fuite d'une révolution qui en avoit fait disparoître d'autres ; qu'ils n'étoient que des acteurs arrivés après le dernier changement de décoration, puisqu'à une profondeur très-considérable, & sous des rochers très-épais, on a trouvé des hommes pétrifiés[4] ? Ainsi voilà un chaînon de plus à la chaîne des Antiquités Gauloises, & il faut qu'elle s'étende encore à une grande distance pour arriver jusqu'à cet objet séparé du corps. Il suffit de ce détail pour sentir le prix des monumens historiques que fournit la terre, & pour faire voir jusqu'où l'histoire peut parvenir dans tous les pays en suivant cette méthode, puisque la population des Gaules, qui ne passe pas pour être une des plus anciennes, remonte à une époque si éloignée, qu'on n'ose en fixer la date.

Le temps est arrivé ou l'historien ne sera plus borné par des époques récentes, ou il abandonnera les chartres & les autres titres aussi frais & aussi fragiles : il sentira que pour faire l'histoire des hommes & des siècles, il faut d'autres secours que le papier : il s'élevera au-dessus de la nuit des temps ; il observera l'histoire dans son immense étendue ; il l'embrassera avec le monde ; curieux de la développer avec son âge & ses révolutions, il cherchera les titres de famille du genre humain égarés ou enfouis fous les décombres des siècles : la terre sera son chartrier, les sciences & les arts ses indicateurs ; l'histoire naturelle lui fournira des preuves, l'astronomie des renseignemens, la sculpture & l'architecture des échantillons, à la vue desquels il jugera des époques par leurs variétés, leurs nuances, la profondeur de leur enfouissements & le temps qui a dû s'écouler jusqu'à leur fabrique. Les vestiges du travail de l'homme sur la terre, ou dans ses entrailles, conduiront son descendant jusqu'à lui ; sa main cherchant dans les ténèbres souterraines, reculera de surprise en rencontrant celle de son aïeul ; alors il aura une idée du temps qui les sépare ; il n'a eu

jusqu’ici que des conjectures, l’histoire ressemblant à une mine dont on n’a encore exploité que la superficie.

Les générations des hommes s’écoulent sur la terre ainsi que les ondes d’un fleuve ; comme lui elles s’élèvent & s’abaissent, elles s’épuisent ou disparaissent avec le sol sur lequel elles passent, comme les eaux tarissent & abandonnent leur lit ; les unes reparaissent sous un autre ciel, les autres dans un nouveau lit. Telle est la marche de tout ce qui est mobile depuis la création, mais le séjour des hommes laisse, comme celui des eaux, des traces sensibles sur le globe, les premiers par leurs dépouilles, les secondes par leurs sables & leurs coquillages que la mer & la terre couvrent : elles n’en existent pas moins, il n’est question que de lever le voile.

Il en est donc aujourd’hui de l’histoire des peuples comme de celle de la nature ; une partie ne peut être étudiée que dans la terre. Le naturaliste & l’historien se disputent ses couches, cherchent à déchiffrer, chacun de leur côté, ces caractères anciens qu’elle renferme pour les approprier à leur genre d’étude. Jusqu’ici les hommes n’ont envisagé que les objets qu’ils avoient sous les mains, sans songer qu’ils fouloient aux pieds d’innombrables & précieux matériaux ; ils ont travaillé, dans le genre historique, sur ce qu’ils ont vu ou sur ce qu’ont écrit leurs ancêtres ; s’ils veulent remonter plus haut, il faudra qu’ils changent de marche, & qu’abandonnant les traditions qu’on trouve à la surface de la terre, ils aillent chercher dans ses entrailles les secrets qu’elle a voulu cacher. Des morceaux de métal, dont la rouille épaisse dérobe le mérite, seront les caractères qui leur révéleront ces secrets, & la pétrification rapportera sous leurs yeux les formes primitives que la nature avoit conservées sous ce fidèle cachet ; car la terre est la plus belle bibliothèque de l’histoire ancienne, & la feule qui puisse instruire l’homme sur des époques & des découvertes qu’il est peut-être encore bien éloigné de soupçonner.

Le temps moissonnant dans sa course les générations successives, & effaçant sous ses pas les montagnes, les profondeurs & les traces des révolutions qu’éprouve le globe, a caché aux yeux des humains

jusqu’aux traces de leur berceau, & ne leur permet plus de s’assurer de l’époque précise des grands évènemens ; il en est cependant d’essentiels, sur lesquels il pourra s’instruire, en appelant tout-à-la-fois à son aide & les cieux & la terre, tel que le séjour des hommes dans les contrées Polaires ; il s’assurera par le secours de l’astronomie & de la physique du globe, des dates de l’habitation de ces climats & de leur refroidissement ; il calculera le degré de chaleur nécessaire aux éléphans pour vivre dans la Tartarie ; il supputera le temps qu’il a fallu, pour que cette chaleur soit descendue au terme où elle est, pour que l’homme ait trouvé la période sex-cent solaire, pour que les Chinois aient calculé l’éclipse centrale du soleil plus ancienne de deux mille cent cinquante-cinq ans que l’Ere Chrétienne ; il examinera combien il a dû s’écouler de siécles avant les observations astronomiques de Babylone remontant à quatre mille dix-neuf ans, avant la construction des pyramides d’Egypte, avant les prestiges opérés sous le Roi Pharaon par les sages & les magiciens de ce prince, avant que les Indiens eussent frappé ces monnoies si anciennes connues sous le nom de *Pagodes,* avant qu’ils eussent écrit le Védam qu’on lit depuis cinq mille ans, qu’ils eussent inventé l’art d’écrire bien plus ancien, & fixé sur le papier la pensée fugitive. Il ne perdra pas de vue sur-tout que ces monumens avoient été précédés par d’autres ; que ces traits, qui nous paroissent perdus dans l’antiquité, étoient alors les derniers de l’histoire moderne ; que des hommes aussi habiles dans les sciences & les arts, dévoient avoir, aussi bien que nous, une histoire ancienne, & que la jeunesse de la nôtre fait un contraste ridicule avec la vieillesse du globe. Il semble que les hommes aient voulu ramener la terre à leur goût en la faisant toujours tenir à l’adolescence.

Mais s’il existe encore des preuves de quelques évènemens passés, s’il existe des yeux assez percaris, tels que ceux des Buffon, des Pallas & des Bailly, pour les appercevoir, il y en a beaucoup d’autres plus récens, sur l’existence desquels nous sommes forcés de nous en tenir à la simple tradition. On ne trouve plus guère de positions anciennes telles qu’elles nous ont été dépeintes, & la plupart de celles que nous avons, ressemblent peu aujourd’hui aux descriptions qu’on nous a laissées ; cependant ces

relations n’en font pas moins vraies ; les grands évènemens dont j’ai parlé, trop éloignés ou trop imperceptibles dans leur marche pour être sentis dans le court espace de la vie humaine, sont accompagnés d’autres plus sensibles pour l’homme, & démontrés à ses yeux. La couche de terre sur laquelle nous sommes, est sujette à mille changemens ; il semble que chaque endroit ait eu ses momens de prospérité & de disgrâce ; tel pays qui a été peuplé & couvert de Villes opulentes, n’offre plus que des ruines, tandis que celui qui étoit désert présente à son tour une population nombreuse & de somptueux édifices. Les cantons que nous habitons, sont également soumis à cette vicissitude ; chaque partie est à son tour abandonnée & occupée ; tel coteau, qui étoit décoré d’une superbe maison dans le siècle dernier, n’est plus couvert que de ruines, & tel autre qui étoit alors ingrat & méprisé, est devenu un lieu fécond & délicieux. Des inondations qui ont fait couler dans le vallon la terre qui revêtissoit cette colline, des débordemens qui ont ensablé cette plaine fertile, la secousse d’un tremblement de terre qui a obstrué les canaux de cette source pour la faire jaillir ailleurs ; telles ont été les causes les plus ordinaires des variations que nous avons éprouvées, telle est celle des phénomènes que nous voyons, & de beaucoup de contradictions apparentes que nous trouvons dans l’histoire, parce que des changemens survenus depuis, ont contrarié les récits des historiens, & mis en défaut leur topographie.

J’abandonne cette immense perspective, & ce vaste plan, que je n’ai fait qu’entrevoir dans les fouilles que j’ai faites, dans celles que j’ai observées, dans les vues prorondes que renferment la Théorie de la terre de M. de Buffon, les ouvrages de MM. Gebelin & Bailly, pour m’occuper de l’histoire des Gaules, & de ses premières époques attestées par les monumens, & les preuves que fournit la terre. Ce ne sont pas des Ecrivains étrangers, des traditions suspectes, ce sont les titres du pays même que j’ai consultés ; c’est aux inscriptions qu’ont laissées nos pères, c’est aux traits de leur ciseau que je m’en suis rapporté ; ces caractères sont trop grossiers pour ne pas être vrais, ils ont été tracés dans un temps où l’on ignoroit le mensonge & l’art de feindre.

Il faut cependant bien se garder d'ajouter une confiance aveugle à tous les monumens qu'on donne pour antiques : j'en convaincrai par ce seul trait que je tiens de M. le Marquis de Thiard, très-instruit dans la connoissance de l'antiquité, & dont les lumières m'ont été souvent utiles : ce Savants qui a fait l'histoire de Semur, dont l'église a été bâtie en 1075, a remarqué, en observant le tombeau de Dagobert Ier, érigé à Saint-Denis en 645 ou 688[5], qu'un bas-relief qu'on donne pour être de cette dernière date, est de la première, & d'un ciseau contemporain, s'il n'est pas le même ; il y a uniformité dans les traits de ressemblance dans les sujets, conçus & exprimés selon l'esprit du onzième siècle. Dans l'un, on voit Dagobert qui passe dans une barque ressemblante à celle de Caron, & deux Evêques qui l'attendent pour l'arracher des griffes des diables. Sur le bas-relief de Semur, le duc Robert, fondateur de l'Eglise, est environné d'Ecclésiastiques, & mené dans une barque que conduit un vieillard à longue barbe ; la sculpture est dans le même goût, de les dessins, aux diables près, sont les mêmes : ce qui indique l'identité des idées de des temps, de ce qui ne se rapporteroit ni à la date du tombeau, ni au règne de St. Louis, où D. Montfaucon place ce monument. J'ai trouvé la même erreur sur deux statues qui sont a l'entrée de l'église de Moutier-Saint-Jean, dans le cloître, elles représentent Clovis de Clotilde, fondateurs de ce Monastère : on les fait remonter à la date de ces Princes, dont elles sont bien éloignées.

Les descriptions sont pleines de pareilles erreurs ; on lit dans celle de Bourgogne, qu'on a trouvé à Joux-la-Ville des antiquités Romaines : j'ai été pour les voir ; je n'ai trouvé que des piliers, des débris d'une Eglise ou d'une Chapelle dans le goût Gothique, construite dans le neuvième ou dixième siècle ; ce qui est sans répliqué, c'est que je me suis convaincu, à la vue des titres, que ce bourg de les environs étoient encore couverts par la forêt d'Hervaux dans le neuvième siècle, temps où Gérard de Roussillon & Miles de Noyers firent les premières concessions de ce terrain. D. Montfaucon lui-même s'est trompé, lorsqu'il a mis à la tête des monumens de la Monarchie Françoise les figures du portail de Saint-

Germain-des-Prés comme un ouvrage du sixième siècle, tandis qu'il n'est que du treizième.

Ces traits suffisent pour donner une idée des erreurs que peut commettre un Rédacteur confiant ; j'en pourrois citer bien d'autres, mais la citation en est moins utile que la défiance qu'ils doivent inspirer ; aussi ai-je vérifié avec le plus grand soin les recherches antérieures : je ne m'en suis pas tenu à la tradition, j'ai été curieux de voir autant qu'il a été en moi les sources où les auteurs ont puisé, les lieux qu'ils ont cités ; j'ai tâché par-là de remédier aux omissions des uns & aux exagérations des autres, de concilier leurs contradictions, de de distinguer le vrai au milieu de leurs incertitudes. J'ai tenu moi-même la sonde, & l'ai portée le plus profondément qu'il m'a été possible dans la nuit du passé. Je sens qu'il lui manquoit la main de M. l'abbé Velly, mais je ne l'ai prise qu'à son défaut, & long-temps après l'époque où la mort a enlevé l'Ecrivain le plus propre à cette tâche. Combien plus sensiblement encore ai-je ressenti sa perte, lorsqu'arrivé aux temps connus, j'ai désiré de les présenter avec cette clarté & cette élégance qui font le principal caractère de cet Historien ! Les hommes ont un genre distinct, quelques efforts que puisse faire l'imitation ; cette histoire en est la preuve ; écrite par quatre mains différentes, chaque partie porte l'empreinte de son auteur. Il est aussi une vérité qui ne vous échappera pas, MONSEIGNEUR ; c'est que les temps obscurs & les recherches antiques prêtent peu à l'élégance du style. Le crayon rapide & sublime de Bossuet n'a tracé si majestueusement F Histoire ancienne, que parce qu'il n'esquissoit que les plus grands traits, & les entassoit dans un cadre étroit ; il eût descendu de quelques degrés, & eut paru moins noble, s'il eût erré dans des détails, si, au lieu d'écrire l'histoire des Rois & des siècles, il eût écrit celle des hommes & des années. Combien son éloquence, semblable par son feu & sa rapidité, au brillant éclair, lorsqu'il peignoit la grandeur & la chûte des peuples, eût perdu de son éclat si elle n'eût eu pour sujet que l'origine graduelle & le développement physique & moral de ces mêmes peuples ! Les idées & le style noble des premiers Ecrivains, proviennent souvent des sommets ou ils se sont élevés pour ne voir qu'en grand.

Ce n’est pas que je doute que ce sublime Ecrivain eût conservé son caractère au milieu de ces objets abstraits. Si la force de sa touche, si la vivacité de son coloris eussent foibli pour un moment, son pinceau eût bientôt repris toute sa vigueur en peignant les exploits de nos premiers Pères, les conquêtes rapides & brillantes des Celtes, la puissance de leurs colonies, le génie impétueux & le courage indomptable de ces émigrans, la terreur de notre hémisphère ; car toutes les nations qui nous avoisinent, ont anciennement subi notre joug, nulle ne s’est soustraite à l’épée du Gaulois, & les traces de son dialecte existantes sur toutes ces contrées, font les marques des fers qu’il y répandit. L’éloignement de l’Asie ne put la garantir de la servitude d’un peuple qui sembloit avoir les ailes de la victoire ; deux fois il pénétra dans son sein, & deux fois elle plia sous le Conquérant sorti des bords de la Loire ou de la Seine. La première de ces invasions remonte aux temps les plus reculés, & n’a d’autres preuves que la langue Phrygienne issue de la Celtique ; la seconde a pour époque la fondation de la Galatie, & l’ébranlement des Trônes de l’Asie mineure, tributaires pour la plupart de cette nation.

Si nous jetons les yeux autour de nous dans l’Europe, nous trouvons que tout ce qui approche de notre nation, porte encore l’empreinte de ses chaînes. La Celtiberie & la Galice, en Espagne, prouvent par leur dénomination le peuple qui en fut le vainqueur, & qui laissa son nom sur ces contrées comme un monument de sa victoire, comme un témoignage aux yeux de la postérité, que libérien avoit été subjugé par le Celte ; que le Gaulois avoit établi sa domination jusqu’au fond de la presqu’île, & avoit appelé *Galecia* cette dernière partie de sa conquête. La moitié de l’Italie en avoit retenu le nom de Gaule Cisalpine ou Colonie Gauloise au-delà des Alpes. La Bohême porte encore le nom des Boïens ses fondateurs. L’Angleterre elle-même a été soumise dans l’origine ; la religion des Celtes, leur langue transférée dans cette Isle, les traces de l’idiôme Celtique existantes encore aujourd’hui dans le pays de Galles, le nom de Welches porté par les Gallois comme par les anciens Gaulois, sont autant de preuves qui désignent les premiers dominateurs de la Grande-Bretagne ; le Celte triompha autrefois par ses armes, comme son descendant triomphe

aujourd’hui par les arts. Il est de son destin d’être, ou le dominateur, ou le modèle des autres peuples.

L’histoire n’a pas méconnu ces vérités ; mais elle n’a pas jugé à-propos de les approfondir & de les développer, dans l’appréhension de répandre de l’ennui ou de s’enfoncer dans les routes ténébreuses de l’antiquité. Elle a passé sur ces époques avec la même rapidité que le temps ; elle ne s’est appésantie que sur les siècles parfaitement connus, sur ceux qui nous avoisinent, & dont la description s’allie mieux avec nos notions ; elle a négligé de cultiver la partie la plus sombre & la plus éloignée de son domaine ; elle ne s’est attachée qu’à celle qui l’entoure, & qui est pour ainsi dire fous fa main.

Il est bien plus difficile aujourd’hui de se rapprocher de ces époques, de remonter jusqu’à l’endroit où la chaîne a été rompue, & d’en réunir les anneaux. Ce n’est point une entreprise facile à exécuter, que de vouloir saisir l’esprit de peuples cachés, en quelque façon, sous la poussière de tant de siècles. Pour peindre leurs mœurs & leurs émigrations, il faudroit avoir été témoin de ces grandes scènes dont l’Europe & l’Asie furent le théâtre. A la vérité, l’étude de l’histoire & les découvertes de l’antiquité nous rendent contemporains des hommes les plus anciens ; mais ils ne nous donnent, ni cette assurance, ni cette profonde connoissance qu’acquiert un témoin oculaire ; aussi a-t-on cherché à y suppléer par la recherche des monumens qui attestent les temps antérieurs à la conquête des Romains ; quant à ceux où cette contrée étoit fous leur joug, on a eu recours à des preuves d’un autre genre, que ces conquérans ont laissé sur cette terre. Chaque évènement mémorable y a été célébré par une médaillé dont le revers porte l’empreinte. On en a fait une collection aussi curieuse que pénible ; on a accumulé sur-tout celles des Empereurs qui ont fait leur séjour dans les Gaules ; on a rapproché toutes ces pièces ; on les a liées comme les anneaux de cette chaîne historique. Cette tradition sûre éclaircira les autres, en fera disparaître les contradictions, & nous instruira comme par la voix de ces anciens dominateurs. On suivra, autant que l’on pourra, la même méthode pour les Règnes des premiers Rois Francs.

Les travaux, les difficultés à vaincre dans l’exécution d’un pareil projet, n’échapperont pas, MONSEIGNEU R, à votre pénétration, & détermineront votre indulgence en faveur de cet Ouvrage. Quant à son mérite, on lui en accordera à coup sûr si vous le jugez digne d’occuper un de vos momens.

DES GAULES,

ET DES MŒURS DE SES ANCIENS HABITANS.

LES Gaules étant devenues le théâtre de la Monarchie Françoise, & ses habitans ayant formé les peuples qui constituent cette monarchie, la connoissance du fol & des hommes est d'une nécessité absolue pour quiconque, voulant étudier l'histoire du Royaume, est curieux de remonter jusqu'aux premiers siècles de son origine. Pour répondre à ce désir naturel à tout lecteur, à tout sujet de cet état, on a mis à contribution les chroniques & les anciennes traditions ; on a imité les naturalistes, on a interrogé la terre ; & si les réponses qu'elle a rendues par les inscriptions, les médailles, la forme des bronzes, des marbres, & des antiques, n'ont pas été aussi nombreuses, aussi satisfaisantes qu'on l'auroit désiré, il n'en faut accuser que le temps & l'insouciance de nos ancêtres, dont la main grossière a plus d'une fois secondé les efforts destructeurs en ensevelissant dans la terre les monumens dont elle se glorisioit, en jettant sans discernement dans les obscures fondations des temples & des autres édifices, des débris précieux aux sciences & à l'histoire[6]. Mais quoique ces découvertes n'aient répondu, ni au désir, ni au besoin qu'on en avoit, elles auront cependant leur prix par la clarté qu'elles répandront sur quelques objets : elles paroîtront, malgré leur insuffisance, comme des rayons qui percent le nuage épais qui nous dérobe le passé.

La Gaule, cette vaste contrée, dont nous connoissons si peu les premiers temps, est située entre le treizième & le vingt-cinquième degré de longitude, & le quarante-deuxième & le cinquante-unième de latitude. Plus heureuse que les pays qui l'environnent, elle n'est pas froide comme l'Allemagne, aride comme l'Espagne, agitée par les tremblemens de terre comme l'italie ; mais ses habitans, assis sur un fol solide, font eux-mêmes des volcans qui ont souvent agité & renversé les autres Etats. Bornée au levant par le Rhin & les Alpes, au couchant par l'Océan, au nord par les canaux que forment le Rhin, la Meuse & la Moselle, & au midi par la Méditerranée & les monts Pyrénées, elle étoit divisée en trois parties, distinguées par quelques différences entre les dialectes & les mœurs, mais assez uniformes quant à la religion & au caractère. La Gaule Belgique comprenoit tout le pays qui est entre le Rhin, la Seine & la Marne ; la Gaule Aquitanique, celui qui est entre la Garonne & les Pyrénées ; & la Gaule Celtique, ou Gaule proprement dite, occupoit tout le continent qui s'étend du Rhin à l'Océan, de la Seine à la Garonne, & de la Méditerranée & des Alpes, à la Marne & à la Moselle,

Ce pays, étendu & fécond, situé fous un ciel tempéré, étoit borné au dehors par la mer, par des montagnes & des fleuves dont les eaux arrosaient ses frontières ; une quantité prodigieuse de rivières & de ruisseaux, semblables dans leurs ramifications aux veines d'un corps animé, portoient dans l'intérieur la fraîcheur & la vie ; des bois touffus entretenoient l'ombrage des montagnes, dont l'emploi sembloit être d'étancher la soif des plaines pendant l'été, & paroissoient comme des agens intermédiaires entre la terre & les nuages qu'elles arrêtoient sur leurs têtes, & répandoient ensuite dans les campagnes qu'elles dominoient. Si le fol étoit remarquable par la variété & l'excellence de ses fruits, les rivières ne l'étoient pas moins par l'abondance des poisons & la différence des espèces : mais les forêts l'emportoient sur tout, autant par la quantité des bêtes sauves qu'elles nourrissoient, que par leur grandeur[7]. Les Romains y trouvèrent l'Elan, aujourd'hui relégué dans le Nord ; le Bizon ; l'Uroch, ce bœuf énorme & farouche, dont la chasse étoit aussi redoutable que glorieuse, de de nombreux troupeaux de chevaux de d'ânes sauvages, dont les peaux

faisoient la principale branche du commerce de ces peuples avec les autres nations. Ces présens de la nature surent quelquefois funestes à ces contrées, excitèrent l'envie des peuples du nord, de leurs efforts pour s'en emparer répondirent à la beauté du climat & à l'impétuosité de leurs désirs.

Sur cette grande & belle contrée étoient répandus les Gaulois ou Celtes, peuples dont nous descendons. Sous ce nom on comprenoit alors tous les habitans de l'Allemagne, de la Suisse, de L'Illyrie, de la Lombardie de de la Celtibérie. Celtique signirìoit dans cette langue climat froid ; ce qui étoit véritable, ces pays étant hérissés de forêts, couverts de lacs, & d'une température convenable aux animaux du nord qui y étoient[8]. La terre qu'ils habitoient les avoit vus palier par tous les degrés qui conduisent de la rusticité aux arts, & de la simplicité au luxe[9]. Soit qu'ils en fussent originaires, ou qu'ils y fussent venus d'ailleurs, leurs commencemens n'avoient été que ceux des peuples sauvages, chasseurs ou pasteurs ; le carquois ou la houlette pourvurent long-temps à leurs besoins, & surent leurs soutiens dans une terre qui renfermoit ses trésors dans un sein avare, que le fer de la charrrue n'avoit pas encore ouvert. Partageant ce fol avec les bêtes fauves que la population & l'agriculture firent disparoître ensuite, ils n'eurent d'abord d'autres vêtemens que leurs peaux. Il semble que le temps qui se plaît à tout détruire, ait voulu nous humilier dans la jouissance orgueilleuse des arts, en laissant subsister sous sa faulx & en nous remettant sous les yeux un monument qui atteste cette haute misère & cette simplicité qui furent alors le partage de nos ayeux. Ce monument[10] est le bénitier de l'égliíe de Mavilly près de Beaune ; on voie sur une des faces un Gaulois armé d'une pique, & couvert de peaux de bêtes ; le ciseau est aussi brut que le sujet. Quelques morceaux de bois couverts de chaume ou de joncs, & revêtus de terre, composoient leurs maisons, d'autres plus paresseux, ou trop pauvres encore pour élever de pareils édifices, continuèrent à habiter les cavernes dont ils avoient chassé les animaux, premiers propriétaires. Ce fut après cette conquête qu'ils devinrent vraiment maîtres & dominateurs du sol. Bientôt, à l'imitation des renards & des ours qu'ils avoient chassés, ils se creusèrent de nouvelles demeures, & étendirent leur domination fous terre, tandis que d'autres en prenoient possession à la

surface. Le pays qu'habitoient les Celtes proprement dits, offre encore au joui d'hui beaucoup de grottes & de cavernes[11] dont plusieurs sont en partie comblées : fart qu'on rencontre dans quelques-unes, fait dire aux gens de la campagne que c'est l'ouvrage des Fées ; mais l'observateur n'y voit que les traces d'une main humaine & le berceau de la nation. Le curieux habitant des villes, qui quitte le marbre & l'architecture qui embellissent sa demeure, pour les aller visiter, est bien éloigné de penser que ces antres & ces lieux d'horreur surent autrefois le séjour de ses pères, le berceau de ses ancêtres ; & que peut-être cette possession, toute affreuse qu'elle est, leur a coûté du sang & des combats.

Pour savoir ce qu'étoient les Gaulois, ce ne sont ni des traditions obscures, ni d'anciens systèmes qu'il faut consulter ; ce sont les restes des temps où ils ont vécu, les traces de leur existence, & les monumens qui attestent leurs mœurs ; c'est à la terre qui les a engloutis à nous montrer, à l'inspection de leurs dépouilles, ce qu'ils ont été, leur histoire est écrite sur cette terre avec le burin des arts, dont le temps n'a pu encore effacer les traces ; ces caractères qui consistent dans les ruines des temples & les fragmens des statues qu'élevèrent des mains anciennes à une Mythologie plus ancienne encore, sont des restes de la carte historique de cette contrée, dont on trouve des morceaux à Autun, à Besançon, à Langres, à Beaune, à Alise, à Paris ; en Auvergne, en Languedoc, en Beauce, sur les bords du Rhin & du Rhône. Ces monumens & ces restes feront mieux leur histoire que tous les livres. Aussi est-ce à de pareilles autorités qu'on a eu recours de préférence.

Il résulte de leurs indications, que les Gaulois n'étoient pas descendus des Scythes, comme quelques auteurs l'ont prétendu ; leur origine étoit celle de tous les autres peuples placés sur la surface de la terre. L'état de rusticité leur étoit commun avec les autres nations de l'Europe ; ils étoient, à l'arrivée des Phéniciens & des Grecs, ce qu'étoient les Grecs, *Pelasgi*, à l'arrivée des Egyptiens ; ce qu'étoient les Italiens, à l'arrivée des Grecs de des Phrygiens échappés au lac de Troie ; ce qu'étoient les Espagnols, à l'arrivée des Phéniciens de des Carthaginois ; ce qu'étoient les Africains, à l'arrivée des Tyriens de des Grecs, les uns conduits par Didon, & les autres

par Battus. L’Egypte elle-même, le flambeau de toutes ces contrées, tenoit les arts des Chaldéens, ceux-ci des Persans, ces derniers des Indiens, qui les tenoient vraisemblablement d’un peuple plus ancien. C’est ainsi que la lumière a gagné de proche en proche, de a suivi une marche qu’on soupçonneroit volontiers qu’elle a tenue plus d’une fois, & en plus d’un sens, sur le globe.

Il s’enfuit de cette descendance, ou de cette communication des peuples, que les Celtes ne venoient pas des Scythes, par la raison que les nations qui sont sorties de la Scythie, telles que les Chinois, les Persans, les Indiens & les Chaldéens, avoient des connoissances dans l’astronomie & les arts, de que les Celtes n’en avoient aucunes. Ce fait passoit pour certain, il y a deux mille ans ; puisque les Druides, malgré la disposition des hommes à remonter a une source illustre, convenoient que leurs ancêtres étoient originaires du fol sur lequel ils étoient. Et qui pouvoit en être mieux instruit ?

Ces premiers habitans des Gaules surent sauvages pendant une longue suite de siécles. Jusqu’à l’arrivée des Phéniciens sur les côtes, & à la fondation de Marseille, ils ressemblèrent aux peuplades de l’Amérique ; leur origine cependant, avant cette époque, devoit avoir une date bien reculée. Enfans d’une terre sur laquelle ils étoient nés, partagés en plus de cent peuples[12], combien ne leur avoit-il pas fallu de temps pour parvenir, malgré leur misère, leur ignorance & leurs guerres intestines, à un degré de population florissant, pour avoir établi les liens de religion de de police, qui tenoient assujettie toute cette contrée ; pour être parvenus à la fusion du fer avec lequel ils forgeoient leurs armes, & pour avoir jetté ces prodigieux essaims qui désolèrent une partie de l’Europe de de l’Asie ? Le peu d’art qu’ils employoient à la culture de leurs terres & à la construction de leurs demeures, leur étoit venu des Phéniciens de ensuite des Carthaginois que l’esprit de commerce avoit poussés sur leurs côtes ; car il n’y avoit rien à acquérir du côté des Germains, encore plus rustres qu’eux. Mais ces connoissances étoient bien imparfaites : ils n’avoient que des idées & point de modèles. Ce fut alors que les Phocéens arrivèrent, & que les nouveaux murs de Marseille attirèrent leurs regards. A la vue d’un peuple brillant par

les arts, & d’une ville qui, sortie sous leurs yeux du sein de la terre, dominoit, en naissant, sur la mer & sur le continent, l’esprit d’imitation fit des progrès étonnans ; le feu de l’émulation pénétra par-tout, & vivifia en moins de cent ans la face de ces vastes contrées ; la mythologie des Grecs, associée à celle des Gaulois, figura dans leurs temples, & les pierres où leurs idées furent alors représentées par un ciseau novice, nous indiquent leur origine après un silence de 2400 ans. Ces statues sont sans prunelles, comme celles des Grecs ; on voit seulement qu’on a cherché à imiter leurs formes, ce qui indique les modèles qui servirent aux premiers estais, les maîtres qui donnèrent les premières leçons, & l’époque où elles furent données. Les arts isolés dans ces domaines de l’ignorance n’avoient en leur disposition que des mains barbares, & leurs plans exécutés par des ouvriers sans principes, avec des instrumens grossiers, ne produisoient que des copies informes. Dans ces temps furent bâtis les collèges de Mavilly, d’Autun, d’Alise & du pays Chartrain ; car les Druides étant les maîtres, eurent les premiers des maisons ; & ce qui nous en reste ne paroissant que des estais, appuie cette conjecture. L’agriculture étant plus simple, & d’une utilité plutôt sentie, fit des progrès plus rapides ; les terres négligées jusque-là furent cultivées selon des principes fructueux fie certains. Les Bourgades, à limitation de Marseille, surent entourées de murs ; fie la vanité, qui par-tout dirige les hommes, voulut que chaque peuple, pour donner une idée de sa puissance, bâtit au moins une ville plus ou moins grande fie fortifiée dans le nouveau goût. Autun, Sens, Alise, Bourges, Nevers, Langres, Besançon, Arles, Vannes, Nantes se peuplèrent fie s’enfermèrent de murs. L’antique barbarie s’éloigna à la vue de la société naissante fie de l’aurore des arts ; le costume sauvage & les peaux disparurent de dessus les nouveaux citoyens, qui bravèrent les injures de l’air sous des habits d’étosses rudes fie grossièrement fabriquées. Les nobles seulement conservèrent quelque chose de l’ancien costume, par rapport à la commodité des fourrures qu’ils portoient, & à l’air plus terrible qu’ils conservoient sous les dépouilles des animaux. Enfin cet usage disparut, fie il ne resta de cette décoration que les légères traces que nous en voyons aujourd’hui sur les manteaux des Ducs fie des Présidens-à-mortier. Les

Gaulois ne parurent plus que revêtus de tuniques & de braies, espèce de chemises qu'on relevoit entre les jambes, & dont les bouts s'accrochoient à la ceinture, ce qui fit donner à la Gaule Celtique le surnom de *Braccata* ; d'autres portoient des espèces de jupes flottantes, à-peu-près comme les montagnards d'Ecosse : mais le luxe fie l'inconstance leur ayant fait abandonner ces habillemens pour prendre celui des Romains, ils établirent des fêtes pour perpétuer le souvenir de ces premiers temps fie de leur simplicité ; ceux qui les célébroient imitoient, autant qu'ils pouvoient, cet ancien & grossier costume.

Tandis que leur police & leurs villes éprouvoient les effets de cette première & imparfaite révolution, leurs colonies se répandoient dans la Germanie, la Grèce & l'Italie, prenoient Rome elle-même, penetroient jusqu'en Asie[13]. Mais Rome sortit de ses ruines plus éclatante qu'auparavant ; elle se servit des ailes de la victoire pour porter les arts & les sciences sur toutes les terres de sa domination, elle les appella pour partager avec elle la conquête de l'univers, & les associa a l'honneur de ce grand triomphe. Les Gaulois au contraire ne tirent que peu de progrès ; & quoiqu'on en ait dit, les monumens qui nous restent d'eux attestent leur inexpérience, prouvent qu'ils étoient à peine sortis de l'état de sauvages, & qu'ils n'étoient pas familiarisés avec les arts[14]. On en aura une véritable idée en les comparant, à l'arrivée de César, aux Mexicains lorsqu'ils furent conquis par Cortès ; la difficulté que les Romains trouvèrent à les subjuguer ne provenoit pas des arts, mais de leur force prodigieuse, de leur courage, & de l'usage du fer qui manquoit aux habitans du Mexique.

Ces hommes grossiers, plus indomptables que les animaux qu'ils avoient chassés & détruits, surent, avant que la fortune de Rome s'élevât contr'eux, des conquérans qui renversèrent les trônes les mieux affermis, & firent trembler l'Europe & l'Asie. Depuis la conquête des Romains, principale époque de la grande révolution qui se fit dans leurs mœurs, ils se dépouillèrent de leur rudesse, se plièrent au joug des arts, aux caprices du luxe, & prêtèrent une oreille si attentive â la voix des sciences & des plaisirs, qu'ils devinrent, dans l'un & dans l'autre genre, les rivaux des

Romains. Mais aussi ils cessèrent d'être formidables, & devinrent la proie des Francs & des autres peuples barbares. L'esprit militaire avoit dégénéré ; la nation, amollie par la volupté[15], avoit insensiblement perdu son énergie, jusqu'à ce qu'excitée par les Francs, & ranimée par le feu de leur courage, elle s'éleva au-dessus de toutes celles de l'Europe, & en devint la dominatrice.

Avant que de la considérer sous cette époque brillante, on va la voir passer par tous les degrés qui l'y conduisirent. On a saisi les traces précieuses de ce peuple, moins dans la vue de satisfaire une vaine curiosité, que dans l'espoir de réparer les fondations du corps historique de la Monarchie. Mais en remontant aussi haut, on verra disparoître les fictions, peut-être avec regret, parce qu'elles flattoient notre amour propre, & que la vérité n'a rien à nous donner en équivalent. La philosophie nous découvre, sans déguisement, notre origine : à l'aspect des monumens qu'elle nous présente, à la vue des restes grossiers de nos ancêtres, sortis de la terre bruts comme ses autres productions, elle nous avertit que nous ne sommes pas d'une autre nature, & que le sage doit renoncer à la folie d'une origine orgueilleuse. Si quelque chose peut nous consoler après des songes aussi flatteurs, c'est la conoissance plus certaine de notre origine, & la gloire de devoir tout ce que nous sommes à notre génie, bien différens de ces colonies brillantes pour qui une mère patrie a tout fait.

Figures des Gaulois.

Mais si les arts n'avoient encore rien accordé au bien-être de ces peuples, la nature en récompense avoit tout sait pour eux. Enfans d'une terre féconde, leur vigueur répondoit à celle de cette mère robuste qui les avoit nourris du lait de la force & de la santé. Les Gaulois étoient d'une taille gigantesque[16] ; ardens & forts, ils portoient la tête haute, ils avoient le regard farouche, la voix éclatante, & leur aspect seul saisoit naître la frayeur qu'inspirent le courage & la force réunis. Car l'existence des géants n'est pas une chimère ; les tombeaux ouverts & les ossemens mesures nous l'ont démontrée. A ces faits je n'ajouterai qu'une preuve de la grandeur des premiers hommes, justifiée par celle de leur coudée : la feule mesure bien

connue qui reste en ce genre, est celle qui nous est conservée sur le Nilomètre du Caire, & dont les proportions nous ont été données par le savant auteur des ruines de la Grèce ; elle a vingt pouces de hauteur ; elle répondoit dans ce sens, selon M. Bailly, au Schoene Persan, au Schoene Egyptien à la Parasange, & avoit été transmise aux anciens peuples par d'autres plus anciens. Les yeux des Gaulois étoient bleus, leurs couleurs vives ; leurs cheveux blonds ou roux étoient flottans ou tortillés en tresse, de leur figure ressembloit à celle des Anglois, des Danois, des Saxons, des Circassiens, Géorgiens d'aujourd'hui. Deux causes ont contribué à effacer cette ressemblance : le dessèchement des lacs, le défrichement des forêts, qui ont rendu le fol plus sec, & lui ont fait perdre la température qui l'égaloit à ces régions ; le mélange des Italiens & des Espagnols, donc le sang comme un levain étranger, a altéré la masse générale, de a effacé peu à peu les anciens traits.

Ces nations, dans l'origine, ont joui des mêmes avantages ; les Celtibériens en Espagne, les Toscans de l'Apennin situés au milieu des forêts qui existoient encore, étoient plus grands de plus beaux que les autres habitans de ces contrées qui, desséchés par le soleil sur un sol découvert de ne respirant qu'un air sec, n'avoient pas la même force, de la fraîcheur des premiers ; c'est ainsi que l'homme subit la loi du climat, & le suit dans ses changemems de décoration. Une autre cause conservatrice de la beauté du sang Gaulois dans un climat favorable, étoit l'éloignement des maux que le luxe & la mollesse accumulent sur les nations qui s'y livrent. Les corps des enfans nourris par une mère faine & attentive, se développoient avec noblesse ; il y en avoit peu de contrefaits, & comme les filles étoient libres dans leur choix, & n'épousoient que des hommes propres aux exercices de la guerre, de capables de figurer dans des bataillons, les individus disgraciés ne transmettoient pas leur race, & n'altéroient pas la population nationale. De la cessation de cet usage est venu par-tout la dégradation des belles races primitives. Les Gouvernemens ont été mieux intentionnés pour les malheureux, que pour eux-mêmes.

Grandeur gigantesque.

On voit par là combien l’espèce a dégénéré, & quel retranchement s’est fait successivement dans les forces & les facultés de notre nation. Ce n’est plus ce corps colossal de vigoureux, cette voix tonnante[17], cette attitude qui déceloit la force & inspiroit la crainte. Un corps rétréci, un son de voix peu élevé, une attitude qui se ressent de la foiblesse & de la dégénération de nos organes ont succédé à la constitution mâle & nerveuse de ces premiers enfans, que la nature avoit allaités à l’ombre des forêts ou dans les creux des rochers, & qu’elle avoit nourris d’une substance pure, que le luxe n’avoit pas altérée. Une pareille révolution n’a pu agir sur les organes, sans influer sur les idées ; & le moral a dû partager les pertes du physique. Si la tombe vouloit rendre, pour un moment, un des individus de cet ancien peuple, & que ce Celte antique vît ses descendans, qu’il feroit étonné à la vue d’un tel changement ! à la taille, à l’air, reconnoîtroit-il le Gaulois ; ce géant au port terrible, à la voix effrayante ? Il chercheroit en vain ce foyer qu’entretenoit un caractère impétueux de bouillant, il ne trouveroit que des étincelles ; il ne verroit que des vivacités momentanées, à la place de ces pallions violentes & terribles, & de ces accès, dont les transports étonnoient les autres hommes. C’est ainsi que le temps, en appesanti liant sa main sur nos têtes, a repousse nos corps vers la terre, d’où ils s’élançoient avec fierté ; mais nous lui avons bien aidé par notre mollesse & par notre éloignement de la nature. Au reste, les nations voisines ont commis à peu près les mêmes sautes, & ont essuyé les mêmes pertes ; enforte que nous allons d’un pas égal à notre ruine : cela ne diminue pas le mal, mais cet équilibre empêche le danger.

Caractère.

César a esquissé leur caractère ; les traits qu’a tracés la main de ce conquérant, font restés gravés comme ses actions, & sont encore, après tant de siècles, remarquables par leur singulière ressemblance. Ces peuples étoient, selon ion témoignage, & celui d’Agathias, prompts dans leurs résolutions, impétueux dans l’attaque, & se rebutant facilement ; ils étoient emportés, téméraires & querelleurs : leur curiosité étoit excessive ; & pour la satisfaire, ils interrogeoient les passans & les étrangers qui pouvoient leur

apprendre des nouvelles. Malgré son extrême vivacité, le Gaulois étoit le plus civil des barbares ; il étoit remarquable par sa propreté, & avoit déja le germe de la politesse & du bon goût, qui le sont distinguer des autres peuples de PEurope. On conclura de là, qu'il a conservé plus de traits de son caractére, que de sa figure.

Habillemens,

Leur habillement varia comme leur fortune, & fut toujours conforme à leur état : couverts de peaux tant qu'ils furent Nomades & sauvages, ils furent pendant une longue fuite de siècles, fous cet antique & simple costume de la nature, qui nous rappelle le premier état des hommes, lorsqu'ils se nourri isolent de la chair des bêtes sauves & se couvroient de leurs dépouilles. C'étoit dans cet équipage qu'ils alloient à la guerre[18]. Ce temps fut le siècle d'or des Gaules. Puisque le retour en est devenu aussi impossible que celui du présent pour nos descendans, nous ne pouvons nous y transporter qu'en idées : c'est un pays lointain que nous n'appercevons qu'en tournant la tête ; mais ces momens où un défaut de luxe & une ignorance de besoins rendoient la vie si simple, n'ont pu manquer de paroître chers aux personnes d'un caractère mélancolique & indolent ; aussi se les rappellent-elles encore aujourd'hui avec attendrissement, comme une patrie heureuse dont nous avons été chassés. La perte de ce Paradis Terrestre, mérite-t-elle de si longs regrets, & n'en sommes-nous pas bien dédommagés par les bienfaits des arts ?

Ce surent les Phéniciens, ensuite les Phocéens, qui jetèrent chez les Celtes les germes du luxe & de l'émulation ; alors ils eurent le saye, espèce de manteau court, de larges culottes, appelées braies, faites d'une autre pièce que la chemise, & des tuniques. Ces dernières étoient des espèces de robes percées au-dessus, afin que la tête y passât. Cet habillement commode paroît très-ancien ; & les hommes, dans l'origine des sociétés, en ont senti l'avantage aux deux extrémités du monde. Nos navigateurs modernes l'ont trouvé à Otahiti & dans les isles du Tropique[19]. Les hommes sont les mêmes dans tout l'univers, ils sont ennemis de la contrainte, ils aiment leurs aises ; mais le luxe l'emporte sur la nature, & les force à s'embarrasser dans les

entraves de la mode. Sous le joug d'un peuple conquérant, brillant de la gloire de ses succès & des dépouilles des autres nations, la simplicité & la commodité cessèrent ; l'habit vainqueur fut adopté, & le Gaulois devint presque Romain par la robe comme par les mœurs. L'éclat de ce nouvel habit fut rehaussé par la propreté[20], qui étoit l'apanage des Gaulois attentifs à préserver leurs vêtemens des souillures de la malpropreté, ils attachoient une espèce de honte à une robe mal-propre ou déchirée, & saisoient un usage fréquent des bains froids ; même pendant l'hiver. C'est ainsi que l'homme civilisé a l'art de s'entourer de la saison qu'il veut, & de se les approprier toutes, par la chaleur ou la légèreté des vêtemens, tandis que le sauvage en est la victime.

L'habillement des voituriers[21] étoit tel qu'il est aujourd'hui ; il consistoit dans une robe courte de toile, qui leur tomboit sur les genoux ; elle avoit de plus un capuchon : les harnois de leurs chevaux, leurs fouets dont la poignée étoit couverte de cuir, enfin tout leur costume étoit à-peu-près le même que celui de nos rouliers. Leurs voitures artistement faites d'osier, & semblables aux grands manequins dont nous nous servons pour des emballages, s'appelloient *Benna*. On a trouvé dans les pays de Langres & de Dijon, les monumens sur lesquels elles sont représentées : & encore aujourd'hui on appelle dans ces cantons, Baines ou Bannes les paniers & autres grands ouvrages faits avec de l'osier. L'esprit d'une nation est ineffaçable ; en vain s'éloigne-t-elle de ses anciens usages, il en reste des traces, de le temps l'y ramène toujours.

L'art des Michel-Ange & des Palladio n'orna pas la demeure de nos premiers ayeux ; des rochers creux surent leurs premières voûtes, & des arbres élevés, leurs toits ; ils réunirent l'avantage de ces deux abris dans des cabanes couvertes de feuilles ou de joncs. Les arts chez eux ne surent pas, comme en Egypte, le fruit d'un génie heureux qui devina leurs secrets, & les força, par ses découvertes, à servir l'homme, de à satisfaire les désirs de son luxe ; au défaut de ce beau feu, ils recueillirent quelques étincelles de la lumière que les Phéniciens de les Grecs firent briller en passant sur cette terre : l'arrivée des derniers sur-tout, qui élevèrent les murs de Marseille, leur fit naître l'envie d'imiter des usages aussi commodes :

leurs cabanes alors, furent changées en maisons. L'art se perfectionna avec le travail, & des villes s'élevèrent de toutes parts, à la place de chétives habitations. Cependant ces nouvelles demeures n'étoient composées que de bois & de terre glaise, matériaux peu propres à leur assurer une solidité à l'épreuve de plusieurs siécles ; ce qui doit mettre en garde contre le sentiment de quelques auteurs qui voudroient faire passer pour Gaulois, des édifices qui sont infiniment plus modernes[22] ; ces peuples ne connurent l'usage des constructions solides, qu'avec les Romains : ce n'est pas qu'ils n'eussent, avant eux, des monumens durables, mais ils Pétoient par leur masse, & non par l'effet de l'art. Leurs principales villes avoient des murailles fortes par leur épaisseur & la grandeur des pierres qu'ils y employoient, telles que celles d'Alise & de *Bibracle*[23]. Les Collèges de leurs Druides, qui surent les premiers comme les plus grands bâtimens, étoient par le volume & la dureté des matériaux, à l'épreuve des temps. On voyoit encore, dans le seizième siècle, les ruines de celui de Mont-Dru, auprès d'Autun ; il en reste des pierres entières, d'après lesquelles M. le Goux a fait graver les deux augures & le sacrificateur qui sont rapportés dans son ouvrage. On voit encore des vestiges de ceux d'Alise & de Mavilly. Les matériaux qui nous restent de ce dernier, font d'une dureté surprenante, mais en même-temps ils nous indiquent le défaut d'art ; & la forme des colonnes donne lieu de croire que ces édifices étoient peu élevés, qu'ils étoient sans couvertures, & que les Gaulois ignoroient, à cette époque j la manière de construire des charpentes & d'élever des voûtes.

Maisons.

Ils n'eurent qu'une connoissance imparfaite des arts, avant les Romains ; encore leur fut-elle funeste, car ils en étoient à peine à l'ébauche de l'architecture, quand ces conquérans, profitant de leurs divisons, s'emparèrent de leurs demeures, auxquelles des murs massifs donoient seuls la forme des villes, & s'en servirent comme d'un frein pour les contenir sous le joug ; tandis que les Germains moins puissans, & contre qui les Romains dirigèrent les plus grands efforts, bravèrent leurs forces, & repoussèrent constamment leurs fers, parce que n'ayant pas de villes le

vainqueur sans retraite, étoit obligé de se retirer. Mais ces habitations, ainsi que celles des Druides, étoient presque toutes sur des éminences, ce qui est un des caractères d'un peuple foible & nouveau ; celui qui est sur la montagne, ne craint pas la surprise ; fa position, qui semble être celle du commandement, flatte son orgueil ; tandis que la force du lieu fait fa tranquillité. C'est pourquoi les lieux élevés dans l'Asie, s'appelloient Saturniens, parce que les hommes du temps de Saturne, c'est-à-dire dans le premier âge, y avoient établi leur demeure ; & les Gaulois étoient peu éloignés de ce temps, ou il avoit eu une longue durée chez eux.

Gouvernement.

Le Gouvernement de ces contrées étoit aristocratique ; les nobles de les Druides en partageoient les honneurs, & choisissoient un chef annuel parmi les premiers ; mais le pouvoir qui régissoit ces peuples, étoit le plus simple comme le plus naturel ; le sceptre étoit remis entre les mains de chaque père de famille : dominateur & despote dans sa maison, il disposoit à son gré de ses facultés & de ses enfans ; vengeur ou rémunérateur, ses sentences étoient sans appel : au reste, rien n'étoit plus intime que la liaison du mari & de la femme, & plus vif que leur tendresse envers leurs enfans ; ils les aimoient, comme font encore les peuples sauvages du Nord, qui n'entendent que le cri de la nature, & sont sourds à la voix du luxe & des plaisirs ; leur agrément étoit concentré dans leur famille, c'étoit dans son sein qu'ils placoient leur bonheur. Avec de pareils sentimens, le pouvoir immense qu'ils avoient n'étoit pas dangereux, il étoit tempéré par la tendresse & l'amitié ; & un Celte étoit le protecteur, & jamais le tyran de sa famille. Il n'appartient qu'au luxe & à l'égoïsme, de faire taire les sentimens de la nature. Chez les Celtes où ces maux contagieux ne l'avoient pas corrompue, elle avoit toute son énergie, & ses sentimens toute leur pureté. Les Gaulois étoient encore soumis à un pouvoir général ; il résidoit dans des assemblées qui se tenoient tous les ans au champ de Mars[24] : là, se rendoient toutes les personnes qui étoient en état de porter les armes. De ces diètes émanoient des ordres respectables, exécutés sans opposition, comme aujourd'hui dans les cantons de la Suisse. Outre ces pouvoirs, qui

régissoient chaque maison, chaque lieu, il y en avoit de généraux qui s'étendoient sur toutes les Gaules dans les grands évènemens comme lorsque ces nations attaquées par César, s'assemblèrent à Sens, à Bourges & à Autun, pour y former des confédérations, de lui opposer toutes leurs forces réunies.

Les administrateurs varioient dans chacun de ces Etats ; dans les uns la nation étoit soumise à un Roi, dans les autres à un Sénat ou à un chef annuel ; cette diversité dans la forme du gouvernement de ces différens peuples, avoit occasionné de longues divisions & fait naître des rivalités, & des guerres que termina la conquête de César ; il éteignit toute haine nationale en mettant toutes ces puissances au même niveau, en soumettant toutes les têtes à un joug uniforme.

Justice.

La Justice, cette partie précieuse de l'administration d'un Etat, ne fut pas négligée par les Celtes ; ses oracles, chez eux, sortoient, à la vérité, d'un organe grossier, mais dévoué à l'équité ; une main sauvage tenoit sa balance, mais elle étoit incorruptible. A ce simple tribunal, qui n'avoit de décoration que la vertu du Magistrat annuel, & le respect qu'inspiroient les vieillards qui présidoient, succéda le Barreau Romain avec sa pompe & ses formalités. La justice alors devint lente & hérissée de formes, elle coûtoit beaucoup à obtenir, & par cela seul devenoit une injustice, puisque le pauvre ne pouvoit se la procurer. Combien celle des Francs-dut plaire à ces peuples ! qu'ils durent voir avec plaisir le Comte du Palais tenant les plaids à la Porte[25] de nos premiers Rois, sans frais & sans autres interprètes que les parties ! Leur langage peu exercé, n'avoit pas assez d'art pour séduire le juge ; la simplicité de leurs formules, ne laissoit aucune prise à la chicane qui provoque les sentences iniques. D'ailleurs, un tribunal public est rarement injuste ; & quand on a tant de témoins de ses actions, on est vertueux, ne fût-ce que par décence.

Mariages.

Nos pères surent assez heureux pour vivre dans un temps où des raisons de convenance & des idées de fortune ne corrompirent pas leur bonheur, & ne forcèrent pas la beauté désolée à s'allier à la richesse de à la difformité. La liberté présida à leurs mariages, & jamais la contrainte ; le goût les assortit, l'amour en forma les nœuds ; la paix, le bonheur, des enfans sains de vigoureux, en furent le fruit. Dès qu'une fille étoit en âge d'être mariée, les parens réunissoient dans un festin, tous les prétendans ; là, elle donnoit la pomme en présentant à laver : celui qui le premier recevoit cet honneur, étoit l'objet de son choix ; une lance, un cheval, des bœufs, étoient le premier hommage de cet amant, sous le pouvoir duquel elle passoit aussi-tôt. La soumission de ces femmes étoit telle, que Marculfe dans ses formules, rapporte la suivante, qui avoit lieu dans cette cérémonie : *Vous êtes mon maître & mon époux y & moi je suis votre humble servante.*[26]. La fille du Roi n'en étoit pas plus exempte que celle du simple particulier[27], il n'y avoit pas de différence pour les devoirs ; elles remplissoient toutes sans distinction, & celui d'avoir soin de leurs maisons, & celui d'allaiter leurs enfans. L'adultère étoit sévèrement puni, & le divorce autorisé ; mais il étoit rare entre deux personnes qu'un rapport de goût & d'humeurs avoit unies, entre un homme qui se rappelloit la préférence qu'il avoit obtenue sur ses rivaux, & une femme qui l'avoit préféré aux autres hommes. La polygamie étoit prohibée, les Princes seuls faisoient quelquefois des exceptions à la règle : en un mot, les femmes étoient considérées[28] ; & si elles ne mangeoient pas avec leurs maris, en présence des étrangers, c'étoit par un pur principe de décence & de réserve.

Armes.

Les armes de ces peuples sauvages, furent d'abord peu offensives ; mais elles n'en étoient pas moins redoutables, parce que les ennemis, contre qui ils s'en servoient, n'en avoient probablement pas de supérieures ; & dès qu'ils leur en connurent de meilleure trempe, ils en forgèrent de pareilles. La massue fut leur première arme ; de l'arc, qui exigea plus de combinaisons. sut la seconde. La première sut abandonnée, & on lui substitua le javelot, le dard, la pique, & une épée longue & tranchante,

servant plus de taille que de pointe, & dont l’usage duroit encore du temps de Charlemagne, comme on peut en juger par celle qui nous reste de ce héros. Les Celtes avoient autant d’adresse que de vigueur, & cette adresse étoit forcée dans des hommes qui vivoient du produit de leur chaste : aussi Strabon nous dit-il, qu’outre les traits du carquois, ils en lançoient sans le secours de l’arc, d’une main li sûre, qu’ils perçoient les oiseaux. Tant d’adresse, jointe à une force étonnante, & à un courage indomptable, auroit dû les rendre invincibles, s’ils n’a voient pas fait tout ce qu’il falloit pour être vaincus. Ils se présentoient à l’ennemi la tête découverte, & le corps sans défense ; souvent ils poussoient la témérité ou la présomption, jusqu’à combattre tout nuds[29] ; ils étoient d’une indiscipline qui étonnoit leurs ennemis mêmes : de-là viennent tant de défaites qu’ils eussent pu changer en victoires. De graves auteurs ont avancé qu’ils empoisonnoient leurs traits de chasse[30]. Si ces peuples eussent connu l’affreux secret d’empoisonner le fer, comment les Romains les eussent-ils conquis ? ils avoient trop de blessés après chaque combat.

les Gaulois n’abandonnoient jamais leurs armes, ils les portoient avec eux dans les assemblées, dans leurs festins, dans leurs négociations[31], & jusque dans le tombeau ; cet usage est encore celui de tous les peuples sauvages, comme ils ne comprennent pas qu’il y ait d’autre considération que celle que peut donner la force, ils se montrent toujours sous l’appareil le plus imposant. Dans ces festins armés, ou les mets consistèrent d’abord dans des viandes rôties sur des charbons, le plus brave ou le plus fort étoit servi & buvoit le premier. On se gorgeoit de nourriture, & on s’enivroit d’un vin qu’on buvoit dans des cornes de bœuf ou de bouc[32], ou dans les crânes des vaincus.

Courage.

Leur courage étoit indomptable : il provenoit de leur véhémence & du sentiment de leurs forces extraordinaires. La chaleur de leurs combats avec les Romains, prouvée par le grand nombre des morts dans chaque action, en fait assez la preuve ; mais faute de discipline & de cuirasses, ils ressembloient, en attaquant leurs bataillons, a des bêtes féroces qui

s’élancent contre un mur épais & s’y brisent. Lorsque la discipline eut subordonné leur courage à l’ordre, & que leurs corps robustes surent revêtus de l’armure Romaine, ils formèrent les meilleures troupes de l’Empire, & devinrent la terreur des ennemis, comme à Cannes, à Pharfale, fous Julien & au siège d’Amide.

Occupations.

Les occupations de ces peuples varièrent selon les différens états dans lesquels ils vécurent. Lorsqu’ils étoient Nomades, la garde des troupeaux faisoit l’emploi de leur temps ; la chair & le lait faisoient leur nourriture, & la peau, leurs habits. Pendant que les uns veilloient à la conservation des troupeaux, les autres détruisoient les bêtes fauves, les poursuivoient dans les forêts, & fortifioient leurs corps, naturellement robustes, par l’exercice de la chasse[33]. Cette époque fut celle de leur plus grande force ; c’étoit celle ou la nourriture qu’ils prenoient étoit plus succulente ; c’étoit celle ou leurs corps étoient moins fatigués par le travail, où la terre leur payoit librement son tribut en troupeaux : celle où ils ne connoissoient pas l’or, la source de tous les maux, ou l’inquiétude & la soif de ce métal ne les agitoient pas ; mais depuis qu’ils la forcèrent à le leur payer en grains, & qu’il fallut lui arracher avec le fer de la charrue & le secours des arts, ils commencèrent à perdre de la beauté de leur extérieur[34]. Le premier degré de décroissement arriva : mais aussi ils furent plus occupés : cependant ils n’abandonnèrent pas les armes ; les exercices militaires furent toujours sacrés, & les momens qui leur étoient destinés ne se ressentirent pas de ces nouvelles occupations. La jeunesse y étoit formée avec foin ; l’exercice de l’arc, le jet du javelot & l’équitation étoient autant d’objets d’études sérieuses qui saisoient spectacle dans les cérémonies publiques. Autant ces devoirs avoient de charmes pour ces peuples guerriers, autant ils avoient d’éloignement pour le travail. Ce goût, qui est encore celui des sauvages de l’Amérique, montre combien ils en disséroient peu. L’homme qui possède les arts, n’a jamais assez de temps ; celui qui les ignore, en a trop, & en est accablé : privé de leurs secours, il est toujours sauvage & ennemi du travail ; avec eux, il donne l’essor à son génie ; tout

lui devient occupation ; les astres, la terre, les élémens, les plantes & les hommes font autant d'objets qui attirent son attention, & qui lui fournissent des occasions innombrables de travail. Nos ancêtres ne les connurent pas ; aussi féroces que les bêtes qu'ils poursuivoient, ils tournoient souvent leurs armes contre eux-mêmes, mangeoient, dormoient, & s'ennuyoient. Ils furent moins malheureux depuis leurs liaisons avec les Orientaux : fous les Romains ils connurent le prix du temps & des sciences ; ils en firent un usage aussi honorable qu'utile, mais ils n'excellèrent pas également dans les jeux du théâtre & la danse ; cette dernière étoit réduite à la grue qui se dansoit en rond, à peu près comme la première figure de nos contredanses, & qu'ils tenoient des Phocéens.

Ces hommes désœuvrés & ignorans étoient, par une suite naturelle de leur fainéantise, enclins au vin & à la boisson des liqueurs spiritueuses : des écrivains contempo rains leur reprochent leur ivrognerie[35]. Cependant leurs sentimens dans leur inaction avoient de la noblesse ; ils étoient généreux, même à l'égard de leurs ennemis, & exerçoient religieusement les devoirs de l'hospitalité[36]. On alloit au devant d'un étranger qu'on appercevoit, on se disputoit à qui le logeroit ; la réception dans l'intérieur de la maison répondoit à ces dehors affectueux. Le voyageur ne payoit nulle part ; on se trouvoit trop heureux de savoir accueilli : si les provisions de son hôte s'épuisoient, on lui ménageoit un hospice abondant, Un Celte poussoit la prévoyance jusqu'à lai fier sa porte ouverte pendant la nuit, dans la crainte qu'un voyageur fatigué ou égaré passât outre. Celui qui refusoit shospitaiité, étoit noté d'infamie & condamné à une amende pécuniaire.

Commerce,

Ces peuples, quoique puissans par leur population & riches par leurs métaux, ne figuroient pas avec l'éclat que devoient leur procurer ces avantages. La cause de cette obscurité fut le défaut de commerce ; il n'avoit pas monté, dans ces lieux d'inertie, cette roue précieuse avec laquelle il fait faire circuler les richesses, multiplier les moyens, exciter l'activité & procurer l'abondance : ce n'est pas qu'il fût tout-à-fait inconnu ; mais il se réduifoit à quelques échanges sur les côtes de l'Océan,

par Bordeaux, Nantes, Vannes & le port *Iccius*, qu'on soupçonne être Boulogne ; & sur celles de la Méditerranée par Marseille, avec des marchands Grecs & Phéniciens qui donnèrent le premier branle à la roue[37]. Cette main motrice est encore connoif-fable par le poids dont elle se servoit ; car la livre des anciens Gaulois étoit égale à celle des Romains ; ceux-ci l'avoient reçue des Grecs qui la tenoient ainsi que les Celtes, des Phéniciens ; la même main a taillé les mesures du commerce & des distances. Le pied Gaulois est celui d'Egypte, qui venoit de la Phénicie, & nous trouvons à un pied près le stade Gaulois semblable au Romain & à l'Alexandrin, la différence provient de ce que le calcul de M. d'Anville n'a pu être exact a cause de l'inégalité des lieux qu'il mesura. Mais ce mouvement étoit encore bien lent : il étoit réservé aux Romains, quoique peu partisans du commerce, d'en tendre les ressorts dans les Gaules, & d'en assurer la durée par le jeu qu'ils leur donnèrent sur un terrain vaste & uniforme. Cinq compagnies de négocians, sous la direction d'un Chef de Nautonniers[38], étoient chargées de l'approvisionnement des Gaules ; il se faisoit par les cinq grandes rivières qui les arrosoient. Le bien public que les Romains ne perdirent jamais de vue, & l'utilité de leurs fonctions en avoient fait des magistrats. Cette institution, qui remonte au temps de César[39], & peut-être plus haut, existoit encore à lépoque du démembrement des Gaules fous Honorius ; chaque grande rivière avoit ses ports particuliers, Auxone, Verdun, Saint-Jean-de-Losne, paroissent, d'après les conjectures de l'historien de Bourgogne, selon qu'on peut en juger par les monnoies Gauloises qu'on y a trouvées, avoir été autant de ports situés sur la Saône. Le commerce, ainsi honoré & appelé pour soutenir & nourrir l'état, couvrit les canaux de ses richesses, & porta l'abondance & l'agrément jusques dans les fôrets & les montagnes.

Les monnoies Phéniciennes, Juives & Arabesques, qu'on trouve encore dans les lieux les plus retirés, marquent les pas des Syriens ou de ces Juifs de la Bétique exilés par Nabuchodonofor, que le voisinage & l'esprit de commerce auront pu rapprocher des Celtes.

Ce qui contribua le plus au développement du commerce, & assura ses succès, surent ces grandes Voies Romaines qui établirent la correspondance

entre toutes les parties de l’Empire ; le commerce se jeta dans ces issues, & s’empara de ces voies dont futilité égaloit la magnificence. Tout disparut avec les conquérans ; mais après leur chûte, leur grandeur resta imprimée sur la terre ; leur main est encore empreinte sur les montagnes & dans les plaines. Leur puissance, telle qu’un volcan éteint qui a jeté des matières qui résistent au temps, a couvert de vastes contrées de ses débris : les marbres, les tronçons de colonnes, les médailles, les fragmens de leurs chemins étonnans, sont les glorieux vestiges de leur grandeur & de leur génie dans trois parties de l’univers. Ce sont des monumens que la terre offre à ses enfans comme des modèles à imiter, & un préservatif contre l’amour propre, en leur faisant connoître quels hommes l’ont habitée autrefois, & combien ils doivent peu s’énorgueillir de la fortune, puisque ces hommes mêmes sont tombés, & que de la plus formidable puissance qui se soit élevée sur le globe, il ne reste que des ruines.

L’usage de la monnoie est fort ancien, sa première fabrique tient aux siècles où les métaux fixèrent la cupidité des hommes ; nous voyons dans la Genese que Jacob acheta le champ de Sichem cent brebis, ou cent agneaux. Homere nous dit que les armes de Glaucus valoient cent bœufs, & celles de Diomede neuf ; ce qui signifie cent pièces sur lesquelles étoient empreintes la figure d’un mouton ou d’un bœuf, parce que le commerce se faisant en échange & en objets en nature, ces objets étoient devenus de réprésentation par les pièces monnoyées. Les richesses des premiers hommes ne consistant qu’en bétail, ils chargèrent leur or & leur argent de l’empreinte des animaux. Cet esprit avoit présidé à la fabrique des premières monnoies Gauloises sur lesquelles le cheval & le porc étoient représentés, parce que ces animaux faifoient la richesse la plus apparente du sol. L’art monétaire étoit donc plus ancien que Phidon & Lycurgue qu’on en donne comme les inventeurs. Les Lydiens l’avoient connu auparavant. Crésus & Gygés leurs Rois, avoient envoyé des pièces monnoyées parmi les présens qu’ils avoient faits au Temple de Delphes. On connoît les Dariques du nom du premier Darius, ces Pagodes, si anciennes dans l’Inde, & ces premières pièces

frappées à Athènes, représentant une chouette gravée par un burin, dont l'art grossier paroît commencer avec la ville[40].

La monnoie de Rome dans son origine sut de cuivre, & porta l empreinte d'un agneau, d'un bœuf ou d'un porc ; celle du Gaulois représenta sur un métal grossier la figure du cheval honoré par les Phéniciens ses instituteurs, & du porc abondant chez les Eduens. La darique, sous les Perses sut d'or avec la figure d'un archer. Le Grec orgueilleux mit le premier sa figure sur ses monnoies. Rome esclave porta l'empreinte de ses maîtres sur les siennes, les figures de Pompée & de César parurent les premières, la monnoie courante de la République fut décorée de la tête guerrière de Romulus & du tableau de la Louve fa nourrice[41]. Les Juifs n'eurent d'autre légende que Jérusalem la sainte, & un symbole agreste comme une gerbe ou une branche d'olivier. Ce sut ainsi que les mœurs de chaque peuples se gravèrent sur ses monnoies ; ils ne croyoient fabriquer que des objets de représentation, ils donnoient une idée de leur esprit national.

On peut assurerj sans crainte de se tromper, qu'un peuple puissant qui a l'usage des métaux, a celui des monnoies ; mais il n'est pas aussi facile d'assigner ici l'époque ou les premières ont été frappées : il y a des auteurs qui semblent croire que ce sut pendant la période qui s'écoula entre rétablissement des Phocéens & l'arrivée des Romains ; cependant, à en juger par celles qui nous restent[42], on seroit tenter de penser que l'art monétaire n'auroit commencé dans les Gaules, ainsi que beaucoup d'autres, qu'à l'arrivée des Romains, Les pièces les plus instructives de l'histoire d'un peuple, sont les monnoies ; à leur inspection on juge de ses connoissances & de son antiquité. L'Inde, par exemple, est un pays fort ancien, puisqu'il y a des pièces de monnoie qui remontent à une fabrique de plus de quatre mille ans ; l'antiquité de ses connoissances remonte bien plus haut, & doit être immense, à en juger par le temps qu'il a fallu aux hommes pour trouver les métaux, les travailler & en faire des signes de convention. Mais les Gaulois n'ont rien à offrir en ce genre ; ce qu'ils ont laissé paroit, comme nous l'avons dit, l'effet de l'art monétaire des Romains, & ; une grossière & récente imitation des Phéniciens & des Grecs. La découverte

des ruines d’une ville Celtique située du côté de Joinville confirme ce sentiment, & prouve que l’art monétaire ne sut jamais connu dans les Gaules qu’après l’arrivée des Phéniciens & des Grecs. Les monnoies qu’on a trouvées ne paroifíent qu’une foible imitation de celles de ces peuples ; on voit que ces nations commerçantes leur en avoient fourni les modèles, de les avoient conduits à créer des signes de réprésentation. On a trouvé de on trouve tous les jours des pièces[43] Grecques & Orientales, à la vue desquelles ont été fabriquées les autres : mais la forme & la matière des copies indiquent l’état d’ignorance & de pauvreté du peuple imitateur.

Esprit.

Après que les Romains se furent établis dans les Gaules, la nation se trouva un composé d’anciens Celtes, de Grecs, d’Italiens, de Germains qui y avoient pénétré, & de Francs, qui étoient les derniers venus ; mais le fond de la nation, ce qui constitua la masse de la population, furent les familles Gauloises, de forte que le caractère du peuple le plus nombreux prit le dessus, & devint dominant. Ce caractère générai a cependant eu ses nuances, que l’habitude & le climat ont conservées : à la vérité, l’esprit françois en général étoit le résultat de tous les autres ; mais les peuples du Languedoc & de la Provence disséroient de ceux de la Flandre & du Brabant ; ceux des bords du Rhin, de ceux de la Guyenne. Malgré ces variétés l’efprit national s’appercevoit au premier coup d’oeil, & un habitant de la France étoit tout autre qu’un Espagnol ou un Italien : aussi, après la fonte de tant de peuples étrangers dans le sang Celtique, l’efprit des habitans est encore aujourd’hui le même qu’il étoit du temps & César, *impétueux, prompts a se résoudre & se rebutant aisément.* La nation a englouti tous ces différens essaims, elles les a confondus dans son sein, de le climat a tout ramené à l’efprit qui lui est propre[44]. Ce caractère primitif du Gaulois s’est conservé jusqu’à nous ; ion inconstance de fa légéreté lui sont éprouver toutes les postions, & ne lui permettent guère de s’en tenir à une favorable ; son esprit inquiet le porte au changement ; il abandonne souvent le bien qu’il possède, pour courir après le mieux qu’il trouve rarement. Plus impatient que les autres nations, il semble courir au devant

du temps qui le dévore ; à voir ses mouvemens, & ses regards fixés sur l'avenir, il ressemble à un pilote qui brûle d'arriver au port. Ses projets, ses désirs, ses vues, ses actions, tout tend au futur ; il daigne à peine s'appercevoir du présent. Pourquoi cette fureur du temps à venir, qui n'arrivera que trop tôt ? Il ne peut faire un pas que ce ne soit un degré vers son déclin. Pourquoi, possédant le trésor du présent, ne s'y arrête-t-il pas, n'en savoure-t-il pas la jouissance, ne s'appésantit-il pas sur la roue du temps, au lieu de courir après des chimères qu'il se propose vainement d'atteindre ? Fol espoir qui ne se réalisera jamais, le caractère du François s'y oppose, son impétuosité est, & sera toujours, un obstacle à sa jouissance, ses pères en ont été la victime, il le sera à son tour ! Il doit à son impétuosité, & de sanglantes défaites & des journées glorieuses. Nulle nation n'a encore été plus célèbre pour le coup de main ; & le François actuel, ainsi que le Celte son aïeul, ne s'occupe guère du nombre de ses ennemis : il charge, & ne compte pas.

On retrouve la même témérité, la même confiance en ses forces dans cet usage, qu'une vanité préjudiciable a consacré de laisser tirer les ennemis les premiers, comme si la sûreté & le sang d'une nation n'étoiént pas préférables à un point d'honneur si mal entendu.

La langue a eu aussi ses altérations & ses variétés ; & après ses métamorphoses elle a paru plus brillante que jamais, & s'est élevée au rang des premières de l'univers. Elle fut dans l'origine[45] stérile & grossière ; mais à la fondation de Marseille, les caractères Grecs étant connus prévalurent insensiblement dans les affaires publiques. Le peuple conserva cependant sa langue jusqu'à l'arrivée des Francs ; alors elle disparut, & fut confinée dans le pays de Galles en Angleterre, ou l'on en voit encore les traces, dans les montagnes fur-tout ce qui a fait appeler les Gallois Welch.es par les Anglois : c'étoit l'ancien nom des Celtes, & rien ne prouve mieux que ce pays étoit une colonie de Gaulois, puisqu'il en avoit le nom, la langue & la religion. On trouve aussi des traces de ce dialecte dans la baffe Bretagne, & qui provient de ce que ce pays ne sur pas conquis par les Francs, mais possédé par les Bretons qui avoient le langage des Celtes[46]. Cette langue se confondit en France avec la Tudesque, dialecte Allemand

qui étoit la langue des Francs, & cette dernière se conserva jusqu'au règne de Charles-le-Chauve ; on l'appeloit François Thiois. Jusques-là les actes étoient écrits en Latin ou en Tudesque. A cette époque, l'Allemagne seule en demeura en possession ; mais cette langue n'eut l'exclusion en France, qu'après avoir contribué à former & à enrichir celle qui lui succéda ; car celle des Romains s'étant établie avec eux, il se fit un mélange de cette dernière qui étoit celle des vainqueurs, de la Grecque qui étoit celle de l'Etat, du Celtique qui étoit celle du pays, du Tudesque qui étoit celle des derniers conquérans, & il résulta de cette confusion une cinquième langue qui sut composée des autres, & qu'on appela langue Romance ou Romain rustique. Dès le sixième siècle elle devint la langue des Gaules ; quatre siècles après, c'est-à-dire dans le commencement du dixième, celle que nous parlons aujourd'hui vint à éclore. Brute & foible, elle sortit avec peine de ce chaos, & mit plusieurs siècles à se débrouiller : se débarrassant peu-à-peu de la langue Romance, s'enrichissant du Grec & de l'Italien qui se perfectionnoit, elle arriva à l'épcque de François Ier, qui l'éleva en la rendant la feule active dans le royaume. De-là ses progrès & son éclat ; de-là les Boíîuet, Voltaire, Buffon, Raynal, enfans glorieux qu'elle mit au monde sept cents ans après sa naissance. Mais la langue Romance, reléguée vers les Alpes, bien avant ce Prince, s'y conserva long-temps ; & on en distingue encore aujourd'hui les vestiges dans le pays de Vaud, le Valais & les environs.

Ce font les guerres, ensuite l'amour-propre de chaque nation qui ont mis cette confusion dans le langage ; les hommes étant faits pour communiquer, ils devroient être assez sages pour s'accorder à s'entendre, à s'épargner les travaux de tant de langues différentes, donc l'étude occupe la moitié de leur vie sans les rendre plus instruits sur les choses ; ils devroient, à l'exemple de ce qui se pratiqua sous les Romains, s'arrêter à une feule qui en deviendroit plus riche. Ce moyen uniroit d'un seul coup tous les hommes, ouvriroit toutes les communications.

Religion.

L’homme a fait de tout temps ses Dieux à son image, parce qu’il n’a rien imaginé de plus parfait que lui, & il leur a donné son caractère & ses attributs ; ils ont été noirs au midi ; blancs au nord, & cela devoir être ; il étoit dans l’ordre de la nature qu’ils portassent l’empreinte de leur origine : un enfant ne ressemble-t-il pas à son père ? En voyant par-tout leurs dieux avec leurs goûts & leurs passions, ne diroit-on pas qu’ils ont pris à tâche d’assujettir le ciel à des formes terrestres ? Ont-ils été sauvages & féroces ; leurs dieux ont été cruels & couverts de peaux de bêtes : ont-ils connu les arts ; leurs dieux étoient artistes, éclairés & bienfaisans, tels que Cérès, Mercure, Esculape, Apollon & Minerve. Chez les Phéniciens, peuples rusés, & chez les Grecs, instruits & partisans des sciences, Apollon & Mercure étoient les dieux chéris. Les Thraces belliqueux honoroient le terrible Mars ; les peuples voluptueux de l’île de Chypre adoroient Vénus : Rome ambitieuse élevoit des autels à la Victoire & à Bellone ; chaque peuple a ainsi déifié ses passons. Le Gaulois guerrier adora Esus, le dieu des combats ; Taranis, le dieu du tonnerre ; & Teutatès, celui de l’intelligence ; mais, cruel & féroce, il les honora, selon son génie & son caractère, par des cruautés & des meurtres, & en versant le sang humain sur leurs autels. Quels autres honneurs pouvoient rendre au Dieu de la guerre des peuples qui décidoient tout par elle, & qui lui vouoienc leurs prisonniers ? C’étoit le même droit que celui des sauvages de l’Amérique ; les idées de l’homme brut diffèrent peu. Mais, dans leurs beaux jours, lorsque leur éloquence, soutenue des ailes brillantes de l’imagination, s’élevoit avec noblesse, & subjuguoit les esprits, ils rendirent des hommages éclairés à Minerve & à l’HercuIe *Ogmius* ce symbole de la force irrésistible qui provient de l’éloquence ; il étoit représenté avec des chaînes qui lui tomboient de la bouche, emblème du pouvoir d’un organe éloquent.

Dans l’enfance de la nation, lorsque des idées religieuses vinrent la frapper dans les antres & dans les rochers ou elle saiíoit sa demeure, elle imagina un culte, & rendit aux divinités qu’elle s’étoit faites des hommages sincères & peu éclairés. La preuve s’en est perpétuée par une espèce d’autel qui existe encore dans une caverne des montagnes de Rully[47], près de

Châlons. Depuis sa dévotion se ressentit du progrès des arts, elle eut des temples & des oratoires souterrains[48] ; elle déifia ensuite, par un sentiment de reconnoissance, beaucoup d'objets utiles : car, outre le soleil, nous voyons qu'elle rendoit aussi un culte au vent de bise & au Bizon, espèce de bœuf. Ce vent, si favorable aux productions de notre climat, avoir été apprécié par nos ancêtres ; ils Tavoient envisagé comme une divinité tutélaire dont le íouíïle répandoit l'abondance & la salubrité. Les jours de leurs maisons, tournés de son coté, étoient ouverts à ses influences ; ils l'invoquoient dans leurs prières[49], ils lui adressoient des vœux. Reconnoissans des services du bœuf, ils lui rendirent des hommages[50] en échange de ses travaux : les Egyptiens l'avoient fait avant eux, & les Gaulois ne firent pour le dieu Bizon que ce que les autres avoient fait pour Apis.

Ils revinrent dans la fuite sur eux-mêmes, & se firent des dieux de leur nature ; ils élevèrent des statues à Esus, à Taranis, à Teutatès. Celles de ces derniers ne surent dans le principe, selon Macrobe, que des figures quarrées, posées sur un cube, & qui n'avoient du dieu que la tête. Les gens de la campagne, au défaut du Teutatès terminal, élevoient des pyramides auxquelles ils rendoient un culte. Ce dieu, qui passoit chez les Celtes, comme chez les Egyptiens, pour l'inventeur des arts & le principe de l'intelligence & de la sagacité, étoit le plus universellement honoré[51]. Les Gaulois, en ce point, disséroient encore peu des Américains, qui avoient de petites figures placées chez eux ou dans des niches. Le sauvage des Gaules adoroit le Mercure Terminal ; celui d'Amérique, une pierre[52] sur laquelle sa divinité étoit sculptée : l'eíprit étoit le même ; la différence du mode provenoit de ce que l'un de ces peuples étant fixe, avoit appuyé son dieu sur une base solide, & que l'autre étant errant, avoit voulu un dieu portatif qui pût le suivre dans ses courses & dans ses émigrations.

Le spectacle de la nature seul sait naître des idées religieuses dans le sein du sauvage qui a perpétuellement ses tableaux sous les yeux ; de-là vient que les premiers objets du cuire d'un peuple nouveau font pris à la campagne, dans la classe des animaux & des végétaux, par rapport a leur utilit ; ensuite dans celle des hommes forts & puissans, par rapport à la

terreur qu'ils inspirent & à la protection qu'ils accordent. Nous avons vu le Gaulois primitif suivre fidèlement cette marche naturelle, d'où l'on peut tirer l'induction qu'il n'étoit pas ancien, & ne descendoit ni des Scythes, ni des autres peuples antiques de l'Asie, comme quelques Ecrivains l'ont avancé. C'est aux traits de ressemblance qu'on juge de la descendance & de l'affinité des nations ; la nation Gauloise n'en avoit aucun de commun avec ces peuples qui avoient tous des notions d'astronomie & une idée plus ou moins étendue des arts, que celui-ci ignoroit totalement. Le culte des Celtes étoit celui des sauvages : celui des nations de l'Asie provenoit d'un culte plus ancien, qui avoit pris naissance dans les vestiges de l'histoire du premier âge, & dans le souvenir confus des révolutions du globe[53] ; aussi les fêtes des Mages étoient-elles appelées des *Mémoriaux 3* c'est-à-dire, des jours consacrés à la commémoration des grands évènemens qui étoient arrivés sur la terre. Après la destruction de la nation institutrice, on apperçoit dans les ténèbres des siècles éloignés un reste de ses usages & de ses arts chez les Scythes, chez les Indiens & les Chaldéens ; on voit d'un autre côté ses hiéroglyphes gravés depuis le Nil jusqu'à la Chine & à la Tartarie ; il semble même qu'on en découvre des traces au Pérou : mais on ne voit rien de pareil dans les Gaules, on n'apperçoit aucun rapport dans la religion & les usages de ces nations & des Gaulois ; d'où l'on croit pouvoir conclure que ces derniers étoient absolument étrangers aux autres.

Le Gaulois étoit donc sauvage & indigène ; mais s'étant peu à-peu civilisé, & ayant acquis le goût & les arts de ses vainqueurs, il prit insensiblement leur esprit avec leurs ordres ; il devint en quelque forte Italien, ou au moins il n'en différa que par la variété qui provient des caractères indélébiles du climat. Trop éclairé pour ne pas voir ce qu'il y avoit de révoltant dans les mystères de fa religion, & de dangereux dans le despotisme de ses Ministres, ses inclinations & ses goûts, imitateurs de ceux des Romains, lui firent encore adopter leur religion ; elle fit chez eux des progrès rapides Le Druidisme perdit la majeure partie de ses partisans, & cessa d'être la religion dominante ; le culte des dieux de Rome se répandit par-tout, & beaucoup d'endroits en conservent encore les titres[54].

On voit par-là que ces peuples surent fort superstitieux ; qu'à leurs dieux anciens ils joignirent ceux de leurs conquérans, adoptèrent les rêveries de la fable, & encensèrent presque tous les dieux de la Phénicie, de la Grèce & de l'Itale : ils allèrent aussi loin que les habitans de cette dernière contrée qui divinisèrent tout hors Dieu ; élevèrent, comme eux, des temples & des autels en honneur des morts, des évènemens heureux & des neuves[55]. La preuve en est encore écrite sur deux faisant partie de deux temples ou de deux auel, l'un élevé par un mari à sa femme[56], & l'autre par une fille à son père[57]. Les Druides commençoient alors à décliner ; ils n'avoient plus ce crédit immense & abusif dont nous allons rendre compte.

Druides.

Les Prêtres ont gouverné presque toutes les nations ; mais ils n'imposèrent à aucune un joug aussi dur que celui sous lequel gémirent nos ancêtres. Leurs Druides, fous des dehors d'austérité & de gravité, avec lesquels on en a toujours imposé au peuple, cachoient une ambition sans bornes ; le despotisme & une cruauté atroce étoient masqués par un extérieur hypocrite & par des principes d'une sage morale. Quand César n'eût sait en faveur des Gaulois que de les soustraire au pouvoir de ces terribles maîtres3 ils eussent dû lui pardonner leur conquête, & le regarder comme leur bienfaiteur.

Les Druides étoient pris dans les familles les plus distinguées ; l'administration de la justice leur étoit confiée, ainsi que l'éducation des nobles ; ils avoient le droit d'élire conjointement le souverain Magistrat ; la noblesse de leur extraction, la dignité de leur état leur attiroient la vénération des peuples. Elle étoit portée à un tel degré, qu'ils pouvoient arrêter deux armées prêtes à combattre. Nous voyons dans les commentaires de César, que Divitiacus, prince des Druides de la république des Eduens, disposoit des affaires du gouvernement ; ils y influaient beaucoup dans chacune des provinces ou ils demeuroient. Leur chef, qu'on pouvoit regarder comme la personne la plus considérée des Gaules, portoit une couronne de larges feuilles de chêne, & son assistant tenoit un sceptre en forme de croissant[58].

Le culte des Druides avoit beaucoup d'affinité avec celui des prêtres Egyptiens, Ethiopiens & Phéniciens : on entrevoit dans les nuages de l'antiquité, qu'ils avoienc été leurs instituteurs : on trouve dans les différens Collèges sacerdotaux les mêmes dogmes, sur-tout celui de l'immortalité de l'ame ; dans les temples les mêmes divinités, emblèmes des planètes ; le même culte déféré aux animaux utiles ; enfin la même vénération envers le Soleil adoré fous les noms de Mithras[59] & d'Osiris ; l'Egyptien lui sacrisioit des hommes roux, probablement sur les rapports qu'il trouvoit entre leur chevelure la face rayonnante de cet astre ; il immoloit des filles au Nil : le Gaulois sacrifioit à Mercure des hommes de tout sexe & de tout âge. Le culte d'Isis étoit célébré à Paris comme à Memphis, celui de Bélenus étoit commun à Beaune & à Palmyre. La figure de ce dieu trouvée dans les fondations d'un temple Gaulois, & celles des divinités découvertes dans l'Eglife de Notre-Dame, assise sur le temple d'Isis, prouvent les rapports des deux cultes. Par l'esset de l'ambition naturelle à l'homme, & de la tendance de la Théocratie au pouvoir suprême, les Prêtres, dans ces dissérens Etats, étoient en possession des honneurs ce des biens, ils dominoient sur les esprits & sur les Rois ; le chef des Druides portoit un sceptre, ainsi que celui des prêtres d'Héliopolis.

Les principales demeures des Druides, outre le pays Chartrain où réfidoit leur chef, & où se tenoit tous les ans une aíTemblée générale, étoient sur une montagne peu éloignée d'Autun, appelée Mont-dru[60], *Mons Druidarum.* Elle est de forme ronde ; ses flancs sont caverneux, & son sommet hérissé de bois élevés. On voyoit encore les ruines de cette ancienne habitation dans le seizième siècle : il n'en reste plus que deux pierres, l'une représentant deux augures, & l'autre un sacrificateur ; M. le Goux en a donné la description.

2^{o}. Sur une colline à Mavilly dans le Beaunois. Cette colline, dit M. l'abbé Gandelot, est entourée de hautes montagnes, autrefois couvertes de bois ; sa situation ressemble à celle du fameux temple de Delphes. O a trouvé des monumens de la plus haute antiquité, dent plusieurs sont rapportés dans ion Ouvrage, & les autres déposés au château de Savigny.

3º. Sur une autre colline entre Alise & Flavigny, appelée Mont-druau ; sur celle de Mont-bard, *Mons Bardorum ;* sur celle de Druye dans l'Auxerrois ; à Drusi, maintenant Droiffi proche Soissons ; sur les hauteurs qui avoisinent Dijon, au bas desquelles on a trouvé le tombeau de Chindonax, chef des Vacies ; au bois Drû à Antigny dans l'Auxois : d'où on peut conjecturer qu'il y en avoit auprès des grandes villes, comme dans les lieux extrêmement solitaires.

Ils étoient partagés en dissérens ordres : les uns étoient poètes, & célébroient les actions des grands hommes, tels étoient les Bardes ; les Eubardes, ou Eubages, prosessoient la médecine & la philosophie ; les Saronides dictoient les loix, enseignoient la jeune noblesse, & décidoient des affaires : les Vacies étoient les sacrificateurs ; enfin, les Druides en corps étoient tout. Ils portoient une robe longue & un long manteau par dessus, avec un capuchon tombant. Leur visage triste[61] & sombre étoit hérissé d'un barbe grande & touffue, & leur tête étoit entourée d'un bandeau & d'une couronne de chêne ; car cet arbre étoit sacré pour eux, il saisoit l'objet d'un culte ridicule dont trop d'auteurs ont traité pour en parler encore.

Leur morale dans l'origine étoit sublime, leurs préceptes ne tendoient qu'à la pureté des mœurs ; ils enseignoient un être souverain au-dessus des sens, &. une ame immortelle, animant sans cesse de nouveaux corps au sortir de ceux qu'elle abandonnoit. Tenoient-ils des Orientaux ce système de la renaissance & du retour à la lumière, du passage successif du néant à la vie & de la vie à la mort ; ou bien la vue de la mort alimentant la vie par ses victimes, la leur avoit-elle fait naître ? Quoi qu'il en soit, ces motifs si propres à affermir l'homme contre les secousses des passions, à le porter à la vertu & à la valeur, leur méritèrent une considération dont ils abusèrent dans la suite. Passant du moral au physique, ils enseignoient l'éternité de la terre, & sa durée infinie ; les préceptes des Phéniciens étant les mêmes, on voit à découvert la source d'où ils sont émanés. Pendant que les uns instruisoient la jeunesse, les autres, dans le sein de la retraite & le silence de la méditation, acquéroient dans la médecine & dans la botanique des connoissances qui tournoient au bien de la société, par le sage emploi qu'ils

savoient en faire. Fatigués d'être nécessaires, ils voulurent commander ; ils assujettirent les peuples qu'ils avoient instruits : cette innovation ne rencontra pas de grands obstacles ; la considération & le respect dont ils jouissoient, leur frayèrent les chemins de l'autorité chez des hommes qui, n'ayant reçu d'eux que des biens, s'imaginoient que ce changement alloit leur en procurer de nouveaux.

Pour parvenir à ce pouvoir souverain, pour lequel ils avoient quitté le caractère respectable de sages & de bienfaiteurs de leur nation, il fallut avoir recours à des moyens dignes du rôle qu'ils vouloient jouer ; ils appelèrent à leur secours, comme tous les usurpateurs, la sourberie, l'avarice, la politique cruelle : plus habiles que le peuple, ils eurent le talent de déguiser à ses yeux les funestes passions dont il devint la victime. Alors le mal succéda au bien ; des principes révoltans & monstrueux étouffèrent des principes justes & honnêtes : la nation fut opprimée par ses instituteurs. Son aveuglement étoit tel, & l'habileté de ses oppresseurs si raffinée, qu'elle se reposoit sur eux de son sort, dans le moment même où ils exerçoient leurs fureurs sur ces hommes toujours prévenus en leur saveur, même au milieu des maux qu'ils leur faisoient souffrir. On établit des mystères, à l'ombre desquels on se jouoit de la crédulité du vulgaire, certains jours d'assemblées dans lesquelles on traitoit de l'esclavage & des cruautés qu'on vouloit exercer sur ce peuple, qui croyoit, de son côté, qu'on travailloit à améliorer son sort. Comme on vouloit se réserver toute l'autorité, & que les sciences & les secours en donnent beaucoup sur des ignorans & des indigens, on n'écrivoit rien. Les Druides se transmets oient leur savoir pendant un noviciat de vingt ans[62] ; ils étoient le centre de toutes les connoissances, elles étoient exclusives pour tout autre. On devoit arracher certaines plantes qu'on savoit utiles, sans regarder & en détournant les yeux ; les Druides, qui en connoissoient la propriété, en recueilloient seuls le fruit en vertu de ce principe tyrannique.

C'étoit un principe aussi sacré que bien établi, que les Druides ne devoient supporter ni impôts ni charges publiques, & qu'ils ne devoient pas s'exposer à la guerre ; mais ce dernier principe n'étoit observé que lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt de l'Etat, il étoit violé aussi-tôt qu'il étoit question du

leur ; dès qu’on l’attaquoit, ils voioient à sa défense. Leurs principaux dogmes confiftoient dans l’obligation d’assister à leurs instructions & aux sacrifices qu’ils faifoient dans les bocages sacrés, de ne confier le secret des sciences qu’à fa mémoire, de ne point disputer sur leur religion, ni d’en révéler les mystères ; ils consistoient encore dans la punition du larcin, de l’oiíiveté & : du meurtre, dans les devoirs envers les morts, dans la puissance absolue des pères de famiile, dans le droit excessif de vie & de mort sur leurs enfans, dans le meurtre des prisonniers de guerre sur leurs autels, & dans les sacrifices de victimes humaines lorsque l’Etat étoit en péril ou menacé. A ces principes, ils avoient joint la maxime générale, qu’il ne pou voit prospèrer qu’autant que leur corps feroit riche puissant, que c’étoit là le signe de fa grandeur. Non contens de dominer sur les opinions, ils exerçoient un pouvoir terrible sur les personnes ; ils avoient le droit de punir de mort, & de rejeter de la participation de leurs mystères ceux qui s’oppofoient à leurs avis, ce qui étoit un genre de mort civile, en ce qu’on fuyoit le frappé d’anathème. Leur doctrine dégénérant de fa pureté primitive, ils admirent des dieux étrangers, & leur firent partager leurs autels avec le Dieu universel, immense & incompréhensible. Ce nouveau culte les conduisit au comble de l’acrocité & à la soif du sang humain ; ils sacrifièrent des hommes à l’affreux Teutatès, ils égorgèrent leurs semblables en l’honneur de cette divinité imaginaire. Souvent ils mêloient parmi les victimes les malheureux objets de leur haine & de leurs vengeances : ces pallions effrénées étoient les dignes dispositions qu’ils apportoient à ces horribles sacrifices. Toutes les victimes ne se prenoient pas dans le sein de la patrie ; la guerre en fournissoit, les prisonniers étoient dévoués à ces sanguinaires divinités. Quelquefois les Druides les prenoient des mains des Gaulois, devenus aussi barbares qu’eux ; ils les immoloient sur des autels, ou les enfermoient dans des statues colossales faites d’ozier & entourées de matières combustibles, & marioient le chant de leurs hymnes infernaux & homicides aux cris des victimes.

Ils tenoient ce rite affreux des Phéniciens & des Carthaginois, les premiers égorgeoient des hommes sur les autels de Bal ou Bélenus, & les autres jetoient leurs en sans dans les bras de la statue embrasée de Saturne.

Les Pvomains cherchant à le rendre propice la terre qu'ils vouloient conquérir, enfouissoient dans son sein des victimes vivantes. Les Egyptiens qui sacrifioient des filles au Nil, & les Ethiopiens des garçons au Soleil, & des filles à la Lune, semblent être les instituteurs de ce culte barbare : par quelle fatalité tant de nations se sont-elles accordées à honorer la divinité par des meurtres ?

Comme les Druides étoient les dépositaires des arts, il ne reste guère de monumens Celtiques que dans les endroits qu'ils ont habités ; aussi est-ce des décombres de ces antiques demeures qu'on a tiré les monumens qui attestent leur existence, leur cruauté & l'atrocité de leurs sacrifices. Outre ceux qu'on a trouvés dans les ruines des collèges d'Autun & de Mavilly, on voit encore aujourd'hui deux pierres[63] tirées des démolitions de l'ancien temple de Bélenus[64], bâti à Beaune, & qui sont entrées vers l'onzième siècle dans la construction de deux piliers de l'Eglise de cette Ville : sur l'une & sur l'autre sont représentés ces massacres imputés aux Druides, ces affreux sacrifices de victimes humaines. Ces pierres perpétuent la mémoire de ces atrocités, en même temps qu'elles portent à l'ame de celui qui les contemple le souvenir du malheur de nos ayeux, du sang qui sut répandu, & des meurtres dont l'humanité gémit encore. A cette preuve de la catastrophe du genre humain alors existant, on retient avec peine ses pleurs, on ne voit qu'avec indignation & serrement de cœur les chênes qui entourent les ruines qui servirent autrefois d'asile à des hommes aussi cruels : successeurs de ceux qui ont été témoins de tant de scènes affreuses, ils semblent placés comme pour les rappeler aux hommes, & les guérir à jamais de la superstition, à la vue des maux qu'elle leur a faits.

Mais, comme si ce n'eût pas été assez d'un sexe armé contre la nature, la superstition les avoit associés tous deux à ses attentats ; le sexe le plus doux avoit été entraîné aux plus affreux excès par l'enthousiasme, qui souvent éclate chez lui avec plus de fureur encore. Des femmes avoient été admises à ces horribles mystères. Cette inscription, trouvée à Metz, *Arete Druis Anùflita* prouve qu'elles étoient soumises à des supérieures ; elles étoient répandues dans toute la Gaule, puisque ce fut une de celles de Tongres qui prédit à Dioclétien son avènement à l'Empire. Retirées dans des déserts ou

dans des grottes, l’esprit séduit par des discours trompeurs & fanatiques, le caractère endurci par la solitude & par des spectacles dénaturés, elles étoient devenues pires que leurs maîtres, & saisoient assaut de cruauté avec eux. Revêtues d’une simple tunique blanche attachée sur l’épaule avec une agrasse, entourées d’une ceinture d’airain, on les voyoit, le fer à la main, traîner les captifs ou les malheureuses victimes dévouées à leurs divinités, & les égorger sur leurs infâmes autels. La prêtresse de Diane en Tauride, celles qui suivoient les armées des Cimbres, des Ambrons, & qui immoloient les captifs, agissoient par le même principe. Les femmes ont souvent partagé les forfaits des hommes, mais ce n’est qu’après qu’elles y ont été excitées. Sous les Romains, il exiíloit encore de ces prêtresses, mais réduites au seul emploi de la divination : nous en voyons une jouer, en 72, un grand rôle dans la guerre de Civilis, ainsi que Veleda &. Ganna en Germanie sous Trajan. Elles étoient divisées en trois cl aises, dont l’une gardoit le célibat, l’autre alloic habiter tous les ans un jour avec les maris, & la troisième étoit subordonnée aux deux autres. Leur vie solitaire, le mystérieux attaché à la divination à laquelle elles se livroient, ont donné naissance à la Féerie si célébrée depuis par les Romanciers.

Quand les Romains eurent conquis les Gaules, ils firent ce que Gélon avoit fait avec les Carthaginois : ils défendirent les sacrifices humains ; César voulut réduire Teutatès à de simples invocations, comme depuis le Calife Omar força le Nil à se contenter d’une lettre au lieu d’une fille, mais les Druides, déja outres contre un Gouvernement qui avoit sappé leur autorité, n’eurent que peu d’égards à ces ordres ; leurs sacrifices surent moins communs, & toujours aussi cruels. Tibère fut obligé de les condamner aux peines qu’ils faisoient souffrir à leurs victimes, Néron fit biûler leurs retraites & leurs bois sacrés. Le peuple, habitué au joug des Romains & à leur culte, les trouva plus doux, & abandonna les Druides ; mais ceux-ci étoient trop épris d’un culte qui leur avoit procuré un rang aussi élevé, ils ne purent se déterminer à l’abandonner. Forcés à se désister des sacrifices sanguinaires, ils se rejettèrent du côté de la divination, & subsistèrent dans ce dernier emploi jusqu’à Charlemagne ; mais ils etoient encoie nombreux a l’arrivée des Francs dans les

Gaules ; & jusqu'a ce que leurs Rois plus éclairés euílent pris les mœurs des Romains, ils jouirent encore de quelque considération sous un peuple ignorant, curieux de savoir l'avenir. Alors elle tomba, & ils disparurent ; mais ce ne fut que dans le septième siècle, qu'ils finirent entièrement. Les figures du Temple de Bélenus, bâti après César, nous convainquent que leur culte étoit encore en vigueur, malgré la défense faite par le Sénat l'an 95 avant notre ère, & malgré celles des Empereurs Tibère, Claude & Néron ; ils étoient encore en honneur du temps d'Aurélien, puisqu'Ausone, dans un éloge fait en faveur des professeurs des écoles de Bordeaux, loue *Patera* & *Phebidius* qui descendoient des Druides. Dans le sixième siècle, ces Druides devins conservoient encore l'esprit de leur premier état, puisque Théodebert ayant pénétré en Italie, & s'étant emparé de Pavie, ses gens sacrifièrent des victimes humaines ; sur quoi Procope dit : « Les François, devenus Chrétiens, observent encore une grande partie de leurs superstitions ; ils offrent des victimes humaines ». A ces traits, on ne peut reconnoître que les Druides & les Gaulois ; car le culte des Francs n'étoit pas aussi cruel.

Funérailles.

Les Celtes, qui suyoient le luxe, s'avisoient, par la plus singulière des bisarreries, d'avoir du faste & de la vanité lorsqu'ils n'étoient plus. Leurs funérailles étoient somptueuses : on bruloit les corps des principaux avec leurs armes, leurs chevaux & leurs meubles les plus précieux Cette manie tient cependant moins au luxe qu'à des idées générales. Dans le Tonquin & la Tartarie, on enterroit encore, dans le siècle dernier, une partie des trésors & des esclaves du défunt avec son cadavre. Plusieurs peuples du Septentrion, les Grecs mêmes[65] enterroient ou brûloient leurs morts avec leurs armes de des effets précieux. Alaric, Charlemagne & beaucoup de Princes du Nord surent enterrés de la sorte. L'idée qu'au moment du réveil général, les hommes se relèveroient de se serviroient des moyens que la générosité de leurs enfans leur auroit laissés, étoit très-répandue. Delà cette coutume barbare d'enterrer les vivans pour honorer les morts.

La construction intérieure de la grande Pyramide d'Egypte donne à penser qu'on avoit enfermé des hommes vivans dans le tombeau du Pharaon qui y fut inhumé : on est tenté de le croire à l'inspection des trous & des jours ménagés jusqu'au cachot de ces vivans ensévelis.

Comment les hommes ont-ils pu inventer un aussi cruel usage, il n'y a que le despotisme le plus outré, Je mépris des humains, qui ait pu engager le tyran à honorer par le sang la cendre de son prédécesseur ! L'usaee de conserver ou de brûler les cadavres, semble aussi s'éloigner du vœu de la nature ; la vraie sépulture des corps est la terre ; la main des mortels n'ayant pu les tirer du néant, ne doit pas empêcher qu'ils n'y rentrent, il faut que l'homme qui est sorti de la terre y retourne ; la conservation du cadavre d'un Monarque, loin de donner une idée de sa grandeur, le rapetisse & le diminue aux yeux du spectateur qui considère ce qui en reste. C'est bien pis, s'il n'a rien fait pour se sauver de l'oubli, le mépris se joint au dégoût du spectacle.

La piété envers les morts étoit une partie essentielle du culte des Gaulois ; leurs monumens, à cet égard, étoient si multipliés & si solides, qu'il nous en reste encore. Le pays des Belges, celui des Celtes sur-tout, offrent des tertres & des restes de pyramides dont la base est existante. Le monument de cette espèce[66] qui se soit le mieux conservé, est la pierre de Couhard auprès d'Autun ; c'est un reste encore élevé d'une haute pyramide assise sur le tombeau d'un Roi Gaulois, ou avec plus d'apparence, de Divitiacus[67], chef des Druides. La construction mystérieuse de cette pyramide est comme celle d'Egypte, on n'a pu encore trouver le tombeau de son fondateur ; c'est ainsi qu'on reconnoît à chaque instant dans les Gaules les traces du génie Egyptien : on les trouve jusque dans les cavernes, témoin celle d'Auvergne d'où on tira la momie qui est déposée au Cabinet du Roi. La crainte de la violation des tombeaux a été générale, & a de tout temps inspiré aux hommes de grandes précautions : outre celles prises par les Rois d'Egypte qui se faisoient renfermer dans le secret de leurs pyramides, on connoît celles des Rois de Tonquin, de Samarcand & des Incas du Pérou dans l'autre hémisphère. Les Chefs & les Rois de cette nation, voulant laisser après eux une idée de la grandeur dans laquelle ils

avoient vécu, étoient enterrés sur des éminences, & ce tombeau ainsi exhaussé étoit encore íurmonté d'une pyramide. Pourquoi cet usage leur étoit-il commun avec les Egyptiens & les sauvages des isles du Tropique[68], qu'ils ne connoissoient pas ? C'est parce que les hommes ont toujours eu des idées d'une fausse grandeur, que l'orgueil les suit par-tout, & même leur survit.

Au lieu d'une pyramide, les personnes d'un rang commun avoient une pierre sculptée, selon le goût du temps : ce qui nous en reste annonce la grossièreté & l'antiquité de l'ouvrage. Des deux tombeaux de cette espèce[69] que nous connoissons, l'un est celui d'un archer & de sa femme, & l'autre, d'un potier de terre & de sa famille ; ce qui prouve que dans toutes les classes on avoit la fureur des mausolées, qu'on cherchoit à se précautionner contre l'oubli de la tombe. Il y en avoit qui, pour les rendre plus durables, alloient jusqu'à les tailler dans le roc[70]. Beaucoup de ces morts, & preíque tous ceux qui sont rapportés par M. le Goux de Gerland, sont représentés avec une urne ou un vase en forme de gobelet. Quoique les antiquaires ne soient pas d'accord à cet égard, il y a apparence que ce sont des urnes, parce que dans plusieurs tombeaux & dans plusieurs champs qui servoient de cimetières aux Gaulois, tel que le champ des urnes à Autun, à Clamerey, Châlons-sur-Saône, Tilchâtel, Verdun, on en a trouvé beaucoup de verre & de terre ; &, ce qui paroît décisif, ce font ces lettres trouvées sur l'une d'elles : *C.J. Suri ;* cendres de Julius Surus. Les cabinets des antiquaires sont pleins de ces vases, ainsi que de lampes sépulcrales : plusieurs de ces tombeaux portoient des inscriptions de la plus belle morale[71], ce qui donne à connoître que les Druides avoient fait de grands progrès dans cette science, & que les Gaulois, leurs disciples, étoient imbus de leurs principes. Ces anciens monumens nous ont encore appris deux choses : l'une, que les Gaules, après la conquête des Romains, ne renfermoient pas seulement des légions pour leur garde, mais encore des branches des premières familles de Rome[72] ; l'autre, que les Gaulois qualisioient les individus d'une même lignée par leur nombre ordinal[73].

Tels furent les mœurs, les usages & la Religion des Gaulois, plus ou moins grossiers, selon les temps. Leur variation fut susceptible de trop de

nuances pour prétendre les peindre toutes, car il est certain qu'un peuple en change toutes les fois qu'il arrive des révolutions chez lui ; elles varient avec le climat, les connoissances oc le gouvernement. Cette loi est aussi naturelle que celle du changement des productions, lorsque le fol en éprouve. Le physique par-tout entraîne le moral, & l'oblige à le suivre dans ses métamorphoses. La Gaule a-t-elle été couverte de forêts & de lacs ? ses habitans ont eu le teint blanc, ils ont été chasseurs & pasteurs. La terre a-t-elle été découverte & assainie ? ils ont été agriculteurs, leur teint a été brun, ils ont change de figure ainsi que le climat ; avec les Druides, ils ont été barbares ; avec les Romains, ils ont été humains & polis : quand leurs montagnes hérissées de forêts étoient froides, & leur terrain humide, ils se nourrissoient de lait & de chair ; aujourd'hui que le sol est sec, & les montagnes découvertes, ils se nourrissent de bled & de vin. Le climat est le grand législateur des hommes ; sa loi est si impérieuse, qu'on peut la regarder comme la volonté d'un despote qui veut que ses sujets obéissent à ses caprices, & suivent aveuglement ses impressions. Ces mœurs & ces usages, bruts dans l'origine, n'eurent, pendant bien des siécles, que des traits mal gravés & peu stables dans chaque genre, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent à un caractère fixe. On peut rapporter cette époque à f arrivée des Phocéens. Leurs mœurs prirent une teinte de celles des peuples Orientaux ; les Druides mirent leurs sciences à contribution, & la nation, leur langue. Leurs arts enrichirent les Gaulois : le fer fut travaillé, & devint terrible dans leurs mains ; l'or fut ramassé avec foin, & servit d'ornement aux plus riches ; la laine fut filée, & donna des habits souples & chauds ; des maisons solides, au lieu de cabanes, vinrent les soustraire aux injures de l'air. Alors ils connurent l'aisance ; mais ils ne cessèrent pas d'être barbares : ils ne surent réellement en possession des arts, qu'après avoir subi le joug des Romains. Leurs mœurs & leurs usages s'enrichirent de ceux de leurs conquérans. Leur Religion & leurs Prêtres, perdant insensiblement de leur crédit, les pratiques religieuses des Romains furent adoptées ; & bientôt cette nation, qui, un moment auparavant, étoit dans les ténèbres de la barbarie, s'éleva au niveau des maîtres du monde. On va

exposer la cause d’une révolution aussi prompte, ainsi que les succès qui la suivirent, & les scènes qui la précédèrent.

PREMIERS TEMPS CONNUS.

LES premiers peuples, dont les relations avec nos pères soient venues à notre connoissance, sont les Phéniciens. Ces antiques dominateurs de l'Océan, dont la puissance s'étendoit sur toutes les mers, dont l'industrie mettoit à contribution toutes les parties de l'Univers, & dont le commerce lioit tous les hommes, furent les premiers étrangers connus qui osèrent aborder dans cette contrée, y établir les points de communication dont les fondemens existent encore, &. que cette terre offre, après tant de siècles, comme un hommage envers ses antiques instituteurs. Ils ont disparu, mais leur génie & l'empreinte de leur main font restés sur ce sol, & : y font aussi remarquables que dans les autres pays de l'Univers qui se glorifient de ces premiers maîtres.

Laissons à l'histoire ancienne le droit de représenter Tyr dans la gloire de son triomphe, lorsque cette Reine de la mer, assise au milieu des eaux, étendoit ses bras autour du monde, fourioit avec dédain sur les armées des Despotes attachées au rivage, & enchaînoit tous les peuples par ses relations, ses colonies & ses armes. Il ne m'appartient pas, dans le plan que je me suis proposé, de l'envisager dans cet état de splendeur ; je me borne à la considérer fous le point de vue qui intéresse cette contiee, je suis son pavillon dans les climats glacés des Gaules ; je me présente à l'époque ou ces navigateurs qui sembloient avoir pris à tâche de lier tous les hommes par le commerce, d'unir toutes les terres par la marine, abordèrent pour la première fois sur les côtes de cette contrée sauvage, comme les Européens firent dans ces derniers siècles sur la plage de l'Afrique & de l'Amérique ;

car les grandes scènes de la nature font les mêmes quant au fond, le temps & les circonstances apportent seulement quelques changemens dans les décorations. Les préfens qu'ils firent aux barbares habitans de ces climats consistèrent en outils, en meubles grossiers, qu'ils leur donnèrent en échange de cuirs & de bétail, car le Gaulois n'a voit alors rien de plus à offrir.

Telle fut l'origine du commerce qui s'établit dans les Gaules ; les Phéniciens ne lui donnèrent d'autre point d'appui que la modération avec laquelle ils en usèrent, & les liens d'amitié qui les unirent aux Celtes : envahi eussent-ils voulu leur en imposer d'autres, & ils le sentirent bien ; car ils n'essayèrent pas à fonder des colonies, & à élever des citadelles qui eussent fait ombrage à ces peuples puissans & belliqueux, qui n'auroient pas manqué de repousser leurs entreprises, ce qui leur auroit suscité une guerre ruineuse au lieu d'un commerce utile. Les Rhodiens, pour avoir méconnu ce caractère peu endurant des Gaulois, expièrent leur erreur par la ruine de la colonie qu'ils avoient fondée à l'embouchure du Rhône, qui en a retenu son nom. Les Phocéens de Marseille n'ont été redevables de leur salut qu'à l'évènement heureux qui favorisa, comme on l'expliquera, la fondation de leur ville ; il ne fallut pas moins depuis, que leur génie & leur valeur pour empêcher la ruine de leur patrie.

Les Phéniciens, sans être instruits par ces évènemens qui n'arrivèrent qu'après leurs premières relations avec les Gaules, agirent à I'égard de ses habitans comme s'ils les eussent toujours connus ; ils ne les essarouchèrent pas à la vue des chaînes que renferment ordinairement les remparts les tours, ils se contentèrent de l'usage des ports & de communications amicales ; aussi ne voyons-nous aucune colonie Phénicienne sur les côtes Celtiques, tandis que celles d'Espagne, de Grèce & d'Afrique en étoient couvertes. Cette différence provint de J'efprit des peuples, dont les premiers, bouillans de impétueux, firent, dès la première entrevue, connoître le danger de les offfenser. D'un autre cote, les Phéniciens étoient instruits des pertes qu'éprouve une colonie qui prend pied contre le vœu des anciens habitans ; les longues & sanglantes guerres qu'ils avoient été obligés de soutenir contre les Turdirains[74] pour la fondation de Cadix, ce

des autres places de la Betique, ne leur inspiroient pas l'envie de réitérer dans les Gaules des scènes aussi meurtrières, & moins utiles à tous égards ; car en admettant qu'ils euílent triomphé, les remparts isolés qu'ils eussent élevés dans la Celtique, n'eussent jamais été aussi avantageux à leur puissance que Cadix, cette clef de la Méditeranée, cet entrepôt de l'Univers.

Les Phéniciens, qui sembloient avoir des ailes pour traverser les mers, avoient aussi la patience & le courage si nécessaires au commerce dans la lenteur de ses opérations ; ils pénétrèrent dans les différentes provinces de la Gaule, remontèrent ses rivières, & laissèrent par-tout des traces de leur génie & de leurs arts, reconnoissables encore aujourd'hui par les vestiges de leur mythologie y les traits de leur ciseau, les médailles, les pièces de monnoie qu'ils apportèrent, & les tombeaux qu'ils creusèrent. Ils furent les premiers commerçans, comme les premiers instituteurs de cette contrée : quoique les Grecs & les Carthaginois y aient laissé une mémoire plus récente & mieux gravée, elle n'a pas effacé celle des Phéniciens, & nous avons rencontré plus d'une fois dans le tableau des mœurs Celtiques des traits de ressemblance qui décèlent leur origine.

L'apparition des Phéniciens sur cette terre, leur commerce, leurs relations intérieures, ne sont point de ces rêves historiques, à l'aide desquels un écrivain entreprend de rehausser la gloire de sa nation, & d'en illustrer l'origine ; c'est un fait étayé par des preuves, c'est une tradition dont les caractères originaux le représentent encore dans le style & le génie Phénicien, tels qu'ils surent gravés dans le principe : ces monumens tiennent à leurs arts & à leurs idées ; il paroît que les uns & les autres ont été également répandus dans les Gaules ; ils nous retracent leurs opinions exprimées dans les sigures des Divinités qu'ils encenfoient : ces statues ont pu n'avoir été élevées qu'après eux par la main des Phocéens, mais si l'on n'en est redevable qu'à ces derniers, il paroît qu'ils ont soigneusement conservé les idées que les Phéniciens avoient introduites, & qu'ils ont cherché à immortaliser le culte qu'ils avoient apporté dans les Gaules. Ces caractères font :

1^{o}. La figure d'Isis sculptée sur une des faces des colonnes de Mavilly, le plus ancien monument Celtique connu ; elle y est représentée avec son

voile, telle qu'elle étoit honorée en Egypte & en Phénicie.

2º. La face de Bélenus, Bal, ou le Soleil, ce dieu des Phéniciens, exprimée sur une des pierres qui servit à la construction de son Temple à Beaune, temple qu'on soupçonne de fondation Phénicienne, car le culte du Soleil étoit répandu dans la Celtique, comme le prouve le monument suivant.

3º. Le tombeau de Chyndonax, grand-Prêtre de Mithra, ou du Soleil, trouvé dans la contrée de Poustot, à un demi-quart de lieue de Dijon, par le médecin Guenebauld ; découverte publiée sous le titre de Réveil de Chyndonax : on a accusé cette relation d'enthousiasme & de charlatanisme, mais en ne la considérant que dépouillée d'évènemens étrangers, & réduite à sa juste valeur, il en résultera toujours que le Soleil avoit un Temple des Prêtres dans les environs de Dijon, & à Beaune qui n'en est pas à une grande distance.

4º. Parmi les Antiques déterrés dans la Cathédrale de Paris[75], qu'on soupçonne avoir été construite sur les débris d'un Temple d'Isis, il se trouve deux figures qui paroissent appartenir à la Mythologie Phénicienne. L'une est celle d'un homme tenant un sceptre d'une main, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un cheval, animal honoré dans Tyr & dans Carthage, & qu'elles déployoient sur leurs drapeaux.

L'autre est celle d'un Dieu armé de la foudre, avec une Autruche, emblême du Soleil.

5º. La Mythologie des Phéniciens différant peu de celle des Egyptiens, l'Egypte ayant passé fous le joug des premiers[76], leurs mœurs n'ont pas dû s'éloigner les unes des autres ; ainsi les usages Egyptiens que nous trouvons introduits dans les Gaules, y ont été apportés par les premiers avec les leur[77]. La Momie trouvée dans un souterrain en Auvergne, & déposée au cabinet du Roi, peut tenir à ces temps, & être considérée comme une preuve du séjour des Phéniciens sur cette contrée.

6º. Les médailles Arabesques, Juives, Orientales & Puniques qu'on a trouvées, & dont les cabinets des antiquaires s'enrichissent tous les jours,

semblent porter au plus haut degré de conviction les relations des Tyriens avec les Celtes, & la connoissance que ces premiers eurent des Gaules.

7°. L'identité des poids & des mesures des deux nations est un grand argument en faveur de leur commerce, & certainement on n'accusera pas Tyr d'avoir emprunté les instrumens des Gaulois, & de tenir d'eux la balance qu'elle portoit dans tous les marchés de l'Univers.

8°. L'astronomie des Celtes, si toutefois on peut donner ce nom aux plus obscures notions, remontait à celle des Phéniciens, qui, plus occupés de leur commerce que de l'instruction de leurs alliés, ne leur en avoient pas donné de grandes leçons ; mais un principe qu'ils tenoient d'eux, & qu'ils cultivèrent malheureusement trop à la honte de l'humanité, fut celui des sacrifices humains : ce trait, tout affreux qu'il est, fournit encore une preuve de la communication de nos pères avec les Phéniciens, & de l'adoption de leurs usages.

A l'aspecb du commerce, on peut juger de la puissance de de la splendeur d'un Etat ; lorsque les ailes déployées, il s'élance des ports d'un Empire, ou bien en parcourt les provinces d'un vol rapide, on peut décider de son opulence & de l'activité de ses sujets, comme on peut augurer de sa foiblesse & de leur misère lorsqu'on le voit croupir dans la fange des côtes, ou se traîner lentement dans l'intérieur. Tel fut celui des Celtes qui ne put être excité par l'activité de celui de Tyr. La cause en étoit simple ; les Phéniciens, eussent-ils eu encore plus d'énergie ne pouvoient forcer la nature dans un pays où tout étoit dans la plus grande stagnation. L'homme y étoit brut, plein de préjugés, il n'avoit ni arts, ni moyens, ni chemins de communication ; mais ce qui fera à jamais à la gloire des Tyriens, & ce qui déposera toujours en faveur de leur constance & de leur génie, c'est qu'ils furent, malgré tant d'obstacles, malgré la nature & les hommes, y sonder un commerce utile. Il devint même un tronc qui porta des branches fort étendues, car ils trafiquoient tout-à-la-fois sur les deux mers, sur les côtes d'Angleterre, dans le canal, & jusque dans le cœur de ces deux contrées ; ils exploitoient en même-temps les mines d'étain des isles Cassitérides, qui sont, dans l'opinion la mieux établie, les Sorlingues & le pays de Cornouaille, & celles d'argent des Pyrénées. Ce métal fournit une cargaison

si abondante dans un voyage, qu'ils en chargèrent jusqu'au poids de leurs ancres[78].

Le premier négoce des Phéniciens avec les Celtes consista, comme nous l'avons vu, en pelleteries, qui sont les richesses des peuples Nomades, tels qu'étoient alors les Gaulois ; les dépouilles des Elans, des Bizons, des Ours qu'ils tu oient à la chasse, de leurs Bœufs qui étoient très-grands, & fur-tout de l'Ure monstrueux, durent paroître précieuses aux Phéniciens qui ne connoissoient que les cuirs foibles & pelés de l'Asie & de l'Afrique. Bientôt après ils firent des traites de bétail, soit pour rafraîchir les équipages, soit pour les transporter ailleurs. Le bois de construction devint une partie essentielle, & fut appréciée par un peuple navigateur ; l'abondance des matériaux de cette espèce soutint depuis le commerce immense de Marseille, & la rendit la rivale de Carthage sur les mers. Mais l'exploitation des mines parut l'objet le plus avantageux : outre celles d'argent des Pyrénées, il y en avoit d'or en Provence & en Languedoc ; les Tyriens tiroient ce métal de la terre, ou l'achetoient en paillettes, que les eaux des fleuves détachoient des rochers, & que les peuples riverains cherchoient dans les sables qui avoient succédé aux inondations ; ils donnoient en échange du fer, des armes, du cuir, des étoffes grosfières, des vins, des liqueurs si séduisantes pour tous les Sauvages, des vases d'or & d'argent, des bracelets & des pièces monnoyées, puisqu'on en trouve encore dans la terre[79].

Les objets qui faisoient la matière de ce commerce ont droit de nous étonner aujourd'hui, mais qu'on se porte pour un moment au temps où il se faisoit, & l'étonnement cessera. Ce n'est pas le commerce qui a varié, mais le sol ; aussi inconstant que ses habitans, il s'est plu à changer de costume. Sombre, froid, humide, couronné de bois touffus, couvert d'animaux de différentes espèces, tel étoit l'aspect sous lequel il se montroit dans ces siécles reculés. La décoration a changé ; aujourd'hui c'est une contrée riante, couronnée de pampres au lieu de bois, qui s'est enveloppée d'un air sec au lieu de la température humide qui la couvroit ? Elle a substitué au souffle glacial des Aquilons, l'haleine des Zéphirs & des vents tempérés ; elle a relégué sous le pole l'Ours, l'Ure, l'Elan, & tous les animaux

barbares qu’elle tenoit de sa correspondance avec le Nord ; elle s’est soustraite à son Empire, & s’est rangée sous celui du Midi : il semble qu’elle ait dépouillé les rides de la vieillesse pour revêtir les grâces de l’adolescence.

La nature qui est sans fard, n’a pas voulu que les hommes prissent le change ; en se prêtant à ce changement, elle a laissé sur cette terre des monumens de la révolution, empreints de son sceau primitif. Il existe encore des montagnes chevelues, restes des anciennes forets ; des lacs, restes des napes d’eau qui couvroient les plaines ; des Ours relégués dans les rochers escarpés des Alpes & des Pyrénées, & d’autres animaux du Nord, tels que la Martre, le Castor, la Loutre, la Marmotte ;

& dans le règne végétal des Sapins, des Bouleaux, une espèce de Chêne blanc tenant de la nature du Cèdre, qu’on trouve sous le Cercle Polaire[80]. Ces vestiges sont aux yeux de l’Observateur & du Naturaliste autant de preuves de l’ancienne température du climat, & du changement qu’il a éprouvé.

Cette observation n’est pas étrangère à i’histoire ; son œil doit s’arrêter sur les révolutions que le fol a subi, comme sur celles qu’ont éprouvé les hommes ; son pinceau doit les représenter avec la même fidélité, parce que les premières ont une influence marquée sur les autres, & que l’homme n’est que le sujet du climat modifié par les arts & la raison. Le changement dont on vient de rendre compte en est la preuve ; la métamorphose du physique dans les Gaules qui a amené celle du moral, y a aussi produit celle du commerce ; il étoit avant cette époque ce qu’il est aujourd’hui, relatif aux mœurs & au climat ; & le Phénicien, qui achetoit alors les peaux de nos bêtes sauves, étoit a cette contrée ce que lui sont à présent le Russe & l’Anglois, achetant ses modes ou ses vins délicieux.

La communication une fois établie entre les deux peuples, il s’ensuivit une relation qui adoucit un peu les mœurs des Celtes, & leur fit faire un premier pas hors des limites de la barbarie, mais ce pas fut l’ouvrage d’une férie de siécles : cette lenteur provint peut-être de ce que les Phéniciens, agissant selon l’esprit des peuples commerçans, pensoient plus à leurs intérêts qu’à instruire des étrangers. La politique leur avoit appris qu’ils

trouveroient plus d'avantages à traiter avec des ignorans qu'avec des êtres instruits ; de cette politique étoit conforme au génie de leur nation qui cachoit ses découvertes, & auroit voulu, pour ainsi dire, dérober aux hommes la connoissance les uns des autres. Les Carthaginois, en venant partager les profits de leur commerce, ne firent rien pour l'instruction des Celtes ; ils fortifièrent feulement l'assreux précepte des sacrifices humains.

Les Gaules, avec les avantages de ces relations & le secours d'une longue fuite de siècles, étoient parvenus à un haut degré de population : il étoit même devenu excessif pour un peuple Nomade, toujours trop resserré en raison de ses besoins, au lieu que le peuple artiste ou cultivateur se plaît à être nombreux, & devient plus florissant à mesure qu'il a plus de bras, & de secours mutuels à espérer. Ce nombre d'hommes féroces, entassés dans une même contrée, renouvella l'idée si ancienne chez les nations, de faire des divisions ; il fallut que les cadets de cette grande famille abandonnassent à leurs aînés le patrimoine de leurs pères, & allassent chercher de nouvelles demeures & une nouvelle patrie. Avant que d'ouvrir la digue à ce torrent qui inonda l'Europe, se porta jusqu'en Asie en renversant & les forces des peuples, & les trônes des Rois : avant même que de faire connoîrre la source d'où il s'échappa, on va remonter a des révolutions du même genre, plus anciennes encore, & dont les traces ont été saisies dans l'étude des langues, leur comparaison & la recherche de leur origine.

Dans l'espace qui remonte au-delà des évènemens dont nous avons connoissance, les Celtes s'étoient déja répandus sur une partie du globe : comme les peuples émigrans sont presque toujours vainqueurs, ils avoient laissé leur dialecte pour preuve de leur Empire sur de grands pays. Les contrées dont les langues paroissent dériver de la leur, & sortir de la Celtique comme d'un tronc commun, sont l'Angleterre ; la Celtiberie[81], la Galice en Espagne ; la Lombardie, la Toscane en Italie. La Grèce ; l'Illyrie[82], la Carie, la Lydie[83] & la Phrygie en Asie. A la vérité, l'invasion de Belloveze & de Sigoveze porta sur tous ces pays, & on pourroit en induire que les traces de la langue Celtique n'ont été qu'un mélange de celle des vainqueurs & des vaincus à cette époque ; mais lorsqu'on considère que c'est le Celtique qui fait le fond de ces langues, que le Phrygien sur-tout qui

n’en est qu’un dialecte, a toujours passé dans l’Asie pour être un des plus anciens, on voit que ces pays ont été conquis dans des temps perdus pour la tradition ; & que l’émigration, exécutée fous Ambigat, ne fut que la répétition de ce qui s’étoit fait dans les siècles précédens. On en concluera que le Gaulois Nomade, habitant dans un climat froid, étoit, par sa population & sa position, le conquérant naturel des pays Méridionaux, comme le Tartare, placé sous une même température, l’est devenu depuis.

La domination des Celtes sur ces pays n’étoit pas seulement reconnoissable par le langage, mais par leur dénomination en plusieurs endroits. Les noms de Galécie & de Celtiberie, portés par de vastes contrées de l’Espagne, attestoient leur conquête par les Celtes, en même-temps que la langue Cantabre, différente de l’Espagnol, & rapprochée du Celtique, indiquoit sa source. Presque tous les noms des peuples & des villes, consignés dans l’ancienne Géographie de l’Angleterre, font Gaulois, ce qui joint à la conformité des mœurs, des usages, de la religion, démontre clairement que le Celte, dans les temps les plus reculés, franchit la mer comme les montagnes, & soumit à son Empire les Isles comme le Continent. Cette parfaite conformité existoit encore du temps de César ; les mœurs antiques n’avoient pas été altérées chez ces Insulaires comme dans la Gaule Aquitanique, & sur-tout en Espagne par le commerce des Phéniciens, des Carthaginois, & des autres peuples navigateurs, aussi voyons-nous que les Druides alloient encore, à l’époque de la conquête des Gaules, étudier dans les écoles d’Angleterre, & y puiser comme dans une source pure. Quant aux climats qui n’offrent que leur dialecte pour preuve de l’ancienne conquête, on en parlera avec plus de certitude dans la Section suivante.

ÉMIGRATION

DE BELLOVEZE ET DE SIGOVEZE.

Fondation des Colonies Gauloises 590 ans avant l'Ere Chrétienne.

PARMI tant de peuples que renfermoient les Gaules, il y en avoit quelques-uns qui étoient beaucoup plus puissans que les autres ; les voisins de ces nations prépondérantes étoient leurs alliés ou leurs vassaux. Dans le nombre des puissances qui pouvoient être regardées comme les grandes roues de ce corps politique, figuroient les Eduens les Senonois, les Berruyens, les Auvergnats, les Sequanois, les Bellovaques. Les Berruyens, à la fuite d'une longue chaîne de révolutions, avoient pris le dessus, & leur Roi Ambigat, après un règne glorieux, voyoit dans sa vieillesse presque toute la Celtique soumise à ses loix. Ce qui prouve quelle étoit alors l'étendue de sa domination, c'est que les armées qu'il donna à ses neveux étoient un composé de toutes les nations de cette contrée, tels que les Manceaux, les

Lingons, les Senonois, les Eduens, les Insubriens, les Boyens, les Tectosages. Si ces peuples eussent formé autant de cantons libres, ils eussent eu des chefs de leur nation, comme cela se pratiqua depuis dans les Croisades, de ils ne se sussent pas accordes à se ranger d'un commun accord sous les étendards de deux Princes étrangers pendant qu'ils avoient les leur. Une pareille soumission ne peut être que l'effet d'un ordre supérieur, indépendant d'un choix libre : on voit des vassaux qui marchent sous le Général que leur a donné le Souverain.

Tant de peuples nombreux, soumis à la puissance d'Ambigat, lui firent redouter l'esprit remuant de ses nouveaux sujets. Leur jeunesse hardie & téméraire lui parut un feu qu'il falloit au plus vîte jeter chez l'étranger, avant qu'il eût le temps d'incendier son propre pays ; c'est le fruit ordinaire des longues guerres, il n'en reste que des troupes menaçantes pour l'Etat qui les a armées, s'il ne trouve pas le moyen de les dissiper, & de leur donner une proie à dévorer au dehors. Le vieux Roi de Bourges avoit autant à redouter de sa famille, que de ses sujets. Ses neveux Belloveze & Sigoveze avoient ce génie entreprenant à charge à une patrie, mais convenable à des avanturiers. Leur oncle, en habile politique, mit à profit leur ambition en lui présentant une perspective flatteuse ; il projeta des expéditions lointaines auxquelles il invita la nation, & il en confia le commandement à ces hommes bouillans. Il se désaisoit à la fois de sujets inquiets & remuans, & de neveux aussi dangereux pour sa famille que pour le repos de ses Etats. Cet expédient a été imité plus d'une fois depuis.

L expédition publiée, les chefs nommés, tout génie téméraire, tout guerrier ennuyé du repos vint se ranger sous les étendards des deux fléaux qui devoient ravager la terre chacun dans un sens différent. L'audace des chefs, l'amour de la guerre, la fougue de la jeunesse, la richesse de la proie, rassemblèrent trois cents mille combattans sous les drapeaux exterminateurs : à peine furent-ils élevés, que l'homicide essaim s'envola, il se partagea, & prit la route que lui indiqua la main douteuse du fort. Si jamais spectacle dut faire trembler les nations, ce fut celui que donna la Gaule à l'Univers, lorsqu'elle jeta hors de son sein ces deux effroyables armées, qui, flottant sur leur plan de conquête, glaçoient tous les peuples

d’effroi à l’afpeét de la foudre suspendue, & incertaine sur le choix des têtes qu’elle frapperoit. Les destins ont parlé ; le Levant & le Midi font livrés au glaive des Celtes, & le reste du monde est rassuré. Ce fut ainsi que, deux mille ans après, l’Europe vint fondre de nouveau sur l’Asie, que le Midi fut encore livré aux Gaulois fous le nom de François, & que les Croisés donnèrent une seconde représentation des sanglantes tragédies qu’avoient joué leurs ayeux sur ces contrées près de vingt siècles auparavant.

Sigoveze, à la tête des soldats sortis des provinces du Midi, telles que le Languedoc & le Bourbonnois, traverse l’Allemagne comme un trait, renverse sur son passage les armées de la Germanie, & pénètre jusque dans le cœur de la Bohème, alors hérissée de forêts. Ce fut à cette époque que ce pays sauvage fut ainsi nommé, en mémoire de la prise de possession qu’en firent les Boiens, ou peuples du Bourbonnois ; ils y posèrent les fondemens d’une puissance qui subsista jusqu’au règne d’Auguste, temps où elle tomba fous les armes de Maroboduus, Roi des Marcomans. Ce déluge s’étendit jusque dans la Pannonie[84], jusqu’aux frontières de la Thrace, & y porta la redoutable Colonie des Gaulois Scordisques, recommandables par leur valeur, & les guerres qu’ils soutinrent sur-tout contre les Romains. Ces terribles conquérans, loin de leur en imposer, surent forcés de mesurer leurs armes avec eux pendant plus d’un siècle.

Ces Colonies, à leur tour, en fondèrent d’autres ; car environ trois cents ans après ces établissemens, animées de l’esprit de leur Métropole, & guidées par la même politique, elles jetèrent hors de leur sein de nombreux essaims, qui se dirigèrent sur la Grèce ; féroces guerriers que leur patrie déchaînoit contre les nations éloignées, & qu’elle leur montroit comme une proie, fondirent tout-à-la-fois sur la Macédoine & l’Illyrie. Cette émigration eut de commun avec la première qu’elle fut comme elle composée de deux armées, dont l’une étoit fous la conduite de Belgius, & l’autre fous le commandement de Brennus ; nous allons les voir paroître tour-à-tour dans la Grèce, devenue le théâtre de leurs fureurs, & l’objet de leur cupidité depuis que les conquêtes d’Alexandre y avoient fait passer les dépouilles de l’Asie. La nation qu’ils commandoient étoit celle dont les Ambassadeurs firent une si fière réponse à Alexandre-le-Grand,

lorsque ce Prince, de retour de ses conquêtes, reçut les Envoyés de presque tous les peuples. Ayant demandé aux Gaulois ce qu'ils redoutoient le plus dans l'Univers, & s'attendant à leur voir dire que c'étoient ses armes, ils répondirent qu'*ils ne craignoient rien dans le monde que la chûte du ciel.*

Déja BeJgius, qui commandoit la première division, avoit franchi les sommets glacés des montagnes de la Thrace, ravagé les pays qui s'étoient trouvés sur son passage, renversé tout ce qui s'y étoit oppose, & étoit arrivé sur les frontières de la Macédoine à la tête d'une armée victorieuse. La terreur qui précédoit sa marche étoit telle, que les Rois & les nations, même les plus éloignés, venoient le supplier de leur accorder son amitié, & achetoient la paix au prix qu'il vouloit y mettre, s'estimant heureux de l'obtenir, quelque dures qu'en sussent les conditions[85].

» Ptolomée Céraunus étoit alors assis sur le trône d'Alexandre, il étoit fils du sage & heureux Ptolomée, à qui l'Egygte échut lorsque les Officiers du héros se distribuèrent ses Diadêmes, partagèrent la plus riche dépouille qu'ait jamais laissée conquérant. La cruauté, la trahison lui en avoient ouvert le chemin, il y étoit monté teint du sang du Roi Séleucus, le dernier des successeurs d'Alexandre qu'il avoit fait assassiner, & de ses neveux fils du Roi Lysimachus, & de fa sœur Aríînoé. Ce Prince sut le seul qui ne parut pas frappé de la terreur commune, il s'imagina qu'il seroit aussi heureux dans la guerre que dans le crime ; mais l'armée qu'il commandoit, n'étoit plus cette phalange victorieuse de l'Orient ; il eût cependant pu suppléer à ce désaut de courage & de discipline par le nombre des troupes. Il pouvoit rappeler celles qu'il avoit données à Pyrrhus, son gendre, pour son expédition contre les Romains, & accepter le secours de vingt mille hommes que lui offrit le Roi des Dardaniens ; car ce Prince effrayé de l'orage qui menaçoit son allié, & de la résolution qu'il avoit prise de l'affronter, le pria d'attendre la jonction de son armée, & de ne point commettre la sienne seule au hasard d'une bataille contre une multitude féroce & belliqueuse. Ptolomée ne rappela pas ses troupes, & rejeta avec hauteur les conseils & les offres de son allié, comme injurieux à une puissance qui, seule, avoit triomphé de toutes les forces de l'Aíie. La présomption qui lui suggéra cette réponse, lui dicta encore celle qu'il fit à

Belgius qui lui proposoit d'acheter la paix. La crainte, répondit-il aux Ambassadeurs, vous engage à me demander la paix ; mais apprenez que vous ne l'obtiendrez qu'en me donnant des otages, & qu'en me livrant vos armes ». Les Gaulois, indignés de cette bravade, déploient leurs enseignes, marchent à lui, taillent son armée en pièces ; il est blessé, pris, sa tête passe aussi tôt à l'extrémité d'une lance, elle est élevée comme le principal trophée de la victoire. Les Gaulois vengèrent les crimes de ce Roi, & punirent sa présomption. Mais la leçon fut sans fruit, car six cents ans après, à peu de distance de ce champ de bataille, l'Empereur Valens refusant d'attendre les secours que lui amenoit son neveu Gratien contre des barbares sortis des mêmes climats, perdit, comme Ptolomée, la bataille & la vie ».

Pendant que les Gaulois, enivrés de leur victoire, ravageoient la Macédoine dans une profonde sécurité ; les vaincus ralliés fous le commandement de Sosthènes, l'un de leurs généraux, fondent sur les vainqueurs, en massacrent une partie, & dispersent l'autre. Ce succès valut à Sosthènes la couronne de Macédoine qu'il avoit su défendre, mais sa tête ne la porta pas long-temps.

Brennus, qui commandoit la seconde division, étoic tombé sur les Triballiens & les Illyriens, il pilloit leur pays, prenoit leurs places, & leur saisoit une guerre sanglante lorsqu'il apprit la victoire de Belgius sur les Macédoniens, enrichis des dépouilles de l'Orient ; il abandonne aussi-tôt les nations pauvres & belliqueuses avec qui il étoit aux prises, ne laisse qu'une division de son armée pour continuer la guerre qu'il avoit commencée, & accourt avec la majeure partie de ses troupes partager les richesses de la Macédoine. Il trouva les choses bien changées à son arrivée ; les Gaulois étoient en fuite devant l'armée de Sosthènes, mais il sit aussi-tôt tourner la chance : son armée excédoit cinquante mille hommes celle du nouveau Roi étoit de beaucoup inférieure, aussi essuya-t-il le fort de son prédécesseur, il perdit la bataille & la vie ; & les Gaulois vainqueurs ravagèrent de nouveau, sans obstacles, toute la Macédoine.

Mais Brennus veut avoir tous les trésors de la Grèce à la fois ; la soif de l'or s'allume dans son sein, & devient plus ardente à mesure qu'il l a

satisfait. Possesseur de tout celui qu'il a ravi aux Macédoniens, il se trouve pauvre s'il n'a pas en son pouvoir celui que la piété des peuples a amoncelé dans le Temple de Delphes. Il fort de la Macédoine, accourt au pied du Mont-Parnasse, contemple d'un œil avide l'édifice sacré qui étoit au sommet, & en dévore d'avance les richesses. A la marche de cette armée sacrilège, les Phocéens s'étoient réfugiés dans le Temple ; Brennus y donne un assaut, les Phocéens animés par le désespoir, excités par les Prêtres d'Apollon, & favorisés par la position du lieu, précipitent les Gaulois du haut des rochers, les écrasent par la chute des pierres qu'ils font rouler sur leurs bataillons, & profitant du désordre ou ils les ont mis, fondent sur ces soldats éperdus, blessés pour la plupart, & achèvent la déroute de l'armée : il n'y eut que six mille hommes de tués, mais un orage affreux qui succéda à cette action, acheva sa ruine. La foudre tombant à coups précipités sur ce camp malheureux, fut suivie de torrens de pluie ; le froid & la neige succédant à l'inondation, firent périr de faim & de misère la plus grande partie de ces féroces guerriers ; Brennus, désespéré par ses revers & par la douleur de ses blessures, se perça de son épée. Cette armée, la terreur de la Grèce, composée de plus de cent mille hommes, se trouva enfin réduite a dix mille, fuyans sous la conduite d'Acichonus, l un des Généraux de Brennus ; languissais, abattus, & attaqués par les peuples chez qui ils passoient, qui avoient tous leur haine à satisfaire, & leur vengeance à exercer, il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre. Le coup que quelques bergers Phocéens portèrent a ce colosse suffit pour l'anéantir : mais que l arme dont ils se servirent étoit redoutable ! c'étoit celle de l opinion ; elle donna une énergie surnaturelle au vainqueur, elle effraya le Gaulois, glaça fa valeur, & excita contre lui l'indignation des peuples. On ne brave pas impunément la Divinité, même imaginaire ! Ce grand châtiment de l'impiété, cette sanglante leçon pour les hommes arriva 278 ans avant l'Ere Chrétienne, la 3e. année de la 125e. Olympiade.

Pendant que les armées & les Rois s'anéantissoient tour-à-tour, & que le feu de la guerre embrasoit la Macédoine, un nouveau Roi parut, à la lueur de son flambeau dans ces champs de mort, sur ce théâtre de carnage. C'étoit Antigonus -Gonatas, fils de Démétrius Poliorcètes ; ainsi que son père

traversé par la fortune, la différence qu'il y eut entr'eux, sut que le fils n'éprouva ses rigueurs qu'au commencement de son règne, & que le père en fut accablé sur la fin. Vaincu d'abord par Ptolomée Céraunus après la mort de Seleucus ; malheureux contre Ptolomée Philadelphe, il s'étoit réfugié dans les places les plus éloignées du Royaume d'Alexandre : à la fuite du violent orage qui avoit bouleversé la Macédoine, il vit le trône renversé, les Rois Gaulois, Macédoniens, & leurs armées, étendus sur des champs de bataille, l'horreur & la consternation régnans autour de ces scènes sanglantes. Il s'élance hors de sa retraite, reprend les rênes du gouvernement, fait entendre sa voix à ses anciens sujets, rétablit l'ordre, & rassemble leurs forces. Jamais précaution ne fut plus utile, comme on va le voir ; elle étoit d'un Roi qui avoit connu la disgrâce.

Voilà un nouvel orage qui vient fondre sur la Macédoine ; il sortoit de la même région que les précédens ; la division Gauloise que Brennus avoit laissée aux prises avec les[86] Getes, les Illyriens & les[87] Triballiens, avoit pris le chemin de la Grèce après avoir battu ces peuples & ravagé leur pays. Ce nouvel ennemi envoye des Ambassadeurs à Antigonus, sous prétexte de lui offrir la paix à prix d'argent ; mais leur but étoit d'examiner son camp & les richesses qu'il renfermoit. Le Roi étoit accouru à la défense de ses frontières ; instruit par l'exemple de ses prédécesseurs, il n'eut garde d'affronter la tempête, & d'aller s'exposer à une défaite certaine en combattant contre une nation invincible en pleine campagne ; il se retrancha dans son camp sur les bords de la mer, à peu de distance de la flotte, & reçut les Ambassadeurs sous la tente : comme il soupçonna leur dessein, il étala la plus grande magnificence, & laissa entrevoir de la négligeance à la garde de son camp. L'une & l'autre nation crut avoir rempli son but, & travailla à l'exécution de son projet. Les Gaulois résolurent d'assaillir le camp des Macédoniens pendant la nuit ; & ceux-ci en ayant enlevé tout ce qu'il y avoit de précieux, se retirèrent dans une forêt voisine à la faveur des ténèbres. Les Gaulois, plus braves que rusés, donnent dans le piége, attaquent ces retranchemens qu'ils s'imaginent recéler tant de trésors, & trouvant leur espérance trompée, pénètrent jusqu'aux vaisseaux qui étoient sur la côte. Pendant qu'ils s'occupent de leur pillage, Antigonus fort

en bon ordre de son embuícade, fond sur ces troupes surprises & en désordre. les passe au fil de l'épée, & chasse leurs restes fuyans loin de ses Etats.

Les Gaulois ne tardèrent pas à prendre leur revanche ; Pyrrhus, cet aventurier couronné, qui passa sa vie à courir d'expéditions en expéditions, étoit de retour de la guerre qu'il avoir portée aux Romains & aux Siciliens ; ce génie incendiaire, ennemi de tout repos, enflamma bientôt toute la Grèce. Huit mille hommes d'infanterie, cinq cents cavaliers, restes de fa puissance passée, parurent en corps d'armée sur les frontières de la Macédoine ; les Gaulois frémissant de leur défaite, impatiens de laver leur honte dans le sang ennemi, ne voyent pas plutôt les étendards d'Epire déployés contre Antigonus, qu'ils accourent en foule se ranger à l'entour, & s'associer à la fortune variante de Pyrrhus. Le Roi de Macédoine, à la tête d'une armée plus nombreuse, mais moins aguerrie que celles des ennemis, vient à leur rencontre, il est défait, seize de ses Eléphans font pris, & il se fauve à Tessalonique, Pyrrhus, maître de la haute Macédoine & de la Thessalie, veut aussi-tôt le devenir de la Grèce & de l'Asie ; il marche dans le Péloponèse contre Argos & Lacédémone. A cette nouvelle Antigonus fort de Tessalonique, & rentre de nouveau en campagne pour disparoître aussi-tôt. Car Ptolomée, fis de Pyrrhus, commandant un camp composé de Grecs & de Gaulois, le battit si complètement, qu'il ne lui resta que huit cavaliers dans fa fuite. Antigonus vaincu, la Macédoine soumise & pillée, Ptolomée rejoignit son père devant Lacédémone, leur armée montoit alors à près de trente mille hommes ; Pyrrhus fut néanmoins obligé d'en lever le siège, & de prendre ses quartiers d'hiver dans la Laconie[88]. Pendant cet intervalle, Antigonus, profitant de leur absence, avoit recouvré son Royaume, & marchoit à la tête d'une nouvelle armée contre le Roi d'Epire & les Gaulois qui s'avançoient contre Argos. *Areus II,* Roi de Lacédémone, voulant arrêter leur marche, attaqua leur arrière-garde où combattoient les Gaulois & les Molosses ; le combat fut sanglant ; les Gaulois firent assaut de valeur avec les Spartiates ; Ptolomée qui commandoit y fut tué ; le choc des deux nations qui étoient l'effroi des autres, ne pouvoit être que terrible. Enfin, Pyrrhus entra dans Argos, & y fut

tué. Après ce coup[89], la Grèce fut tranquille. Antigonus jouit en paix de la Macédoine, les Gaulois n'y reparurent plus : nous allons les voir prendre leur champ de bataille ailleurs.

Une nouvelle carrière leur est ouverte ; ils sont dans le sein de la Thrace & de l'Asie ; plus heureux qu'en Grèce ; ils y fondent des Etats. Les soldats de Belgius, dissipés par la mort de leur chef, s'étoient réunis fous Léonorius & Lutatius, deux chefs d'une émigration particulière[90]. Les Thraces font battus, & les vainqueurs maîtres de la Propontide, prennent pillent Byzance, menacent l'Asie de dessus le rivage opposé. La mauvaise intelligence de deux frères leur en facilite l'entrée. Zypoëtés, Roi de Bithynie, étant mort, avoit laissé son Royaume à ses deux fils Nicomède & Zypoëtés. La guerre s'éleva entre eux ; Nicomède, plus habile, fait aussi-tôt alliance avec les vainqueurs de la Propontide, assure par un traité la tranquillité aux Byzantins, & invite les Gaulois à venir réunir leurs forces aux siennes ; le prix de leur secours devoit être une partie du Royaume de son frère. La négligence du gouverneur des côtes Asiatiques pour le Roi de Macédoine, prépara l'exécution du traité ; les Gaulois lui ayant surpris trois barques & deux galères, passèrent le détroit, & allèrent incendier l'Aíie. Cet évènement arriva à-peu-près dans le même temps que la défaite de Brennus à Delphes.

Les Gaulois échappés à la défaite de ce chef, ceux qui avoient survécu à Pyrrhus, se réfugièrent dans la Thrace ; ils se réunirent à ceux qui y étoient demeurés. Restes de tant de nombreuses armées, l'esprit de leur patrie revint en eux, l'espoir vient les ranimer ; malgré leur petit nombre, ils bravent les plus redoutables puissances, fondent un Royaume au conspect des Thraces & des Getes, & ce nouvel Etat est formé de leurs provinces : des peuples aussi braves ne se laissèrent pas ainsi dépouiller sans combats ; mais la victoire se déclara pour les étrangers contre les anciens habitans, leur sang cimenta les fondemens du Royaume de Tyle, nom de la ville capitale, élevée à quelque distance de Byzance : cette dernière en devint tributaire, ainsi que la plupart des villes de la Propontide ; & le Roi de Tyle, dans ces contrées, devint le poids qui fit pencher la balance. Revenons à l'armée qui forma un Royaume en Asie.

Le Celte, poussé par son impétuosité au milieu des Nations Asiatiques, y répandit l'effroi ; ce guerrier féroce, au milieu d'hommes amollis & timides, les sit trembler ; déjà l'armée de Zypoëtés est en fuite, il est chaste de la Bithynie ; & Nicomède n'osant manquer à fa parole, leur a donné la moitié des conquêtes. Cette partie de la Bithynie prit le nom de ses vainqueurs,

& s'appela Galatie. Ce peuple victorieux inspira une telle terreur, malgré le petit nombre de son armée qui n'excédoit pas vingt mille hommes, qu'il rendit tributaires presque toutes les nations qui font entre le Mont Taurus & la mer. Divisés en trois corps, fous les noms de Boiens, Tectofages & Tromes ; ils s'élançoient des bords du fleuve[91] Halys, & tenoient en respect les peuples qui étoient devant eux ; les Boiens contenoient les Ioniens & les Eoliens ; les Tromes les cotes de l'Hellespont ; les Tectosages les peuples du Continent. Ils devinrent bientôt si redoutables, qu'ils furent les arbitres de la destinée des Rois, & l'appui de leur trône ; celui qui en avoit été précipité, trouvoit, en implorant leur secours, le bras qui l'y faisoit remonter ; celui qui vouloit en renverser son ennemi, ne croyoit pouvoir y réussir que par le choc de leurs armes : enfin, les Gaulois étoient la terreur ou le soutien desRois de l'Asie.

Ces tyrans de l'Asie dégénèrent en brigands superstitieux ; accoutumés à favoriser les divisons des familles pour s'enrichir de leurs dépouilles, ils prirent le parti d'Antiochus contre son frère Seleucus, Roi de Syrie ; l'armée du premier moins nombreuse, mais composée de Gaulois, mit les Asiatiques en fuite à la bataille d'Ancyre. Sur le bruit qui se répandit que Seleucus avoit été tué, ces troupes mercenaires arrêtent aussi-tôt Antiochus, présumant que l'Asie alloit devenir leur proie après l'extinction de la maison Royale. Antiochus fut obligé de se racheter à force d'argent ; Eumènes, Roi de Rithynie, profitant de la division du général avec son armée, & de la perte qu'elle avoit faite, l'attaqua à l'improviste, la battit, étendit le Royaume de Bithynie, & fit rentrer les Gaulois dans leurs limites. Contenus par un voisin redoutable, ils commencèrent à le paroître moins, mais ils continuèrent toujours à figurer dans les troubles de l'Asie, & à marcher sous les drapeaux des Princes qui les payoient le mieux. Acheus,

général du Roi de Syrie, voulant chasser Attalus, Roi de Pergame, de l'Eolie, implora le secours des Gaulois ; ils accoururent à ses offres, chassèrent l'ennemi, & alloient le pousser jusque dans ses Etats lorsqu'il survint une éclipse de lune : ces ignorans, tremblant à la vue de ce phénomène, se retirent auísi-tôt, abandonnant & le Général Syrien, & le Roi de Pergame. Telles surent les suites de l'expédition de Sigoveze : on va détailler les évènemens qui accompagnèrent celle de Belloveze.

Ce prince part à la tête de cent cinquante mille combattans, fournis par les peuples qui sont sur la Seine, tels que les Manceaux, les Senonois, les Lingons, auxquels se joignirent les Eduens, les Insubriens[92], & quelques cohortes des nations méridionales ; il passe le Rhône, & arrive sur les côtes de la Provence. Tandis qu'il examine les sommets escarpés des Alpes, & qu'il médite sur les moyens de les franchir, des étrangers arrivent dans son camp, ils implorent fa protection contre les ennemis qui s'opposent à leur établissement, & à la fondation de leur ville ; leur demande est accompagnée de présens qui ouvrent son cœur à leur prière. Ces étrangers étoient les Phocéens, qui, fatigués des vexations qu'exerçoient les Gouverneurs de l'Asie mineure préposés par Cyrus, avoient abandonné les murs de leur patrie au conquérant, à-peu-près comme l'homme libre laisse son manteau dans la main du tyran qui veut l'arrêter ; guidés par le génie courageux de la liberté, ils cherchoient un climat plus heureux ; descendus sur la plage de Provence, ils jetoient les fondemens de la ville de Marseille. Comme l'histoire de cette ville est liée à celle des Gaules, puisque c'est de son enceinte qu'est parti le premier rayon de lumière qui a principalement éclairé cette contrée, on va expliquer son origine & ses commencemens.

Une flotte d'audacieux Phocéens, sortie des ports de l'Asie mineure, avoit relâché à l'embouchure du Tibre. Les Romains les accueillirent avec bonté, leur accordèrent généreusement les secours & les rafraîchissemens dont ils avoient besoin, parurent prendre un vif intérêt au sort de ces émigrans, & à celui de la Colonie qu'ils alloient fonder. Cette flotte, partant fous les auspices de l'amitié, arriva sur les côtes de la Provence. L'emplacement & le port, qui surent depuis couverts par les tours & les

vaisseaux de Marseille, parurent au premier aspect, si favorables à ces peuples commerçans & navigateurs, qu'ils résolurent d'y fixer leur établissement. Situés entre les Salyes & les Liguriens, nations également féroces, instruits peut-être de la catastrophe des Rhodiens, qui, ayant osé s'établir à l'embouchure du Rhône, furent exterminés par ces peuples, sans qu'il en restat d'autres traces que le nom qu'en avoit retenu le fleuve ; ils envoyèrent des Ambassadeurs au Roi de la contrée. Ce Roi étoit celui des Salyes, dont la puissance s'étendoit sur les côtes de la mer, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Fréjus. Le hasard, dans cette rencontre, favorisa les Phocéens. Ce Prince marioit sa fille, & étoit occupé des préparatifs de la nôce, quand Simos & Protis, chefs de l'ambassade, lui furent annoncés ; ils lui présentent le symbole de la paix, une branche d'olivier, alors inconnu dans ce climat sauvage, & qui depuis en fit la richesse ; ils lui demandent son amitié, & la liberté d'élever une ville dans le lieu de ses Etats où ils ont débarqué. Nannus, c'étoit le nom du Roi barbare, les reçut gracieusement, & les fit asseoir au festin parmi les convives. Le mariage étant dans ce pays un acte libre, la fille choisissant ordinairement son époux, celui des jeunes gens de la compagnie, à qui elle présentoit à laver, étoit l'objet de son choix. Nannus, au milieu du festin, fait entrer sa fille, & lui ordonne de présenter l'eau. On n'a pas de peine à concevoir que la bonne mine des Grecs, leur politesse, leur esprit, de le bon goût de leurs habillemens, les mettoient bien au-dessus des Gaulois, couverts d'étoffés grossières, ou des dépouilles hérissées des bêtes fauves. Aussi Giptis, c'étoit le nom de la jeune Princesse, en fit-elle la différence au premier coup-d'œil. Elle fut droit à Protis, le plus jeune des Ambassadeurs, & lui présenta à laver. La volonté, dans cette occasion, étoit si respectée, l'idée du bonheur, que les descendans de ces hommes brutes, mais sages, ont pris à tâche de contrarier depuis, y étoit si attachée, que personne ne murmura de voir la pomme donnée à un étranger, Ce fut ainsi que la fortune, qui se plaît quelquefois à récompenser le mérite, sourit à ce Grec errant, de isolé sur un rivage étranger. Elie accorda tout à la fois à cet aimable jeune homme, une épouse, l'amitié des peuples voisins, l'alliance

du Roi la permission d’élever une ville, & les secours nécessaires à une pareille entreprise.

Alors s’élevèrent les Tours de Marseille, les premières, probablement, qui furent bâties dans les Gaules. Le commerce appela les Nations dans son Port, & leur fraya des routes qui sont encore aujourd’hui plus connues de plus fréquentées que jamais. Rivale de Tyr de de Carthage dès sa naissance, les vaisseaux y abordoient de toutes parts, les étrangers accouroient augmenter le nombre de ses citoyens. L’activité & : le courage ne furent pas les seules qualités des Maríeillois ; leur bonne foi dans le commerce, leur générosité, leur reconnoisfance envers leurs alliés, & la constance de leur amitié, les rendirent aussi respectables par leurs vertus, qu’ils étoient redoutables par leurs armes.

Ils n’étoient pas encore parvenus à ce haut degré de gloire ; leur ville étoit encore dans l’enfance, lorsque Nannus étant mort, tous les peuples voisins, qui voyoient d’un œil jaloux la gloire & la force naissante de la Colonie, persuadèrent à Comanus, son fils, de se hâter de détruire une puissance qui prenoit un accroissement si rapide ; le conseil ayant été goûté, la ruse & la perfidie furent associés à son exécution. On choisit un jour de fête où Marseille, sans désiance, recevoit beaucoup d’étrangers ; le Roi fit entrer parmi eux les plus déterminés de ses guerriers, tandis qu’il fut se poster avec une armée derrière des montagnes peu éloignées : il devoit entrer dans le moment où la ville, ensevelie dans le vin & le sommeil, ne pouvoit lui opposer aucune défense. C’en étoit sait de Marseille, lorsqu’une des parentes du Roi révéla le complot à un jeune homme qu’elle vouloit soustraire à la ruine commune. Celui-ci en avertit aussi-tôt les Magistrats ; les sujets de Comanus font arrêtés & massacrés ; lui-même est pris dans ses propres filets : on lui donne le signal convenu, il accourt, & est tué avec sept mille des siens. Si ce coup hardi garantit les Grecs de la servitude, il ne les sauva pas de la fureur de ces peuples, qui leur faisoient une guerre cruelle, & cherchoient à étouffer cette puissance au berceau ; mais il étoit du destin de Marseille de devoir son existence aux Rois Gaulois ; elle étoic dans cet état de crise, quand tout-à-coup Belloveze arrive à la tête de sa formidable armée. La prudence & le génie des Grecs les servit parfaitement

en cette occasion. Ils captivent par leur éloquence & leurs présens, ce chef barbare ; alors celui-ci déclare que Marseille est sous sa protection ; la terreur de ses armes dissipe ses ennemis, la ville respire, & c'est sous le bras destructeur du conquérant, qu'elle acquiert de nouvelles forces.

Déja Belioveze est sur la cime des Alpes, il voit l'Italie, & se déborde dans ses plaines avec la rapidité d'un torrent. Les Tusces, les Ombres, quelques autres peuples établis dans ce climat, disparaissent sous l'épée du vainqueur, ou fuient devant lui. Toute la Lombardie, depuis les Alpes jusqu'à la Marche d'Ancone, tombe sous ses armes, & forme une puissance qui eût été bien plus redoutable sans les divisions qu'elle éprouva : alors furent fondées Milan, Come, Verone, Bresse, Sienne. Ces Colonies furent fatales à plus d'un peuple ; car deux cents ans après, une de leurs armées, commandée par Brennus, pénétra jusque dans l'Ltrurie, & assiégea Clusium, l'une de ses principales villes ; les Romains envoyèrent à ce Prince des Ambassadeurs, dont l'imprudence leur attira ses armes.

Les Romains, enflés de leurs succès sur les petits peuples du Latium, ayant déja le germe de cet orgueil, qui leur faisoit croire que la gloire de leur nom n'avoit pu manquer de parvenir aux nations les plus éloignées, que leurs vœux dévoient être des volontés pour elles & que la crainte de leurs armes devoir les faire pâlir d'effroi, dirent à Brennus que les Cluîiens étoient leurs alliés, qu'il eût à se retirer. Ce chef audacieux témoigna qu'il avoit aussi peu de frayeur des Romains, que des Etruriens. Les Ambassadeurs, outrés du peu de déférence du Prince Gaulois aux volontés de la République, dépouillent aussi-tôt le caractère d'Envoyés, pour jouer le rôle de guerriers, ils se mêlent parmi les assiégés, & combattent contre leurs ennemis. Brennus, irrité de cette violation du droit public, envisageant plus comme ses ennemis ceux qui venoient l'infui ter & l'attaquer, qu'une nation qui ne l'avoit pas provoqué, abandonne aussi-tôt les Clusiens, & marche droit à Rome. La terreur l'y devance, on s'affemble en tumulte, on forme à la hâte une armée, elle va au-devant de l'ennemi, ils font en présence sur les bords de l'Allia ; les Romains font taillés en pièces, les fuyards sont poussés jusque dans la ville ; les Gaulois y arrivent aussi-tôt, la saccagent, la brûlent ; & voilà une puissance détruite pour une imprudence.

Heureusement qu'il existoit encore un germe. Une poignée de citoyens, renfermés sur la pointe d'un rocher, formoit la souche de FEmpire qui devoit un jour couvrir la terre. Une surprise, un degré de constance de plus dans les vainqueurs, eût fait disparoître la puissance qui, depuis, sapa la leur, & presque toutes celles de l'univers. Il y avoit sept mois que le siège du Capitole duroit ; les assiégés étoient réduits à la dernière extrémité ; les Gaulois, favorisés par les ténèbres d'une nuit épaisse, étoient déjà parvenus au sommet du rocher, ils avoient le glaive levé pour immoler leurs victimes : encore quelques minutes, & il n'étoit plus de Romains, mais à quoi tient la destinée des empires. Celui de Rome fut sauvé par un oie : au bruit que fait cet oiseau, effrayé par l'éclat des armes, Manlius accourt, se précipite sur les affaillans ; les Romains se réveillent, secondent son courage, renversent leurs ennemis mal affermis, & chancelans sur les pointes des roches. La constance des assiégeans ne fut pas à l'épreuve de l'or, ils consentirent à laiffer racheter la forteresse qu'ils alloient prendre, & la prétendue victoire de Camille, si vantée par les historiens Romains, se réduisit à en compter le prix avec l'argent des Marseillois, comme nous le verrons dans un instant.

Les ennemis de Pltalie fondoient sur elle des deux extrémités de la péninsule ; Denis-le-Tyran, vainqueur des Siciliens, avoit porté la guerre chez les Brutiens, & ravageoit la pointe de Pltalie pendant que Brennus, ayant pénétré dans Pintérieur, déchiroit ion sein : ces deux fléaux se joignirent par leurs Ambassadeurs ; la renommée voltigeant entre leurs camps, les avoit instruits de leurs exploits réciproques ; ils resserrèrent, par les nœuds de l'alliance, l'estime qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, nœuds que le voisinage, qu'ils sembloient desirer, eût bientôt rompus, puisqu'ils n'étoient fondés que sur le sang des hommes, dont la soif s'allume dans le conquérant à mesure qu'il l'a satisfaite, & lui fait détester également tout Etat rival ou voisin.

Nous voilà à l'époque de la rançon du Capitole : ces orgueilleux Romains, ces maîtres de la terre & des Rois vont devoir leur existence à la libéralité de quelques négocians. Des marchands sortis des cotes de la Provence, font guidés par un mouvement de compassion, & c'est Rome qui

l’excite, ils rachètent ses citoyens, ils rétablissent fa puissance qui avoit disparu, & retournent à leur commerce. Quels étoient ces négocians qui, dans les intervalles de leurs occupations, rendoient la vie aux Empires, & qui faisoient reparoître à leur gré la puissance Romaine éclipsée ; c’étoient les Marseillois.

Marseille, dont les fondemens avoient été affermis par la main de Belloveze, tourna toutes ses forces sur mer. Son commerce excita la jalousie de Carthage, une querelle de pêcheurs fut le signal de la guerre entre les deux Républiques, elles se précipitèrent l’une sur l’autre, & ensanglantèrent la Méditerranée de leurs combats ; les flottes Africaines furent battues, & les vainqueurs, aussi intrépides sur terre que sur mer, attaquèrent avec la même hardiesse les Gaulois & les Liguriens. La victoire suivit constamment leurs drapeaux, & étendit leurs limites aux dépens de ses peuples ; mais ils se rendirent dignes de ses faveurs par le noble usage qu’ils en firent. Ils appelèrent les Arts sur la terre conquise, ils l’embellirent de leurs chef-d’œuvres en même-temps qu’ils l’enrichirent des trésors de l’agriculture ; la vigne & l’olivier verdirent sur les coteaux d’où s’élançoient le chêne & le sauvage bouleau ; des moissons abondantes remplacèrent les bruyères ; le fol changea son aspect sombre & agreste en un costume riant & agréable ; l’habitant quitta sa barbarie pour se façonner au joug de l’urbanité Grecque ; l’air devenu social, adoucit sa température ; dégagé des vapeurs humides qui l’appésantissoient, il devint plus sain & plus chaud ; le ciel parut plus beau, n’étant plus voilé par les exhalaisons d’une terre fangeuse, il fit luire sur la Provence les jours sereins des plus beaux climats. Les Marseillois, à la vue de leur bonheur, au spectacle du génie de la création, déployant ses aîles brillantes, & animant leur patrie sous son souffle vivifiant, reconnurent la protection des Dieux, & envoyèrent des Ambassadeurs à Delphes chargés de riches offrandes pour le Temple d’Apollon.

Les Envoyés, au retour de cette pieuse ambassade, relâchent à l’embouchure du Tibre dans l’espérance d’y voir leurs alliés ; ils n’étoient plus, leur patrie avoit disparu sous les flammes, & ses habitans sous le fer de leurs ennemis ; les Maríeillois, au lieu de leurs amis, trouvent l’armée

Gauloiíe assiégeant le Capitole, ils apportent cette triste nouvelle dans leur ville, elle y répandit un deuil général. Les bons traitemens que les Romains avoient fait autrefois à leurs pères, furent payés en cette occasion ; ces généreux alliés crurent avec raison que des regrets quelque vifs qu'ils soient sont de soibles secours pour l'amitié dans le besoin, que c'est alors qu'elle exige des effets. Ils prennent auffi-tòt tout l'or du trésor public, chaque particulier se fait un honneur d'augmenter la somme ; ils volent au camp des Gaulois, complètent la quantité du précieux métal exigé pour la levée du siège ; & par un secours aussi noble que prompt, rendent à Rome la vie & la liberté. Rome sentit la grandeur du service, & sut apprécier la magnanimité de ses alliés. Pénétrée de reconnoissance, elle resserra par les liens les plus forts l'alliance qui existoit déjà entr'eux, leur assura dans ses Etats les plus beaux privilèges, & les distinctions les plus flatteuses, tel que le droit de siéger à ses spectacles, & de figurer au nombre de ses citoyens.

De la Conquête des Colonies Celtiques 9 & des approches des Gaules par les Romains.

Conquête de la Gaule Cisalpine.

CE débordement impétueux comparable au flux de la mer, fut comme lui suivi du reflux : nous avons vu le Gaulois vainqueur de tous les peuples qu'il a attaqués, subjuguer une partie de l'Europe & de l'Asie, une puissance dont il avoit renfermé les restes sur un rocher, qu'il tenoit sous son glaive, de qu'il pouvoit anéantir si la sois de l'or ne l'eût pas captivé, va renaître de ses cendres, & le subjuguer lui-même avec le reste du monde.

Les destins sont changés, la fortune a mis de nouveaux poids dans fa balance ; le Romain fait rétrograder la puissance du Celte, il fait insensiblement les approches de la Gaule, il coupe peu-à-peu les branches de ce vigoureux tronc en s'emparant des Colonies Celtiques : on va voir son avancement graduel par la conquête de tous ces postes avancés ; entreprise dont l'exécution remplira trois siècles, &, finira par porter les Aigles Romaines au pied des Alpes, qu'elles franchiront bientôt.

Ce fut dans l'Italie où les Celtes avoient frappé les coups les plus sensibles à la puissance Romaine, que cette dernière leur fit d'abord sentir le poids de ses armes ; ce fut l'effet de son accroissement dans cette partie de l'Europe, d'oùh elle de voit ensuite s'élever sur l'Univers. Les Romains étant parvenus avec leur or à éloigner du centre de l'Italie le redoutable Brennus, pansèrent les plaies que leur avoit fait le fer du conquérant, rallièrent les restes épars de ce corps mutilé, ranimèrent les étincelles du feu de la liberté ; la même ame vivifia bientôt cette puissance avec les mêmes vertus & les mêmes passions ; le patriotisme, l'héroïfme d'un côté,

l’ambition & la soif du sang de l’autre : déchaînés de nouveau contre les autres peuples de l’Italie, ils imposèrent, après quatre- vingts ans de combats, leur joug à ceux qui étoient situés au centre ; l’étendue de leurs possessions les mit à côté de celles que les Gaulois avoient acquises dans le temps qu’ils renversaient les trônes, & anéantissaient les Républiques. Avant que de commencer ce combat à mort qui dura pendant deux siècles, & précipita tour-à-tour dans le tombeau les générations des vainqueurs de des vaincus, les deux peuples se rencontrèrent en différentes occasions, & signalèrent chaque fois leur haine & leur acharnement. L’une des plus célèbres est la suivante.

Les Gaulois qui dominoient dans la Lombardie, fortifiés des armées qui arrivoient de l’autre côté des Alpes, attaquèrent sans cesse les puissances voisines, & portoient au loin dans leurs expéditions le pillage & la mort. Rome, victorieuse des peuples qui l’entouroient, méditoit un plan de conquêtes plus vaste lorsqu’une armée Gauloise arrive sur les bords de l’Anio[93] : le souvenir de celle qui étoit arrivée fous Brennus aux bords de l’AIlia[94], inspire aux Romains une crainte salutaire ; leur armée nombreuse, (car aucun citoyen n’étoit dispensé de porter les armes quand il s’agissoit de défendre la patrie contre les Gaulois) vint camper en présence de l’ennemi dans un poste avantageux ; les Gaulois ne pouvant les attirer à une bataille, les défièrent à un combat singulier ; l’un d’eux, fier de sa taille colossale, appela le plus brave des Romains. Manlius, digne descendant de celui qui les avoit précipités du Capitole, s’indigne à la vue d’un ennemi qui le brave ; il vole à lui armé d’une courte épée, & attaque le géant. Les deux armées, les yeux attachés sur ce combat de qui semble dépendre leurs destins, sont des vœux chacune pour leur guerrier. La multitude accoutumée à juger par les apparences, n’hésite pas à prononcer en faveur du Celte : son air féroce, sa taille élevée, la masse de ses armes, lui font regarder son triomphe comme sûr ; les Gaulois jettent un coup-d’œil insultant sur les Romains, reportent ensuite leurs regards sur la lice, leur défenseur n’étoit plus ; Manlius, aussi prompt que la foudre, a paré ses coups, l’a percé de son épée, son corps énorme a fait gémir la terre fous fa chute : son vainqueur jouit de ses dépouilles, & l’armée Gauloise consternée

abandonne le Latium, & va porter plus loin ses ravages ; le succès de ce combat devient le pronostic de tous ceux qui vont se livrer entre les deux peuples ; la défaite du Celte va se répandre sur toute sa nation.

1. A l'époque de la dernière invasion de l'Italie par les Gaulois fous Belloveze, le pays des vaincus avoit été partagé en différens Etats par les conquérans ; après plusieurs révolutions, ils se trouvoient au nombre de quatre qui se mesurèrent tour-à-tour, & souvent tous ensemble contre les Romains : on les connoiíToit fous le nom de Gessates, Boiens, Insubriens & Senonois ; ces derniers occupoient le Duché d'Urbin, la Marche d'Ancone ; les Boiens, les Contrées qui s'étendoient depuis la Romagne jusqu'au Pô ; les Gessates & les Insubriens, le Duché de Milan. Dans ces scènes sanglantes, dans ce combat aussi long que cruel, nous allons voir par les efforts réitérés & soutenus des deux peuples, jusqu'où se porta le courage des Gaulois, jusqu'où, alla la fortune de Rome pour triompher d'ennemis aussi braves, chez qui le dernier soupir de la liberté ne s'exhala qu'après des torrens de sang.

Les Samnites, ces courageux défenseurs de la liberté de l'Italie, soutenoient contre les Romains une guerre qui, par sa longueur & ses malheurs, les conduisoit à une ruine certaine ; trop soibles pour lutter seuls contre un ennemi aussi opiniâtre que formidable, ils invoquèrent le secours des Gaulois, & des Toscans. L'an 458 de la fondation de Rome, fut remarquable par l'expédition militaire des deux peuples confédérés : au bruit de leur marche, les Romains alarmés réunissent toutes leurs forces sous les deux Consuls ; les Gaulois ont passé l'Apennin, taillé en pièces à Clusium un corps de six mille hommes, & arrivent en présence de l'ennemi, portant en trophée les têtes des vaincus au bout de leurs lances. Les deux peuples sont aux prises : l'un des Consuls combat les Toscans & les Samnites ; & l'autre fait tête aux Gaulois. La fortune varie selon la valeur des guerriers ; les Toscans & les Samnites plient, tandis que les Gaulois font plier les Romains ; la victoire alloit couronner leur courage, lorsque le Consul Décius se dévouant à la gloire de sa patrie, se précipita dans leurs rangs, ranima ses soldats par cet acte d'heroisme, qui eut été inutile si Fabius l'autre Consul, vainqueur des Toscans, ne les eût chargés en queue,

tandis qu’ils combattoient contre les troupes de son collègue, & contre le corps de rélerve commande par Mar ci u s & Scipion ; les Gaulois, accablés sous tant d’ennemis, abandonnent enfin le champ de bataille au vainqueur, mais il le paya du sang de ses plus braves soldats, dont sept mille surent tués dans la feule division qui avoit composé l’aile aux ordres de Décius.

Les Gaulois qui avoient figuré sur ce théâtre sanglant, étoient les Senonois, ils avoient perdu dans cette journée leur Roi avec une partie de son armée, leur défaite avoit ajouté le désir de la vengeance à la haine des Romains ; aussi douze ans après ils entrent en Toscane, & forment le siège d’Aretium, (aujourd’hui Arezzo), ville alliée de Rome ; à cette nouvelle, au secours que demandent les assiégés, le Sénat envoie des Ambassadeurs aux Senonois ; leur Roi Britomaris, dont le père avoit péri dans la bataille précédente, étoit un barbare qui se jouoit du droit des gens, & qui n’en connoissoit d’autre que celui du glaive, il fit couper en morceaux les Ambassadeurs Romains : au récit de cette atrocité, toutes les forces de la République sont en mouvement, trois armées font sur pied, & agissent avec des succès différons ; l’une, sous la conduite du Consul Dolabella, entre dans le pays des Senonois, met tout à feu & à sang, & bat leur armée. Les Gaulois devant Arezzo prennent leur revanche, taillent en pièces l’armée commandée par Métellus, &, poursuivant leur victoire, marchent droit à Rome. Tout-à-coup la scène change, le succès si fatal à cette nation, en ce qu’il la rend téméraire, la perdit encore en cette occasion ; enivrés de leur victoire, ils méprisent la troisième armée qui venoit à leur rencontre, sous les ordres du Consul Domitius. Les Romains opposent à un courage aveugle les ressources de la tactique, & les forces qui naissent de la supériorité de la discipline & de l’avantage du poste. La victoire se déclare pour le peuple qui avoit le plus fait pour la mériter, l’armée téméraire est vaincue de presqu’exterminée. Pendant ce temps, le Consul Dolabella poursuivant ses succès, porte le dernier coup à la puissance des Senonois en Italie. Cette nation avoit fait un dernier effort ; les guerriers qui lui restoient, secondés des Boïens & de quelques tribus de Toscans, sormoient une armée qui désia la fortune de Rome sur les bords du lac Vadimon[95]. Le Consul, en ce jour, fit disparoître cette nation de lTtalie, le champ de bataille devint son

tombeau & la prison de son Roi. Ce cruel Britomaris, traîné en triomphe par son vainqueur, expia dans les supplices son infraction au droit desgens.

Les Romains entrèrent en vainqueurs dans le Picenum, (la Marche d'Ancone) y établirent des Colonies, dont quelques-unes rappellent encore par leur nom[96] la domination des anciens conquérans. Tel fut l'extinction de la première Colonie Gauloise, & la première conquête des Romains sur les Celtes 5 conquête qui va s'étendre sur toute la nation ; car le mouvement d'impulsion une fois donné au conquérant, il ne connoît plus de bornes ; sa faim augmente à mesure qu'il dévore.

Rome, occupée à son tour à défendre ses foyers contre un ambitieux du même caractère qu'elle, & par cette feule raison très-dangereux, borna pour lors ses conquêtes au nord de l'Italie, pour s'occuper de fa défense au Midi. Après avoir lutté contre la valeur du Roi d'Epire, ensuite centre les forces de Carthage, la supériorité qu'elle acquit par ses victoires, autant que par sa constance dans les défaites, ne lui permit plus de voir sans indignation à ses côtés des ennemis qu'elle avoit été forcée de lassier en paix pendant près de soixante ans. Il faut convenir aussi que si Rome bruloit de faire là guerre aux Gaulois, ceux-ci étoient animés du même désir : entre deux peuples aussi mal diípofés pour la paix, il ne fallut pas de grands prétextes ; le Picenum, pris par les Romains sur les Senonois, fut celui à l'aide duquel les deux nations firent éclater leur animosité.

Jamais les Romains n'avoient réuni autant de combattans, route ïlzalie étoit en armes ; Polybe & d'autres Historiens sont monter le nombre des soldats à plus de sept cents mille hommes : quatre armées formidables partent en même-temps. Les Gaulois des trois nations, Infubriens, Gessates & Boïens, réunis en corps, s'avancent fièrement au milieu de ces nombreuses armées, ils étoient déjà auprès de Clusium en Toscane (aujourd'hui Chiusi) lorsqu'ils rencontrèrent la première ; leurs Rois Anéroëste & Concoiitan remportèrent, entre cette ville & Fesule, (Fiesoli) une viefoire décisive sur le Préteur de 1oscane qui la commandoit : une partie expire fous les coups des Gaulois, de l'autre se retire sur des hauteurs, ou le vainqueur alloit la forcer lorsque le Consul Emilius, à la tête d'une autre armée, vint à son secours ; les Romains se réunissent, & les

Gaulois regagnent leur pays chargés de dépouilles, lorsqu'ils voient le chemin de la retraite coupé par le Consul Attilius. Pressés entre deux puissantes armées, les Celtes se forment en gros bataillons, font face à la fois en tête & en queue à leurs ennemis : au courage des combattans, à la haine qui les animoit, se joignoit chez les uns le désespoir, & chez les autres l'assurance qui naît du grand nombre.. Le carnage est assreux, l'un des Consuls expire sur le champ de bataille ; cependant les Gaulois, malgré leur valeur, font obligés de céder au nombre, à l'armure & à l'épée Romaine terrible contre des hommes à demi-nuds, armés de sabres plians qui ne frappoient que de taille ; ils font enfoncés de toutes parts, & laissent sur le champ de bataille quarante mille hommes avec un de leurs Rois, tandis que l'autre, chargé de fers, va servir au triomphe de ses vainqueurs.

Quelque décisive que fut cette bataille, elle ne procura aux Romains que l'avantage de sauver leurs provinces du pillage ; le Consul qui restoit campa sur les terres des Boïens, commença le plan de conquête qu'en firent ses successeurs, & ces successeurs furent constamment pris parmi les plus grands Capitaines de la République. Fulvius, Flaccus, Manlius Torquatus, appelé une seconde fois au Consulat, poursuivirent cette guerre avec toute la vigueur que leur inspiroit la victoire & la force de leurs armées. Les Gaulois attaqués par des ennemis aussi opiniâtres, aussi nombreux, multiplièrent en vain leurs efforts, ils furent poussés après une multitude de combats jusqu'au Pô, qui devint pour un moment la ligne de séparation des deux peuples.

Les Romains profitant des avantages de la fortune, redoublèrent d'efforts pour anéantir des ennemis aussi dangereux ; les nouveaux Consuls Furius & Flaminius, chargés du foin de cette guerre importante, eurent ordre de passer le Pô. Ils le passèrent au confinent de l'Adda, ce fut le premier essor que les aigles Romaines prirent dans ces régions. A ce passage, le cri du salut commun se fit entendre, & rassembla une armée puissante, qui, par sa valeur & ses opérations militaires bien dirigées sur un fol connu, força l'ennemi à repasser le fleuve. Il falloit s'en tenir là ; mais le Gaulois, toujours téméraire dans le succès, franchit le fleuve à son tour & perdit dès-lors tous ses avantages ; sa position dans ce pays se trouva

semblable à celle des Romains dans le sien : on en vient aux mains, l'armure & la tactique Romaine triomphent, la moitié de l'armée Gauloise est tuée ou faite prisonnière ; mais le Pô, après la campagne, se trouve encore la barrière entre deux puissances.

Marcellus, ce rival d'Annibal, appelé à juste titre l'Epée de Rome, fut en effet une arme formidable contre les Gaulois. Ce Général passa le fleuve, & porta la guerre chez les Insubriens. Les Gaulois j à la vue du coup qui alloit anéantir leur puissance, n'invoquèrent d'autre secours que leur génie militaire, & ce courage toujours supérieur aux défaites. Viridomar, Roi des Gessates, accourut au secours de ses alliés, & les deux peuples réunis remirent de nouveau leur destin au fort des combats. La fortune de Rome prévalut, les Gaulois perdirent dans cette journée décisive leur armée & la liberté ; leur Roi, honteux de survivre au désastre de sa nation, voulut en tirer vengeance sur le général Romain, il ne fit qu'ajouter à ses lauriers, il tomba lui-même fous ses coups, augmenta son triomphe de la consécration des dépouilles opimes au temple de Jupiter, & d'un spectacle nouveau depuis Romulus & Cossus[97]. Le vainqueur alors foula aux pieds la liberté Gauloise, & étendit son joug jusqu'aux Alpes.

Les Celtes Cisalpins vaincus portoient en frémissant leurs chaînes, lorsqu'un évènement imprévu vint les rompre pour un moment. Un conquérant déchaîné des côtes d'Afrique, vainqueur de l'Espagne, des Allobroges & des Alpes, apparoît sur leurs sommets glacés. Le Romain accourt en armes, le Gaulois embrasse la scène d'un regard avide, il voit avec étonnement l'étranper, semblable au Dieu de la victoire, renverser les armées de Rome, moissonner ses légions, & attaquer fa puissance jusque dans son centre ; sa joie égale sa surprise, il joint ses forces à celles d'Annibal, unit à fa haine le ressentiment de ses injures, & marche sous ses drapeaux. Jamais ce modèle des grands généraux n'eût ébranlé sa puissance Romaine sans la jonction des Gaulois ; les Espagnols & les Africains étoient réduits à une poignée de combattants, les Gaulois saisoient la principale force de son armée, & ils combattirent à Cannes avec tant de courage, que sur cinq mille cinq cents hommes que perdit Annibal, il y en eut quatre mille de leur nation. Si cette journée, si celle de Thrafimène, si

les malheurs de Rome mirent le comble à leur satisfaction, leur désespoir dut être égal, lorsqu'enveloppés dans les désastres de Carthage, ils furent obligés de plier comme elle sous un ennemi vainqueur & irrité.

Fin du Royaume de Thyle.

II. Que le Gaulois dut être redoutable à l'epoque où il envahit la Grèce & l'Asie, puisque ses armées, même vaincues, fondoient des états ; victorieux, il renversoit des trônes ; vaincu, il en élevoit de nouveaux : les troupes de Brennus, battues & dispersées devant Delphes, s'étoient réunies sous les drapeaux de Commontorius ; sous ce nouveau chef, elles reprennent leur audace & leur ascendant, attaquent les Thraces, & fondent, à force de courage & de victoires, le Royaume de Thyle situé sur la Propontide[98], & au milieu de leurs tribus belliqueuses, les Rois de ce petit Etat, redoutables par leur audace & la hardieste de leurs entreprises, jouoient le premier rôle parmi les Monarques & les peuples de ces climats ; les uns étoient leurs alliés, les autres leurs tributaires, tous les redoutoient également. Les Byzantins & d'autres nations de la Thrace figuroient parmi les derniers. Une feule circonstance suffit pour donner une idée de leur pouvoir, & jusqu'où peuvent s'étendre les droits du courage.

Les Byzantins voulant se décharger du poids de leur tribut sur les autres peuples, avoient imposé des droits considérables sur les vaifleaux qui pastoient dans le Pont-Euxin ; les Rhodiens, ces fiers républicains qui avoient repousse les armes des Rois de Macedome, combattirent & ne payerent pas ; les Byzantins appellent à leur secours Attale, Roi de Pergame ; les Rhodiens se fortifient de l alliance de Prufias, Roi de Bithynie : Prusias & ses alliés battent les Byzantins, cette guerre alloit avoir les fuites les plus funestes pour leur Etat, lorsque Cavaius, Roi de Thyle, parut sur la scène ; il ordonna aux combattans de remettre l'épée dans le fourreau, condamna Prufias a rendre ce qu'il avoit pris sur les Byzantins, & affranchit les Rhodiens du droit de péage.

Ce barbare, qui commandoit a une poignée d'hommes, & qui parloit en maître aux Rois & aux peuples voisins, réunit par sa témérité toutes leurs forces contre lui ; les nations guerrières de la Thrace, indignées de plier

sous une puissance étrangère, si petite en comparaison de celles qui l'entouroient, s'arment toutes à la fois, & accourent venger leur servitude & leurs défaites passées ; les Gaulois, siers de leurs anciens triomphes, combattent sans daigner compter leurs ennemis, mais le nombre cette fois remporte sur la valeur : malgré leur courage, ils furent vaincus, & leur défaite fut si entière, qu'ils restèrent presque tous avec leur Roi sur le champ de bataille. Cette journée mit fin au Royaume de Thyle.

Conquête de la Galatie.

III. Les Galates ou Gaulois d'Asie, malgré les bornes étroites de leurs possessions, étoient parvenus au plus haut degré de considération que puissent procurer les armes : il n'y avoit pas de guerres où ils ne jouassent un rôle, & leur rôle sur ce théâtre sanglant étoit presque toujours le premier : nulle ligue qui ne se crût toute puissante avec leur appui, nul allié qui ne se crût sûr de vaincre avec eux ; deux fois il prirent parti dans la querelle des puissances qui se disputoient l'empire du monde, & deux fois la balance de la fortune qui penchoit du côté des Romains, s'arrêta au poids qu'ils y mirent.

Tandis qu'Antiochus, vainqueur de l'Asie, se mesuroit avec les Romains dans la Grèce, & opposoit au torrent de leur fortune les plus nombreuses armées, les Gaulois ses confédérés attaquoient le Roi de Pergame, allié de Rome ; comptant sur leur valeur plus que sur leur nombre, puisqu'ils n'étoient que quatre mille, ils fondent sur l'íonie, renversent les armées d'Eumènes, & l'assiègent dans sa capitale. Ce siège mémorable d'une grande ville, entrepris par une poignée d'hommes, ne peut être excusé que par la témérité Gauloise, qui fut encore punie en cette occasion. Eumènes, tremblant dans sa capitale, invoque les Romains & les Achéens ; Diophane, élève de Philopemen, est aussi-tòt envoyé au secours ; ce général habile, secondé des Grecs qu'il avoit amenés, vainquit les Gaulois, & leur fit payer par leur défaite la hardiesse d'assiéger avec quatre mille hommes une ville puissante protegee par une armée.

La guerre, après cet échec, ne fut plus qu'une chaîne de malheurs ; Eumènes, débarrassé des Gaulois, seconda les efforts des Romains, les

introduisit dans l’Asie, où ils abattirent Antiochus. Les victorieux tournèrent alors leurs armes contre la nation qui leur avoit porté un coup si sensible dans le commencement de la guerre. Les Galates, malgré la différence de leurs forces, si foibles en comparaison de celles de leurs ennemis, virent d’un œil intrépide forage qui alloit fondre sur eux ; ils n’implorèrent pas les secours de peuples efféminés, vaincus ou tremblans au nom de Rome : leur espoir fut en leurs propres forces ; le climat de l’Asie qui a toujours énervé les peuples guerriers, n’avoit pas influé sur eux, le feu de leur courage fubstistoit avec leurs mœurs primitives, & le mouvement d’impulsion, donné à leur départ des Gaules, duroit encore ; tandis que tant de Rois ruyoient devant les étendards Romains, ils les attendirent fièrement, & les reçurent sur la frontière les armes à la main. Ces Républicains trouvèrent dans ces climats amollis des ennemis dignes d’eux. Les peuples d’Asie furent spectateurs d’un sanglant combat, entre les deux plus belliqueuses nations qui existasient alors. Les Gaulois, forcés de céder à la discipline Romaine, reculèrent, mais ne se crurent pas encore vaincus ; la honte de leur défaite se changea en fureur, ils crurent avoir les droits à la victoire, puisqu’il leur restoit du sang & des armes ; ils ramassent toutes leurs forces, & vont porter leur dernier effort contre le vainqueur : cet effort, dirigé avec l élan du désespoir, est vain ; la fortune de Rome triomphe de nouveau près d’Ancyre, & la Galatie est soumise pour un moment.

La fortune travailloit alors à humilier ces conquérans : elle forgeoit au pied du Caucase la foudre dont elle alloit les frapper en Asie ; elle veilloit sur ce Mithridate qui tint pendant quarante ans les dessins douteux entre Rome & lui, qui lutta pendant tout ce temps contre ses forces, & partagea l’interêt de l’Univers entre sa puissance & la leur. Accoutumé, dès l’âge le plus tendre, à braver les périls, les jeux de son enfance avoient été des exercices sanglans ; familiarise avec le danger des poisons & les périls des combats, doué d’un courage inébranlable, d’un génie plein de ressources, maître de ses pallions, sa prudence & fa politique guidèrent sa haine contre les tyrans des nations. Assez pénétrant pour sentir que l’homme n’est supérieur que par l’étude, l’expérience & la comparaison, il traça la route que Pierre-le-Grand suivit depuis, il s’absenta de ses Etats, étudia l’esprit,

les forces & la science militaire des autres peuples. Enrichi des découvertes de leurs arts, & possédant leurs sciences, il fut l émule des Grecs dans l'éloquence, & des Romains dans la guerre. Ses premiers coups tombèrent sur les Scythes ; en triomphant de cette nation belliqueuse, c'étoit aiguiser ses armes contre les Romains, & s'essayer au trône de l'Asie. Ces Scythes, invincibles contre les Lieutenans d'Alexandre, contre Philippe son père & contre Cyrus, reçurent la loi de Mithridate ; aguerri par ce succès, plus puissant par cette conquête, il y ajouta le Pont & la Cappadoce. Alors il manifesté son projet, tous les peuples de l'Orient font invités à y prendre part. Tygranes, Roi d'Arménie & de Syrie, les Sarmates[99], les Bastarnes[100], deviennent ses alliés : à la vue de ces puissants étendards levés contre les Romains, les Gaulois rompent leurs liens, s'unissent au Roi de Pont, & secondent sa fortune ; elle étoit telle, que tous ces corps réunis formoient plus de trois cents mille combattans, fous les ordres de ce sier rival de Rome.

Les grands coups se portèrent en Bithynie & en Cappadoce ; les Romains ne s'étoient pas endormis à la vue de l'orage qui alloit fondre sur eux : trois corps d'armée, de quarante mille hommes chacun, marchèrent sous trois Généraux ; Nicomède, Roi de Bithynie, s'y joignit avec une armée d'environ soixante mille hommes. La division que commandoit ce Prince, fut celle qui se mesura la première contre l'armée de Mithridate, son ennemi personnel. Il perdit la bataille, ses richesses, son camp, & se sauva en Bithynie avec les débris de son armée auprès de la seconde division, commandée par Aquilius ; ils ne furent pas plus heureux, ils furent entièrement défaits, leur camp fut pris, la terreur fut telle, que le reste de cette armée se dissipa, ainsi que la troiíième division, au point que les Généraux crurent n'être en sûreté qu'en se sauvant dans les isles de l'Archipel, & Nicomède a Rome. Aussi-tôt toutes les villes de l'Asie ouvrent leurs portes à Mithridate ; la Phrygie, la Mysie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie & la Paphlagonie[101] le reconnoissent pour leur Souverain ; Athènes se soumet à ses loix, il domine tout-à-la-fois dans la Grèce & dans l'Asie. Les Généraux Romains sont livrés entre ses mains, il les fait massacrer, & avec eux cent mille de leurs citoyens distribués dans les villes

de l’Asie : ce fut dans ces momens de succès que ce cruel vainqueur, avant convoqué son armée, lui adressa la superbe harangue rapportée par Trogue Pompée, & abrégée par Justin : on n’en cite que le passage suivant relatif à cette histoire.

Il s’en faut bien que les Romains soient invincibles, après les victoires que vous venez de remporter sur eux en Bithynie & en Cappadoce ; rien n’est plus connu que leurs défaites par Pyrrhus, par Annibal & par les Gaulois ; la renommée a pris soin de répandre les exploits de ces derniers, lorsque sortis de la Gaule Transalpine, ils ont soumis de vastes contrées en Italie, & y ont fait des conquêtes plus étendues encore que dans cette Asie, qu’on dit moins belliqueuse. Gaulois qui paroistez parmi les peuples rangés fous mes étendards, votre nation n’a pas feulement vaincu Rome, elle l’a prise, à l’exception d’un rocher dont le poids de son argent, & non la force de ses armes, l’a éloignée : vous n’en êtes pas moins la terreur du nom Romain, malgré la distance qui vous sépare des autres Gaulois ; vous avez de commun avec eux le courage & la discipline, vous leur êtes même supérieurs par l’expérience & le génie militaire, qui a été obligé de lutter contre celui des Thraces & des Illyriens, & de se faire un chemin au milieu de leurs armes terribles pour parvenir juíqu’en Asie «.

C’étoit ainsi que ce Prince éloquent, habile dans l’art de connoître les hommes, élevoit le cœur de ses soldats vers la victoire, & excitoit leur courage par des récits glorieux, propres à aiguillonner l’honneur national. Mais bientôt les revers de Mithridate succédèrent à ses victoires ; Scylla fit rentrer le torrent dans ion lit ; le Roi de Pont, furieux de ses pertes, s’en prit à l’inconstance des Gaulois, il les accusa de trahison, sit arrêter leurs chefs appelés Tetrarques, & les sit massacrer avec leurs familles ; de douze qu’ils étoient, il ne s’en sauva que trois ; Mithridate vengea les Romains de la défection des Gaulois ; c’est ainsi que le conquérant, dont l’ame est pétrie de fiel & d’orgueil, confond, dans ses élans de cruauté, amis & ennemis, & frappe avec l’aveuglement de la mort.

Conquête de la Colonie des Gaulois Scordisques.

IV. De toutes les nations Celtiques qui s’établirent au loin, aucune ne fut plus féroce que celle des Gaulois Scordisques ; assis sur les bords du Danube au confluent de ce fleuve & de la Save, ils habitoient la province connue de nos jours sous le nom de Bosnie ; placés entre les féroces Germains, les Thraces & les Ulyriens belliqueux, ils furent obligés pour conserver leur existence au milieu de ces redoutables ennemis, d’acquérir & de conserver la supériorité des armes, ils l’avoient apportée en sortant de leur patrie, ils la maintinrent par leurs victoires & le feu de leur courage ; pour soutenir ce courage si nécessaire dans leur position, ils outragèrent la nature, & instituèrent un culte de sang en l’honneur du Dieu des combats : comme tous les barbares, ils confondoient la férocité avec la valeur ; au lieu de soutenir le caractère belliqueux de leur nation par des institutions mâles & des mœurs sévères ; ils préférèrent la soif du sang, des mœurs atroces, une religion cruelle, & des spectacles sanglans ; ils faisoient brûler leurs ennemis, éventroient leurs femmes grosses, ou les immoloient sur les autels de Mars ; ils buvoient dans leurs crânes, & portoient leurs chevelures en trophée ; nous avons vu dans ce siècle les mêmes horreurs en Amérique : les premiers principes du droit de la guerre ont été aussi monstrueux dans les deux hémisphères ; triste exemple de l’homme qui dédaignant les lumières de l’intelligence, ne connaît que le sens animal, qui ignorant les ressorts puissans de l’honneur, les ressources supérieures du sentiment, & d’une religion éclairée, adopte des moyens dont on n’apperçoit pas même les traces chez les animaux les plus féroces.

Dès que les Romains, vainqueurs de l’Illyrie, se fuient approches de cette nation, la paix ne put pas subsister entre de pareils voisins ; la guerre fut déclarée, elle fut longue &. sanglante, & le début en sut fatal aux Romains : le Consul Caton entra sur les terres de l’ennemi à la tête de l’armée de la République, il trouva bientôt celle des Scordisques. Le Général Barbare ; instruit dans l’art de la guerre, n’eut garde de combattre en pleine campagne ces légions supérieures à ses troupes par la discipline, & inébranlables par leur masse, il les attira dans une forêt, oh l’infanterie, coupée par les arbres & les rochers, pouvoit être attaquée par pelotons ; les Scordisques voyant les Romains engagés, fondent sur ces corps divisés, combattent

corps à corps ; la tactique devient inutile, la connoissance des lieux, la manière de combattre, tout milite pour les Gaulois : enfin, la victoire couronne leur courage, le Consul est défait, son armée est détruite, les vainqueurs poursuivent les fuyards, parvenus dans l'impétuosité de leur course, jusqu'à la mer Adriatique, ils s'indignent contre cette barrière qui soutrait leurs ennemis à leurs coups, & dans l'accès de leur fureur ils lancent leurs traits contre les flots, acte qui fait mieux connoître le caractère de ce peuple qu'un volume de longues dissertations.

Les vainqueurs, à leur tour, entrent dans les provinces Romaines, & ravagent la Dalmatie & l'Istrie. La guerre, depuis cette époque, continua entre les deux peuples avec des succès variés ; plusieurs Consuls triomphèrent à la vérité, mais les victoires qu'ils remportèrent étoient peu décisives, puisque cette guerre dura plus de trente ans, & ne fut terminée que par la fortune & la valeur de Sylla.

V. Libérien fut de tout temps un peuple généreux, frugal, patient, discret & courageux, son caractère ne s'est jamais démenti, ancien sur le fol qu'il habite, le bonheur qu'il y goûtoit., y avoit, dès la plus haute antiquité, attiré les Nations étrangères ; il a toujours défendu ses foyers avec courage, contre les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains & les Gaulois ; mais ceux de ces peuples qui s'y font soutenus, ont participé aux bienfaits de la nature, le climat les a mis au niveau de ses anciens habitans, les a pliés à ses loix, c'est ce qui étoit arrivé aux Celtes qui avoient conquis une partie de cette péninsule : à la bravoure de leur nation, ils avoient réuni la constance & le flegme naturel à la contrée qu'ils habitoient ; les Romains en firent l'épreuve.

Ces conquérans, après la chute de Carthage, & les victoires de Scipion en Espagne, possédoient la Bétique & les provinces de cette péninsule situées sur la mer Méditerranée. Parmi les peuples assis sur les rives de l'Océan, les uns étoient absolument indépendans, tels que les[102] Asturiens de les[103] Cantabres qui ne surent entièrement soumis que fous Auguste ; les autres, tels que les Lusitaniens, les Celtibénens[104], paroissoient dans une espèce de soumission. L'histoire ici ne fixe son attention que sur les derniers issus des Celtes, anciens conquérans de cette partie de l'Espagne.

La terreur qui fuit la victoire s’écoit dissipée ; six ans s’étoient écoulés, les C’eltibériens qui avoient eu le temps de connoitre leurs ressources, virent avec indignation une puiílance étrangère qui venoit les braver, & leur apporter des fers du fond de l’Italie ; réunis aux Carthaginois, ils n’avoient fait que des efforts impuifsans ; réduits à leurs feules forces, ils ne craignirent pas d’attaquer les tyrans de l’Ibérie, car les exactions des Romains justifioient ce titre : cette guerre commença fous d’heureux auspices, & fut une des plus cruelles que les Romains aient eu à soutenir, La première campagne ne fut pas heureuse pour eux. Le Préteur Sempronius Tuditanus commandoit alors leur armée ; il fut vaincu, perdit une partie de ses troupes, & vint mourir de les blessures dans la province Romaine.

Le Consul Caton vengea, l’année suivante, l’honneur de la République. Les Celtibériens vainqueurs avoient chassé les Romains jusqu’en Catalogne ; leur armée étoit campée dans cette province, tandis qu’un corps de dix mille hommes étoit allé appuyer la révolte des Turditains[105]. Caton, par la supériorité de ses manœuvres & par son courage, vainquit les ennemis, prit leur camp, & en fit un grand carnage ; il apprend en même-temps que les Romains de la Bétique font réduits aux abois, il marche aussi-tôt au secours ; mais les Espagnols, plus réservés après la dernière action, évitent d’en venir à une bataille ; le succès du Consul se borne à ravager la Turditanie, il laisse son armée au Préteur, & va combattre sur les rives de l’Ebre avec un simple détachement.

Le feu de la guerre continuoit à embraser l’Efpagne, il étoit aux deux extrémités ; au midi, les Romains étoient aux prises avec les Lusitaniens ; au nord, avec les Celtibériens, mais le succès en fut par-tout heureux pour les premiers. Le Préteur Atinius vainquit les Lusitaniens, mais fut tué ; & Manlius Acidinus ayant remonté l’Ebre auprès de Numance, livra une bataille aux Celtibériens, & remporta sur eux une victoire complette, car il laissèrent douze mille hommes sur le champ de bataille, & deux mille prisonniers entre les mains de l’ennemi. La guerre, depuis cette journée, ne fut plus qu’une alternative de succès entre les deux nations, jusqu’à l’époque ou elle devint plus animée, & où elles se portèrent des coups plus répétés & plus décisifs. Cette époque fut celle de la guerre contre

Viriathus & les Numantins : comme le premier est étranger au but de cet ouvrage, on ne s'occupera que de ce qui concerne les seconds.

Numance étoit la capitale des Arévaques[106], le plus puissant des peuples connus fous le nom des Celtibériens : de-là est venu le titre de Numantins, donné aux nations qui composoient cette Confédération. Le Consul Fulvius attaqua d'abord les Gaulois nommés Belli ; ceux-ci secourus par les Arévaques, lui livrèrent un combat dont le succès fut douteux ; il fut suivi d'un second, dont les suites firent connoître les vainqueurs ; les Romains rétrogradèrent, & ne purent empêcher la prise d'Ocilis[107] dont le Consul avoit fait fa place d'arme : ce dépôt des vivres & de la caisse de l'armée fut pillé par l'ennemi, & paya les frais de la campagne.

La campagne suivante se borna à la prise d'Ocilis par le Consul Marcellus, qui fit part au Sénat des propositions de paix des Celtibériens, & du desir qu'il avoit d'y adhérer ; le Sénat pensa tout autrement, ses principes n'étoient pas de traiter avec un ennemi redoutable, mais de l'abattre. L'idée qu'on avoit à Rome de la valeur des Celtibériens, les preuves qu'ils en avoient données, eussent fait avorter ce projet sans le courage de Scipion l'Africain ; car les jeunes Romains effrayés des périls de cette guerre, & sourds aux invitations de prendre des postes militaires, furent tirés de leur léthargie par l'exemple de Scipion ; il abdiqua un emploi pacifique qui l'appeloit en Macédoine pour aller soutenir, en qualité de Tribun, la gloire du nom Romain en Espagne.

Malgré le traité fait entre le Consul Marcellus & les Celtibériens, par lequel il fut convenu que ces derniers feroient réputés amis & alliés du peuple Romain, les Vaccéens[108], l'une de leurs tribus, furent attaques par le Consul Lucullus son successeur, il s'empara d'abord de deux places, alla mettre le siége devant Palantia la capitale ; les assiégés s'y défendirent courageusement, les Celtibériens y affamèrent les aíîìégeans, s'emparèrent de leurs convois, leur firent lever le siége, & les poursuivirent dans leur retraite.

Rome mit à la tête de ses armées le Consul Métellus, qui, pendant deux ans, tint tête aux Celtibériens, & fit même des conquêtes dans leur pays ; pendant ce temps Viriathus, leur allié, tailloit en pièces les armées de la

République, & battoit constamment leurs Généraux dans la Bétique & la Lusitanie. Rome s’épuisoit à faire passer de nouvelles armées ; malgré la continuité de ses mauvais succès fa constance se íoutint, & un nouveau Général parut sur les frontières avec trente mille hommes d’infanterie, & deux mille chevaux.

Ce nouveau Général étoit Quintus Pompeius, il assiégea d’abord Numance, ensuite Thermeste ; forcé d’abandonner ces deux sièges, son expédition se bornoit à poursuivre des brigands qui infestoient l’Aragon, lorsqu’il apprit la mort de Viriathus : toutes les forces Romaines parurent alors sous les murs de Numance, mais la victoire étoit dedans ; les Celtibériens, nombreux & aguerris, firent une sortie si vigoureuse sur les affiégeans, qu’ils les défirent & les chassèrent de leurs pays. Le Général Romain, désespérant de vaincre, aima mieux traiter, & fit la paix.

Cette paix ne sut pas ratifiée par le Sénat, & Popilius, successeur de Quintus Pompeius, recommença la guerre ; le succès fut tel qu’il devroit toujours être, la justice triompha ; les infracteurs du traité surent punis, & les Romains expièrent du prix de leur sang, sous les remparts de Numance, leur aversion pour la paix, & la violation du traité ; ils furent vaincus dans une sortie, & leur défaite ajouta aux lauriers de leurs ennemis.

Rome confia le soin de sa vengeance au Consul Manci nus la victoire se déclara constamment pendant toute la campagne en faveur des Celtibériens ; ils chassèrent les Romains de devant Numance, les poursuivirent dans leur retraite, les enfermèrent dans un défilé où le Consul, & Tibérius Gracchus, son Questeur, firent un nouveau traité qui eut le sort du premier ; la République le crut déliée en livrant le Consul aux ennemis, qui, plus généreux que les Romains, ne voulurent pas le recevoir.

Cette mauvaise soi des Romains, car ils l’ont manifestée contre tous les peuples qui leur ont lait eíTuyer des échecs, a cependant été un des principaux moyens qui les ont fait parvenir à l’empire universel ; parce qu’étant vaincus, ils empêchoient le vainqueur, par un traité, de profiter de ses avantages, ils se jouoient du traité, & recommençoient une guerre dont la crainte de tomber entre les mains d’un ennemi irrité, & la leçon acquise par leurs fautes passées, les saiíoit sortir avec succès, il en résultoit une

obligation de vaincre : il arrivoit de-là que tout peuple qui avoit attiré leurs armes étoit perdu, parce qu'il n'y avoit plus de paix, plus de grâces à espérer, & qu'ils ne posaient les armes qu'après avoir entièrement consommé sa ruine. Comment un plan aussi révoltant par son orgueil & sa perfidie, toujours constamment suivi, n'a-t-il pas ouvert les yeux à tous les peuples ? Comment ont-ils pu se voir joués, dégrades les uns âpres les auties, plutôt que de prendre la résolution généreuse d'exterminer ces ennemis des autres nations, ces hommes perfides & hautains, dont la considération se bornoit aux murs de leur ville, & dont le mépris s'étendoit sur tout le reste de l'univers.

Cette guerre étonnante, dans le cours de laquelle les Celtibériens avoient repoussé les forces du plus puissant empire de la terre avec les plus foibles armées, car Numance n'avoit pas plus de huit mille guerriers, continua encore pendant deux ans, & leur fut également glorieuse ; mais enfin la haine persévérante de Rome triompha, & le temps marqué pour la ruine de cette puissance Gauloise arriva. La République, frémissant d'indignation, déchaîna contre Numance le destructeur de Carthage ; alors la discipline sut rétablie dans les troupes, le courage du Général anima les soldats, & la victoire quitta la ville pour habiter dans le camp qui l'assiégeoit. Une armée de soixante mille hommes distribuée dans des forts qui s'élevoient contre la place, & dans des lignes qui présentoient une enceinte fortifiée, rendirent inutile la valeur des Numantins : en vain ils voulurent renverser les remparts des aíîìégeans, en vain ils offrirent la bataille ; l'ennemi la refusa, & repoussa leurs attaques contre ses postes fortifiés ; leurs allies contenus n'osèrent les secourir ; & les Galliciens, seul peuple Gaulois dont ils pouvoient espérer l'assistance, plioient alors sous les armes de Brutus, l'un des Généraux Romains ; il les vainquit en plusieurs rencontres, & conquit leur province, alors tomba la puissance des Gaulois Espagnols ; Numance, sans espoir, n'ayant pas même la consolation de pouvoir combattre un ennemi qui vouloit la réduire par la faim, aima mieux périr que de lui livrer les armes qui l'avoient fait tant de fois triompher. La fin déplorable de ce peuple généreux, dont le courage étonne, & dont le souvenir excite encore des regrets, est un des plus affreux évènemens qu'on

puisse rencontrer dans l'histoire : agités par le désespoir, & poussés par la faim, les assiégés se servoient de nourriture les uns aux autres, ils égorgèrent leurs femmes & leurs enfans pour les dérober a l'esclavage ; après avoir souffert tout ce que le malheur de leur position, tout ce que des actes aussi dénaturés ont de déchirant pour des cœurs généreux, ils mirent le feu à leur ville, & s'y précipitèrent eux-mêmes, dérobant ainsi leurs personnes à l'esclavage, & leurs dépouilles a l avidité des Romains.

Conquête de la province Romaine, ou Narbonnoise dans les Gaules.

Les Aigles Romaines, après les victoires de Marcellus, après celles qui tirent rentrer dans la seivitude les Gaulois Cisalpins, affranchis par Annibal, n'avoient jamais pénétré au-delà des Alpes ; ces barrières de la nature, qui avoient paru jusqu'alors celles de séparation des deux peuples, les avoient arrêtés. L'an 598 de la fondation de Rome[109], elles les passèrent d'un vol victorieux, & parurent pour la première fois dans l'enceinte de l'ancienne Gaule, La Republique qui n'envisageoit qu'avec effroi cette source de tant de peuples Guerriers, de tant d'armées redoutables, eut encore différé long-temps ses attaques contre cette puissante contrée, sans un évènement qui avoit le double avantage de lui en ouvrir les portes, & de lui assurer une retraite. Cet évènement qui servit de prétexte à son invasion, sut la querelle de Marseille avec deux petits peuples Liguriens qui vexoient ses Colonies de Nice de d'Antibes. Rome qui ne cherchoit qu'une occasion, prit le parti de Marseille son alliée ; elle envoya des Ambassadeurs à ces deux hordes de barbares ; ceux-ci qui ne faisoient pas plus de cas de Rome que de Marseille, insultèrent les Ambassadeurs ; les Romains sensibles à cette injure, mais ravis du prétexte qu'elle fournissoit, envoient aussi-tôt le Consul Opimius avec une armée. Le pays des deux peuples ennemis est saccagé, les habitans des principales enceintes sont réduits en esclavage, ou envoyés à Rome pour y être punis de leur offense ; les Liguriens accourent au secours de leurs voisins, ils font taillés en pièces ; & le pays des vaincus augmente la puissance de Marseille, ses ennemis deviennent ses sujets.

Cette première apparition des Romains dans les Gaules donna une grande idée de leurs armes, & resserra encore davantage les liens de leur alliance

avec Marseille : ce fut alors que parut plus frappante que jamais la fuite qu'avoient fait les Celtes en souffrant la fondation de cette ville ; ne permettant sur leurs cotes aucuns établissemens étrangers, ils s'etoient relâchés en faveur d'un seul, &. il tut la cause de leur perte, cette porte de leur pays qui se trouvoit entre les mains d'un autre peuple, sut ouverte à leurs ennemis, & cette ville devint le dépôt des chaînes qu'ils étendirent sur toute la Gaule ; il est vrai que la faute avoir été sentie aussi-tôt que commise, elle alloit être réparée sans Relloveze, qui, ne prenant plus d'intérêt à une contrée qu'il quittoit, prépara sa servitude en favorisant les tours étrangères qui s'élevoient contre la liberté de sa patrie. Mais si les Gaulois sirent une grande faute, Marseille n'en fit pas une moindre en appelant les Romains ; si moins aveuglée par son ressentiment, & plus éclairée sur ses vrais intérêts, elle eût cherché à pacifier ses différents avec des peuples dont elle faisoit seule le commerce, & que sa position lioit à leur sort, elle n'eût pas appelé une puissance ambitieuse qui, âpres avoir subjugue ses ennemis, l'asservit elle-même ; elle réaliía la fable de ce fier animal qui emboucha le frein pour se venger du cerf son ennemi.

Marseille satisfaite de son allié qui avoir caché sous ses présens les chaînes qu'il lui préparoit, le rappela vingt-huit ans après au sujet d'une nouvelle guerre qu'elle avoit avec les Salyes ou Salluviens, nation la plus puissante de la Provence. Le Consul Fulvius partit aussi-tôt, débarqua, vainquit les ennemis, vint triompher à Rome, & laissa son armée qui commença sous son successeur les établissemens qui préparèrent la conquête des Gaules. Ce successeur sut Sextus Calvinus, qui, après différentes opérations militaires peu décisives, remporta une victoire mémorable dans le lieu sur lequel est bâtie la ville d'Aix.

La fondation de la première ville Romaine dans les Gaules, mérite qu'on arrête l'attention du lecteur sur ce fait important. Fatigués de aigris des tableaux de destruction que nous avons vus jusqu'ici, nous rencontrons avec plaisir au milieu de ces scènes de carnage un homme qui édifie, qui répare d'une main les maux qu'il a faits de l'autre. L'heureuse situation de ion camp, les eaux qui y jaillissoient lui fit naître l'idée de le changer en ville ; un chef ferme, ami du bien, & qui le desire ardemment, parvient toujours à

le faire ; le Proconsul au milieu de la guerre, en présence de l'ennemi, & sur son sol, entreprit[110], ce que par-tout ailleurs on ne saisoit pas au sein de la paix, & dans sa patrie même ; la ville d'Aix s'éleva pour commander à la province, & son nom latin *d'Aquoe Sextiœ* est un hommage qui fera vivre le nom de son fondateur plus long-temps, & qui le rendra plus recommandable que ses victoires.

Si Marseille n'eût vu d'abord que des colonies Romaines s'établir à côté d'elle, elle eut murmure, le vainqueur étoit trop adroit pour se démasquer fi-tôt, il poussa ses armes triomphantes sur les cotes de la Ligurie, les assujettit, & les donna à cette ville alliée, présent que Marseille reçut avec transport, & dont l'objet eût été à charge à Rome par rapport à la grande étendue de cotes qu'il falloit défendre, & de sujets mal disposés qu'il Falloir contenir ; le commerce seul pouvoit donner un dédommagement, mais Rome n'étoit pas commerçante : ce don fut donc plutôt un effet de sa politique, que de sa générosité envers son alliée ; car en même-temps qu'elle lui accordoit cette lisière stérile & éloignée, elle gardoit les plaines qui étoient fous ses yeux, elle avancoit ses colonies jusque sous ses murs.

Il se formoit alors dans les Gaules une puissante ligue en faveur des Salluviens ; leur Roi Teutomalius réfugié chez les Allobroges, imploroit leur puissance, & celle des Arverniens ou Auvergnats ; les Romains, de leur côté, trouvèrent des alliés qu'ils n'espéroient pas ; ces alliés étoient les Eduens ou Autunois, qui, commettant les mêmes fautes que Marseille, introduisoient dans le sein de leur patrie l'ennemi qui devoir l'assujettir ; les sentimens de ces peuples, & le rôle qu'ils vont jouer, nécessitent une explication préliminaire, néceílaire a la connoissance des nations qui vont figurer sur le théâtre de la guerre, tant dans ce Chapitre que dans le suivant.

La Gaule méridionale étoit partagée entre diíFerens peuples, qui, tour-à-tour, avoient joue le premier rôle : le sceptre avoit passé alternativement entre les mains des Berruyens, des Eduens, des Sequanois, des Auvergnats ; ces derniers avoient alors la puissance prépondérante, la domination du Roi de Clermont s'étendoit depuis le Bourbonnois jusqu'à la mer, & au Rhône ; ce n'est pas qu'il jouît en souverain de tout ce pays, mais les peuples compris dans cet espace étoient ou ses sujets, ou ses alliés, ou ses vassaux :

ce prince puissant par ses possessions, l'étoit également par ses richesses ; il s'appeloit Bituitus, son père Luerius avoit été le Monarque le plus magnifique des Gaules, fa libéralité avoit été jusqu'à la profusion, de i'Histoire a conservé de lui des traits dignes du luxe & du fade d'un despote oriental. Outre ces puissances majeures, il y en avoit du second ordre qui se mouvoient dans le sens des plus grandes, ou séparément, telle que celle des Allobroges qui occupoit la Savoie & le haut Dauphiné ; l'air de commandement que lui donnoit sa position fur.les montagnes, la faisoit aller de pair avec les plus considérables.

Les Eduens, dont Bibracte (aujourd'hui Autun j étoit la capitale, & dont la domination couvroit le Bourbonnois, le Nivernois, le Lyonnois, ce la pattie méridíonale de la Bourgogne, étoient alors aux prises avec les Allobroges & le Roi d'Auvergne ; il y a apparence que la victoire se déclaroic pour ces derniers, puisque les Eduens vinrent implorer le secours des Romains, & commencèrent dès ce moment avec eux l'alliance qui leur a valu le titre de frères d'alliés de ce peuple, & à leur ville celui de sœur de Rome : ces titres furent la monnoie avec laquelle Rome paya leurs secours, & leur zèle à asservir leur patrie ; tant que les hommes existeront, cette monnoie aura son cours, parce que la vanité, supérieure à la prudence, leur sera toujours regarder comme précieux les titres d'alliés, ou d'amis de ceux qui seront en réputation de force ou de puissance.

Les Romains se mettent en campagne pour la querelle de leurs nouveaux alliés en apparence, c'étoit le prétexte qui cachoit leur ambition ; les Allobroges & les Auvergnats accourent venger tout-à-la-fois leur propre intérêt & celui du Roi des Salluviens ; Domitius, qui avoit succédé au fondateur d'Aix, marche au-devant des alliés ; les deux armées se rencontrent auprès d'Avignon, & ensanglantent les rives du Rhône par un violent combat : la discipline des Romains, le secours de leurs éléphans qui mirent en fuite la cavalerie Gauloise, leur valurent la victoire, leurs ennemis abandonnèrent le champ de bataille couvert de vingt mille de leurs soldats.

Cette défaite n'abattit pas les Celtes, elle ne servit qu'à ajouter le sentiment de la vengeance à celui de la haine : pendant que le Général Romain, poursuivant fa victoire, s'empare de toute la contrée assise entre la

Durance & l’Isère, les vaincus font d’immenses préparatifs ; le Roi d’Auvergne a augmenté les troupes de celles des Rutheniens, peuples du Rouergue, il vient chercher ses ennemis. Fabius avoit succédé a Domitius, il succéda à sa gloire & à ses victoires, il ne commandoit que trente mille hommes, & l’armée des confédérés étoit immense. La présomption de Bituitus le perdit ; dans le moment ou, méprisant le petit nombie de ses ennemis, il néglige les précautions les plus ordinaires, Fabius fond sur ses troupes mal ordonnées, en culbute une partie dans le fleuve, & fait un grand carnage de l’autre ; la perte fut telle, qu’elle monta à plus de cent mille hommes. Le Roi aussi accablé de cette défaite qu’il avoit été présomptueux auparavant, demanda la paix, se rendit dans le camp des Romains à leur invitation, & ce qui sera à leur honte éternelle, ils le chargèrent de chaînes, ce Rome partagea la perfidie de son Général en conservant le prisonnier qui en étoit le fruit.

Alors commença dans la Gaule la puiílance qui devoit l’engloutir toute entière, la province Romaine se forma des pertes des vaincus, elle fut composée de la Provence, du Dauphiné, de la Savoie & du Languedoc, dont les peuples divisés passèrent sous le joug Romain, les uns comme sujets, les autres comme alliés ; les Tectosages, ou habitans de Toulouse, étoient du nombre des derniers, & Marcius Narbo qui succéda à Fabius trois ans après sa victoire, ayant élevé Narbonne, en fit la capitale des pays conquis. Dès-lors cette partie démembrée de la Gaule, & attachée à l’empire Romain, fut appelée Gaule Narbonnoise pour la distinguer de la Gaule libre ; mais il manqua peu après de perdre cette province & l’Italie même par l’eíFet d’un évènement extraordinaire dont on va rendre compte.

L’antiquité vit souvent, pour le malheur des peuples, la renaissance d’un fléau qui a désolé successivements toutes les parties de l’Univers. Ce fléau étoit rémigration des nations qui, quittant leurs foyers par nécessité ou par inconstance, tomboient sur d’autres ; ces dernières se portoient à leur tour sur une contrée qui se couvroit de nouveaux habitans foulant les cadavres des anciens. La première chute occasionnoit de longues cascades, d’où jaillissoient la terreur & la mort. Le premier coup porté, le contre-coup se saisoit sentir jusque dans les régions les plus éloignées. L’invention de la

poudre à canon a mis fin à ce fléau. L'homme, à l'aide de la foudre qu'il s'est forgée, est solide sur la terre qui l'a vu naître. La mort, enfermée dans les tubes d'airain qui protègent une ville, fait de ses remparts le tombeau d'un essaim d'émigrans.

Malheureusement pour l'Europe, sur-tout pour les Romains & les Gaulois, ce terrible remède n'existoit pas lorsque des hordes nombreuses de Cimbres & de Teutons vinrent fondre sur leurs provinces, & en firent le théâtre de la guerre & de la désolation. Ces peuples barbares qui couvroient la terre de sang de d'incendies, dont la férocité lutta contre le courage des Gaulois, la valeur & la fortune des Romains, sortoient du fond de la mer Baltique qui les avoit chassés de leurs foyers par un de ces évènemens que nous avons vu se renouveler en Hollande. Vainqueurs de tous les autres peuples, nous allons les voir échouer constamment contre les Colonies Gauloises. Après différentes marches en Allemagne, ils tombèrent sur la Bohême ; les Celtes-Boïens possesseurs de ce Royaume, le défendirent avec courage, & repoussèrent les assaillans. Ils descendirent sur les rives du Danube, attaquant indifféremment les peuples qu'ils rencontroient ; ils se trouvèrent A coté des redoutables Scordisques. Cette nation guerrière ne démentit pas en cette occasion la réputation que sa valeur lui avoit acquise, elle les reçut l'épée à la main sur la frontière, les attaqua sans égard au nombre, & les chassa dans la Norique[111]. La guerre que les Cimbres avoient soutenue contre des peuples aussi belliqueux, les avoit aguerris ; cependant ils firent une réponse très-modérée au Consul Papirius Carbon, qui leur demanda la raison du ravage qu'ils faisoient dans la Norique, alliée de Rome (ce qui n'étoit pas). Ce faux prétexte annonçoit des dispositions à provoquer l'ennemi ; mais la modération ne donnant pas de prise au Consul, celui-ci, fier de commander à des Romains, fut l'attaquer à Gorice, & fut honteusement défait.

Les Cimbres, enhardis par ce succès, furent bientôt en état de braver les Romains par l'augmentation subite de leurs forces. Arrivés en Suisse, les Ambrons & les Tigurins[112], deux peuples de cette contrée, se joignirent à eux ; alors ils attaquèrent à la fois les Gaulois & les Romains ; ayant pénétré dans le cœur des Gaules, le poids de la guerre tomba sur-tout sur les

Auvergnats, elle fut accompagnée d'accès de rage & de cruautés inconcevables, un seul trait tiré des Commentaires de César en sait la preuve. La famine ayant réduit, comme on le verra dans le Chapitre suivant, les Gaulois enfermés dans Alise au plus furieux désespoir, Critognatus, un des chefs Auvergnats, proposa de manger les femmes & les cnfans, disant que leurs ancêtres en avoient usé de la sorte dans la guerre contre les Cimbres & les Teutons. Cela est d'autant plus vrasemblable, que les Gaulois d'Espagne avoient déja sait la même choie à Numance, & que leur caractère extrême en tout pouvoit les porter a cet acte horrible, le comble du malheur.

Pendant que les Cimbres faisoient une guerre si cruelle aux Gaulois, ils envoyèrent demander des établissemens aux Romains : sur leur refus, ils attaquèrent le Consul Silanus, & le vainquirent. Les Tigurins, de leur côté, passant par le pays des Allobroges, pour venir joindre leurs alliés, battirent & tuèrent le Consul Cassius. Les Cimbres alors se jetèrent sur la province Romaine, T oulouse se révolta & se joignit aux ennemis. Le Consul Cépion la reprit, & la pilla ; mais, bientôt après, il fut défait lui-même, ainsi que son Collègue Mallius ; leurs deux armées surent si entièrement détruites, qu'il en échappa à peine dix mille hommes. On porta le nombre des morts, dans ce combat, si fatal à la République, à quatre-vingt mille.

Si les Cimbres eussent été aussi habiles à profiter de leurs succès, qu'ils étoient braves sur un champ de bataille, c'en étoit fait de la province Romaine, & peut-être de l'Italie, où le découragement & la consternation étoient universels ; mais ces barbares ne connurent pas ce qu'ils pouvoient, ils abandonnèrent des ennemis abattus pour en aller attaquer un nouveau dans l'Espagne. Ce nouvel ennemi étoit les Celtibériens ; à la nouvelle de la visite qu'ils assoient leur rendre, ces Peuples & leurs alliés se mirent sous les armes pour les recevoir. La guerre qu'ils soutinrent contre ces terribles aíTaillans, fait le plus grand honneur à leur courage & à leur conduite. Les Cimbres, toujours malheureux contre les Colonies Celtiques, furent encore obligés d'abandonner celle-ci après avoir essuyé différens. échecs. Ils retournèrent alors contre des ennemis, dont ils croyoient n'avoir plus qu'à

achever la défaite. Maisles choses étoient bien changées ; le courage étoit revenu aux Romains à mesure que les Cimbres s'éloignoient ; la République avoit confié sa dessinée à Marius. Cet habile Général fit expier à ces féroces nations leurs anciens triomphes, & sauva, en les exterminant auprès d'Aix, la province Romaine de l'ítalie.

Toutes les colonies Celtiques avoient passé sous le joug des Romains, à l'exception de la Bohême, dont les Celtes ne furent dépouillés que par Maroboduus, Roi des Marcomans sous le règne d'Auguste, & de l'Angleterre, dont nous allons esquisser la conquête. L'interversion, dans l'ordre des évènemens, fera compensée par la clarté qu'elle répandra dans le récit.

Conquête des Celtes Bretons.

L'habitant de l'ancienne Albion plia, comme toutes les nations voisines, sous l'épée des Celtes ; & cette iste, à l'arrivée des Romains, étoit couverte des trophées & des marques de la domination de ces premiers conquerans. Deux grands caractères annonçoient encore son ancienneté & son étendue, savoir, la langue & la religion ; le dialecte & le culte religieux de cette isle étoient celui des Gaulois. La conformité de langage étoit telle, que les deux nations s'entendoient, & communiquoient librement ; les Druides s'y étoient établis, & s'y étoient maintenus dans un degré de considération, tel que ceux des Gaules venoient s'instruire dans leurs Collèges, sur-tout dans ceux du pays de Galles, ou le Druidisme s'éteignit le dernier. Cette ressemblance dans les opinions, dans la langue & dans les mœurs, étoit encore fortifiée par celle des noms de peuples & d'habitations ; c'étoient autant de preuves de la conquête des Celtes, & d'hommages rendus aux nations qui l'avoient faite ; c'étoient pour la plupart les plus proches de l'iste, celles que le voisinage avoit excité à l'usurpation. On y trouvoit les Artésiens, les Belges occupant le pays qui est entre l'Océan & la Tamise, & les Parisiens dominant sur les côtes, depuis Hull jusqu'à la rivière de la Varre.

Rien n'est moins problématique que la conquête de f Angleterre par les Celtes ; Pépoque de leur domination n'est pas aussi sûre, cependant on la

croit ancienne, antérieure à l'époque où Ambigat réunit la Celtique sous ses loix, & remontant à un temps ou les peuples du Continent Gaulois, partagés en différentes puissances, portoient ailleurs leur esprit d'inquiétude ; mais l'isle entière ne subit pas le joug. Les Celtes, en s'emparant de l'Angleterre, firent refluer vers le Nord ses anciens habitans, qui, soutenus par le nombre, protégés par les montagnes & les forêts, repoussèrent les attaques des conquérans, & maintinrent contre leurs essores une liberté qu'il ne fut pas au pouvoir des Romains, eux-mêmes, de leur enlever. Ce peuple guerrier a fondé le royaume d'Ecosse ; descendant d'une des plus belles nations qui soient sur le globe, il ne peut que donner une haute idée de celle d'où il sotoit, soit qu'elle provint du sang Celtique, avant que l'isle fût séparée du Continent, soit qu'elle fût un reste de celles qui habitoient ce vaste pays, dont les montagnes d'Ecosse, les isles Hébrides[113] & les Orcades font que des fragmens.

La manie des conquêtes, la gloire des entreprises difficiles, furent les motifs qui poussèrent César sur les cotes de cette isle. Vainqueur des Gaulois, il colora la guerre qu'il portoit chez leurs voisins, du prétexte de se venger des secours qu'ils avoient fournis aux premiers. Sa descente sut heureuse, mais il manqua payer chèrement cette audacieuse expédition ; la tempête ayant brisé & dissipé ses vaisseaux, les insulaires, rendus plus entreprenans par la position critique de leurs ennemis, tombèrent sur des légions dispersées, & en auraient fait un grand carnage, si César ne fût promptement accouru à leur secours.

Un ennemi, plus redoutable que les Bretons, lui fit prendre le chemin des Gaules, c'étoit la mauvaise saison accompagnée des tempêtes qui pouvoient détruire sa flotte, & lui interdire tout retour ; il prit ses quartiers d'hiver dans la Belgique, & reparut avec le printemps dans l'isle, suivi de troupes plus nombreuses. Les Insulaires qui s'étoient attendus à son attaque, n'avoient rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à leur défense. Cassivellaunus, l'un des Rois qui régnoient au delà de la Tamise, étoit le rival que les peuples confédérés opposèrent à César. Le Romain le battit en différentes occasions, & le chassa de l'autre coté du fleuve : Cassivellaunus, devenu plus circonspect : par ses défaites, évita toute action, & fit traîner la

guerre en longueur. Ce parti ne pouvoit convenir à César, à qui il falloit des succès prompts & décisifs ; il poursuit son ennemi, que ses chariots éloignoient ou approchoient des Romains, & qu'il opposoit, comme un rempart, à leur cavalerie ; il marche à la principale ville ou habitation, y donne l'affaut, & l'emporte avec toutes ses richesses, dont les plus précieuses consistaient en grains & en bétail. Cet échec & la défection de quelques alliés obligèrent Cassivellaunus à capituler, il donna des otages, & paya un tribut dont l'isle se libéra ensuite, affranchissement dont elle jouit jusqu'à la conquête d'Agricola, époque ou expira la liberté des Celtes-Bretons. Ils étoient, à l'arrivée de César, inférieurs aux habitans de la Gaule & de l'Espagne ; pauvres, ignorant le commerce & les arts, ils paroissoient montés à la façon des peuples nomades, sur des chariots errans à la fuite de leurs troupeaux qui ont de tout temps fait leur richesse. Au lieu de villes, ils n'avoient que des enceintes défendues par des fossés & des bois, ils en faifoient en temps de guerre le dépôt de leurs familles & de leur bétail. Etoient-ils poursuivis ? la fuite les déroboit à l'ennemi, & la chaîne de leurs chariots arrêtoit la cavalerie. C'étoit leur salut ; car d'ailleurs ils furent constamment défaits en bataille rangée ; ils furent la proie de tous les conquérans qui les attaquèrent Gaulois., Romains, Saxons, Danois & Normands. Ce n'est qu'après avoir passé par tous ces degrés d'humiliation, que ce peuple s'est élevé au premier rang ; il est sans contredit l'un des plus généreux qui figure aujourd'hui sur le globe. Le magnanime Spartiate tiroit ainsi son origine du Pélasge sauvage, & asservi par les Colonies de l'Egypte & de la Phénicie.

CONQUETE

Des Gaules par les Romains.

ARRIVÉS à l’époque de la plus grande révolution qu’aient éprouvé les Gaules, nous allons remarquer par quels évènemens extraordinaires la fortune se déclara contre les Gaulois, comment elle signala son inconstance, & ajouta à l’humiliation & à la douleur des vaincus, en les faisant passer sous le joug d’une puissance qu’ils avoient abattue quatre siècles auparavant, qu’ils avoient réduite à quelques individus, retirés sur la pointe d’un rocher, qui furent encore dans un moment des victimes sur lesquels ils eurent le bras levé. Plus l’état des Romains fut désespéré, plus leur condition fut fâcheuse & leur puissance assoiblie, plus leur énergie, leur grandeur & leurs entreprises leur font honneur, en ce qu’ils n’ont eu de ressources qu’en eux-mêmes, que dans les foibles moyens que leur avoit laissé la pitié de leurs vainqueurs, & que, s’élevant de la poussière d’un champ de bataille qui avoit été, à proprement parler, leur tombeau, ils asservirent leurs vainqueurs, & enchaînèrent l’univers, autant par leurs armes que par leur génie.

Ces conquérans ne voyoient plus que les Gaules qui sissent ombrage à leur puissance ; à l’ambition de les asservir se joignoit le ressentiment des injures paílees ; leur domination s’étendoit alors sur les trois parties du monde : Carthage étoit renversée, la Grèce subjuguée, les Rois d’Asie avoient disparu, ils venoient d’abattre Mithridate à l’aide de la fortune de de

la rébellion : vainqueurs de l'Eípagne au Caucase, du Caucase à l'Egypte, ils ne voyoient pas sans dépit les Gaules íierenient assiies au milieu de tant de pays subjugues, maïs l'appréhension d'un ennemi aussi redoutable, étoit un frein à leurs désirs. L'ambition d'un particulier ht ce que Rome n'oioit fane, de la fortune, toujours propice aux Romains, leur dénoua encore le nœud de cette difficile entreprise.

Le plus acfif, le plus ambitieux des Romains, César venoit d'être nommé Gouverneur de la Gaule Cisalpine de de la Narbonnoise, deux provinces dont nous venons de leur voir faire la conquête sur les Gaulois & sur leurs Colonies. Tout le Continent des Gaules, fous les trois divisions de Celtique, Belgique de Aquitanique, étoit alors sous les loix de plusieurs Rois & de plusieurs Républiques, presque toujours en guerre les uns avec les autres : accoutumés à appeler des secours étrangers, ils invoquèrent dans leurs discordes intestines celui du nouveau Gouverneur, introduisirent ce redoutable ennemi dans le sein de leur patrie, & se livrèrent tour-à-tour à ses armes ; la voix de la liberté les avertit trop tard de leur aveuglement ; affaiblis de trop étudiés par un vainqueur qui savoit profiter de leurs fautes, ils voulurent en vain secouer ses chaînes ; leurs efforts ne firent qu'aggraver leur servitude, de resserrèrent tellement les liens de leur esclavage, qu'il dura près de cinq cents ans, & éteignit leur fierté naturelle : on va retracer les détails de ce grand évènement.

Dans le temps que se formoit à Rome ce Triumvirat, si funeste à sa liberté, l'ambition également active sur les Alpes, en formoit un pareil dans la Gaule : un Suisse, qui en étoit l'ame, avoit fait avec deux Celtes une confédération quidevoít mettre la Gaule fous leur joug ; mais les Suisses furent plus sages que les Romains, Caton seul s'opiniâtroit à faire punir César, l'auteur de la guerre ; la République lui laissa effectuer ses entreprises : celle des Suisses, au contraire, poursuivit si vivement le Citoyen qui avoit osé conspirer contre fa liberté, qu'il fut obligé de s'ôter la vie ; mais les projets de l'ambitieux Orgetorix furent effectués après fa mort, les préparatifs qu'il avoit faits pour la conquête d'une partie des Gaules furent suivis ; & son plan d'invasion concerté avec Castinus de Besançon & Dumnorix d'Autun, fut exécuté.

Les Suisses séduits par les projets de conquête d’Orgetorix, méprisant leur Patrie, & ne soupirant qu’après la possession des Provinces méridionales des Gaules, dont ce Chef leur avoit donné la plus haute idée, descendent des montagnes qui les ont vu naître, brûlent leurs villes & leurs villages pour s’interdire tout espoir de retour, n’emportent avec eux que les vivres nécessaires pour leur expédition, & l’espérance, la première richesse des conquérans ; dans le nombre de ces émigrans, composé de trois cents soixante-huit milles ames, on comptoit quatre-vingt-douze mille guerriers, jouissant alors d’une réputation de bravoure, qui n’a fait que s’accroître depuis. Un détachement de Boïens, issus des anciens conquérans de la Bavière, s’étoit joint à ce redoutable essaim ; il dirigea son vol par la province Romaine : César, qui en étoit Gouverneur, prit de si sages précautions, qu’il lui fut impossible de franchir le Rhône. Les Suisses, rebutés par la résistance qu’ils trouvoient au passage du fleuve, & fuyant la disette qu’ils commençoient à éprouver sur les terres des Allobroges qu’ils avoient dévastées, prirent la résolution de pénétrer dans les Gaules par la Franche-Comte ; les liaisons qu’ils avoient dans ce pays, le crédit de Dumnorix, leur y firent livrer les passages ; déja ils traversoient la Saône, lorsque César paroît, tombe sur la partie qui étoit encore au-delà de la rivière, & la taille en pieces, passe la Saône lui-même, & se trouve en présence de l ennemi. Les Eduens, dont les Suisses ravageoient les possessions, avoient imploré les secours de César, & celui-ci, commençant à manquer de vivres, se retiroit vers leur Capitale, lorsque les Suisses, trompés par cette marche qu’ils prenoient pour une retraite, osèrent l’attaquer. Le lieu où est aujourd’hui bâti Cussy-la-Colonne[114], fut célèbre par la première bataille & la première victoire de César dans les Gaules ; les Suisses furent vaincus, & leur perte fut fi considérable, qu’ils fuirent vers Langres, au nombre de cent trente mille seulement. César poursuivit aussi-tôt les restes de cette immense émigration, & les réduisit à capituler. Les conditions furent qu’ils retourneroient dans leur pays, où ils ne rentrèrent qu’au nombre de cent dix mille. Ce font ces échappés au glaive des Romains, qui ont formé ta de ta nation Helvétienne, nation libre, & l’une des plus magnanimes qui soit sur le globe.

Cette victoire rendit le nom de César célèbre, & les armes Romaines, devenues si redoutables, furent de nouveau dirigées contre un autre ennemi des Gaulois, qui, implorant César comme leur protecteur, l'invitoient à devenir leur maître ; car ce Général qui avoit ses vues, ne négligeoit aucune occasion d'abattre les ennemis etiangers, afin que la terreur de son nom les contînt, & les empêchât de le troubler dans la conquête qu'il méditoit.

L'ambition, aussi exaltée au nord qu'au midi de l'Europe, faifoit alors germer le même destein dans la tête d'un Allemand. Ariovifce, c'est le nom de cet ambitieux, méditoit la conquête des Gaules lorsque la victoire de César le plaça a cote de lui : ces deux Chefs ne se méconnoissoient pas, ils avoient été jusque-là liés des nœuds d'une amitié & d'une estime apparente, César avoit fait déclarer ce Roi Germain allié du peuple Romain ; mais cet allié devint un ennemi dès qu'il fut un voisin, ce sur-tout un voisin redoutable. Invité par les Auvergnats ce les Sequanois à prendre part dans leurs querelles contre les Eduens, il passa le Rhin d'abord avec quinze mille hommes, combattit, rétablit l'équilibre, & bientôt, seconde d'un plus grand nombre de guerriers, fit pencher la balance en faveur de ses aiiiés ; les Eduens. vaincus à la bataille d'Amagetobrie[115], furent contraints de souscrire à la loi du vainqueur, ils donnèrent des otages, & payèrent un tribut ; si quelque chose put les consoler de leur désastre, ce sut le sort de leurs ennemis qui devint plus à plaindre encore que le leur. Arioviste, à la tête de cent vingt mille hommes qu'il avoit introduits dans leur pays, en prit une partie, & étendit sur l'autre sa domination barbare, de forte que les vainqueurs & les vaincus gémissoient également fous fa tyrannie.

Depuis quatorze ans que ce Prince étoit entré dans les Gaules, il n'avoit eu d'autre demeure que la tente ; étendant sans cesse ses Colonies, transportant en quelque façon la Germanie dans les Gaules, tenant continuellement ses troupes en haleine par une vie dure & militaire, les Gaulois ne l'envisageoient que comme un vautour qui se dispose à fondre sur fa proie ; ils ne se trompoient pas, la conduite & les préparatifs du Roi Germain annonçoient assez ses projets ; ils touchoient à leur exécution, lorsque les députés des Gaulois, complimentant César sur sa victoire, lui dénoncèrent ce nouvel ennemi. Divitiacus, Chef des Druides d'Autun, parla

avec beaucoup de véhémence contre la tyrannie de cet étranger, il s'étendit sur les plaies qu'il avoit faites à sa Patrie, l'alliée des Romains, sur le danger ou éroient les Gaules, de finit par implorer la protection des armes Romaines.

Il n'en falloit pas tant pour décider César à attaquer un Prince qui ne pouvoit être que son ennemi, dès qu'il avoir les mêmes projets de conquête ; cependant, voulant conserver les dehors d'une alliance simulée, il lui fit demander une entrevue : Arioviste répondit fièrement que s'il vouloir parler à César, il iroit le trouver, qu'il falloit que César en fit autant. César ne répliqua à une réponse aussi hautaine, qu'en envoyant des Ambassadeurs qui lui déclarèrent, au nom de Rome, qu'il eût à rendre aux Eduens leurs otages, à cesser toutes hostilités avec eux & leurs Alliés, à ne plus faire passer de Germains dans les Gaules, que c'étoit à ces conditions qu'il devoir conserver l'amitié de la République. La fierté d'Arioviste ne se démentit pas : « de quel droits dit-il aux Ambassadeurs, les Romains viennent-ils me prescrire la manière dont je dois en user envers les nations que la victoire a soumis à mon Empire, est-ce que je m'ingère dans leur Gouvernement ? Allez, répondez à César que le titre d'Allié n'est pas un titre d'exemption de tribut ; l'épée qui l'a imposé aux Eduens, saura le défendre contre les Romains, & s'il ose m'attaquer, il apprendra à ses dépends ce que peut la valeur des Germains.

César marche aussi-tôt, & s'empare de Besançon, mais son armée ne partage pas son courage ; les soldats effrayés des rapports que les Gaulois leur avoient faits des Germains, de leur force, de leur valeur & de leur nombre, sont saisis d'une terreur panique ; César, indigné que des troupes qui marchoient sous lui montrassent de la frayeur, les rappelle bientôt au sentiment courageux dont ils venoicnt de faire preuve contre les Suisses, aussi redoutables que les Germains. Les armées n'étoient plus qu'à six lieues de distance, lorsqu'Arioviste fit demander une conférence ; les deux chefs, accompagnés de dix cavaliers feulement, s'abouchèrent, & ne se séparèrent que plus disposés à en venir aux mains ; la fierté d'Arioviste, qui ne vouloir le céder à personne, ne pouvoit se concilier avec celle des Romains qui ne plioit nulle part. César ne pouvant fléchir l'orgueil

Germanique par sou éloquence, prit le parti de l'abaisser par ses armes ; ce qu'il fit aussi-tôt : quoique les Germains fussent beaucoup plus nombreux, & qu'ils combattissent avec un grand courage, la discipline des Romains & le génie de leur Général les firent triompher : la majeure partie des Germains fut tuée ou noyée dans le Rhin ; Arioviste, après avoir perdu son armée & sa famille, se sauva sur une nacelle ; le malheur des vaincus fut tel, qu'un corps de Suèvres qui venoit joindre Arioviste, voyant sa défaite, se jetta sur les fuyards, & tua une partie de ceux qui s'étoient sauvés au-delà du fleuve. Ainsi, César acheva dans la première campagne deux guerres considérables, éloigna de la Gaule les étrangers qui lui en disputoient la possession ; & : pour se l'assurer, distribua ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanois & des Eduens, qu'il chercha à éblouir sur leur esclavage par le titre fastueux d'allié du peuple Romain.

La terreur des armes de César en imposa aux étrangers, mais les Belges, les plus fiers & les plus belliqueux des Gaulois, ne virent pas sans indignation les Romains dominer dans la Celtique, & camper sur leurs frontières ; le joug imposé à leurs voisins, leur parut un reproche fait a leur valeur, une infraction à l'indépendance des Gaules, & les camps Romains autant d'otages prêts a fondre sur eux. Le danger que court la liberté allume tous les courages, on brûle de se mesurer avec le conquérant, le cri de guerre retentit des bords de la mer aux rives de la Seine & du Rhin : trois cents mille hommes marchent aux Romains. Cette nouvelle réveille toute l'activité de César, il quitte aussi-tôt la Gaule Cisalpine, rassemble ses troupes, & vole au-devant des Belges ; sa célérité prévint leur attaque : pendant que les ennemis unissent les nombreux bataillons de leur ligue, il tient conseil à Sens. Divitiacus, à la tête des Eduens, porte aussi-tôt la guerre chez les Beau-voisins, un des peuples confédérés, & les Rhémois abandonnant la cause des alliés, viennent se rendre s' César ; ils lui offrent des vivres, & lui demandent sa protection ; à ces marques de soumission, ils joignent les détails les plus instructifs sur les forces des leur manière de faire la guerre, & la marche qu'ils tenoient. Les alliés, instruits de leur défection sont de leur pays le théâtre de la guerre, ils se jettent sur Fismes, l'une de leurs principales villes. César accourt les Belges lèvent le siège à la

vue des troupes Romaines, mais c'est pour les combattre : ici l'intention de César n'est point d'en venir à une action, il se contente d'observer l'ennemi, il veut auparavant connoître son nombre & ses talens militaires ; dominant sur cette armée par l'avantage de fa position, il lui en impose autant par son intelligence guerrière que par ses armes ; ce qu'il avoit prévu arriva ; les vivres commencèrent à manquer à cette multitude, la diversion de Divitiacus en rappela une partie à la défense de ses foyers, cette armée s'éloigna à pas précipités, bientôt il n'y eut plus de discipline, les bataillons divisés prenoient en désordre le chemin de leur pays, plus empressés d'arriver qu'occupés de la défense commune : cette retraite ressembloit a une véritable déroute. César, devant qui l'ennemi ne saisoit pas de sautes impunies, fond sur ses troupes épaisses, & les massacre sans résistance ; le carnage dura autant que la poursuite, la nuit seule 1 arreta. Au bruit de cette défaite, Soissons ouvre ses portes au vainqueur, Amiens, Noyon reçoivent ses loix, Beauvais même se rend, ses habitans sont reçus à composition à la prière de Divitiacus, qui devint leur intercesseur auprès & César : ainsi, toute la Picardie & l'Isle de France tombèrent sous les armes des Romains ; le Haynaut seul leur opposa une barrière, ce ne sut que par la plus difficile & la plus sanglante des victoires, que César parvint à la forcer.

Les Nerviens & les Atrébates[116], peuples féroces, issus des Germains, avoient uni leurs étendards, & se proposoient d'être les vengeurs des Gaules : on comptoir dans leur armée soixante mille guerriers, mais ils espéroient plus encore de leur courage que de leur nombie, leur terrain, entre-coupé de haies élevées & epaiíles, leur donnoit beaucoup d'avantage contre la cavalerie Romaine, & même contre linfantene qu'ils forçoient, par la nature du lieu, à combattre divisée & en pelotons. Trop fiers pour souffrir que les Romains fiífenc la première attaque, ils fondirent sur les légions auffi-tôt quelles eurent passé la Sambre ; sans donner le temps à l'ennemi de fortifier un camp, ils l'attaquèrent de tous côtés ; le succès de ce premier choc fut tel, que la cavalerie Romaine fut mile en déroute, & : les fuyards poussés jusqu'aux villes voisines, y annoncèrent la défaite entière de l'armée : un corps de cavalerie auxiliaire de Trèves qui venoit à son secours en fut fi persuadé, qu'il retourna sur ses pas. Les Nerviens & les Atrébates

attaquent aussi-tôt l’infanterie avec la même fureur, & ont d’abord le même succès, plusieurs légions enfoncées & dispersées, les officiers blessés ou étendus sur la poussière, offrent à César le spectacle d’une défaite, mais il lui refioit encore des ressources : elles étoient en lui-même ; il arrache le bouclier d’un soldat, se montre à la tête de ses troupes, les réchauffe du feu de son courage, & leur donne l’exemple en se précipitant sur l’ennemi ; en même temps la dixième légion, ce corps invincible, fond sur lui ; auffi-tôt les destins changent, le champ de bataille, auparavant le théâtre de la gloire des Nerviens, devient leur tombeau, la victoire cesse, & le carnage commence. La race & le nom des peuples du Hainaut furent presqu’éteints dans ce jour ; en moins d’une heure, le glaive des Romains anéantit de dessus la terre jusqu’au nom d’un peuple généreux.

César, vainqueur, poussa ses conquêtes jusqu’au Rhin & à la Meuse ; mais ce fut au prix d’une seconde victoire. Les Attuatiques, alliés voisins des Nerviens, habitant alors la partie basse de la contrée qui fut depuis appelée Toxanderie, & qui a été le berceau de la Monarchie Françoise, marchoient au secours de leurs alliés quand ils apprirent leur malheur. La crainte d’un pareil fort les fit reculer, ils s’enfermèrent dans la plus forte de leurs places[117], joignirent les íecours de l art a ceux de la nature ; mais ces foibles remparts faits de terre, ou de matériaux peu solides, & élevés par des mains inhabiles dans l’art de fortifier les camps, n’inspirèrent aucune crainte à César ; la seul disposition de ses machines suffit pour effrayer les assiégés, qui firent de leurs fortifications le cas qu’elles méritoient quand ils eurent comparé leurs forces à celles des machines Romaines. Ils demandèrent à capituler : César exigea qu’ils le rendissent à discrétion, & qu’ils lui apportassent leurs armes ; ils les jetèrent dans leurs fossés qui en surent comblés, dit fauteur des Commentaires, mais ils n’élevoient ce monceau d’armes, ils ne le rencioient si volumineux que pour mieux tromper leurs ennemis, les endormir à coté d’un peuple désarmé ; car à peine la nuit eut-elle répandu ses ténèbres sur le camp Romain, qu’ils fondirent sur lui armés du fer le plus tranchant qu’ils avoient réservé à dessein. César, toujours également vigilant dans un pays ennemi, étoit sur ses gardes, les assiégés furent battus & repoussés dans la place ; le

vainqueur y entra, & en fit vendre tous les habitans à l'encan : vengeance qui duc paroître humaine au milieu de ces scènes de carnage.

Tandis que César subjuguoít la Belgique, la Celtique-achevoic de recevoir le joug des Romains. Nous avons vu leur Général dominer sur les Sequanois, les Eduens, les Rhémois & les Senonois, il ne manquoit plus à ses conquêtes, dans la Celtique, que la contrée des Armoriques aujourd'hui la Bretagne, & une partie de la Normandie. Cette contrée, formant la pointe du continent qui s'avance au-delà de l'embouchure de la Loire & de la Seine, étoit occupée par différens peuples, qui, au bruit des victoires de César à la vue des troupes de Publius Crassus, l'un de ses Lieutenans, vinrent jurer hommage aux Romains, & leur donnèrent des otages pour sûreté de leur foi. La domination Romaine s'étendit dans les Gaules, après la seconde campagne, sur toute la Belgique & la Celtique, il ne reíloit plus que l'Aquitanique, les conquérans, campés sur les bords de la Loire, en méditoient la conquête lorsqu'ils furent forcés de revenir dans la Celtique, & de cimenter par de nouvelles victoires les fondemens d'une domination mal affermie.

Parmi les peuples qu'une soumission momentanée venoit d'attacher au joug Romain, étoient les Venetes, habitans des côtes de la Bretagne. Vannes, assise sur les côtes de la mer, étoit alors la Tyr de l'Océan Gaulois. Ses vaisseaux qui se traînoient sur les côtes de l'Angleterre & de la mer Germanique, lui inspirèrent une audace qu'elle fit éclater par la détention des Ambassadeurs R.omains, elle se proposa de les garder jusqu'au renvoi des otages qu'elle se repentoit d'avoir donnés. Cette infraction ouvrit la troisième campagne de César : il accourut auíli-tòt du fond de l'Illyrie, fit couvrir la Loire d'une flotte, & descendit en Bretagne avec ses légions. Son active prévoyance fut cause du succès de cette guerre, car les Venetes n'eurent pas plutôt levé l'étendart de la révolte, & résolu d'attaquer les conquerans, qu'ils firent part de leur projet a tous les peuples voisins, & les engagèrent à partager l'honneur. de cette grande entreprise ; la célérité de César déconcerta ces mesures, les Venetes surent réduits à combattre avec leurs seules forces : trop foibles pour lutter sur terre avec la fortune de Rome, ils laissèrent à la difficulté du fol qu'ils habitoient le soin de les

défendre ; les lagunes, les montagnes & les bois, surent les plus grandes difficultés que les Romains eussent à surmonter ; obligés de combattre à la fois contre l'ennemi & contre la situation des lieux, leur génie & leur courage triomphèrent de tout, ils parurent enfin aux portes de Vannes : César, campé sur les bords de la mer, du haut des rochers qui dominent sur cet élément, fut témoin du combat qui décida du fort de la guerre.

Brutus qui commandoit la flotte avoit descendu le sieuve, & étoit venu se présenter devant le port de Vannes ; ses vaisseaux propres à manœuvrer sur une rivière, souvent peu profonde, n'étoient, à proprement parler, que des barques ; les vaisseaux de Vannes n'étoient aussi que des barques, mais plus élevées ; les Bretons, malgré la force & le nombre de leurs navires, & combattant fous les yeux de leur patrie & pour sa conservation, surent battus par un ennemi plus foible à tous égards. & fiant sur la supériorité de leurs vaisseaux, négligeant d'assaillir ceux des Romains, les soldats qui montoient ces derniers coupoient leurs cordages avec de longues faux, & : alors ils tentoient ce que leurs ennemis auroient dû faire, ils couroient à sabordage, & s'emparoient de chaque navire qu'ils attaquoient. Ce trait décèle au premier coup-d'oeil que le soldat Romain étoit bien supérieur alors au Gaulois, & que ce dernier n'étoit pas exercé dans les combats maritimes. Vannes paya chèrement sa légèreté & son inexpérience dans la guerre. Le vainqueur, irrité de sa révolte & de la captivité de ses Ambassadeurs fit périr le Sénat de cette malheureuse ville, vendit ses habitans, de effaça jusqu'aux traces de son ancienne splendeur.

Les habitans de la Normandie & du Perche voyant les Romains aux prises avec les Bretons, voulurent concourir avec ces derniers à la liberté des Gaules. Viridorix, Roi des Unelles, nation qui occupoit le Cotentin, étoit le chef de la ligue ; ne dédaignant aucun moyen de fortifier son parti, il avoit grossi ses troupes de tous les vagabonds qui se trouvoient dans les Gaules ; le laboureur tiré de la charrue, le malfaiteur poursuivi, le citoyen proscrit, le Gaulois irrité par la domination Romaine, marchoient également sous ses enseignes : Sabinus, Lieutenant de César, n'avoit à opposer à cette multitude que sa prudence, & une armée peu nombreuse ; retranché dans son camp, il attendit tranquillement que l'impétuoíité Gauloise vint lui

offrir la victoire, Son espoir ne fut pas déçu. Viridorix méprisant un ennemi qui s'enfermoir, & qui assectoit les dehors de la peur, ne doute plus du succès, sa feule crainte est que fa proie ne lui échappe, il accourt aux retranchemens Romains d'un pas si précipité, que ses soldats sont hors d'haleine en arrivant. Auíst-tòt deux portes du camp s'ouvrent, Sabinus fond sur ces troupes essoufflées, en fait un grand carnage, & poursuit les fuyards. César & lui font instruits en même temps de leurs victoires réciproques, & la Bretagne & la Normandie rentrent ensemble sous le joug des conquérans. L'ambition des Romains ne voyoit plus à acquérir que la Gaule Aquitanique, & le pays des Morins situé à l'extrémité de la Belgique. César ne pouvoit rester tranquille tant qu'il voyoit à conquérir. Deux armées prennent la route des pays libres, & vont y porter des fers ; il commandoit la première, & Crassus, fils du Triumvir, conduisoit la seconde. Indigné que les Morins & les Ménapiens, peuples qui habitoient la Flandre & le Brabant, ne voulussent pas reconnoître sa domination, il leur porta la guerre. Ici elle varia comme son génie ; le pays étant couvert de forêts, & entrecoupé de marécages, l'ennemi se cantonnoit dans ces retranchemens naturels ; auíst-tôt César adapte fa méthode militaire à la position des lieux & aux circonstances ; il fait abattre les bois, en fait des forts pour son armée, & poursuivant ainsi Pennemi à mesure que le fol se découvre, il lui prend la majeure partie de son bétail qui faifoit fa richesse. Les malheureux Ménapiens alloient enfin être poussés jusqu'au Rhin, lorsque la saison pluvieuse vint à leur secours, & les sauva pour cette fois. L'activité du Romain étant enchaînée sur ce sol gras & marécageux, il fut obligé d'abandonner son entreprise, il vint camper dans la Normandie, & contenir par sa présence un ennemi inconstant, à peine soumis. CraíTus, de son côté, fit tout plier jusque sur les bords de la Garonne ; il apprend que les Sontiates[118], nation aguerrie, qui avoit combattu contre les Romains, & les avoit vaincus en deux rencontres, se préparoient à le recevoir. Jugeant de l'ennemi qu'il a en tête par ses actions, il redouble de force & de prudence ; aux troupes que lui a donné César, il joint celles des alliés, & celles que peut lui fournir la province Romaine dont il est proche. A la tête de cette armée, il marche aux Sontiates. Ces peuples, en ce jour, ne démentirent pas

leur ancienne valeur ; ils tinrent tête aux Romains, & rendirent long-temps la victoire douteuse : enfin, la fortune de Rome l'emporta. Les Sontiates vaincus, mais non soumis, implorent les secours de leurs allies ; les Cantabres, nation Espagnole, qui étoit de ce nombre, passent les Pyrénées, & se joignent aux débris de l'armée battue. Les chefs Espagnols, plus circonspects, se décident à ne rien donner au hasard, ils se contentent d'assamer l'ennemi, & désobliger à fuir : ce plan commençoit déja à s'essectuer, lorsque Crassus, qui en sentit tout le danger, connut qu'il ne pouvoit éviter sa perte qu'en prenant un parti vigoureux ; il le prit en attaquant le camp ennemi ; sa témérité fut heureuse, les alliés forcés furent exterminés, & le fruit de cette victoire fut la foumisson de l'Aquitaine, à l'exception de quelques villes situées sur les montagnes, que l'hiver défendit contre l'epce des Romains. Alors rien ne méconnut la loi du vainqueur ; sa volonté fut respectée de l'Océan au Rhin, du Rhin à la Méditerranée ; César, en trois campagnes, fit tomber ce colosse, qui, quelques íiecles auparavant, avoit pesé sur une partie de l'Univers.

Les Gaules, tremblantes fous les légions qui etoient dans leur sein, étoient dans un état de paix qui rut bientôt troublé sur le Rhin ; les Usipètes[119] & les Tenctères[120], peuples Germains placés à côté des Suèves, avoient été expulsés par ces redoutables voisins ; ces deux nations émigrantes fuyant les armes du vainqueur, avoient battu les Ménapiens, passé le Rhin, & pénétré dans les Gaules du côté du Brabant. Le succès de leur invasion appartenoit en partie à la haine que les Gaulois portoient aux Romains, & à la protection secrète qu'ils accordoient aux émigrans ; ces dispositions n'échappèrent pas au génie pénétrant de César, aussi lorsque ces peuples lui proposèrent de leur accorder une patrie dans les Gaules, & de les prendre à fa solde, il leur répondit qu'il ne souffriroit jamais qu'ils s'établissent au-delà du Rhin, & il leur ordonna de le repasser, & de se joindre aux Ubiens que les Suèves attaquoient, & qui, par cette jonction, feroient plus en état de résister à l'ennemi commun. Cette proposition ne pouvoit pas s'accorder avec le dessein de ces peuples, qui n'y répondirent qu'en attaquant la cavalerie de César. Les Romains essuyèrent dans cette première rencontre l'échec le plus ignomimieux qu'eussent encore éprouvé

leurs armes, huit cents cavaliers Germains réduisirent à une fuite honteuse cinq mille des leurs. César, plus frappé des fuites d'un pareil combat que de la perte qu'il y avoit faite, employa toutes ses ressources, appela à son aide jusqu'à la perfidie ; les ennemis lui ayant envoyé des Ambassadeurs, il les retint, & marcha droit à leur camp ; les Germains surpris ne firent qu'une foible résistance, une partie fut massacrée dans la fuite, & l'autre fut noyée dans le Rhin ; le vainqueur irrité, & voulant estrayer les Allemands qui passeroient le fleuve par le fort de leurs compatriotes, étendit fa vengeance jusque sur leurs femmes & leurs enfans, il les fit massacrer dans leur fuite par fa cavalerie, qui eut l'inhumanité d'exécuter cet ordre atroce. Ces deux hordes d'émigrans qui avoient fait l'espérance des Belges, furent presqu'exterminées dans un seul jour. Ce coup attéra à la fois les Gaulois & les Germains, & César toujours plus actif, même après la victoire, profitant de la consternation générale, passa le Rhin sans opposition, il enchaîna le fleuve par un pont, & fut le premier des Romains qui parut en armes sur l'autre rive ; la terreur le devançoit : au bruit de son arrivée, plusieurs nations lui demandèrent son alliance, & lui donnèrent des otages ; les Sicambres qui avoient attiré ses armes, se cachèrent dans leurs forêts : le vainqueur, pendant dix-huit jours, brûla leurs habitations & ravagea leurs terres à son aise : il repaíla ensuite le fleuve sans conquête à la vérité, mais après avoir imprimé aux nations Germaniques une telle crainte, qu'elles ne le troublèrent plus guère dans la conquête & la possession, des Gaules.

Les Gaulois, dans la campagne suivante, appelèrent à leur tour la trahison & la perfidie, il ne manqua à leur succès qu'un degré de plus pour faire de leur pays le tombeau des Romains ; le feu de la révolte couvoit dans ces provinces ; les habitans de Chartres avoient massacré leur Roi, ou leur chef Tasget dévoué aux Romains ; ceux-ci envoyèrent une légion pour venger fa mort. Le Général des Eduens entreprit de se soustraire à leur domination ; Dumnorix, c'étoit son nom, étoit frère de Divitiacus, il commandoit la cavalerie d'Autun, & accompagnoit César, qui menoit à son expédition d'Angleterre toute la noblesse des Gaules ; car il lui paroissoit plus utile de l'associer à ses exploits, que de la laisser fomenter des révoltes

dans les provinces. Dumnorix, à la vue du conquérant prêt à s'élancer sur une terre étrangère, sentit réveiller toute son ambition ; le moment ou il feroit occupé à combattre en Angleterre, lui parut propre à le chasser des Gaules ; il pria César de le dispenser de se hasarder sur un élément auquel il n'étoit pas fait ; il allégua jusqu'à la religion d'un vœu contraire qu'il avoit formé. César qui connoissoit le langage des fourbes & la marche de l'ambition, qui redoutoit le courage & l'inquiétude de ce chef, n'eut garde de lui accorder sa demande. Alors l'Eduen le voyant prêt à l'embarquer, partit sans congé. César, sentant tout le danger de ce départ, fit courir après lui un corps de cavalerie, avec ordre de l'amener mort ou vif. Dumnorix atteint répondit fièrement qu'il étoit libreta que sa République n'étoit pas soumise à une volonté supérieure. On lui fit voir qu'il n'y avoit plus de volonté dominante dans les Gaules que celle de César ; il sut tué sur le champ, ta sa cavalerie reconduite au lieu de l'embarquement.

Les habitans de Trèves manifestaient une mauvaise volonté constante à l'égard des Romains ; César les soupçonnant d'entretenir des correspondances avec les Germains donna la principale autorité dans leur ville à Cingetorix qui lui étoit dévoué au préjudice d'Indutiomare qui en avoit joui : ce dernier dissimula, & profitant de l'expédition de César en Angleterre, alla souffler le feu de la révolte dans l'esprit d'Ambiorix, Roi des Eburons[121], & versa dans son cœur la haine implacable qu'il nourrissoit contre les Romains.

César, de retour de son expédition d'Angleterre, avoit distribué ses légions dans dissérens quartiers d'hiver ; la disette des vivres, occasionnée par la sécheresse de l'été, l'avoit forcé à cette division toujours dangereuse dans un pays nouvellement soumis : sa prudence, malgré le revers qu'il éprouva, ne fut cependant pas en défaut ; connoissant le caractère indomptable des Belges, il plaça dans leurs provinces seules son armée, composée de huit légions & cinq cohortes. Ces cinq cohortes & la dernière des légions surent portées à l'extrémité de la Gaule, entre le Rhin & la Meuse, pays alors habité par les Eburons. Dans l'appréhension que ces différens corps ne fussent attaqués, il porta la prévoyance jusqu'à rester

dans les Gaules tant que les fortifications de ses camps ne seroient pas entièrement achevées.

Un peuple bra.ve, terrassé par des armes d'une trempe supérieure, frémissant de sa défaite, doit faire trembler son vainqueur lors même qu'il le tient renversé sous lui, parce qu'il doit soupçonner qu'il va appeler la trahison à son aide, & suppléer à ses forces par cette ressource ; aussi les Romains, pour s'être trop fiés sur leurs succès, & pour n'avoir pas assez craint le désespoir des vaincus, payèrent de leur sang la leçon qu'ils reçurent de craindre encore même après la victoire. Ambiorix, ce Roi des Eburons, dont la haine avoit été ranimée par celle d'Indutiomare contre le conquérant des Gaules, assembla secrètement ses troupes, & fondit à l'improvide sur le camp des Romains ; mais ces guerriers qui ne se laissoient guère surprendre, le repoussèrent avec courage alors il eut recours à la fraude qui le servit mieux ; il représenta aux Romains qu'il n'avoit pris les armes qu'à la sollicitation de sa nation ; que les fentimens de reconnoissance qu'il confervoit des bienfaits de César, & d'amitié envers Sabinus leur chef qui avoit été son hôte, l'engageoient à faire tenir à ce dernier un avis salutaire ; que la Gaule entière étoit en armes ; que chaque peuple devoit attaquer la garnison Romaine qui campoit sur son territoire ; que les Germains, appelés au secours de la confédération Gauloise, avoient passé le Rhin, & seroient en présence avant deux jours ; que le seul parti convenable au salut des premiers, étoit le prompt abandon de leur camp, & leur jonction avec la légion la plus prochaine.

Ce conseil spécieux dicté en apparence par l'amitié, mais donné par un ennemi sous les armes, partagea le camp en deux sentimens difFérens. Sabinus & Cotta, Lieutenans de César, ne l'envisagèrent pas du même coté ; Sabinus, plus crédule & moins ferme, fut d'avis de le suivre ainsi qu'une partie des Officiers ; l'autre se rangea à l'opinion de Cotta, qui soutint avec fageíie qu'on ne devoit pas prendre conseil de ses ennemis. Malheureusement l'opiniâtreté de Sabinus triompha ; les soldats abandonnent les retranchemens qui faifoient leur salut ; Ambiorix qui les voit défiler, les compte comme autant de victimes qu'il va immoler à fa haine ; il les laisse s'enfoncer à deux mille pas du camp dans une vallée

étroite dont les coteaux se trouvèrent tout-à-coup hérissés par les troupes placées en embuscade, ce fut ce lieu qu'il marqua pour être le terme de leur gloire & de leur vie. Après s'être long-temps défendu contre des ennemis supérieurs par le nombre, & la position des lieux, Sabinus toujours crédule eut encore la faiblesse d'aller, malgré ion Collègue, s'aboucher avec Ambiorix qui le fit massacrer sur l'heure. La mort de Cotta fut plus digne d'un Romain, il combattit avec un courage invincible, & expira sur le champ de bataille. Les soldats Romains sans chefs, accablés de blessures, réduits à un petit nombre, eurent encore le courage de regagner leur camp, 8 de s'y défendre jusqu'à la nuit ; cet essort de ces troupes généreuses ne fut pas le dernier. Eclairées sur leur malheur & sur le fort qui les attendoit, elles bravèrent la fortune & leur vainqueur en s'entretuant pendant la nuit ; il n'échappa de cette légion & de ces cinq cohortes que quelques fuyards, qui, portant au camp de Sabinus la nouvelle de ce désastre, y firent prendre les précautions les plus sages & les plus courageuses pour se garantir contre un sort pareil.

Ambiorix eut acquis une gloire immortelle sans la lâche perfidie qu'il employa, car il fit tout-à-la-fois dans cette journée l'office de Capitaine & de soldat, vengea sa patrie de la tyrannie des Romains, & les poursuivit avec une activité qui leur eût été fatale, st elle n'eût pas été en opposition à celle de César. Il arriva austi-tot que la nouvelle de sa victoire chez les Attuatiques[122], il étoit suivi de ses troupes : son éloquence guerrière, son succès récent les déterminent, ils se joignent à lui ; le lendemain, il apparoît dans le Hainaut chez les Nerviens ; la révolte éclate de toutes parts & il fond, à la tête d'une armée nombreuse, sur la légion de Cicéron, frère de l'Orateur : cette légion, campée sur le sol où est actuellement Tournay étoit dans une parfaite sécurité lorsqu'elle vit fondre cet orage imprévu. Les soldats qui étoient hors du camp surent massacrés, & ceux qui étoient dedans surent attaqués avec une impétuosité qui eût réussi, si ils n'eussent pas eu un chef aussi habile à prendre un parti prompt, que courageux dans le danger ; Cicéron repoussa l'assaut avec une valeur qui ne se démentit pas pendant les jours fuivans : autant ce chef mettoit de génie à fortifier son poste & à se maintenir dans ses

retranchemens, autant Ambiorix, qui redoutoit l'arrivée de César, mettoit d'ardeur à les emporter ; sa pénétration, le désir de vaincre, lui firent imiter ses ennemis, il devint leur émule dans l'art d'attaquer les places, justice que lui rendit César lorsqu'il lui eut fait lever le siége. Rebuté par la résistance qu'il éprouve, il abandonne le redoutable costume des combats, & prend de nouveau celui de la perfidie, il tient à Cicéron le langage avec lequel il avoit séduit Sabinus, lui réprésente les mêmes dangers, lui offre les mêmes sûretés pour se retirer, & lui annonce de plus le désastre de Cotta & Sabinus. Le Tribun plus Romain encore à la nouvelle du désastre de ses citoyens, & à la vue du danger, lui répond fièrement que c'est à César qu'il saut s'adresser, que les Romains n'attendoient pas pour prendre un conseil, qu'il sortît de la bouche de l'ennemi.

César instruit à Amiens du danger de sa légion, vole à son secours avec sept mille hommes, Ambiorix prend auíîi-tôt son parti, & s'avance pour le combattre ; la présomption toujours funeste aux habitans des Gaules, perdit ce chef & son armée. César, à la vue des troupes nombreuses qu'il avoit en tête, se retrancha & donna des marques d'une frayeur simulée. Les Gaulois aussi-tôt abandonnent l'avantage de leur poste, escaladent le camp Romain, ceux-ci en sortent en même-temps, & fondent sur eux, la victoire fut complette ; César joignit Cicéron le même jour, vit avec admiration sa belle défense, & les travaux des Gaulois ; leur attaque avoit été si vive, & la défense si belle, qu'à peine comptoir-on parmi les assiégés un homme sur dix sans blessures. La oie que reffentoit César d'avoir délivré sa légion, fut remplacée par la plus vive douleur lorsqu'il apprit le malheur de Sabinus ; il jura de tirer une vengeance éclatante d'Ambiorix, d'Indutiomare & des Eburoris, le premier échappa seul à ce vœu sanguinaire.

Pendant qu'Ambiorix poussoit vivement les Romains, Indutiomare avoit repris son autorité dans Trêves, en étoit sorti à la tête d'une armée qui menaçoit d'exterminer la légion de Labienus, campée sur le territoire des Rhémois ; il avoit pris ses mesures, & donné ses ordres pour assaillir ce camp le lendemain, lorsque la nouvelle de la victoire de César, remportée le matin, arriva le soir jusqu'à lui ; il décampa aussi-tôt, & ramena ses troupes à Trêves. Cette retraite ne fut pas la feule ; à la nouvelle de la défaite de

Cotta & de Sabinus, toutes les puissances Gauloises, croyant qu'il ne falloit plus qu'un effort pour briser le joug Romain, coururent aux armes : on vit en même-temps ces conquérais attaqués dans le Hainaut, dans la Champagne, dans la Beausse, dans la Bretagne & dans la Bourgogne ; mais l'insurrection n'étant pas générale, & les Romains étant secondés par des alliés puissans, tels que les Eduens, les Rhémois & Vercingentorix, chef des Auvergnats, gendre d'Indutiomare, ils calmèrent la rébellion aussi promptement qu'elle s'étoit manifestée. César battit Ambiorix ; Indutiomare abandonna Labienus à la nouvelle de la victoire de César, & l'armée de Bretagne se dissipa à la même nouvelle ; mais Indutiomare, retiré à Trêves, eut honte d'avoir moins fait pour la cause commune qu'Ambiorix, & contre un ennemi moins puissant ; il rassemble de nouveau son armée, l'augmente de toutes les forces qui sont en son pouvoir, & marche en Champagne. Cingetorix, qui veilloic au salut des Romains autant que l'autre à leur destruction, fit assembler toute la cavalerie qu'il put trouver parmi les partisans des Romains ; ce corps auxiliaire fut reçu dans le camp de Labienus. Son ennemi, fier du nombre de ses troupes, prit pour timidité la prudence avec laquelle il s'enfermoit dans ses retranchemens, & paya de sa tête sa présomption ; car Labienus étant venu fondre à l'improviste sur son armée, après avoir recommandé de ne s'attacher qu'à lui, obtint dans le même moment la victoire, la tête du chef ennemi qui lui fut apportée après le combat. Cet évènement ramena la tranquillité dans le nord des Gaules pendant l'hiver, il ne resta en armes que les Carnutes[123] & les Sénonois.

César agissant en maître des Gaules, tint à Paris les Etats-Généraux. Cette ville renfermée à cette époque dans les bras de la Seine, sortit de la fange & des marais sur lesquels elle étoit construite, pour jouer le premier rôle qu'elle a toujours conservé depuis dix-huit cents ans : sa position la fit alors choisir, & lui assura une splendeur qui ne cessera que lorsque, devenue une tête trop pesante pour cet Etat qu'elle commence à écraser par fa grandeur & son luxe, elle tombera d'elle-même ; ou lorsqu'un Souverain, voulant animer tous ses Etats à la fois, partagera le principe vital concentré en cette ville énorme, & la divisera entre plusieurs capitales. Dans cette Assemblée générale, la première qui ait été tenue, parurent tous les peuples

de la Gaule, a l’exception de ceux de Sens, de Chartres & de Trèves ; il n’en résulta que la connoissance plus profonde que les Gaulois acquirent de leur esclavage ; & les mesures secrètes qu’ils prirent alors pour s’en affranchir, comme la suite le prouvera.

La sixième campagne s’ouvrit contre les Senonois & les Carnutes ; Accon, chef des premiers, voulut envain les mettre en état de défense dans leurs villes, il ne put lui-même pourvoir à la sienne ; il fut arrêté pendant que ses concitoyens donnoient des otages, & imploroient la clémence du vainqueur, sollicitée en leur faveur par les Eduens ; les Rhémois rendoient le même service aux Carnutes ; alors le sentiment de la vengeance guida sans obstacle les Aigles Romaines contre Ambiorix & les Eburons.

Ce chef étoit aux mains avec Labienus : le Lieutenant de César fortifié par la jonction de deux légions, que son Général lui avoit envoyées, observoit les mouvemens des ennemis depuis la défaite & la mort d’Indutiomare, lorsqu’il lui tomba sur les bras une armée formidable. Ambiorix, après avoir ranimé le courage de Trèves abattu par le dernier échec, avoit joint ses forces aux siennes, suscité contre les Romains une partie des peuples de la Belgique & les Germains. Un vallon, creusé par une rivière qui le traversoit, séparoit les deux armées ; Labienus ayant appris que les Germains étoient prêts à faire leur jonction, désiroit de combattre avant leur arrivée, & y parvint en provoquant par une fuite simulée la témérité d’Ambiorix ; il descend dans le vallon pour courir après fa prétendue proie. L’armée Romaine tombe du haut de son poste sur l’ennemi, & remporte sur lui une victoire signalée : Ambiorix se sauve dans la forêt des Ardennes ; les Germains qui avoient passé le Rhin, reprennent le chemin de leur pays, & Trèves tombée au pouvoir des Romains, est remise à Cingetorix. Sur ces entrefaites César arrive avec le projet d’exterminer Ambiorix avec les Eburons, & de châtier l’audace des Germains qui avoient passé le Rhin en faveur de ses ennemis.

Il passe le Rhin, s’assure de l’amitié des Ubiens, & marche contre les Suèves, mais ils ne l’attendirent pas ; ils se retirèrent au fond de la forêt Noire auprès des Cherusques que ce rempart séparoit d’eux ; César 5 après avoir ravagé une seconde fois leur pays, coupe la partie de son pont qui

regardoit la Germanie, & laisse subsister l'autre avec un fort, & une garnison comme une verge menaçante pour la Contrée opposée. Au massacre des habitans, à l'incendie des Bourgs, on reconnoît qu'il est dans le pays des Eburons ; mais la victime après laquelle soupiroit sa vengeance, lui échappe. Ambiorix, surpris dans un château situé au milieu des bois, se sauve à leur faveur en abandonnant à la rage & à l'avidité du vainqueur tout ce qu'il a de plus cher : César le fait poursuivre, le fait demander à tous les peuples voisins ; il divise son armée en trois corps, & laisse Cicéron dans le camp de l'infortuné Cotta avec tous les bagages : ces mesures menaçantes, sa célérité, ses ravages, ne lui paroissent pas encore proportionnés â son ressentiment, il craint qu'une nation odieuse ne lui échappe à la faveur des forêts qu'elle habite ; il appelle tous les voisins ; il invite les Germains eux-mêmes au massacre : l'avidité fait taire tout autre sentiment ; tout s'arme contre les malheureux Eburons, ils n'ont plus d'asyle contre des alliés qui connoissent leurs retraites, ils sont rayés du nombre des nations Gauloises, & Cativulcus, l'autre Roi de ce peuple infortuné, tenant la coupe du poison qui va le précipiter au tombeau, maudit son Collègue, & sa haine opiniâtre qui avoir fait le malheur de fa patrie.

Pendant que les Romains immolent tant de victimes â leur vengeance, les Ministres de leurs cruautés s'apprêtent à les traîner eux-mêmes sur l'autel, ou ils font ces sanglans sacrifices. Les Sicambres, appelés pour la destruction des Eburons arrivent dans le cours de leurs meurtres au pied des retranchemens qui renferment les bagages des Romains, ils préfèrent tout d'un coup le butin le plus riche, & fondent sur le camp. Les Romains surpris réussirent à la vérité à défendre leurs remparts, & à en repousser l'ennemi, mais les soldats qui sont dehors, ont le fort des Eburons, & tombent fous le fer des Germains, qui, dans leur soif insatiable pour le sang, répandent indifféremment celui des amis & des ennemis ; César, après cette punition d'une vengeance outrée, ramène ses troupes à Rheims, où il tint une seconde Assemblée générale. La clémence n'en sut pas le résultat, la tête d'Accon, Auteur de la révolte des Senonois, tomba sous la hache d'un Licteur aux yeux des députés. Détestans alors leur vainqueur, indignés de leur esclavage, ils vont répandre dans leur pays la

rage dont leur cœur étoit plein : nous allons en voir les terribles effets dans la campagne suivante.

Après tant de succès si constamment obtenus, après tant d'ennemis vaincus, après six ans de victoire, dans le moment où César croit jouir de sa conquête, elle est prête à lui échapper, la querelle des deux peuples va de nouveau être remise à la décision de l'épée. On va esquisser cette campagne mémorable qui sut la septième des Romains dans les Gaules, cette campagne de sang qui fit de la patrie de nos pères leur tombeau, & qui anéantit à jamais l'antique liberté des Gaules. Nous avons vu jusqu'ici les estorts opiniâtres & constans des peuples de la Belgique contre le joug Romain ; les peuples de la Celtique & de l'Aquitaine vont figurer à leur tour sur le théâtre de la guerre, toutes leurs forces sont rassemblées, le grand ressort de la nation est tendu, & sa détente va presque repousser les Romains jusqu'en Italie ; la Gaule alloit être libre sans le génie & le courage de César ou plutôt sans les destins qui vouloient tout asservir à cet homme extraordinaire, jusqu'à sa patrie.

A peine César fut-il parti pour l'Italie, que les chefs des Gaulois qui s'etoient abouchés aux Etats de Rheims, s'assemblèrent avec le plus grand secret, car c'étoit dans les solitudes des forêts du pays Chartrain ou des environs ; la, ils déplorèrent les malheurs de leur patrie, gémirent sur leur servitude, & sur la mort d'Accon, & resolurent de faire un dernier essort pour recouvrer leur liberté, ou de périr les armes à la main ; Vercingentorix de Clermont, ce gendre d'Indutiomare, donc le père avoit tenu le premier rang dans les Gaules, & avoit commandé dans l'Auvergne, y assista : on se sépara après cette résolution secrète, & les Carnutes se chargèrent de donner le signal de la révolte.

Ce signal sut annoncé par le son de la trompette, & par le massacre des Romains dans *Genabum*[124], la nouvelle en fut portée à l'instant dans toute la Gaule ; Vercingentorix l'apprit le jour même dans Clermont, situé à plus de cinquante lieues de l'endroit ou s'étoit passé ce premier acte de guerre : on ne sera pas étonné de la promptitude de cette nouvelle, quand on saura que les Gaulois, dans l'attente des grands évènemens, plaçoient des hommes de distance en distance sur la cime des montagnes, & comme ils avoient la

voix très-forte, la parole suivant la chaîne arrivoit en peu de temps à son extrémité. Vercingentorix aussi-tôt se met en armes, après quelques débats se rend le maître de Clermont, s'en fait proclamer Roi, envoie des Ambassadeurs à tous les peuples de la Celtique & de l'Aquitaine, pour les engager à l'union à laquelle ils avoient consenti dans la dernière assemblée. Tous accèdent à son invitation ; toute la Gaule, à l'exception d'Autun & de Rheims, s'arme contre les Romains, & Vercingentorix, d'un consentement unanime, est proclamé chef de la confédération. Le nouveau Roi des Gaules partage aussi-tôt son armée, en donne une partie à Lucteric, l'un des Princes du Quercy, auquel il commet la défense de l'Aquitaine, tandis qu'il marche avec l'autre division en Berry.

Lucteric oblige les peuples de l'Aquitaine à se déclarer pour lui. Il s'assure de leur fidélité par des otages, & des succès de la campagne par la réunion de leurs forces. A la tête d'une puissante armée, il marche droit à la province Romaine, & se propose d'attaquer Narbonne ; Vercingentorix, de son côté, entre en Berry. Les peuples de cette province appellent à leur secours les Eduens ; ceux-ci se mettent en campagne, mais aussi mal disposés pour les Romains que les Berruyens, ils se retirent sans vouloir passer la Loire, alléguant des prétextes frivoles ; les autres, pendant cette retraite, font leur composition avec Vercingentorix, & augmentent ses forces par leur jonction.

César, à cette nouvelle, accourt de l'Italie, se jette dans Narbonne, rassure la province menacée, & ranime le courage des Romains ; voyant le danger aussi grand qu'il étoit, il mesure son plan sur son étendue ; aux légions qu'il a dans les Gaules, aux troupes que lui a fourni Pompée, il joint celles de ses gouvernemens d'Illyrie & de la province Romaine ; il appelle à son secours ces féroces enfans du Nord, ces Germains belliqueux endurcis aux combats, il en forme un corps qui, guidé par son génie, va devenir le plus sûr instrument de ses victoires ; suivi de l'insanterie la mieux disciplinée, & de la cavalerie la plus redoutable, il va chercher le rival que lui opposent les Gaules : ce rival n'étoit point indigne de lui ; son plan de campagne, ses conseils, les talens qu'il déploya dans ses campemens, le choix de ses Lieutenans, sa valeur, enfin la conduite de cette guerre, tout annonce qu'il

étoit digne du titre qu'on lui déféra, & qu'il ne lui manqua, pour laisser un grand nom, que d'avoir un autre ennemi que César.

Lucleric se retira en Aquitaine, & César, malgré la rigueur de l'hiver, se fraye un chemin à travers les neiges, & pénètre jusque dans l'Auvergne ; les peuples alarmés appellent auífi-tôt Vercingentorix ; il quitte le Berry & vole au secours de sa patrie ; César content de cette diversion, laisse son camp sous la conduite de Brutus, passe en Dauphiné, y rassemble les troupes qu'il y avoit laissées, & va rejoindre les deux légions qu'il avoit à Langres ; pendant qu'il marche jour & nuit, il roule dans son esprit les moyens de retenir sous son obéissance les peuples Gaulois, qui ne sont pas encore déclarés ; il passe par Autun, espérant dissiper, par sa présence, les mauvaises intentions qui fermentoient dans le cœur des principaux habitans dont ce chef prévoyant se défîoit ; il joint ses légions à Langres, y rassemble celles qui étoient épaisses dans la Celtique, & vient fondre sur le Berry à la tête de cette formidable armée. Il s'assure de Sens, où il laisse une forte garnison, & arrive devant *Novodunum*[125] après s'être emparé de Château-Landon & d'Orléans. Déja les habitans de la ville assiégée capituloient lorsque l'armée de Vercingentorix parut. Ce Prince assiégeoit Gergovie, l'une des places appartenantes aux Eduens, lorsqu'il apprit l'irruption de César en Berry, il marcha sur le champ a lui, & rompit la capitulation par son arrivée ; il se donna aux portes de la ville un grand combat de cavalerie ; les Gaulois combattant sous les yeux de leur chef, & pour la délivrance d'une de leurs villes, alloient vaincre lorsqu'un bataillon Germain, envoyé par César, donna la victoire aux Romains, les vaincus regagnèrent leur camp ; la place, prix du combat, demeura aux Romains qui marchèrent d'un pas rapide contre Bourges.

Vercingentorix les suivit, réfléchissant à la célérité, aux reíîources, aux avantages qu'avoit eus le Général Romain, il sentit que la méthode qu'on avoit employée jusqu'alors étoit vicieuse, il proposa à ses Officiers de la changer, d'adopter une nouvelle manière de faire la guerre, & de lui donner pour base la prudence ; à l'éloignement de toute action décisive, il voulut qu'on joignit le ravage des campagnes, seul moyen de triompher des ennemis par la disette & la misère : ce conseil si juste fut execute avec tant

de rigueur, que plus de vingt villes, & une multitude de villages, furent brûlés. Les Romains, campés sous une ville forte, vaillamment défendue, manquant de tout, n'avoient pas même l'eípoir de pourvoir à leurs besoins en forçant le camp ennemi ; car Vercingentorix, fidèle à son plan de défense, savoir assis sur des hauteurs environnées de marais. Dans cette position avantageuse, il bravoit les Romains, & sembloit veiller au salut de la ville. Dans cette triste conjoncture, le soldat Romain fut plus invincible que jamais ; il triompha de la íaiíon, de la faim, de la persidie de les alliés, des attaques des assiégés, & de la cavalerie du camp. Sa persévérance & son courage surent récompenses par la prise de la ville, qui fut enfin emportée d'aísaut sous les yeux des Gaulois ; les habitans furent p ailé s'au fil de l'épée ; à peine en réchappa-t-il huit cents, auxquels le camp de Vercingentorix servit d'asile. Ce coup consterna les Gaulois, & ne fit qu'accroître le crédit de leur Roi, parce que c étoit contre son avis, qu'on avoit soutenu ce siége.

César, après ce succès, fit marcher Labienus contre les peuples qui font au-delà de la Seine, & vint assiéger Clermont, la Patrie de Vercingentorix. Ce dernier y accourut, se campa avec la prudence qu'il avoit montrée à Bourges ; pour cette fois elle fut récompensée, il eut la gloire de sauver sa Patrie, & d'en faire retirer l'ennemi ; César, jusque-là invincible, après avoir été repouíîé avec perte dans un assaut, & avoir livré deux combats de cavalerie, où Vercingentorix combattit avec un avantage égal, passa la Loire, de alla rejoindre Labienus à Sens.

Pendant qu'il faisait cette jonction, tout réussissoit à Vercingentorix ; Teutomatus, l'un des Rois de l'Aquitaine, étoit venu le joindre à la tête d'une armée, les Eduens avoient rompu avec les Romains. Préférant le joug national à une domination étrangère, ils avoient fait alliance avec le Roi des Gaules ; leurs Généraux Viridomarus & Eporedorix s'étoient emparés de Nevers, & avoient fait main-basse sur les richesses & les provisions des Romains qui y étoient renfermées ; non-feulement César avoit perdu un riche dépôt, & les secours de cette puissance, mais l'un & l'autre étoient employés contre lui ; les Envoyés de Vercingentorix ayant ranimé le courage de toutes les nations Gauloises, & amené leurs Députés à Autun, où

ce Prince fut de nouveau proclamé Généralissime de la confédération Celtique, & fut reconnu en cette qualité de tous les peuples de la Gaule, hors ceux de Langres & de Rheims qui tenoient encore pour les Romains.

Heureusement pour César, Labienus étoit à Sens quand il arriva. Ce Général étoit de retour de son expédition contre les Parisiens & les Sénonois ; les Armoriques qui habitaient Rouen, vinrent au secours des deux peuples attaqués, pendant que les Beauvoisiens y marchoient d'un aune côté. Camulogenus, Roi de Rouen, à qui on avoit déféré le commandement, se campa si avantageusement, qu'il rendit inutile la valeur Romaine ; le superbe quartier, connu aujourd'hui sous le titre de marais, l'étoit véritablement alors ; le chef Gaulois, couvert par ce rempart, brava les inutiles travaux des Romains sur un fol sans consistance. Labienus ne s'opiniâtra pas à consolider un terrain aussi mouvant, il marcha à Melun dont il s'empara, delà revint à Paris ; la révolte des Eduens, la retraite de César, lui firent penser à la sienne : il la fit en si bon ordre, que les ennemis ayant osé l'attaquer, perdirent la bataille & leur chef. Après cette victoire, il se rendit à Agendicum[126], où étoient tous les bagages des Romains ; il fit sa fonction avec César 5 & celurci ayant réuni toutes ses forces, ne pensa plus qu'à se faire jour à travers les armées Gauloises pour regagner la province Romaine, comme le seul asyle qui lui fût ouvert, tant ses affaires parurent désespérées dans un moment.

Vercingentorix, après avoir détaché deux corps, dont l'un devoit attaquer le Dauphiné, & l autre le Languedoc, se mit en marche à la tête d'une nombreule armée, ses succès l'enivrèrent, & lui firent abandonner la sagesse du plan auquel il les devoit ; il représenta aux yeux des Gaulois, les Romains moins comme un ennemi qui se retiroit, que comme une proie qui leur échappoit, il les exhorta à ne pas laisser perdre l'occasion d'exterminer une puissance qui alloit de nouveau sortir de ses foyers pour les subjuguer si on l'y laissoit rentrer. Ce conseil s'accordoit trop bien avec le caractère du peuple qu'il commandoit, pour n'en être pas suivi : on court après l'armée Romaine qui traversoit en bon ordre le pays de Langres, pour se rapprocher de la province Narbonnoise, qui s'étendoit jusqu'à la Franche-Comté. Cette armée étoit la plus nombreuse que Rome eût encore employée

dans les Gaules ; celle des ennemis ne l'étoit pas moins, aussi ne balancèrent-ils pas à attaquer ; ce fut sur les bords de l'Armanfon[127] que se livra cette bataille, cause de tous les malheurs de Vercingentorix, il la perdit ; sa cavalerie, dans laquelle il avoit la plus grande confiance, fut mise en déroute par la formidable cavalerie Allemande, & l'armée vaincue se retira sous les murs d'Aliíe, capitale des Mandubiens[128], nation dépendante des Eduens ; des le lendemain César paroît, il examine la ville située sur une montagne escarpée de tous côtés, il juge au premier abord qu'elle est imprenable ; mais faisant attention que l'armée des Gaulois est enfermée dans ses murs avec Vercingentorix, il consdère attentivement le local ; & la position des lieux augmentant son audace naturelle, il prétend finir la guerre d'un seul coup, il forme aussi-tôt le projet de prendre la ville, l'armée & les Princes Gaulois qu'elle renferme ; il entoure la place d'un retranchement d'onze mille pas d'étendue. A la vue de cet ouvrage menaçant, Vercingentorix tente de nouveau le fort des armes : les Romains, occupés à défendre des ouvrages imparfaits & étendus, en auroient peut-être été chastes sans le choc de la cavalerie Allemande, qui défit encore la cavalerie Gauloise ; Vercingentorix. repoussé dans la ville, prit aussi-tôt son parti, mais en patriote & en vrai guerrier, il commanda aux cavaliers de sortir de la place pendant la nuit, avant que les lignes des Romains fussent achevées, d'aller chacun dans le lieu de leur demeure, & d'en amener tout ce qui étoit en état de porter les armes ; que pour lui son dessein étoit de s'enfermer dans la place, & de la défendre, ainsi que la liberté des Gaules, jusqu'à la dernière extrémité.

A peine la cavalerie sut-elle sortie de la ville, qu'elle alla répandre l'alarme dans les Gaules, & solliciter des secours en faveur de Vercingentorix ; tous les peuples sarment à l'envi, la liberté anime tous les courages, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, & huit mille chevaux viennent tenter un dernier effort fous les murs d'Alise, un seul mois avoit suffi pour tous ces préparatifs, tant l'honneur national a toujours été puissant chez ce peuple.

Vercinsentorix & César, dans cet intervalle travailloient chacun de leur coté ; les travaux du Romain avoient fait voir à son ennemi la faute qu'il

avoit commise en combattant, & en s’enfermant ensuite dans une place forte à la vérité par son élévation, mais peu fournie de vivres, environnée de rivières & de vallées qui se prêtoient aux fossés, de aux retranchemens dont son ennemi l’entouroit ; en effet, quiconque verra les lieux, malgré les révolutions qu’ils ont éprouvées, jugera qu’il étoit facile à Vercingentorix de faire sa retraite à l’aide des vallons, des hauteurs & des forêts dont ce sol étoit entrecoupé, & de se retirer chez les Eduens, dont le pays étoit d’un accès encore plus difficile : il crut remédier à ce qu’il n’avoit pas fait, en faiíant entrer dans la ville les provisions & les grains qui échappoient à la vigilance des Romains, avant que le cercle des retranchemens fût fermé.

Il n’en étoit pas de même de César, dont le génie beaucoup plus vase se proposa auffi-tôt de tirer tout le parti possible de la faute de son ennemi. Redoutant ses sorties, & ne craignant pas moins les attaques des Gaulois qu’il s’attendoit à voir arriver au secours, il forma des retranchemens qui ont, avec juste raison, passé pour un chef-d’œuvre. Ces lignes étoienc défendues par un fossé de quinze pieds de profondeur, il étoit rempli d’eau par le gonflement des rivières arrêtées par des digues dont on voit encore les vestiges[129] ; le boyau étoit surmonté d’un rempart de douze pieds, de étoit précédé par des puits & des fosses placés de distance en distance ; un fossé plus profond encore entouroit la ville, & ces fortifications étoient défendues par des tours. Assuré de la force de ses retranchemens, César attendoit que l’armée des Gaulois vînt se briser contre eux, & que la famine lui amenât Vercingentorix.

Elle faifoit les plus grands ravages dans la place, le désespoir qui l’accompagne avoit déja enfanté de ces délibérations atroces qui font frémir d’horreur. Critognatus, l’un des plus grands seigneurs d’Auvergne, proposa de subvenir au défaut de vivres en mangeant les Mandubiens, qui n’étoient pas en état de porter les armes ; il cita l’exemple de ses ancêtres, qui en avoient usé de la sorte dans la guerre contre les Cinabres & les Teutons, & finit par dire que quand même il n’y auroit pas d’exemple de pareilles actions, la liberté de sa patrie, & le bien de la cause qu’ils défendoient, l’exigeoient dans cette occasion ; les Gaulois étoient naturellement humains, l’affreuse proposition de l’Auvergnat les fit frémir,

mais leur courage, leur haine contre les Romains, surmontèrent la nature & le sentiment, & il fut arrêté qu'on auroit recours à cet horrible expédient si le secours attendu différois Cet arrêté étoit une inspiration du désespoir, un accès de rage, dont les Gaulois, intérieurement, cherchoient à éviter les suites ; car, autant pour alléger la place, que pour soustraire à leurs regards tous objets de tentation, ils expulsèrent les Mandubiens, & ces malheureux errants entre les murs de la ville & le camp de César qui les fit repousser, expirèrent en maudissant également les Gaulois & les Romains.

Enfin le secours tant désiré arriva ; aux cris de joie que poussèrent les assiégés, le cœur de César tressaillit ; sur le point de risquér le tout, à l'approche du moment qui alloit décider du sort des Gaules & du sien, son courage redoubla, & jamais il ne fut mieux servi par son génie ; il donne les ordres les plus précis, distribue les postes selon les talens de ses officiers ; & du haut d'une éminence, il embrasse d'un coup-d'oeil toute la Scène ; semblable au génie de la guerre, il préside sur tout le camp, & porte par-tout la victoire avec lui. la formidable armée des Gaules, commandée par Comius Roi d'Arras, Viridomarus, Eporedorix, Généraux des Eduens, & Vergasillaunus, cousin du Roi d'Auvergne se déploie autour des fortifications Romaines, & les attaque avec fureur ; les trois premiers chefs qui avoient servi fous César, étoient des ennemis aussi redoutables par leur valeur que par leur expérience. Vercingentorix tombe du haut d'Alise sur les retranchemens, & y donne l assaut de son côté, pendant que les Gaulois les attaquent de l'autre ; les Romains animés d'un courage invincible, défendus par les fortifications les plus meurtrières pour les aífaiilans, résistent à tout, il ne leur falloit pas moins que la force de leur position contre des ennemis à qui la faim, l'honneur & le désir de vaincre ou de périr, faisoient braver la mort. Les lignes de César, du côté de la ville s'étoient si fortes & les approches si dangereuses, que les assiégés, malgré leur courage, ne faisoient que des efforts impuissans, périssoient dans les foliés, ou expiroient sur les pieux cachés en terre, car le Romain qui avoit pressenti tout ce dont le désespoir les rendroit capables, avoit multiplié les dangers de leur coté, & caché la mort par-tout sous leurs pas ; déja le jour commençoit à bailler, & les attaques des Confédérés qui avoient commencé à midi, se

renouvelloient avec plus de fureur encore. César, dont la cavalerie avoit combattu une partie de la journée, rassembla la cavalerie Allemande, & la fit tomber en gros escadrons ferrés sur celle des ennemis. Ce coup fut celui de la victoire ; les Gaulois enfoncés prirent la fuite, & furent poursuivis jusqu'à leur camp.

Cette première assure décida du fort des autres ; elle soutint le courage des Romains, & abattit celui de leurs ennemis : ils passèrent la journée suivante à former un nouveau plan d'attaque, de l'exécutèrent au milieu de la nuit, sur la partie des lignes la plus éloignée. Marc-Antoine de Trébonius, qui y commandaient, s'y défendirent avec vigueur, quoiqu'ils eussent assaire aux assaillans de à Vercingentorix, qui avoit dirigé son attaque de ce côté. Ce combat nocturne étoit plus l'effet de la fougue que de la prudence des Gaulois, car s'ils avoient peine à se défendre pendant le jour des dangers qui entouroient les lignes, comment pouvoient-ils espérer d'y échapper pendant la nuit ; aussi en furent-ils la victime. Après avoir laissé une partie de leurs plus braves combattans dans les fossés creusés & dans les piéges tendus autour des lignes, ils rentrèrent clans leur camp avec le jour. Le mauvais succès de ces attaques ne rebuta pas les confédérés ; ils résolurent de faire une dernière tentative, fous la conduite de Vergasillaunus, que les liens du sang devoient rendre plus ardent à la défense de Vercingentorix. Ce nouveau chef, secondé des meilleures troupes, assaillit les retranchemens du côté du septentrion. L'intrépidité de ses íoidats, la diversion que fit Vercingentorix mit pour un moment les Romains en danger, & leurs lignes à la veille d'être forcées, lorsque César envoya Labiénus au secours de Réguíus & d'Antistius, Tribuns des deux légions, qui défendoient le poste attaqué ; il y marcha lui-même, & fixa la victoire. Sédulius, Roi de Limoges y fut tué ; Vergasillaunus fut pris : ses soldats poursuivis jusque dans le camp, y répandirent l'essroi, & aussi¬ tôt cette nuée d'ennemis se dissipa ; les Romains en tuèrent ou prirent la majeure partie dans cette fuite. Cette journée décida du fort des Gaules, & les fit tomber en entier dans les mains de César. Nous avons vu dans les siècles derniers, le même évènement se renouveller dans le Nouveau Monde, lorsque les Mexicains, poursuivant Cortès qu'ils avoient

forcé à la retraite, vinrent perdre dans la vallée d'Ottomba, leur liberté & leur empire.

A la vue de cette déroute, Vercingentorix sentit tout son malheur. La famine, plus puissante encore que César, mit à ses pieds la garnison d'Alise. Ce vainqueur entouré de ses officiers, & assis devant son camp, se fit rendre les armes par les chefs des vaincus, & les retint pour servir à la pompe de son triomphe, ce jour de deuil pour les Gaulois, témoins de l'humiliation de leur Roi traîné après le char de son vainqueur. Tous les prisonniers surent distribués aux soldats, à l'exception de ceux d'Autun & d'Auvergne, que le Romain, aussi habile politique que grand guerrier, se proposoit d'employer à conquérir les esprits de leurs concitoyens, comme il avoit conquis leur pays. Il les leur rendit sans rançon : cette générosité eut un effet aussi prompt qu'utile, car ces deux nations vaincues par les armes & par les bienfaits, surent soumises sans retour. César, après cette mémorable campagne, divisa ses troupes dans les provinces, & passa l'hiver à Autan pour façonner au joug cette Métropole des Gaules.

Les mouvemens que fit la Gaule après cette campagne, ressemblèrent plutôt aux convulsions d'un-corps agonisant, qu'aux efforts vigoureux d'une nation guerrière : la tête du colosse frappée de la foudre, les membres tombèrent aussi-tôt. Les peuples du Berry furent les premiers qui attirèrent les armes du vainqueur, & qui plièrent aussi-tôt qu'ils virent les Aigles. Les Carnutes attendirent que César fût de retour à Autun pour recommencer les hostilités ; mais le vainqueur marche contr'eux, s'empare d'Orléans, ravage leur pays, & en chaste leurs troupes. A peine finissoit-il cette seconde expédition, que les Rhémois viennent implorer son secours contre les Beauvoisiens, austi-tdt César marche au nouvel ennemi qu'on lui indique. Corbeus, leur chef, Général expérimenté, arrête l'activité des Romains par un campement avantageux ; mais voyant Trébonius, Lieutenant de César, prêt à tomber sur les derrières de son camp, il fait sa retraite : César lui coupe le chemin, l'ennemi lui échappe encore à la faveur des feux qu'il fait allumer, & qui dérobent pour un moment sa fuite aux yeux des Romains ; mais leur Général ayant redoublé d'activité, & l'ayant atteint, la querelle se termina par un sanglant combat où Corbeus &. ses meilleurs soldats furent

tués. Toute la Belgique reçut la loi du vainqueur, hors Liége & Trêves, qui ouvrirent ensuite leurs portes à Labienus, après avoir perdu une grande bataille.

Il s'en faîloit de beaucoup que l'Aquitaine fût aussi soumise. Les Généraux qui avoient survécu aux combats précédens, unis par le malheur de leur patrie, & le ressentiment de leurs défaites, avoient rassemblé une armée plus redoutable par le courage que par le nombre. Ces chefs étoient Dumnacus, Roi de Poitiers ; Lucterius, connu par ion invasion dans la province Romaine ; Drapés, Général de Sens, qui avoit fait main-basse sur les bagages des Romains, après la victoire d'Ambiorix, & avoit secondé Accon dans la rébellion de cette ville.. Ils attaquèrent d'abord Limoges. Caninius, Lieutenant de César, vint au secours ; les confédérés marchent à lui, & attaquent son camp ; il ne réussit qu'à le défendre, lorsqu'une autre armée parut, sous les ordres de Fabius ; aussi-tôt Dumnacus lève le siège & gagne la Loire ; il est joint par les Romains, au moment ou il cherche à passer le fleuve. Les Gaulois conduits à la charge par des officiers braves & expérimentés montrèrent ce qu'ils auroient pu faire s'ils eussent commencé la guerre avec autant d'ordre & de valeur qu'ils la finissoient. Deux fois leur cavalerie joignit celle des ennemis, deux fois elle la repoussa ; après un rude combat, la victoire alloit se déclarer en leur faveur, lorsque les légions tombant à l'improviste sur leur infanterie, en firent un tel carnage, qu'il n'en échappa que cinq mille hommes. Lucterius & Drapés, supérieurs à leur mauvaise fortune, même après cette défaite, marchent à la tête de ces foibîes débris, contre la province Romaine ; ils veulent se venger chez leurs ennemis, des maux qu'ils ont faits à leur Patrie, lorsqu'arrêtés dans leur marche, ils prennent une autre résolution : Lucterius, aussi habile dans les négociations qu'à la tête d'une armée gagne les habitans d'*Uxellodunum*[130], s'empare de la place ; & la voyant propre, par son assiète & la force de la garnison, à soutenir un long siége, il se propose d'en faire un dernier rempart a la liberté de sa nation. Instruit par les malheurs du siège d'Alise, où il s'étoit trouvé, il ne voulut pas, comme Vercingentorix, réduire toute la guerre à un seul point, en s'enfermant dans la ville : posté, ainsi que Drapés, sur les montagnes voisines, ces deux chefs, qu'on peut, à

juste titre, appeler les derniers des Gaulois, rassemblent de nouvelles forces, & viennent exhaler fous les remparts de la ville le dernier soupir de la liberté ; ils furent vaincus en voulant ravitailler la place, & tombèrent l'un & l'autre au pouvoir de l'ennemi : Drapés fait prisonnier sur le champ de bataille, se laissa mourir d'inanition ; & Lucterius, livré par trahison, servit au triomphe de César. Ce Romain fut témoin du siège mémorable que soutint la ville : les assiégés lui firent payer chèrement fa victoire, la dernière qu'il remporta sur les Gaulois, mais elle ne fut pas, de son coté, marquée du sceau de la clémence ; il fit couper les mains à tous les soldats de la garnison : cette cruauté abattit celles de la révolte, mais a imprimé une tache ineffaçable à fa gloire. Alors tout le Continent Celtique fut fournis, sans réserve, à la domination Romaine. Car nous allons voir dans un moment comment Marseille, qui avoit appelé la désolation & la guerre sur cette terre qui lui avoit donné un asyle, en fut la victime à son tour ; & comment elle tomba elle-même fous l'épée qu'elle avoit dirigée contre les Gaulois.

Si on cherche les causes de cette surprenante conquête, on les trouvera dans la division des Gaulois, dans la discipline de leurs ennemis, dans leurs troupes réglées, dans leur vie dure, dans la connoissance profonde de la Tactique, & sur-tout dans le génie & l'ambition de leur chef, ambition dont les Gaulois furent bien vengés par tous les maux qu'elle causa aux Romains eux-mêmes,

DE LA DOMINATION ROMAINE

DANS LES GAULES.

JUSQU'À L'APPARITION DES FRANCS.

INTRODUCTION.

LES preuves de l'Histoire varient comme les Siécles & les Arts ; les temps en ont chacun de particulières, propres à instruire sur les espaces qu'ils ont remplis ; c'est à l'Ecrivain à les choisir, à les classer dans leur ordre, à les présenter dans leur fuite & dans leur expression naturelle : plus il remonte aux temps éloignés, plus son travail est difficile, & moins ses moyens sont abondans, il doit, dans cette disette, se contenter & matériaux rares, mais sûrs, plutôt que d'avoir recours à une abondance fautive & hasardée : la vérité de l'Histoire s'applaudira plus de quatre ou cinq monumens expressifs, que de mille citations & autorités copiées les unes sur les autres, ou avancées légèrement. Les *Traités* historiques appuyés sur des faits, les récits constatés par des monumens, ont bien une autre autorité, doivent jouir

d’une confiance bien plus distinguée, que ceux qui Il ont que des relations & des traditions pour base ; leur incertitude, leurs contradictions doivent engager l’Historien jaloux d’apposer le sceau de la vérité" sur ses écries, à avoir recours à des preuves plus assurées, lorsqu’il peut se les procurer.

Ces preuves, à la vérité, sont d’une recherche plus difficile ; mais pour parvenir au vrai, qui est le but de l’Histoire, il faut moins chercher à écrire qu’à assurer des faits, qu’à rapporter les preuves de leur existence : chaque Siècle3 chaque Empire, chaque Contrée, comme on f a dit, a les siennes ; il n’est question que de les trouver : on l’a fait à l’égard des Celtes, dont l’histoire est fondée, en partie, sur les monumens que renferme la terre sur laquelle ils ont vécu. On va suivre la même marche[131] par rapport aux Romains, & faire l’historique de leur domination dans les Gaules, d’après les monumens qu’ils y ont laissés pendant leur règne.

Ces monumens d’un peuple glorieux, brillant par les Arts, hardi à entreprendre les plus grandes choses, serviront comme de texte à ce volume ; c’est sur les médailles fur-tout, sur leurs sujets & leurs légendes, qu’on en fondera l’historique : on répondra en cela au désir de ce peuple, qui a tout fait pour que sa gloire lui survécût. En faisant frapper tant de pièces, en traçant sur elles chaque évènement avec le burin, son intention a été de les faire passer aux races futures, & de les instruire tout-à-la-fois des choses qu’il a faites, & du règne sous lequel elles sont été ; ce qui est parfaitement indiqué par les médailles, qui portent l’empreinte du Prince d’un côté, & de l’autre le sujet qu’elles sont chargées de transmettre à la Postérité.

L’histoire des Romains dans les Gaules peut se lire sur les médailles qu’ils y ont laissées : st on pouvoit en rassembler toute la suite, & en former une collection, dont chaque pièce sormeroit un anneau de la chaîne historique, on en auroit une connoissance entière. Ce plan, qui pourra s’exécuter un jour, ne peut encore pleinement remplir notre but, parce qu’il y a eu sous le règne de certains Princes une grande quantité de revers dissérens, dont plusieurs manquent encore. Dans le nombre des médailles que j’ai recueillies, j’ai été assez heureux pour en trouver d’expressives sur

les évènemens de leur siècle, de rares, d’inconnues même : dans ce nombre, il n’en est cependant que très-peu qui fervent à mon dessein, & qui aient le double mérite de figurer dans l’Histoire Romaine, & d’instruire sur celle des Gaules.

LE Gaulois qui, dans son impétuosité, avoit renversé le Trône d’Alexandre, & la puissance de Rome naissante, plioit une tête docile sous le joug de cette dernière ; le Conquérant dont le génie embrassoit les moyens qui assurent la victoire & qui conservent la conquête qui en est le prix, choisit ceux avec lesquels on fonde de longues dominations sur une terre étrangère. Connoissant les hommes à l’instar de l’intelligence qui est au-dessus d’eux, il sentit que les liens les plus forts sont ceux qui attachent les cœurs. Ce plan généreux dans l’exécution duquel la politique n’eut pas à combattre son caractère enclin a la bienfaisance, sut exécuté d’une manière qui répondit à la grandeur de ses vues, & en prépara la réussite. Sa main se plut à répandre des bienfaits sur cette même contrée qu’il avoit inondée de sang. L’assurance & la félicité succédèrent à la crainte & au malheur. Le Gaulois, dont l’ame étoit neuve & sensible à la vertu se passionna en trouvant dans son terrible vainqueur un cœur paternel, un maître généreux. Le sentiment de sa reconnoissance s’éleva en raison de sa surprise ; il échauffa ion cœur, déja plein d’admiration pour lui, l’attacha d’une manière inviolable à son sort ; & ce sentiment constant dans les troupes Gauloises valut à ce chef, qu’elles affectionnoient, l’Empire de l’Univers, & vengea leur patrie du triomphe de Rome, en la soumettant elle-même au conquérant, qu’elle avoit déchaîné contre les Gaules.

Ce vainqueur des Gaules, que sa grandeur de son succès enhardit à le devenir de la terre, ne sit pas gémir les Provinces conquises sous des impôts dont le poids n’eût fait qu’aggraver leur servitude ; il les allégea au point que le Celte, qui en sentit la diminution, douta de la perte de sa liberté : ses chefs accueillis & traités avec distinction, regrettèrent moins leur premier gouvernement. Le conquérant ne borna pas là ses bienfaits, il ambitionna la gloire d’être le bienfaiteur de l’humanité ; il éclaira les vaincus avec le

flambeau de la philosophie ; sa main accoutumée aux entreprises hardies osa déchirer le bandeau de la superstition & du fanatisme ; il fit retirer des Prêtres, jusqu'alors sourds aux cris de la nature ; il éteignit les bûchers & renversa les autels qui attendoient des victimes humaines ; il proscrivit ces sacrifices barbares outrageans tout-à-la-fois la nature & la religion, institués dans le silence de la raison & les accès de rage du fanatisme ; il sut le Gelon des Gaulois, il arrêta leur sang dès que l'épée fut rentrée dans le fourreau, & ferma jusqu'aux plaies de la superstition.

Ces moyens ne furent pas les seuls que lui suggéra sa prudence ; il associa le peuple conquérant au peuple conquis ; il entreprit de les réunir & de les fondre dans un seul. Les Colonies Romaines[132] répandues dans les Gaules servirent son projet, & produisirent le double avantage de rapprocher les deux peuples, & d'arrêter les progrès de la révolte par une place qui en imposât dans la Province : la division qui affoiblit les grandes Puissances n'échappa pas à sa politique, il l'employa adroitement en donnant la liberté à des Cités soumises à de plus considérables ; il se créoit tout-à-la-fois dans ces murs, fiers d'une ombre de liberté, des amis & des ressources. Quatre légions répandues chez les Belges contenoient cette nation belliqueuse, & servoient de barrière contre les Germains ; quatre autres, distribuées chez les Eduens, occupoient le centre, & tenoient en respect ce peuple puissant. Ce moyen ne sut pas celui qui servit le moins à entretenir l'ordre & à étouffer la voix de la révolte. Les esprits belliqueux, pour qui la guerre étoit un besoin, furent incorporés dans ses légions ; & la Noblesse, toujours redoutable par fa bravoure, fut associée aux périls du conquérant : dix mille hommes tirés de son sein, formant une excellente cavalerie, secondèrent ses entreprises ; la gloire qu'ils y trouvèrent leur fit fermer les yeux sur leur servitude & la politique de leur chef.

César vit le succès répondre à des mesures aussi justes, &. les Gaules, tranquilles pendant son absence, lui laissèrent le champ libre pour se mesurer avec Pompée ; car pendant que ces deux rivaux se saisoient une guerre dont le monde entier devoit être le prix, les peuples du Beauvoisis ayant osé lever l'étendard de la révolte, furent aussi-tôt réprimés par le Tribun Albinus, & forcés à rentrer sous le joug : leur exemple n'eut pas

d’imitateurs ; les Gaulois, spectateurs du combat de César & de Pompée, & favorisant le premier, attendoient, avec tout l’univers, quelle aìloit être l’issue de ce grand évènement, lorsque César, agité des fureurs de la guerre civile, & courant exterminer ses ennemis en Espagne, arrive devant Marseille. Seule elle n’est point entraînée par son ascendant, & prend librement son parti entre lui & Pompée ; elle croit être d’un poids dans la balance du monde encore en équilibre entre ces deux rivaux ; elle ferme ses portes à César, & : reçoit sous ses yeux Domitius, le Lieutenant de Pompée. César frémissant de courroux, assiège aussi-tôt cette ville audacieuse ; déja la campagne est ravagée, les bois sacrés des Druides servent aux travaux du siége, une flotte se rassemble sur le Rhône, & César parc pour l’Espagne. Il est de retour, il a vaincu ses ennemis, l’Espagne est soumise. La victoire n’avoit pas attendu son arrivée pour se déclarer devant Marseille.

Rrutus, son Amiral, ayant descendu le Rhône avec douze galères, dont la construction avoit été aussi rapide que l’ordre, y en joignit six-autres qu’il surprit aux Marseillais. Malgré cet avantage, la flotte de ces derniers, réunie à Toulon avec celle de Nasidius, Amiral de Pompée, étoit encore bien supérieure, mais les deux divisions ne combattirent pas avec une égale valeur. Les Marseillois, qui combattoient pour leur liberté, pour le salut de leur ville, attaquoient avec un courage égal à celui des Romains qu’ils avoient en tête ; pour la flotte auxiliaire, qui avoit moins d’intérêt au combat, elle n’agit que foiblement, & gagna le large sans perdre un seul vaisseau, au lieu que Marseille en perdit neuf, dont quatre furent pris, & cinq furent sumbmergés. Brutus, maître de la mer, ferma le port aussi-tôt, & Trebonius pouffa le siège avec ardeur. Marseille, après avoir tout fait pour l’honneur & la liberté, & tout risqué pour la cause de Pompée son bienfaiteur, étoit enfin réduite aux abois, lorsque César, vainqueur de l’Espagne, se présenta une seconde fois devant ses portes. Pressée par la force & la faim, elle subit la loi qu’il lui dicta ; il lui enleva son trésor & ses vaisseaux, & borna sa vengeance à ne lui accorder qu’un pardon que le mépris sembla lui arracher en disant que les habitans n’en étoient redevables qu’à la gloire de leur ville, & au mérite de leurs ancêtres. Ils

n’en avoient cependant guère dégénéré s’ mais ils avoient piqué l’amour-propre de César, & cette passion offensée le rendoit injuste.

Le Dictateur, vainqueur de tant de peuples, succomba sous la trahison : la mort de cet homme, à jamais célèbre, n’apporta aucun changement dans le fort des Gaulois, ils s’étoient familiarisés avec leurs chaînes ; entraînés par le torrent des prospérités du conquérant, captivés par les qualités, subjugués par son génie, ils donnèrent des regrets à sa mort, & des éloges à sa mémoire ; la preuve en existe encore sur cette terre après un silence de dix-huit cents ans ; le sang qu’il y répandit s’en est effacé, & la gloire y a laissé des monumens reconnoissables aujourd’hui, par les restes des bâtimens, des chemins, des colonnes[133] & des médailles[134] qu’on rencontre ; ces dernières sur-tout, fruit de la reconnoissance & d’une volonté libre, sont autant de preuves des hommages que nos pères rendirent à sa mémoire.

La mort de César fut un coup terrible, la commotion qu’il excita se fit sentir dans les trois parties du monde ; pendant que les Triumvirs, d’un côté, Brutus & Cassius, de l’autre, remettent en question ce qui avoit déja été jugé entre César & Pompée, & ce que l’épée du premier avoit décidé, les Gaules, d’abord vexées par les troupes d’Antoine, de Lépidus & de Munatius Plancus, enfantent des armées pour la servitude de Rome, & la puissance de ses tyrans. La cause la plus juste succomba une seconde sois dans la Grèce. Brutus & Cassius, ses défenseurs, périrent sur-le-champ de bataille de Philippes, & la liberté s’ensévelit pour toujours dans le tombeau de ces deimeis Romains. Antoine, le héros du Triumvirat, renouvela, dans la division de l’Empire, le spectacle répété dans tous les partages, ou le plus puissant a le meilleur lot. Il eut pour le sien, l’Onent & les Gaules.

Parmi les horreurs de la guerre, au milieu de ces scenes de sang & de dévastation, Lyon prit naissance ; subitement élevée au confluent de la Saône & du Rhône, cette ville devint, dès son berceau, la métropole des Gaules » *Munatius Plancus*, plus recommandasse par sa fondation que par les victoires les plus célèbres, étoit alors gouverneur de la Celtique ; frappé de la position avantageuse du lieu, guidé par le désir du bien & l’honneur de sa place, il expia la part qu’il avoit eue dans les guerres civiles, en élevant les fondemens de la cité qui devoit coopérer au bonheur des peuples,

comme point central de leur commerce. Son choix a été justifié par l'évènement, & suivi d'une nombreuse population, à qui son nom doit être cher aujourd'hui. La ville sut d'abord bâtie sur la montagne, position préférable aux yeux des Gaulois ; elle est insensiblement descendue sur les bords des deux rivières, & les a couverts des beaux quais qui les dominent ; mais cette marche a été a'uísi lente que celle des siècles, & a varié selon les évènemens & les intérêts du commerce. Le sentiment de la reconnoissance de Lyon, envers son fondateur, doit s'étendre jusque sur Vienne, car c'est de cette ville qu'est sorti Pestai m qui a rempli ses premiers murs. Ses habitans, chastes de leurs foyers par les Allobroges[135], qui avoient profité de la confusion de la guerre civile, pour satisfaire leur haine ou leur goût pour le brigandage, erroient sur les bords du Rhône, lorsque le Proconsul leur tendit une main secourable, leur donna une nouvelle patrie, & en fit la tige précieuse d'un peuple, dont l'activité & l'industrie devoit un jour mettre à contribution tous les autres de l'univers.

Les Gaules avoient déja changé de maître, la passion d'Antoine, pour Cléopâtre, les lui avoit fait perdre ; Octave s'en étoit saisi, les vœux des Celtes, dévoués au nom de César, Pavoient favorisé, l'éloignement de son collègue occupé de ses plaisirs & de la guerre contre les Parthes, avoit rendu cette entreprise facile ; l'amour de la liberté étoit tellement éteint dans le cœur des Gaulois, que leur conquête, qui, vingt ans auparavant, avoit coûté neuf années de guerre, cent combats, & la perte de plus d'un million d'hommes, fut renouvelée par Octave, sans effusion de sang ; & la Gaule fut tellement attachée à sa domination, qu'elle y resta pendant plus de cinquante ans, sans interruption. Cette soumission étoit le fruit de la politique de César, qui avoit habilement façonné les Celtes au joug Romain : son successeur entra dans ses vues, se servit d'abord des mêmes moyens, & en confia l'exécution à un homme qui excelloit à combattre & à gouverner.

Agrippa, ce Romain digne des beaux temps de la République, à qui on ne peut reprocher que son attachement au tyran de sa patrie & d'avoir prostitué son épée à la lui asservir, développa dans ces contrées, rheureux génie dont la nature l'avoit doué ; il les couvrit de monumens, d'établissemens

utiles, & y rendit son nom célèbre, par les effets de sa bienfaisance & la gloire de ses armes[136] ; à ses. ordres, ces grandes voies Romaines, dont nous voy.ons encore avec admiration les superbes débris, s'échappent de Lyon, lieu de sa résidence, comme d'un centre commum, coupent la Gaule, établissent les communications, & portent, au premier lignai, les armées d'une province dans une autre ; pendant qu'il trace d'une main ces routes majestueuses s' qui s'étendoient comme autant de liens sur ce pays, il consolide, de l'autre, rétablissement des Colonies, & travaille à en augmenter la force & le nombre, en y introduisant jusqu'à des peuples Barbares. Ce fut à ce système que Cologne dut ses premiers fondemens, comme on va le voir.

Les Suèves[137], qui avoient osé disputer les Gaules à César, & qui avoient combattu pour leur possession, sous leur Roi Arioviste, étoient encore le plus puissant des peuples qui habitât de l'autre côté du Rhin : leurs voisins, les Ubiens[138], gémissoient fous leur oppression, ils avoient déja imploré la protection de César ; le courroux du Romain s'étoit ranimé au nom d'un ennemi avec qui il s'étoit mesuré, il avoit passé le Rhin, poursuivi les Suèves, ravagé leur pays, & vengé les Ubiens. Ces peuples guerriers crurent avoir trouvé, plusieurs années après, le moment de la vengeance contre l'ennemi qui leur avoit attiré ce terrible orage, ils sondent sur les Ubiens, & dévastent les terres de leur domination. Ces derniers recourent de nouveau aux Romains, Agrippa franchit le Rhin, chasse les Suèves. Soit que la position de cette nation l'exposât à de fréquentes attaques, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elle eût été plus utile aux Romains sur l'autre rive du fleuve, Agrippa la séduisit par l'apparence d'un intérêt simulé, lui persuada de passer le Rhin, de mettre cette barrière entr'elle & ses ennemis ; elle accepta la proposition, & de libre qu'elle étoit sur une des rives du fleuve, elle devint su jette sur l'autre ; sa gloire se borna à défendre les frontières des Gaules pour les Romains, dans l'espaee qui s'étend depuis Bonn jusqu'à Nuys, elle habita les murs de Cologne dont le Proconsul jeta les premiers fondemens, & qui depuis porta son nom, sous le titre de Colonie d'Agrippine, lorsqu'Agrippine, mère de Néron, l'eut augmentée & embellie.

Il eut, dans le même-temps, une autre guerre à soutenir, mais qui ne produisit point de nouveaux sujets aux Romains. Les Gaulois Aquitains, qui avoient plusieurs Seigneurs puiíians, dont quelques-uns descendoient de leurs anciens Rois, leverent, pour un moment, les étendards de la liberté, mais ils surent abaissés aussi-tôt. Agrippa, aussi actif que grand homme de guerre, les battit, rétablit dans leur province le calme avec le joug qu'ils avoient voulu repousser, & reprit les projets qu'il avoit formes pour le bonheur des Gaules ; il en avoit déjà effectué plusieurs[139], lorsqu'il fut rappellé par Auguste, qui l'opposa tour-à-tour comme un bouclier invincible, aux Baroares, a Sextus Pompée, à Lépidus, à Marc-Antoine.

Pendant que ce Général vainqueur sur terre & sur mer, accumuloit, sur la tête de son maître, les Diadêmes des tiois parties du monde, les Suèves & les Morins[140] entreprirent, les uns de venger leurs injures, & les autres de recouvrer leur liberté, mais ils échouèrent également dans leurs projets ; Caius Carinas, Préfet de la Gaule Belgique, vainquit & soumit les Morins, la victoire l'accompagna également contre les Suèves ; ses succès surent récompensés du triomphe dont il partagea l'honneur avec Auguste, l'an 725 de la fondation de Rome.

Auguste jugea à propos, trois ans après, de se charger de l'administration des Gaules ; son but étoit d'y établir un gouvernement roulant, à l'instar de ces machines qui vont d'elles-mêmes après la première impulsion ; il entroit encore dans ses projets, d'affermir son autorité, de connoître à fond le pays & ses ressources, & de soumettre l'Angleterre ; il arriva dans les Gaules, suivi d'une armée pour leur exécution. Ils furent tous effectués, à l'exception de la conquête de l'Angleterre, les troupes qu'il destinoit à cette expédition, ayant été employées à la guerre qu'il eut à soutenir contre les Asturiens & les Cantabres[141] ; guerre sanglante & terrible, ainsi que toutes celles que soutint la généreuse nation Celtibérienne[142], & dans le cours de laquelle Rome eut besoin de toutes ses forces, de sa fortune, & de la valeur d'Agrippa. Résidant à Narbonne, il veilloit à la sois sur la guerre d'Espagne & sur le gouvernement des Gaules ; il fit une opération qui doit être la base de toute administration éclairée, & qui doit se renouveler dans un état après chaque révolution ; ce fut le dénombrement des

hommes & des terres ; la répartition des impôts se fit en raison des connoissances qu'on venoit d'acquérir ; & bientôt, ce qui n'est que trop ordinaire à la suite d'un cadastre, on employa ces mêmes connoissances contre les sujets, en les surchargeant de nouveaux subsides. Le Gaulois, à ce coup, sentie la dureté de la servitude, mais la présence de l'Empereur, celle sur-tout de ses légions, lui en imposèrent, il murmura, & n'en paya pas moins.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction du droit Romain dans les Gaules ; jusque-là chaque cité, chaque peuple s'étoit gouverné selon ses usages, ou ses loix ; Auguste en asservit la majeure partie à la jurisprudence de Rome, & à sa forme d'administration ; l'histoire n'a pas encore résolu le problême de savoir s'ils y gagnèrent ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en résulta un ordre qui rendit les Gaules florissantes, & qui contrebalança le désavantage occasionné par l'appareil dispendieux de cette justice ; la balance ne perdit son équilibre qu'au moment où ce[143] droit augmenta de volume, d'obscurité, & de dépenses dans l'explication de ses oracles ; il n'est pas douteux qu'alors la position primitive ne fût préférable.

Ce vaste pays fut divisé en Provinces, subdivisé en cantons qui avoient leurs sous-divisions en villes, bourgs, & châteaux ; le ressort des juridictions fut arrondi, & les provinces surent limitées par des bornes remarquables, telles que les rivières & les montagnes ; la Gaule divisée en trois parties à l'époque de la conquête, resta sur le même pied, à l'exception de la Gaule Aquitanique, qui fut augmentée aux dépens de la Celtique ; elle n'alloit guère au-delà des rives de la Dordogne Auguste l'étendit jusqu'à celles de la Loire : il lui donna trois métropoles, Bordeaux, Eaulse[144], remplacée depuis par Auch, & Bourges. Cette dernière dominoit sur toute la partie qui avoit été retranchée de la Celtique, dont elle avoit été autrefois la capitale. La Celtique plus resserrée alors, mais toujours aussi étendue depuis le retranchement qu'elle avoit essuyé pour la formation de la Narbonnoise, eut deux métropoles. Lyon fut l'une, Rouen l'autre, & les deux provinces furent connues sous le nom de Lyonnoife première, & de Lyonnoife seconde. La province Narbonnoise appartenant depuis long-

temps à la République, fut soumise à la nouvelle métropole, & Vienne qui en étoit auparavant la capitale, vit passer la primatie à Lyon, à qui Auguste prodiguoit autant de faveurs que la nature lui avoit accordé d'avantages. La Gaule Belgique fut coupée en trois provinces fous les noms de Belgique, de première & de seconde Germanique. Trèves étoit la capitale de la première, Mayence & Cologne des deux autres. Les Gaules surent dans la fuite divisées en dix-fept provinces. Dans chaque Capitale[145] siégeoient des Magistrats chargés de veiller au bien des peuples, de à l'administration de la justice, des légions distribuées sur la frontière, de quelques cohortes dans l'intérieur de l'Etat, dévoient prévenir les révoltes au dedans, & le protéger au dehors.

Chaque canton appelle *Pagus* avoit une cité ; les tribunaux des bourgs & des petites habitations ressortissoient au tribunal de cette cité, on appelloit de ce dernier au Sénat de la Métropole ; les appellations de nos Justices inférieures, aux Bailliages, ensuite aux Parlemens, ne sont que l'imitation de cette marche juridique. Chaque métropole se modèlant sur Rome avoit un sénat, & la ressemblance sut poussée si loin, qu'il y eut dans plusieurs de ces[146] villes jusqu'à des Capitoles, des Arènes, des Arcs de triomphe. L'institution des grands jours, ou assises fut une de celles qui prirent naissance à cette époque ; chaque officier fut obligé de les tenir dans fa j u risdiction, ce d'y paroître fous l'appareil de la justice armée pour la réforme des abus, & la punition des délits. Cet usage qui s'est maintenu parmi nous avec plus ou moins de vigueur selon la force ou la foiblesse du gouvernement, est un de ceux dont nous devons faire hommage aux Romains, & à Auguste en particulier. Nous allons lui trouver la même prudence dans son administration militaire.

Chaque métropole fut soumise à un Gouverneur, qui étoit soumis à son tour à l'autorité d'un Proconsul ou Gouverneur général. Ces Officiers étoient de deux fortes, la difference de leur pouvoir indiquoit la source d'où il emanoit. Auguste, soit pour se décharger du fardeau des affaires, soit pour satisfaire le sénat en lui donnant une ombre d'autorité, avoit partagé avec lui les Provinces de l'Empire, & ce partage étoit de la nature de ceux qui se font dans tous les états entre les Magistrats, & le Général des armées ; le

second qui a la force en main ne manque pas d'en faire partie de son lot ; ce sut aussi ce qui arriva. L'Empereur eut toutes les provinces frontières expofees aux attaques de l ennemi, & par conséquent toutes les troupes qui en assuroient la défense, le Sénat eut les provinces paisibles de l'intérieur où il n'y avoit que des arrêts à donner. Les Gouverneurs du Sénat revêtus de la robe, & n'agissant que par ses ordres ne pouvoient innover, ni augmenter les impôts sans sa participation. Ceux de l'Empereur paroissoient tout à la sois fous l'appareil respectable, & imposant de la robe, & des combats. Ils jugeoient & commandoient les armées, innovoient, augmentoient les impôts selon qu'ils jugeoient nécessaire ; le temps de leur pouvoir n'étoit pas fixé, celui qui émanoit du Sénat ne duroit qu'un an. Le corps ne se faisoit représenter que par des Magistrats tirés de son sein, & qui a voient occupé les premières places dans les Magistratures. Les préposés de l'Empereur étoient pris indifféremment dans toutes les classes ; ces postes étoient le prix du mérite militaire, & des talens de celui qui y parvenoit.

Telle fut l'administration qu'Auguste établit dans les Gaules, & fous laquelle vécurent nos pères ; administration sage en la comparant à celle qui existoit auparavant, & en considérant la rapidité avec laquelle elle s'éleva, & l'intervalle immense que franchit tout-à-coup le bon ordre, mais qui n'obvioit pas aux abus ; deux dispositions principales sur-tout, sembloient faites pour leur servir de germe, savoir ; 1^{o}. le pouvoir arbitraire qu'on laissoit aux officiers de l'Empereur dans les impositions portées depuis à l'excès par le Gouvernement, & sur lequel ils enchérirent encore pour leur profit particulier ; 2^{o}. les commissions trop brièves des officiers du Sénat qui, dans un état corrompu, suivoient la pente générale, & n'avoient que le temps de s'occuper de leur intérêt particulier, & non celui de considérer le bien général, encore moins de le faire.

A ces changemens dans la domination, dans le gouvernement, succéda celui qui se fit dans les mœurs, il fut plus grand encore, & plus étonnant. Les Romains, voulant faire oublier leurs usurpations, ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour empêcher les Gaulois de jeter leurs regards sur le passé, & de les arrêter sur leurs chaînes, que de les distraire par le spectacle

intéressant des arts ; ils les leur présentèrent dans le dégré d'élévation où leur génie les avoit portés, c'est-à-dire, grands & majestueux. Ils ne se trompèrent pas. Le Gaulois les reçut avec transport, les embrassa avec avidité, & s'y familiarisa au point qu'il lutta bientôt avec Rome elle-même, & se rendit remarquable dans tous les genres. Ces maîtres indulgens abaissèrent d'abord leurs idées au niveau de celles de leurs disciples, mais ceux-ci parvinrent bientôt à la hauteur de leurs connoissances ; à la vérité ils ne furent pas inventeurs, mais le germe des arts que les Romains leur portèrent fructifia sur ce fol aussi heureuse ment qu'en Italie ; les mœurs & les usages clés Gaulois s'enrichirent de ceux de leurs conquérans ; le crédit de leurs Prêtres tombant avec leur Religion, elle disparut sous celle des vainqueurs, & fit place au culte Romain ; & cette nation qui étoit un moment auparavant dans les ténèbres & la barbarie, parut avec un éclat pareil à celui des maîtres du monde.

L'Architecture, le plus majestueux des arts, se déploya sur cette terre avec une noblesse qui enchante encore aujourd'hui malgré la vétusté des monumens. Les Arcs de triomphe d'Autun, son Capitole, ses Ecoles Méniennes[147], la Maison Quarrée de Nismes, les vastes Amphitéâtres de ces deux villes & de celle d'Orange le pont du Gard, le superbe Temple de Clermont ruiné par Crocus, celui que les Gaulois élevèrent à Lyon, en l'honneur d'Auguste, attesteront à jamais leurs progrès dans cet art. La Sculpture n'en fit pas de moins brillans, la belle colonne de Cussy[148], proche Arnay-le-Duc,[149], la statue de Minerve, trouvée à Autun, une foule de bas-reliefs, de bronzes, & d'antiques de toutes espèces, répandues dans beaucoup de villes & de cabinets du Royaume, mille fragmens de tombeaux, de portiques, de temples, & d'autres portant l'empreinte d'un ciseau délicat, tant de médailles d'une expreífíon aussi énergique qu'ingénieuse, ne permettent pas de douter de l'excellence de l'art. Ils ne firent pas de moindres progrès dans la Peinture, si l'on en juge par les Fresques, & les décorations trouvées dans les souterrains qui ont été ouverts.

Les Belles-Lettres fur-tout, prirent un essor qui étonna l'Italie, & la Grece elle-même : les écoles de Marseille le disputèrent à celles

d’Athènes, & l’emportèrent sur elles, par le grand nombre de Professeurs qu’elles fournissoient aux autres villes, preuve sans répliqué de leur supériorité. Les anciens écrivains suivis par Mezerai, & fauteur de l’histoire de l’Université de Paris, parlent avec éloge des écoles de Lyon, Besançon, Autun, Narbonne, Toulouse, Bordeaux, Poitiers, Cìermont ; ils auroient pu y ajouter celles de Sens, de Rouen, d’Avalon[150], mais les plus célèbres, sans contredit, surent les écoles Méniennes d’Autun qui avoient remplacé celles des Druides, & celles de Marseille ; cependant toutes produisirent des hommes illustres ; on le plairoit à en rapporter les noms s’ils ne se trouvoient pas dans Mezerai, & dans les historiens modernes de la Bourgogne. Au reste comment les sciences n’auroient-elles pas fructifié dans un pays où elles étoient tellement en honneur qu’un principal avoit jusqu’à trente-six mille livres de notre monnoie d’appointements[151], & où elles conduisoient à l’honneur suprême du Consulat[152].

Auguste connoissant de quelle importance étoient les Gaules, ne négligea aucun des moyens qui pouvoient en assurer la conservation, & ces moyens furent st efficaces qu’il les attacha pour toujours à l’Empire : aux précautions qui naistënt de la force & de la terreur, il ajouta habilement celles qui lient les hommes par le sentiment, & la correspondance, Il s’appliqua à rendre la langue Romaine familière aux Gaulois. De l’unité du langage naquit celle des idées. Connoisssant les opinions religieuses pour le germe de la discorde parmi les nations, il s’occupa à les ramener au même niveau ; il chercha à inspirer le goût du culte Romain, & donnant s’exemple de la tolérance avec le précepte, il s’abaissa jusqu’à élever un Temple en s’honneur du Vent de bise, que sa salubrité rendoit cher aux Gaulois. A l’union de la langue, & de la religion il joignit encore celles des mœurs ; il décora le Celte de l’habit Romain. Ce costume d’un peuple aussi grand flatta ion amour-propre, & rengagea à en acquérir les mœurs avec la robe ; il ne voyoit pas que le vaincu, sous l’habit du conquérant, ne porte que la livrée de son maître. Ce maître fit plus encore ; il voulut que les villes portassent son nom, & pour que tout datât de lui dans cette, contrée, de portât l’empreinte de sa domination, il transforma les habitans, les enferma avec des Italiens dans des villes[153] fières au nom de leur souverain, & des

embellissemens dont il les décora. Le séjour long & réitéré qu'il rit dans cette contrée, les grâces qu'il répandit sur la noblesse, l'attirerent a fa cour, cette cour d'un Prince magnifique N • & rusé, ou tout concouroit a feduire des âmes neuves, de d'ou elle sortait Romaine par le sentiment comme par le costume : enfin il sut si habilement se prêter aux goûts de cette nation, il la façonna si bien à son joug qu'elle lui éleva des Temples dans plusieurs villes[154] ; le plus fameux fut celui de Lyon, consacré par soixante peuples Gaulois. Cet acte d'adulation fait voir jusqu'où alla la servitude des uns, de l'empire de l'autre. Un Eduen nomme *Verecondatus,* brigua & obtint ce sacerdoce, le premier de ce genre, qui eut avili un Celte.

Le Gaulois devenu fous ce despote, aussi servile que Je Romain, ou pour mieux dire étant devenu Romain, inspira si peu de crainte que les quatre légions qui étoient au milieu de ses provinces, furent portées sur la frontière ; douze cents hommes distribués dans l'intérieur suffirent pour y entretenir la police & le bon ordre ; mais ce que les Gaulois n'osoient tenter pour leur liberté étoit entrepris par les Germains. Arminius luttant contre Rome, avec des forces bien inférieures, lui fit éprouver de sanglantes défaites, & fit présager par le courage de sa nation qu'elle seroit un jour le fléau des Romains, & qu'elle anéantiroit tôt ou tard leur puissance dans les Gaules. Auguste mourut frappé de ce pressentiment que nous verrons se vérifier dans le cours de cet ouvrage.

Sous son règne commença l'Ere d'Espagne, précédant & trente huit ans l'Ere Chrétienne ; son usage s'étend à l'histoire de ce royaume, à celle de la partie méridionale des Gaules, & des cotes opposées de l'Afrique. Une institution plus sensible pour les peuples fut celle du vingtième. Ce fut sous ce despote qu'on vit éclore le germe fatal qui forma la science de l'impôt, art funeste & ténébreux qui augmenta toujours pour le malheur des peuples, & qui n'a pour remède qu'une imposition unique, simple, & uniforme dans la perception[155] ; de cet œuf íortit le monstre de la Finance, qui s'étendant sur toutes les Gaules, en suçoit toutes les parties, & extrayois du sang des peuples quatre cents[156] mille sesterces qu'Auguste en exigea & qu'il doubla sur la fin de son regne. Ce tribut

accablant, au rapport de Velleius Patercuíus, egaloit presque celui du reste de l'Empire.

A ce tyran sanguinaire, que se nom & le génie du grand César fiient monter sur le trône, qui s'y maintint par l'epée d'Antoine, ensuite d'Agrippa, qui le souilla tour-à-tour par des crimes, & l'embellit par des vertus, succéda un tyran plus cruel encore, qui, pendant un règne de vingt-trois ans, pela sur l univers[157]. Tibère, à qui toute vertu faisoit ombrage, que toute puissance alarmoit, divisa en deux le commandement des armées dans les Gaules ; un seul Générai lui paroissoit trop redoutable dans ces contrées guerrières. Sous ce règne exacteur, les marchands Italiens, habitués dans les Gaules, firent bientôt pencher la balance du commerce en leur saveur, & en obtinrent tous les profits ; ils firent alors ce que leurs pareils pratiquoient à Rome, ils prêtèrent leur argent aux particuliers a un intérêt qui augmentoit avec la masse & le danger ; cet intérêt devint si excessif, qu'il les ruina en plusieurs provinces. Ce fléau s'entendit sur les villes, la manie des emprunts fut poussée à un point qui n'a eu de comparable que celle de ces temps modernes[158], les maux que ces emprunts ont occasionnés dans ce siècle, étoient alors portés à leur comble. Ces villes imprudentes avoient vendu les terres & les fonds de la Commune. Leurs propriétés aliénées, leurs revenus engagés, des impositions pareilles à celles que nous connoissons sous le nom d'octrois, pesant sur la tête de leurs citoyens, la misère devint generale. Tel est le luxe, c'est en vain qu'il difparoît fous l'autorité des gouvernement, il reparoit toujours le même maigre les siécles & les révolutions ; parce qu'il a toujours pour cortège immuable, la frivolité, l'egoïsme, la foiblesse & le désordre ; dévorant le présent, il ne s'occupe pas du futur, il jouit, & ne considère rien. Le fardeau des impositions, la masse des dettes étant excessifs, les débiteurs étant contraints rigoureusement, la révolte qui naît du désespoir, éclata aux deux extrémités des Gaules.

Florus & Sacrovir, Seigneurs Gaulois, en furent les chefs ; à peine eurent-ils manifesté leur dessein, que la haine du gouvernement les mit chacun à la tête d'une armée, le titre de citoyen Romain accordé à leurs ancêtres, ne fut point un frein pour leur ambition & leur ressentiment. La voix de la liberté,

le cri de la vengeance, se firent entendre en même-temps à Autun, à Trêves, dans la Touraine & dans l'Anjou ; les efforts qu'ils suscitèrent surent partout malheureux. Les troupes Romaines ; disciplinées par Germanicus, les Officiers qu'il avoit associés à ses victoires, étoient encore dans les Gaules, & s'y montrèrent dignes de leur réputation. Florus s'étoit à peine montré à la tête de quelque cavalerie, & d'une multitude que la misère avoit réunie sous ses étendards, qu'il fut poursuivi par les légions qui étoient en quartier dans les deux Germaniques, & Julius Indus de Trêves, un des Commandans de ces légions, vainquit & dissipa cet amas tumultueux. Florus abandonné se tua de son épée, son sang éteignit le feu de la révolte dans le nord des Gaules, mais l'incendie continua dans la Touraine & dans la Bourgogne.

Acilius A vicia, Commandant de la cohorte qui étoit en garnison à Lyon, marcha contre les Angevins & les Tourangeaux ; il lutta d'abord avec des forces inégales, puis étant secondé par un détachement que lui envoya le Général de la Germanique inférieure, après la défaite de Florus, il prit le dessus, & parvint, après différens succès, à faire rentrer ces provinces sous le joug qu'elles vouloient secouer.

Sacrovir, outre la populace & les esclaves qu'il avoit armés à Autun, avoit soulevé les étudians de ses écoles, qui étoient le rendez-vous de toute la jeunesse des Gaules. Ce mouvement, aussi impétueux que ceux des écoliers de l'Université de Paris dans les derniers siècles, & de Louvain dans celui-ci, ne fut pas plus dangereux ; ce n'est pas avec de pareilles troupes qu'on défait des armées & qu'on secoue le joug de ses maîtres. Aussi Silicus, Général des Romains, n'eut qu'à charger cette multitude pour la mettre en déroute : dès le premier choc elle se débanda ; il ne resta sur le champ de bataille que les Crupellaires ; c'etoit des esclaves qui, en cette occasion, étoient couverts, de la tête aux pieds, d'armes toute de fer qui les rendoient impénétrables aux coups, mais aussi ils ne pouvoient pas marcher aussi légèrement que les autres. Silicus les fit abattre à coups de hache & de pieux. Les Eduens désavouèrent cette levée de boucliers, & en jetèrent la faute sur la légèreté du chef & d'une jeunesse impétueuse. Quant à ces écoliers, qui, dans le premier moment, n'avoient pas doute qu'ils ne

battissent les troupes Romaines, & qu'ils ne devinssent les vengeurs des Gaules, ils rentrerent dans leurs écoles, où ils ne combattirent plus qu'avec des argumens. Rome pardonna, & continua à faire payer ses tributs. Sacrovir n'attendit pas son pardon ; retire dans une maison de campagne[159] avec ses amis, ils y mirent le feu, & s'égorgèrent les uns les autres.

Les Gaules, pendant le reste du règne de Tibère, furent tranquilles ; mais les frontières furent souvent la proie des Germains & des Frisons. Ces derniers pendirent les exacteurs Romains qui levoient des tributs dans leur province, firent main-basse sur leurs troupes, & leur tuèrent, dans un combat qui se livra dans la forêt de Séven-Wolden[160], neuf cents hommes, & plusieurs Officiers de marque. Les hostilités des Germains surent si peu réprimées, que nous lisons dans Suétone qu'*ils ravagèrent les Gaules a la honte & l'Empire.*

A ces Princes sanguinaires succéda un Souverain plus cruel encore, qui joignit à la rage du tyran la pusillanimité de l'esclave : la verge de fer du dernier règne, qui n'avoit pesé que sur l'Italie, s'étendit dans le nouveau jusque sur les Gaules. Caligula, ce déshonneur du trône, s'y montra la seconde année de son règne. Avec les forces qu'il conduisoit, son père Germanicus eût fait fuir les Allemands jusque sur l'Elbe ; son fils n'entra sur leurs terres que pour y être agité des angoisses de la frayeur ; frissonnant de crainte au moindre danger, toujours prêt à fuir, il se sauva un jour avec vitesse à la parole d'un soldat, qui disoit que l'apparition de l'ennemi causeroit une grande épouvante ; il se fit passer sur les têtes de ceux qui étoient derrière lui, & ne crut être en sûreté que lorsqu'il sut arrivé aux derniers rangs. Ses trophées se bornèrent à des coquilles qu'il ramassa sur le rivage de l'Océan Britannique, & à des branches d'arbre qu'il fit couper en Germanie ; mais s'il ne fit pas couler le sang des ennemis, il ne ménagea pas celui de ses sujets, sur-tout celui des Gaulois ; il le répandit avec une impudence qui transporte encore d'indignation les descendans de ce peuple malheureux.

S'étant retiré à Lyon, après cette campagne honteuse. avec le mépris de ses ennemis & les railleries de ses sujets[161], les ris surent bientôt changés en pleurs. Les provinces furent rançonnées les villes taxées & les particuliers

dépouillés : quiconque étoit riche étoit déclaré ennemi du Prince ou de l'Etat, & perdoit à-la fois sa tête & son argent, cause de son malheur. On compte dans le nombre des victimes *Verecondatus*, ce Prêtre du temple d'Auguste qui avoit vieilli dans l'ignominie de son sacerdoce ; homme vil, qui n'avoit de comparable en bassesse, que le sentiment qui avoit élevé l'autel qu'il encensoir. La rage de la tyrannie, le mépris des hommes, surent portés à un point dont le trait suivant peut seul donner une juste idée. L'amour du jeu, cette passion qui oppose la frivolité à l'ennui, qui, éloignant de l'homme toute occupation utile, le dispose à tous les vices, étoit excessive dans ce Prince : comme il étoit aussi prodigue d'argent que de sang, il sortit un jour au milieu d'une séance où il faisoit une grosse perte, se fit représenter le dénombrement des Gaules faisant partie de celui de l'Empire connu sous le titre de *Breviarium Imperii*, il parcourt d'un coup-d'oeil empressé la liste-des riches citoyens, apostille les noms des plus opulens, ordonne sur le champ leur massacre & la confiscation de leurs biens, puis vient reprendre sa place avec la gaîté d'un homme à qui il vient de survenir un heureux évènement. Il prit alors un ton railleur, & souriant de pitié sur ses compagnons : » Que je vous plains, leur dit-il, de vous fatiguer à jouer si petit jeu, tandis que d'un seul coup je gagne des millions «

Ce fut pendant ce fatal séjour dans cette ville que ce monstre, qui avoit des prétentions à l'éloquence, y fonda des prix, dont l'institution portoit à-la-fois l'empreinte cruelle & bisarre de son caractère : les vainqueurs étoient récompensés aux dépens des vaincus, & le tribut imposé à ces derniers consistoit en argent & en louanges. Cette peine n'étoit que pour ceux qui avoient succombé après une lutte honorable ; car ceux qui avoient concouru avec des forces inégales, étoient obligés d'effacer leurs écrits avec la langue ou avec des éponges ; ils n'avoient pour alternative que d'être battus de verges ou précipités dans la Saône[162].

Comme tous les mauvais desseins peuvent germer dans la tête d'un frénétique, il lui vint dans l'idée de faire exterminer les légions de la Germanique, ces glorieux instrumens des victoires de Germanicus ; il ne pouvoit avoir d'autre projet que de voir les plus braves hommes de l'Empire périr à l'ordre du plus lâche. Mais on ne massacre pas un corps de

guerriers aussi facilement que de paisibles citoyens. Les légionnaires étoient assemblés, déja il les faifoit entourer de sa cavalerie, lorsque plusieurs d'entr'eux, lisant fa pensée sur son front féroce, défilèrent secrètement, prirent les armes, & revinrent généreusement défendre leurs camarades & leur honneur. Ce tyran, qui avoit compté sur une boucherie sans résistance, frémit à l'afpect de ces armes, quitta précipitamment les Gaules, & fut chercher à Rome des victimes plus paisibles ; mais bientôt il devint lui-même celle de Chaerea, & tomba fous le glaive vengeur & ce Romain.

L'Univers, après ce coup, respira ; le règne peu énergique, mais paisible, de Claude eût pu paroître heureux, s'il n'eût pas été agité par les fureurs & les passions de deux méchantes femmes, Messaline & Agrippine, qui portèrent sur le trône la cruauté & les prostitutions qui avoient fait abhorrer les derniers règnes. Mais les Gaules se ressentirent peu de ces passions, ou du moins elles ne troublèrent guère le calme dont elles jouirent fous ce Prince. Ses Généraux, dont plusieurs parvinrent depuis à l'Empire, en défendirent vaillamment les frontières, assermirent la domination de Claude, & lui procurèrent par leurs victoires le titre glorieux *d'Imperator.* Les Cauces & les Cattes ayant paru en armes, furent vaincus, les premiers par Galba, les autres par Gabinius, Généraux des deux Germaniques. Les légions Romaines passèrent du port de Gessoriac (Boulogne) dans la Grande-Bretagne ; Plautius & Vespasien, après différentes victoires, poussèrent les Rois de l'Isle jusque dans les montagnes d'Ecosse ; leurs succès parurent assez grands pour inviter l'Empereur à venir en recueillir la gloire[163], mais tandis que Claude traverse les mers, & se montre en vainqueur chez les Bretons, les Cauces battus sur le Rhin, ravagent les côtes de la Belgique.

Ce peuple, dont Galba avoit réprimé les incursions, habitoit sur les rives de l'Océan Germanique, & occupoit le pays connu aujourd'hui sous les noms d'Oost-Frise & de Comté d'Oldembourg. Il est remarquable pour avoir été le premier connu dans le Nord par ses expéditions maritimes. Assis sur les bords de la mer, & sur ceux de l'Ems & du Wefer, il profita de fa position pour faire des courses sur les côtes éloignées, & fraya le chemin

de fa piraterie aux Anglo-Saxons ses voisins, & aux Danois qui, après avoir été volés, devinrent eux-mêmes voleurs. Ces Cauces étoient un des peuples qui, depuis, composèrent la confédération des Francs, ils furent chassés, comme nous le verrons, par les Anglo-Saxons, & refluèrent sur les barrières des Gaules qu'ils renversèrent. Montés, à l'époque de ces premières courses, sur des vaisseaux légers, ils entroient dans les bouches du Rhin, ravageoient les rives du fleuve en le remontant, ils pénétroient jusque dans la Manche, & pilloient les côtes de la Belgique, Province déja aussi riche que féconde.

Le Général qui veilloit alors à la fureté de ces contrées, étoit un héros ; doué d'un courage invincible, & d'une ame vraiment Romaine, il étoit l'honneur de l'Empire, & remplit l'Univers de sa gloire. Corbulon (c'étoit le nom de cet homme célèbre) accourut à la tête de ses légions, descendit le Rhin sur des galères, dont il hâta la construction, attaqua les pirates sur tous les canaux du fleuve, les vainquit par-tout, rendit la liberté a son cours, & se jeta aufíì-tôt dans la Frise ; la victoire qui l'accompagnoit alloit lui soumettre les Cauces, lorsque la jalousie de la Cour mit des bornes à ses succès en lui ordonnant de repasser le Rhin, & d'abandonner ses conquêtes, le vainqueur rétrograda à cet ordre, mais sans discontinuer de marcher vers la gloire, puisqu'il employa ses troupes à creuser des canaux, à construire des chemins, opérations plus profitables à une nation que des victoires, & des trophées chèrement acquis.

L'évènement suivant sut remarquable parmi ceux de ce règne. Les Ansivariens[164], chassés de leur pays par les Cauces, vinrent fixer leurs cabanes sur le fol que les Romains avoient abandonné au-delà du Rhin, après savoir dévasté. Ce peuple paisible, favorisé de ses nouveaux voisins, étoit conduit par Boïocalus, vieillard vénérable, digne à tous égards de la considération des Romains par sa sagesse, & par rattachement qu'il avoit manifesté pour leur parti dans la guerre qu'ils avoient soutenu contre Arminius. Il crut, selon le droit de la nature, que la terre appartient à celui qui l'habite. Mais l'inquiète politique de Rome qui s'irritoit à la vue d'un voisin, parce qu'elle ne voyoit que des ennemis dans les autres hommes, porta aussi-tôt le fer & le feu chez ce peuple pasteur. Tel est le conquérant ;

il est ennemi né de la nature, & toujours disposé à changer la terre en déserts pourvu qu'il regne. Boïocalus voyant que ses ennemis se refufoient à le laisser jouir du droit de citoyen sur la terre, répondit avec courage que si elle lui manquoit pour vivre, elle ne lui manqueroit pas pour mourir ; en effet, elle fut son tombeau, & celui de la majeure partie de fa nation qui succomba fous les armes Romaines. La fortune est souvent injuste, mais ses injustices se réparent à la longue, & on observe, pour la satisfaction des Lecteurs qui se feront attendris sur le fort de cette nation malheureuse, que les Goths, qui, trois stècles après, chassèrent les Romains de leurs foyers, & prirent leur capitale, étoient sortis du même climat que les Ansivariens.

Tandis que Claude gouvernoit le plus vaste Empire de la terre, avec le génie le plus borné, les Gaulois obtinrent l'entrée du Sénat, & l'honneur des grandes Magistratures. Plusieurs villes avoient obtenu le droit de Cité de la libéralité de César, & de ses successeurs. Claude, né à Lyon, fit le plus magnifique don à la noblesse Gauloise, qu'il assectionnoit en la faisant siéger dans le Sénat. Les Romains ne virent pas sans chagrin des étrangers s'asseoir au rang des maîtres du monde, ils s'opposèrent à leur admission ; mais Claude, contre l'ordinaire, fut ferme, la constance qu'il mit dans fa résolution le rendit éloquent, il fut l'Avocat de ses sujets, & gagna leur cause, triomphe infiniment honorable pour un Prince absolu. Les Eduens[165], en vertu de leur ancienne alliance, jouirent les premiers de cet honneur qui s'étendit ensuite sur les Auvergnats, les Belges, & sur beaucoup d'autres peuples. La Gaule Narbonnoise jouit aussi de ce privilège. Rome, qui ne l'avoit accordé qu'avec répugnance, en fut néanmoins récompensée avec la plus grande libéralité par le don d'Antonin & de Marc-Aurèle qu'il lui valut.

Les Gaulois étoient donc vraiment Romains quand ils passèrent sous le règne de Néron, successeur de Claude ; ce n'est pas que les Gaulois alors ne valussent bien les Romains, car ces derniers étoient si dégradés sous les Pallas, les Narcisse, Onicet & Tigellin, affranchis de ces deux Princes, qu'il étoit plus honorable d'être tout autre chose que Romain ; malgré cela le titre étoit imposant, & les fureurs de ces insolens Ministres ne se répandant que sur l'Italie, le Gaulois jouissoit d'honneurs qu'il ne payoit pas du prix de

son sang comme l'ítalien, car ces hommes vils & audacieux ne cessoient de le braver par les décorations qu'ils s'attribuoient[166], les biens qu'ils usurpoient, & par l'inquiétude que lui donnoit sur son sort un Gouvernement qui se jouoit de sa fortune, de son honneur & de sa tête.

Malgré les vices d'un Gouvernement aussi foible, aussi corrompu, l'Empire avili au dedans fut respecté au dehors ; Corbulon, vainqueur des peuples guerriers de la Germanie, se mesuroit avec avantage contre les Parthes, les chassa de l'Arménie, & après leur avoir fait essuyer de sanglantes défaites, amena aux pieds de Néron Tiridate, frère de leur Roi. L'Arfacide à genoux fit hommage au Romain de la couronne de Tigrane, & le cruel Empereur qui se crut un moment l'arbitre de la guerre & de la paix, fit fermer le Temple de Janus[167], & s'enfonça dans les débauches avec la plus profonde sécurité.

Pour qu'il ne manquât rien d'odieux au règne de Néron, il se fit Musicien, & ajouta en cette qualité tout ce qu'il put au malheur de ses sujets ; il poussoit la tyrannie des applaudissemens jusqu'à proscrire les auditeurs indifférens, à plus forte raison ceux qui donnoient quelques signes de mécontentement. La Grèce & l'Italie furent les contrées les plus maltraitées, les Gaulois n'étant pas alors Musiciens, furent peu invités à entendre les sons de *sa voix célcfle.*, épithète que lui donnoient les courtisans ; ils eurent lieu de s'en applaudir, car les Grecs & les Italiens, dont il parcourut les théâtres sur lesquels il fredonnoit quelques airs d'une voix grêle, n'avoient que l'alternative de louer ou de mourir. Des Satellites, distribués d'espace en espace, veilloient à entretenir & à exciter la chaleur des applaudissemens. Vespasien, qui, depuis, fut Empereur, manqua payer de sa tête un moment d'abandon ; ce vieux guerrier, excédé de l'ennui d'entendre une mauvaise voix, fut surpris dans l attitude d'un dormeur ; il alloit passer du sommeil à la mort sans les prières les plus humbles auxquelles il fut forcé de recourir. L'Empereur envoya ce mauvais courtisan commander les légions de Syrie, qui l'élevèrent sur son trône.

Au milieu des scènes ridicules & sanglantes de ce règne abominable, la ruine de la maison de César est jurée, & c'est des Gaules que part le signal de la révolution qui doit la renverser du trône qu'elle déshonoroit depuis

long-temps. Vindex, issu des Rois d'Aquitaine, & Pro-Préteur des Gaules, honteux d'obéir au plus méchant des Princes, appelle les Gaulois à la liberté ; les armées Romaines campées dans la Belgique, & les Germaniques lui laissent le champ libre. Les Eduens, les Auvergnats, les Séquanois lui forment une armée avec laquelle il domine dans la Celtique. A la marche de Virginius, Général de la Germanique inférieure, Vindex s'appuye d'un nom qui étoit en honneur dans l'Empire. Galba, Gouverneur d'une partie de l'Efpagne, qui avoit servi fous cinq Empereurs, & s'étoit distingué dans le gouvernement des Provinces & le commandement des armées, fut le chef qu'il invoqua. Ce fut fous ce nom respectable qu'il annonça son insurrection. Galba, qu'une pareille offre perdoit à la Cour, fut obligé d'accepter le titre de libérateur de l'Empire qu'on lui offroit ; son ambition qui avoit vieilli dans les emplois, se ranima sur ses derniers jours à la vue du rang suprême auquel on l'appeloit, il quitte l'Espagne, traverse les Gaules escorté d'une armée, & favorisé des vœux des peuples.

Cependant Virginius assiégeoit Besançon, lorsque Vindex arrive au secours ; les deux Généraux ont une entrevue ; des chefs aussi mal disposés pour Néron font bientôt d'accord, ils veulent unir leurs enseignes, & tourner leurs forces contre le tyran, mais leurs soldats refusent de partager leurs sentimens ; les Romains, soit par attachement pour Néron, soit par éloignement pour la paix, marchent aux Gaulois, & engagent un sanglant combat ; l'armée de Vindex est défaite, il se tue de désespoir, & ce malheur est le prélude de tous ceux qui vont suivre.

Galba ayant été massacré par les soldats qui l'avoient élevé, le droit de l'épée décida de l'Empire entre Vitellius & Othon. Le premier que Galba avoit commis à la défense de la Germanique supérieure, fut reconnu par toutes les troupes qui étoient alors dans les Gaules & l'Angleterre ; Valens & Cecina, ses Lieutenans, partent promptement chacun à la tête d'une puissante division, traversent les Gaules, se réunissent en Lombardie, & gagnent, auprès de Cremone, la bataille qui assura, pour un moment, l'Empire à leur maître. La marche de Valens fut assez fatale à cette contrée, pour qu'on rappelle cette époque malheureuse dans son histoire. Ce Général, dont f avarice seule égaloit la cruauté, passa dans les provinces

comme un orage ; Mets qui l'avoit reçu, se reposoit sur la discipline de ses soldats, lorsque tout-à-coup ces furieux courent aux armes, massacrent quatre mille de ses habitans, & pillent les autres ; il continue sa route par Toul & Autun, par-tout le pillage & le meurtre marquent ses pas, par-tout il cherche des prétextes pour exécuter l'un & l'autre. La terreur qu'inspire la marche de ce brigand est telle, que les femmes & les Magistrats sortent au-devant de lui, & viennent à chaque logement implorer sa miséricorde. Sa fureur trouve à Lyon un nouvel aliment. Cette ville, ennemie de Vienne, lui demande sa destruction ; cette prière, le parti de Vindex, qu'avoient suivi ses habitans, l'appât du pillage alloient opérer sa ruine, lorsque les prêtres, revêtus des ornemens sacerdotaux, viennent se prosterner devant les enseignes, & embrasser les genoux des soldats. La ville resta, les habitans seuls furent ruinés par rénorme rançon à laquelle ils furent taxés.

Cecina, de son côté, se déborde comme un torrent dans le plat pays des Helvétiens (aujourd'hui le pays de Vaud, le canton de Berne, l'Evêché de Bâle dans la Suisse) brûle les bourgs, ravage les campagnes tue & vend les habitans ; Avenche, la capitale, alloit essuyer le même fort, sans l'éloquence d'un de ses députés, qui la sauva. Cet orateur, dont le talent fut récompensé du salut de sa patrie, fut si pathétique, qu'il transforma en un moment ces féroces soldats ; il avoit adressé la parole à des bourreaux, la magie de sa harangue fut telle, qu'il ne vit plus que des amis lorsqu'il se tut.

Déja Vitellius n'étoit plus ; un prince plus digne du trône, fondoit une nouvelle dynastie. Pendant que Vespasten, que son courage & ses vertus en avoient rendu digne, éternisoit la punition des Juifs rebelles[168], il s'élevoit dans les Gaules une révolte dont les fuites surent les mêmes, mais qui ne coûta pas moins de sang aux Romains. Un Batave, qui fut l'Annibal de cette guerre, mit leur puissance en danger, & manqua leur en arracher l'Empire ; on va tracer en deux mots l'histoire de cette révolution, la dernière de celles ou les Gaules tentèrent de recouvrer leur liberté.

Les Gaulois qui avoient vu les armées Romaines, s'exterminer pour la cause de Galba, de Vitellius, d'Othon & de Vespasien, crurent l'Empire ébranlé par ces rudes secousses & ses forces anéanties ; ce fut bien pire lorsque Vitellius eut dégarni la Belgique des troupes qui la contenoient.

Cette province guerrière ne fut pas plutôt débarrassée du frein qui la maîtrisoit, qu'elle sentit renaître son antique fierté ; mais de tous les chefs qui tirèrent alors l'épée contre Rome, aucun ne lui porta des coups plus sensibles que Civilis. Issu du sang des princes Bataves, il commandoit la cohorte, que ce peuple entretenoit dans rifle, au service des Romains. Le Rhin formant une fourche à son embouchure, enfermoit alors dans ce triangle les Bataves & les Caninefates[169], peuples issus des Cartes, & qui faisoient partie des Germains avant la conquête des Gaules. La cavalerie de cette Isle jouissoit d'une grande réputation, elle étoit si exercée, que ses escadrons paíToient le Rhin sans rompre leur ordre.

Civilis, aidé des Frisons & des Cauces en Allemagne, secondé dans les Gaules par Sabinus, Tutor, Classicus & Valentin qui firent déclarer Trêves, Langres, Tongres, Tournay, & une partie des villes de la Celtique & des Germaniques, leva le premier l'étendard. Il emporte dans la première impétuosité un camp Romain situé sur les bords de la mer, & défendue par deux cohortes, pousse les ennemis sur les rives du Rhin, & se dispose à les chasser au-delà. Ces premiers succès ne l'éblouirent pas, ne se dissimulant pas les ressources des Romains, & les dangers qui alloient accompagner son entreprise, quelque courage qu'il mît dans l'exécution, il y joint la prudence, & se servant habilement des circonstances, il s'annonce comme le défenseur du parti de Vespasien, rival de Vitellius, quoiqu'au fond il n'en soutînt d'autre que le sien. NOUS savons laissé prêt à passer le Rhin, lorsqu'il voit les ennemis rangés en ordre de bataille sur le rivage, & soutenus par vingt-quatre galères. Les Romains réduits à vraincre ou à périr, combattoient avec leur courage ordinaire lorsque la désection des Attuatiques[170], leurs alliés, fit pencher la victoire du côté de Civilis ; leur armée est détruite, & la flotte montée en partie par des matelots Bataves, est prise, & vient augmenter les forces du vainqueur.

Aussi habile à profiter de la victoire qu'à se la procurer, Civilis invite les Gaulois à entrer dans son parti, il reçoit des secours de la Belgique & de la Germanique, & descend le Rhin avec son armée lorsqu'il rencontre celle des Romains, commandée par Lupercus, Lieutenant du Gouverneur de la Germanique inférieure ; aussi-tôt les trompettes sonnent la charge, & la

victoire se déclare encore en faveur des Bataves ; les légions vaincues ne trouvent de salut que dans les retranchemens de l'ancien camp de Vetera[171], & Civilis en forme le siége : à cette nouvelle, toutes les troupes Romaines, campées dans la Belgique & la Germanique, marchent au secours des assiégés ; Gallus & Vocula, leurs Généraux, posent leur camp à Gelb ; ils espéroient de forcer l'ennemi à lever le siége en le fatigant par des escarmouches, mais les premières rencontres ne leur ayant pas été avantageuses, Vocula marcha droit à la place, & en fit retirer Civilis, trop foible & trop prudent pour combattre à-la-fois contre une armée supérieure & contre les assiégés.

Les rebelles des Gaules ayant quelque temps après assassiné Vocula, Classicus, l'un des chefs, se présenta dans le camp revêtu des habits Impériaux, & y reçut le serment des soldats pour l'Empire des Gaules. Alors le masque fut levé, il ne fut plus question de Vespasten ni de Vitellius ; Civilis prit Vetera, & s'empara de Cologne ; jamais les affaires des Confédérés n'avoient été dans un état plus florissant, ni la puissance Romaine aussi assoiblie dans les Gaules. Sabinus occupoit le centre à la tête d'une armée de Lingons ses compatriotes. Tutor en commandoit une sur le Rhin, Valentin une autre sur la Moselle : Clafiicus & Civilis étoient campés dans la Belgique. Cette insurrection vint aussi rapidement qu'un orage, & se dissipa de même.

Tant que Rome fut occupée de ses divisons, & que les citoyens acharnés les uns contre les autres s'entredéchirèrent, les rênes furent flottantes, & l'Empire fut sans vigueur ; réuni fous le sceptre de Vefpasien, il reprit ses forces, & repoussa de lui-même ses ennemis. Les Eduens de les Sequanois défirent Sabinus ; Cérialis, Lieutenant de Vespasien, n'eut qu'à se montrer dans la Germanique, & l'armée de Tutor l'abandonna ; Valentin combattit en vain sur la Meuse, il fut vaincu & fait prisonnier ; Rheims assembla les députés des villes Belgiques, les engagea à la paix, & obtint leur grâce.

Il ne reíloit plus que Civilis ; la guerre continua entre lui & les Romains avec des succès variés & honteux, pour une puissance aussi formidable que Rome ; mais elle avoit en tête un ennemi dont le courage étoit à toute

épreuve, & dont le génie étoit inépuisable en ressources ; il engagea les Germains dans fa querelle, & leur fit soutenir le poids de cette guerre : il se rendit jusqu'aux fleuves propices ; appréhendant d'être forcé dans l'ifle des Bataves, il jeta les eaux du Rhin dans le canal qui coule du côté des Gaules, & laissa presqu a sec celui qui regarde la Germanie, de forte qu'il ajouta en quelque forte son pays au continent Germanique. Cependant fatigué d'une guerre que la puissance de ses ennemis rendoit inutile, craignant la défection des Germains qui menaçoient de ì'abandonner, il consentit enfin à poser les armes. Les Romains que cette guerre satiguoit encore plus, qui avoient couru de grands dangers dans la dernière campagne, & qui savoient, par l'expérience qu'ils en avoient faite, combien ce chef étoit dangereux, lui firent une belle composition. Il fut rétabli dans ses biens ainsi que Classicus, Tutor, & cent treize Sénateurs qui avoient suivi leur parti. A ce prix Rome eut la paix.

Sabinus fut moins heureux : après sa défaite, il eût pu se sauver en Germanie ; mais son amour pour sa femme Eponine, aussi belle que vertueuse, l'empêcha de la conduire chez des barbares, ou sa tendresse lui faisoit appréhender mille outrages. Prenant son parti en homme agité par une grande passion, il brûle son Palais avec ses meubles, voulant faire croire qu'il y avoit péri avec sa famille, & s'enferme dans un souterrain où sa femme vient s'ensevelir avec lui. Deux affranchis étoient les seuls dépositaires du secret & de la vie de ce couple malheureux, & répondirent dignement à la confiance de leurs maîtres. (Sabinus étoit, comme tous les Celtes, aussi bon maître que bon mari). Eponine partagea pendant neuf ans la captivité de son mari, & accoucha de deux enfans dans cet antre ; elle fit, sous dissérens déguisemens, plusieurs voyages à Rome, même pendant sa grossesse : veillant avec un tendre intérêt sur les jours de Sabinus, elle faisoit pressentir avec discrétion les intentions du ministère, & les trouvant toujours défavorables, elle revenoit le soutenir par l'espoir d'un moment plus heureux. Enfin, leur retraite se découvre, ils font pris & conduits devant Vespasien. Sabintis, qui lut du premier coup-d'oeil sa perte dans les yeux de l'Empereur, frémit pour sa femme & ses enfans ; la douleur le rend muet. Pour Eponine, accoutumée à tout braver pour lui, elle essaya les

moyens de la pitié & de la prière qui pénètrent les cœurs les plus durs ; prosternée à les pieds, & lui présentant ses enfans : *César, prends pitié & ces malheu*reux *qui sont nés dans le tombeau ; nous les avons mis au monde afin qu'il y eût plus & supplions qui implorasent ta miséricorde, & que tu puisés nous faire grace en faveur & ces innocens qui ne t'ont pas offensé.* Les malheurs & cette femme, fa vertu, son courage, le sentiment qui dictoit sa prière, attendrirent tous les spectateurs ; Vespasien resta seul insensible, & prononça contre son mari & contre elle-même l'arrêt de mort. Le supplice de cette femme si intéressante à tous égards, fut un spectacle d'indignation & de douleur pour Rome, Plutarque dit qu'il fit horreur aux hommes & aux Dieux, & prétend trouver la punition de cette cruauté dans l'extinction de la famille de Vespasien : la tyrannie de Domitien en fut bien une cause aussi efficace, mais toujours falloit-il que l'injustice fût énorme, puisque la ruine de la maison Impériale n'a paru qu'une punition proportionnelle. La mémoire de Vespasien, qui méritoit d'ailleurs, en a été tachée, & la postérité n'a point goûté sa raison d'état. La raison des Rois doit être celle de la justice ; leur conduite, à défaut de loi, doit être celle de l'homme de bien, parce qu'on ne leur a confié le premier degré de l'autorité, qu'à çondition qu'ils tiendroient aussi le premier dans le sentier de la vertu. La Couronne, destinée, dans son origine, à couvrir le front le plus sage, s'avilit sur une tête agitée par la politique cruelle, la vengeance & le desir du sang. Le Prince ne doit pas écouter une raison qui le rend plus méchant que ses sujets ; & s'il est une raison d'état qui force les administrateurs à être injustes, il seroit peut-être à souhaiter qu'il n'y eut plutôt pas d'état, puisque les hommes seroient plus malheureux pour être gouvernés que pour ne pas l'être.

Les Gaules sous Titus se ressentirent du bien qu'il fit a tout l'Empire, elles frappèrent en son honneur des médailles, & lui élevèrent des monumens sur l'un desquels on lit encore à Nifmes une inscription[172]. Sous Domitien elles partagèrent avec les autres provinces les malheurs de ce règne tyrannique, elles virent le déshonneur de l'Empereur, qui au lieu de prisonniers Germains qu'il n'avoit pu faire, triompha d'esclaves habillés dans leur costume, triomphe aussi vil par les objets, que par le triomphateur.

Elles virent la ruine des forteresses situées sur le Rhin, & celle de leurs vignes qu'il fit rigoureusement arracher. Tels surent les principaux évènemens qui se passèrent dans les Gaules sous les douze premiers Césars[173], & jusqu'à la confédération des nations Germaniques, que formèrent ces Francs qui arrachèrent à leur tour cette contrée aux Romains. On va rapporter leur origine, & leurs succès fous les différens Empereurs qui l'ont gouvernée jusqu'à l'invasion de Teudome, ou Théodemir, le premier Conquérant des Francs dans les Gaules »

DES FRANCS,

JUSQU’AU PREMIER ROI

RÉGNANT DANS LES GAULES.

L’EMPIRE Romain sous Trajan couvroit la terre de sa puissance : les peuples échappés au glaive du vainqueur, s’étoient retirés à son extrémité. Là, semblables à des bêtes féroces qui veulent forcer une enceinte, ils étoient perpétuellement sous les armes ; frémissant de rage, ils menaçoient Rome du fond de leurs déserts : dans ces retraites, ils formoient leurs cœurs à la haine, leurs corps aux fatigues, & forgeoient les armes qui devoient affranchir l’univers, & : rompre ses chaînes. Quelque grand que fût ce dessein, quelque nombreux que fussent ces peuples, ils ne firent, pendant plus de deux siècles[174], que des tentatives inutiles. L’Empire Romain, semblable à un rocher contre lequel viennent se briser les flots de l’Océan, les écrasoit à chaque irruption, & repoussoir leur impétuosité, par le poids & la discipline de ses légions. Dans ce soulèvement des nations contre une seule, on ne fut pas partagé entre les succès & les revers de tant de dissérens peuples ; on n’en vit que deux aux prises, le peuple Romain contre tous les autres. Mais l’opiniâtreté de ces derniers augmentant avec leurs défaites, leur courage renaissant de leurs perces, les richesses des

Romains irritant leurs désirs, en même-temps que leurs guerres intestines consumoient leurs forces & affoiblissoient les frontières, cette conjuration de l'univers contre une feule puissance prit une face plus heureuse. Elle ne réussit cependant pas tout-à-coup ; ce ne fut qu'après cent ans de nouveaux combats, que ce long assiut de tant de peuples, cette confédération de tant de nations sinit par la chute entière de Rome & de sa puissance.

Parmi les nations qui eurent la gloire de ce grand triomphe, qui partagèrent les dépouilles & la puissance du vaincu, furent les François, habitans de l'autre côté du Rhin, entre ce fleuve, l'Elbe & le Mein. Ces peuples robustes & intrépides, comme tous ceux qui vivent en liberté, propriétaires de terres, & exempts des contributions du Fisc, voyoient avec indignation le voisinage redoutable des Romains. Bientôt ceux-ci connurent que le danger étoit égal pour eux. Souvent ces peuples braves & aguerris combattoient sur leurs frontières avec les maîtres du monde. Quelquefois, en qualité d'alliés ou de stipendiaires, ils servoíent dans leurs armées, s'y rendoient remarquables par leur courage, & leur faifoient sentir combien il leur importoit de les avoir pour amis. Telle fut la conduite de ce peuple, pendant près de deux cents ans, jusqu'au moment où, voyant la chute entière de l'Empire, il se mit en devoir d'en partager les dépouilles.

A travers les nuages que tant de fables & de systèmes ont répandus sur l'origine des François, la vérité, conservée par quelques historiens, confirmée par les évènemens & la position de ce peuple, a enfin repris ses droits, & assigné aux Francs leur véritable origine. Mais en leur montrant leur berceau, elle l'a dépouillé de tout le merveilleux que d'anciens écrivains y avoient attaché ; à-peu-près comme on attache des hochets à celui d'un enfant. Au lieu d'une origine fabuleuse, due à des étrangers célèbres[175], on a des émigrans qui, au bout de sept cents ans de course, rentrent dans leur patrie : elle donne à cette nation une origine plus naturelle, celle du pays on elle demeuroit ; & à son nom une plus belle cause, la liberté. En effet, ce sut à ce beau motif que les Francs durent cette union, cette confédération de plusieurs peuples, dont les forces les rendirent si redoutables. Qu'étoit-ce auparavant ? Un assemblage de quelques tribus de la Germanie, qui, après avoir frappé un grand coup sur un puissant

ennemi, comprirent ce qu'elles pouvoient par leur réunion, contre un plus puissant encore qui les menaçoit. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de cette confédération : il y a apparence qu'elle se forma dans le deuxième siècle.

Les Romains, au commencement de ce siècle, étoient en armes sur le Rhin pour empêcher le passage des peuples de la Germanie, qui le tentoient fréquemment, lorsqu'ils furent spectateurs d'un sanglant combat. Les Bructeres[176], nation puissante, qui habitoit de l'autre côté du fleuve, à l'endroit ou il se partage, furent tout-à-coup assaillis, & presque exterminés par les autres peuples de la Germanie. Leur hauteur & leur orgueil, dit Tacite, qui rapporte cet évènements les avoient rendus odieux aux nations voisines, autant que leur puissance & la supériorité qu'ils affectoient. Les vainqueurs prirent la place des vaincus, & mirent le fleuve entre eux les Gaules. Fiers & détestant la tyrannie, leur union leur fit sentir leurs forces, autant que leur courage & leurs succès leur élevoient l'ame. Assis sur les débris de leurs tyrans, occupant leurs demeures ; dans la haine de la servitude & l'enthousiafme de la liberté, à la vue d'un autre ennemi plus puissant qui la menaçoit, de qui l'avoit déja ravie à leurs voisins, leur indignation s'accrut : ils ne virent d'autres moyens pour repousser ce joug rapide, qui passoit tous les jours sur de nouvelles têtes, que la réunion de leurs forces & une alliance étroite entre eux. Comme la liberté étoit l'ame de cette alliance, ce fut à elle qu'ils en firent hommage, par le titre de Francs qu'ils prirent alors ; titre glorieux, qui signifioit, à leur égard, *Germains libres, indépendans,* & qui les distinguoit de ceux qui étoient *soumis,* ou *tributaires.* Les autres peuples[177], les Romains eux-mêmes ne les connurent plus que fous ce nom, & les distinguèrent à cette glorieuse dénomination, des autres peuples de la Germanie ; à-peu-près comme nous distinguons aujourd'hui les Tartares *libres* ou *indépendans*, des Tartares *Russes* ou *Chinois.*

Ces peuples, qui avoient déployé l'étendard de la liberté, à coté d'une puissance qui n'en vouloit souffrir d'autre que la sienne, & qui avoit déja englouti presque toutes celles de la terre, étoient les Saliens, les Chamaves, les Cattes, les Cauces[178], les Angrivariens les Sicambres, les Tenctères, les

Usipiens, les Attuaires[179]. Ce fut ainsi que quelques hordes sauvages formèrent une puissance qui, après deux cents ans de revers & de succès mélangés, annéantic celle des Romains dans les Gaules, renversa dans la rapidité de fa marche, les trônes que d'autres nations y avoient élevés, arrêta les progrès du redoutable croissant, qui menaçoit l'Univers ; & ne s'arrêta pas qu'elle n'eût englouti l'Europe, & posé la couronne des Cesars sur le front de ses Rois[180]. Rome, qui avoit fait plus encore, avoit eu des commencemens plus foibles.

Ces peuples n'avoient pu chasser & détruire les Bructères sans avoir fait en même-temps de grandes pertes ; aussi ne parurent-ils redoutables aux Romains que plus de cent ans après. Ils n'étoient pas pour cela dans l'inaction : l'inquiétude naturelle des nations du Nord, le mouvement qui est un besoin pour elles, joints a l'ambition de s'agrandir, portoient alors les Francs a fonder leur puissance ; ils s'étendoient dans la Geimanie, lorsqu'ils rencontrèrent les Saxons qui pénétroient d'un autre côté. Cette rencontre de deux peuples conquérans fut le signal d'un choc terrible & de furieux combats : ils se précipitèrent l'un sur l'autre, & se firent une guerre dont les suites ensanglantèrent plus d'une fois les rives de l'Elbe ; mais les évènemens n'en surent pas heureux pour les Francs, qui furent peu-à-peu chassés des cotes de la mer, dont les vainqueurs s'emparèrent[181].

Ils auroient encore été plus maltraités en attaquant l'Empire Romain ; jamais il ne fut plus puissant que pendant les règnes de Trajan, Adrien, Antcfnin & Marc-Aurele. Le règne de ces quatre Empereurs formant une période d'environ quatre-vingts ans, présente le plus beau spectacle dont ait jamais joui l'Univers. Cette époque, aussi glorieuse que favorable à l'humanité, nous montre ces quatre Princes, quoiqu'Adrien ne fût pas sans défauts, comme des hommes qui approchèrent de la Divinité. Le respect & le tendre souvenir que les Romains conservèrent pour leur mémoire, les leur ht révérer comme des Dieux ; ils ordonnèrent même que chaque citoyen auroit dans sa maison la statue des Antonins[182] comme celle des Dieux protecteurs ; & long-temps encore après, on juroit dans les tribunaux par leurs noms sacrés. Que l'Empire dut être formidable sous ce règne du courage & de la vertu ! Aussi l'histoire des nations qui voulurent

en secouer le joug ou l'attaquer, n'est que celle de leurs désastres. Trajan écrasa les Daces en Europe, vola sur les aigles de la victoire aux extrémités de l'ASIE, mit en fuite les Arabes & les Perses, & par les forteresses qu'il éleva sur le Rhin & sur l'Euphrate, mit un frein aux incursions des peuples de l'Orient & de la Germanie. Marc-Aurèle eut à soutenir, pendant cinq ans, les efforts des Quades & des Marcomans[183], secondés de tous les peuples barbares. Cette guerre fut longue & sanglante ; la valeur & la supériorité de Marc-Aurèle décidèrent enfin de la victoire : les barbares surent dissipés ; leur foiblesse, après les échecs multipliés qu'ils a voient reçus, & la connoissance qu'ils venoient d'acquérir, à leurs dépens, de la puissance des Romains, les empêcha de rien entreprendre de long-temps.

La cause qui empêcha alors les Francs & les autres peuples de la Germanie de remuer sur le Rhin, fut que les grands coups se portoient sur le Danube. Les peuples qui étoient aux prises avec les Romains, avoient appelé les autres à leur secours : la guerre contre ces conquerans étoit le mot de raliement. Les relies échappés au fer de l'ennemi, reprirent le chemin de leur pays, repeuplèrent leurs déserts, & attendirent, pour en sortir, qu'il se présentât une occasion favorable.

Profitons de ce moment d'inaction pour faire connaître quels étoient ces peuples dont nous descendons, qu'on va voir lutter, pendant deux siécles, contre l'Empire Romain, & lui enlever la plus précieuse de ses possessions ; mais qu'on ne craigne pas que la manie si ordinaire de parler de ses ancêtres, change rien au plan de brièveté de cet ouvrage, & à la rapidité de sa marche.

Nous avons vu quels étoient les Francs, la confédération des différentes nations qui les composoient, & les pays qu'ils habitoient. On sent le plaisir qu'il y auroit à satisfaire également le lecteur sur les doutes des premiers temps, & lui dire si ces peuples étoient originaires des contrées qu'ils habitoient, ou s'ils étoient venus d'autres climats. Mais tout ce qu'on peut assurer sur un pays aussi sauvage que l'étoit alors l'Allemagne, où les émigrations & les déplacemens étoient fréquens, est que plusieurs de ces peuples, selon toute apparence, n'étoient pas indigènes ; que cependant ils ne venoient ni des Palus Méotides, ni de pays aussi éloignés ; que quelques-

uns, tout au plus, pouvoient être venus de la Pannonie, selon un passage de Grégoire de Tours, & ce surent probablement ceux qui combattirent avec les Goths contre l'Ernpereur Decius. Comme la ressemblance dans les mœurs désigne la proximité dans les habitations, il en faut conclure que les Francs, qui avoient à-peu-près les mêmes mœurs, ne venoient pas de lieux fort éloignés les uns des autres.

Les Francs étoient un composé des peuples qui étoient entre le Rhin & l'Elbe, joints aux restes des Sicambres & des Bructères, sousserts par Constant sur l'autre rive du Rhin[184], ils rejoignirent les autres Sicambres transportes par Auguste dans la Gueldre, la Zélande & la Germanique, se trouvèrent au/iî-tôt en forces, occupèrent une partie du pays qui est entre ce fleuve & la Meuse, dépendant de la première Germanique, & s'étendirent insensiblement dans le pays de Liége & le Brabant, composant le canton appelé la Toxandrie[185]. Soumis par Julien, comme on le verra, ils plièrent sous ses armes, & conservèrent leurs possessions. Leur domination sous Theodemir, prit un essor plus hardi ; ils possédèrent les îles de la Zélande, le Brabant & la Gueldre ; l'Escaut, du côté de la mer, & Cologne, du coté du Rhin, surent leurs bornes. Ce prince étendit encore cet état par des conquêtes rapides, & une partie de la Belgique subit le joug ; ce qui lui fut facile, les Romains ayant eu l imprudence de lui en ouvrir les portes, en faisant, sous Constance Chlore, dans cette province, des Colonies de ce peuple redoutable. Mais les conquêtes de ce Roi durèrent aussi peu que lui : la France refferrée dans les bornes qsselle avoit avant son invasion, fut réduite à ses premières limites sous Pharamond & dans le commencement du règne de Clodion.

Les limites de ce nouvel état surent, depuis Constant jusqu'en 409, tantôt plus étendues, tantôt plus resserrées, selon que ces Empereurs étoient plus ou moins puissans. Mais si ses frontières s'étendirent dans des momens de prospérité, elles furent aussi-tôt réduites dans les bornes que nous venons d'indiquer. Dans ce canton ainsi circonscrit, se forma la puistance qui s'étendit sur toutes les Gaules. Tel fut le berceau d'un peuple írénéretix & conquérant, qui s'éleva sur les débris des Romains, & qui, après une longue fuite de siècles glorieux, figurent encore parmi les

premiers de l’Univers. Une légère esquisse de ses mœurs va faire connoître à ses defcendans, combien celles de leurs pères & de leurs fondateurs furent simples & sages dans le principe.

Les Francs étoient d’une taille haute, nerveux & agiles ; leurs grands cheveux blonds ou roux flottoient sur leurs épaules, ou tomboient en tiestes, leur voix étoit forte ; leur habit étroit consistoit dans une saye qui couvroit le corps seulement, laissant à découvert leurs bras blancs & musculeux ; leur tête étoit couverte d’un bonnet fourré, comme celui des Tartares d’aujourd’hui : une culotte étroite, semblable à celles que portent encore nos paysans, leur tomboit sur le gras de la jambe ; elle fut de toile ou de laine dans des temps heureux, car auparavant leur habillement étoit un grossier composé de peaux. Le costume nous en a été conservé parmi les antiques existantes au château de Savigny près Avalon. On remarque une petite statue de bronze représentant un ancien guerrier Germain : ses habits sont de peaux dont le poil est en dehors.

Le mérite (ils ne connoissoient que le mérite militaire) tenoit le premier rang dans leurs festins & dans leurs assemblées ; la noblesse présidoit, à son défaut, Ils avoient pour armes, outre la lance, le javelot s’ l épieu & le carquois, une lance appelée, de leur nom, Francisque, le fer en étoit plus étroit & aussi tranchant que celui d’une hache : ce fut d’un coup de cette arme que Clovis tua Alaric. Dans toutes leurs assemblées, ils paroissoient en guerriers, & ne quittoient jamais leurs aimes. Nous tenons encore a cet ancien usage en portant en pleine paix, a notre coté, un fer meut trier dans les temples & dans les lieux les plus paisibles.

Ils avoient pour trompettes des cornes d’Ure, dont les fibres roides rend oient des sons affreux. Ces trompettes grossières, devenues l’organe de la victoire, raisonnèrent encore long-temps après dans les montagnes des Suisses belliqueux. Leurs descendans, jaloux de conserver ces instrumens de la liberté de leurs pères, qui sonnèrent tant de fois la charge, & célébrèrent leurs triomphes, en ont fait revêtir deux de l’argent de leurs tyrans : ce font des talismans précieux qu’ils conservent fous les noms de cornes d’Uri & d’Underwald. Ils s’en íervent dans les occasions intéressantes, & leurs sons aussi respectés que la voix & la patrie,

ordonnent le carnage ou la retraite, comme elles firent a Marignan. Ce font les restes des plus anciennes trompettes du monde, La liberte ne s’affermit pas avec les armes du luxe.

Habitans dans des cabanes, comme les Germains, plus enthousiastes encore de la liberté, les Francs craignoient trop de la perdre en se renfermant dans des enceintes de pierres. Aussi ne les voyons-nous soutenir aucun siège dans les villes qu’ils ont prises. Ils attendoient l’ennemi en pleine campagne ; & st la victoire ne se décidoit pas en leur faveur, ils abandonnoient leurs conquêtes, & repassoient le Rhin. Le vainqueur les suivoit en vain ; le fruit de ses succès se réduisoit à détruire leurs récoltés, & quelques chaumières isolées. Lorsque le luxe des Romains eut enfin passé le Rhin avec eux, le desir des commo-dités étrangères gagna ces hommes grossiers ; ils logèrent dans les maisons des vaincus, au-delà du fleuve, & en bâtirent qui, sans approcher de celles de la Gaule, étoient bien supérieures à celles qu’ils avoient auparavant. Ce premier pas vers les arts ne fut pas ce que les Francs firent de mieux pour leur liberté puisque nous les voyons bien plus faciles à traiter avec Julien & avec Stilicon, quand les Romains entrèrent dans leur pays, parce qu’alors ils avoient quelque chose à perdre.

Rien ne sut plus fimple & en même temps plus naturel que la religion de ces peuples conquérans, fondateurs de la Monarchie. Ne pouvant avoir sur la Divinité les notions faines des peuples éclairés, ils la cherchoient dans tout ce qui leur paroissoit merveilleux & surprenant ; ils adressoient leurs premiers hommages au soleil, ce flambeau de l’Univers, & honoroient plusieurs Dieux auxquels ils n’avoient pas élevé des Temples, non par la raison, comme le dit Mézeray, & après lui l’abbé Courtepée, que la majesté Divine, qui est infinie, ne doit pas être renfermée dans des murailles, car leur Métaphysique ne s’étendoit pas jusques-là ; mais par la raison qu’ils ne savoient pas en bâtir, & qu’il faut avoir des maisons avant que d’élever des Temples. Quelquefois ils rendoient leur culte à une lance, à une épée plantée au milieu d’un champ. Ils tenoient cette Divinité sanguinaire d’Odin, ce chef qui, fuyant les armes de Pompée, après la chute de Mithridate, s’empara de la Pologne, de la Russie, de la Scandinavie, &

poussa jusqu'en Saxe. Les peuples de ces climats, accoutumés depuis à ce culte, le célébroient avec la fureur & la haine que ce chef impétueux leur inspira contre les Romains. Leurs autres Dieux étoient honorés dans la sombre obscurité des forêts ou des antres souterrains, dont l'horreur & le silence majestueux sembloient plus conformes au séjour de la Divinité. Par une suite de cette idée, ils faisoient leurs prières & leurs cérémonies religieuses ou dans un bois épais, ou au pied d'un rocher dont la cime élevée avoit quelque chose d'imposant, ou dans le creux d'un vallon, au bord d'une fontaine. Ils ne s'éloignoient pas en ce point du rite des Druides ; & il y auroit de la témérité à assurer qu'ils n'avoient pas de ces Ministres sanguinaires, puisqu'il y en avoit chez les Germains, dont ils disséroient si peu ; car nous voyons dans Diogène Laërce, que les peuples de la Germanie avoient des Druides, comme ceux des Gaules. Tacite nous dit qu'ils adoroient Mercure, qui n'est autre que le Theut ou Theutates des Gaulois, auquel ils sacrifioient des hommes, comme ces derniers en immoloient de leur coté : ainsi mêmes sacrifices, mêmes Ministres chez les deux nations. Mais ce qui décide en faveur des Francs & ce qui déceloit dès lors ce caractère humain & généreux qui les a rendus recommandables, c'est qu'au milieu de tant de nations cruelles, leurs autels furent les seuls qui ne furent pas souillés par le sang humain ; qu'ils ne permirent pas à la mort de venir mêler ses meurtres à leurs actions de grâces, & qu'ils furent de la plus grande tolérance envers les autres religions.

Ils étoient gouvernés par des Rois qui étoient électifs & à vie, mais choilis dans la Famille Royale ; car il paroît qu'elle a dès-lors été aussi respectée que dans les temps modernes[186]. C'est à cet attachement à la domination d'une feule maiíon, qu'ils ont été redevables de leurs succès. Par ce sentiment constant, ils ont barré le chemin du trône à toute autre famille, dont les prétentions ambitieuses auroient occasionné des guerres civiles, & les maux que le changement d'Empereurs & de familles régnantes ont attirés sur les Romains. Quelquefois ils ont été commandés par des Ducs, mais ce n'étoit qu'au défaut de Roi ; & leur pouvoir, comme chez les Germains, finistoit avec la guerre : leur autorité étoit bornée au commandement des armées, ainsi que l'explique le mot *Dux* ou chef.

Les Francs n’avoient qu’une femme, & ils punissoient sévèrement l’adultère : ils étoient d’une sensibilité excessive sur l’article de l’honneur. Childéric, leur quatrième Roi, en sit la triste épreuve, puisqu’ils le chassèrent parce qu’il seduisoit leurs femmes. Les fils seuls succédoient aux pères, à l’exclusion des filles, qui, par cet usage, étant toutes sans dot, épousoient des hommes de leur état, comme cela se pratique encore en Allemagne. On pendoit les traîtres sur des montagnes, ou à de hautes potences » On píongeoit ceux qui avoient fui dans des bourbiers, digne sépulture des lâches.

On ne peut rien dire des loix, puisque la loi falique, qui est la première, n’existoit pas encore. Tout se décidoit par l’usage & par l’avis des anciens, juges naturels du canton : la tradition & les feules lumières du bon sens leur dictoient des sentences dont la justice n’avoit qu’à s’applaudir. Les Francs régloient le temps comme les Gaulois, & comme plusieurs peuples de TAsie, sur le cours de la Lune plutôt que sur celui du Soleil : nous en avons la preuve incontestable dans un article de la loi falique, qui porte que le propriétaire qui aura perdu son esclave ou son bœuf, aura quarante nuits pour le trouver. La loi qui donne encore aujourd’hui quarante jours au propriétaire pour revendiquer son bétail perdu on vendu en foire, est calquée sur celle-là ; nous n’avons fait que substituer le jour à la nuit. Cet usage est originaire des pays chauds, ou le jour, fous un Soleil brûlant, est consacré au sommeil & à l’ombre de la retraite, la nuit au travail & à la garde du bétail. Ils faifoient cultiver leurs terres par leurs esclaves ; ils ne s’occupoient que de la guerre ; & en temps de paix, de la chaste des animaux les plus féroces & les plus légers, tels que l’Ure, le Bizon, le Sanglier, le Cerf & l’Elan. Enfin, à quelques légères différences près, ils avoient les usages & les mœurs des Germains, avec la même ignorance & la même aversion pour le travail ; ils en différoient seulement dans ces deux points :

Les Germains ne saisoient pas uícìge de sèches dans les combats ; les Francs s’en servoient avec succès, & envoyoient de loin la mort à i’ennemi. Les Germains ignoroient la fauconnerie ; la chasse avec l’oiseau de proie étoit au contraire une des passions les plus ardentes des Francs : elle s’est

long-temps perpétuée chez nous ; elle fut même ennoblie, au point que f oiseau chasseur devint une des prérogatives de la nobleîie. Le Clergé s'empressa de la partager avec elle[187], & demeura en possession de cet exercice jusqu'aux derniers siècles. La fauconnerie du Roi est la feule trace qui existe aujourd'hui de cette chaste qui a fait, pendant tant de règnes, l'amusement des Monarques, & les plaisirs de la noblesse.

L'histoire des Francs, arrêtée par cette esquisse de leurs mœurs les reprend sur la frontière des Gaules, ou nous les avons laissés faiíant leurs préparatifs pour y entrer, & méditant déja ce plan de conquête qui s'effectua deux cents ans après. La fortune, propice à leurs vœux, leur ossroit alors l'occasion favorable après laquelle ils soupiroient.

Première apparition des Francs sous le règne de Gordien Pie, année 241.

L'Empire étoit dans la confusion ; les Empereurs ne faifoient que paroître, & étoient auísi-tòt précipités par d'autres qui leur succédoient. Pendant qu'ils employoient leurs forces à s'entre-détruire, les Provinces sans défense étoient la proie des Barbares. Les Gaules, attaquées par les Germains, frémirent à l'arrivée des Francs. C'étoit pour la première fois que ces peuples paroissoient en armes sur le Rhin. Ce nouvel ennemi qui s'élevoit contre Rome, étoit précédé de la terreur : il étoit regardé comme invincible de plus redoutable encore que tous ceux qui avoient paru. Telle étoit l'opinion qu'en avoient les Romains, qu'Aurélien qui, depuis, fut Empereur, en ayant vaincu un corps de mille hommes seulement, en reçut les plus grands éloges : fa victoire fut célébrée dans l'Empire & chantée par les troupes. Ces peuples n'étoient pas réunis en corps d'armées comme les autres : divisés en différens détachemens, leur valeur suppléoit au nombre ; leur légèreté les rendoit inaccessibles ; ils fatiguoient un corps aussi pesant qu'une armée ; ils la détruisoient à la longue, en la tenant toujours en haleine, & en battant ses divisions.

Dèce, année 251.

Leurs opérations sur le Danube furent plus funestes aux Romains. Les Goths, secondés des Francs, envahirent la Moeíie[188] : l'Empereur Dèce[189] accourut à leur rencontre, & les attaqua auprès de Nicopolis[190] ; mais trahi par Trébonius Gallus, son Général, il perdit la bataille, la vie & son armée qui périt presque entièrement. La digue rompue, le torrent des Barbares se précipita dans l'Empire ; l'invaílon fut générale.

Gallien, année 260 jusqu'en 267.

Ce ne fut sans doute qu'avec une plume baignée de larmes, que l'histoire nous transmit le détail des plaies qui affligèrent l'Empire Romain à cette époque. Le récit des malheurs qui accablèrent alors le genre humain, porte encore à l'ame le sentiment de la douleur & de la compassion. Les Barbares brisant par-tout les barrières de l'Empire, portèrent le fer & le feu clans son sein. Comme si ce n'eût pas été assez des maux que lui saisoient les etrangers, les Romains enchérirent sur leurs fureurs ; ils porterent dans toutes les Provinces le flambeau de la guerre civile, & déchirèrent leurs entrailles de leurs propres mains. On vit leurs armées se combattre & se détruire dans toutes leurs Provinces, au commandement de trente tyrans qui s'entre-tuoient tour-à-tour. Au milieu de cette confusion, parmi ces embrâsemens & ces meurtres, sur ce théâtre de carnage & de mort, le ciel vint mêler ses vengeances & ses fléaux à la rage des hommes, La terre ensanglantée se refusa à nourrir des enfans, dont les uns étoient aussi cruels, & les autres aussi malheureux. Tremblante & s'agitant fous eux, elle glaça leurs cœurs de crainte au milieu des combats, & les avertit de suspendre leurs fureurs pour la possession d'un fol qui alloit manquer fous leurs pieds. Elle engloutit, à leurs yeux, des peuples entiers, & renversa des villes. Les nuages embrasés par les feux qu'elle jetoit, vomissoient la foudre & la mort, tandis que les vents portoient la peste d'un bout de l'Univers à l'autre.

Au milieu de cette fureur des hommes à s'entre-détruire, dans ce déchaînement des élémens & de tous les fléaux contre le genre humain, une armée de Francs passe le Rhin à l'improviste, traverse les Gaules avec la rapidité d'un trait, pillant & battant tout ce qui se rencontre devant elle : elle

franchit les Pyrénées, entre en Espagne, prend & pille Tarragone avec la Province dont elle étoit la capitale. Quelque prompte que soit cette expédition, elle leur paroît encore trop lente ; ils se divisent en deux corps ; l'un parcourt l'Espagne, & en rançonne les Provinces ; l'autre, poussé par fa première impétuosité, passe en Afrique sur les vaisseaux des Espagnols, en pille &. ravage les côtes, & vient rejoindre ses compagnons ; puis tous ensemble, chargés des dépouilles de l'Afrique, de l'Espagne de des Gaules, rentrent dans leur patrie par le Rhin.

A la fuite de cette entreprise, une des plus longues & des plus hardies dont l'histoire fasse mention, la présomption, compagne des succès trop subits, enfla le cœur de la nation. Jugeant légèrement de ce qu'elle pouvoit, par ce qu'elle avoit fait, rien ne lui parut impossible ; les Romains cessèrent d'être formidables à ses yeux, & son aveuglement fut tel, qu'elle se crut en état de leur tenir tête.

L'ambition des conquêtes gagna les esprits, & ce fut sur un Empire qui en faifoit depuis huit cents ans, qu'on résolut d'en tenter. L'exécution suivit le plan de près. Les Francs, en corps d'armée, entrèrent dans les Gaules, non comme des brigands qui courent au pillage, mais comme des conquérans qui viennent fonder une nouvelle domination. Ils prirent beaucoup de villes, & s'établirent dans leurs conquêtes. Si quelque choie peut excuser leur témérité, ce fut l'apparence de l'occasion la plus favorable qui puisse se présenter. L'Empire sembloit anéanti ; les Gaules déchirées par les divisions intestines, & pillées par les étrangers, partageoient fa chute & ses malheurs sous le sceptre d'un Prince chancelant sur le trône ; elles étoient devenues, depuis le règne heureux des Antonins, le théâtre des plus grands évènemens. D'abord les armées Romaines, partagées entre Albin & Severe, accourant les unes d'Orient, & les autres d'Occident, s'étoient rencontrées dans les plaines de la Bresse, & avoient décidé par un sanglant combat qui des deux rivaux régneroit sur l'Univers. Severe[191], vainqueur, avoit inondé les Gaules du sang de leurs habitans ; outre celui qui avoit été répandu sur le champ de bataille, il avoit fait couler à grands flots celui des chefs & des Sénateurs ; Lyon avoit été pillé & livré aux flammes, Alexandre Severe avoit été assassiné par son armée sur la frontière qu'il défendoit contre les Barbares.

Ces derniers, c'est-à-dire les Germains & les Francs, s'étoient jetés sur les Gaules après la victoire qu'ils avoient remportée avec les Goths sur l'Empereur Dèce. Sous le règne de Gallien, défendues par l'épée de Posthume, elles avoient profité des talens &. des lumières de cet usurpateur ; ils avoient été tels, qu'ils lui avoient mérité le titre glorieux de restaurateur des Gaules[192]. La rébellion qui l'avoit fait monter sur le trône, le lui avoit fait perdre ; ses soldats, fers de faire ces Césars maîtres de l'Univers, se jouoient de leur fort, les créoient & les exterminoient tour-à-tour. A Posthume, ils avoient fait succéder Lollien, à celui-ci Marius, ensuite Victorin & Tetricus. Tandis que ce dernier jouissoit d'une autorité dangereuse & mal affermie, les mêmes scènes se renouvellaient dans les autres parties de l'Empire.

Un Prince étonnant s'éleva tout-à-coup au milieu de ses ruines[193], & le revivifia. La discipline sut rétablie, le courage raffermi, & Fesprit Romain rappelé ; les Barbares surent repoussés dans le nord, les légions dirigées dans l'orient & l'occident furent par-tout triomphantes, & l'empire dispersé fut réuni sous la main victorieuse d'Aurélien : l'apparition de ce guerrier infatigable & terrible fut signalée dans les Gaules par des victoires, des bienfaits, & par un évènement inoui. On vit le puissant Monarque des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre, prier Aurélien de venir le détrôner, l'en supplier comme d'une grâce, & contribuer à sa propre ruine.[194] C'est que le trône est souvent un mal pour celui qui l'occupe, c'est qu'un Roi au milieu des biens & de la puissance n'en jouit pas, & renouvelle dans sa cour le spectacle de Tantale dans les eaux. Tétricus, effrayé par les séditions des troupes, par le fort de ses prédécesseurs, par l'épée de la rébellion sans cesse levée sur sa tête, mettoit autant d'ardeur à descendre du trône que les autres à y monter. A peine le conquérant paroit-il en bataille dans les plaines de Châlons qu'il se range fous ses étendards ; fa sageíle en sert qu'à irriter ses soldats ; ils osent défier la victoire, & expient leur témérité par la plus sanglante défaite : les remparts d'Orléans, si célèbres depuis, furent alors élevés par Aurélien, & cette ville décorée de son nom victorieux, a conservé sa gloire sous ses Ducs[195]. Dijon de simple camp romain devint une grande

ville à ses ordres, & les Gaules éprouvèrent la puissante protection de leur nouveau maître contre les attaques des peuples étrangers.

Ces étrangers étoient les Francs & les Germains, que nous avons laissés dans les Gaules sous le règne désastreux de Gallien. Les temps étoient alors bien changés. Aurélien, qui s'étoit signalé par leur première défaite, n'eut pas plutôt vaincu à Châlons, qu'il tombe sur eux ; par-tout ils font battus ; leur conquête devient leur tombeau, & les débris de leurs armées poussées vers le Rhin le passent avec précipitation, & vont répandre dans la Germanie la frayeur qui les agite.

La terreur que ce héros avoit inspirée à ces si ères nations, s'étoit dissipée, l'Empire étoit vacant, les Barbares avoient repris leur audace, & les Gaules étoient attaquées par les Bourguignons & les Vandales. Malheureusement pour tous ces peuples agresseurs, l'interrègne cessa ; un héros saisit les rênes de l'Empire. Probus rassemble toutes ses forces, marche contre les Bourguignons & les Vandales, & confie les armées qui devoient agir contre les Francs, à des Généraux dignes de son choix. Tandis qu'il taille en pièces les Bourguignons & les Vandales, ses Lieutenans ont de grands succès contre les Francs. Malgré leurs efforts pour conserver leurs conquêtes, ils sont chastes au-delà du Rhin : le vainqueur les y suit. Probus ayant rejoint ses Généraux & passé le fleuve, les attaque dans leurs retraites. Irrités de leurs pertes, indignés de l'audace d'un ennemi qui venoit les attaquer jusques dans leurs foyers, ils combattent avec une nouvelle vigueur, mais toujours avec aussi peu de succès, puisqu'ils sont poussés jusque sur les bords de l'Elbe, & que le vainqueur emmène une multitude de prisonniers de tout âge & de tout sexe qu'il transporte jusqu'au Pont-Euxin[196], pensant en faire une colonie qui serviroit de barrière à l'Empire de ce côté. Projet utile, mais dont la fuite fut funeste aux Romains, comme nous le verrons.

Probus., année 77 & 278.

Sous ce règne fut créée la source de ces vins délicieux qui font aujourd'hui l'agrément des tables de l'Europe : la main de Probus l'ouvrit dans les Gaules, Domitien l'avoit fermée : son ordonnance seroit louable

s’il n’eût voulu qu’obvier aux désordres que la trop grande abondance de cette liqueur occassonnoit dans les campagnes, & rendre au labourage les terres qu’on consacroit à cette culture, que tout gouvernement éclairé restreindra toujours aux coteaux. Mais le bien public ne touche pas un tyran ; la cause déterminante fut que ce Prince, dont le tempérament sec & ardent ne s’accommodoit pas de l’usage du vin, proscrivit tout ce qui ne lui convenoit pas, selon l’esprit des despotes qui ramènent tout à eux-mêmes, & qui ne voient qu’eux dans la nature. Le Gaulois, à qui l’épée de Probus avoit rendu la jouissance de ses campagnes, & qui lui devoit ses excellons vignobles, s’empressa à jouir de ses bienfaits, & à lui témoigner fa reconnoissance par des monumens expressifs & durables[197],

L’Empereur, après avoir vaincu & dissipé les armées des Bourguignons, des Logions[198], des Vandales & des Francs, tomba sur les Allemands, & les traita encore plus mal. Il les avoir réduits à de grandes extrémités, à en juger par les conditions qu’il leur imposa, & auxquelles ils souscrivirent, puisqu’ils lui donnèrent, avec des otages, de grandes provisions de bled & de bétail, & qu’ils lui laissèrent tirer seize mille hommes du sein de leur nation, pour les incorporer dans ses armées.

Probus, année 281.

Pendant que les Allemands payoient aussi complètement les frais de la guerre, & plioient sous le joug du vainqueur, les Francs exilés sur les rives du Pont-Euxin, soupiroient après une patrie que leur imagination leur retraçoit sans cesse. Levant les yeux sur cette terre étrangère, ils ne virent que des ennemis & point de secours, puisque les Romains ne les regardoient, dans ce poste, que comme des protecteurs de leurs frontières. Leur courage se ranima au milieu de tant de dangers, & leur inspira un dessein dont la hardiesse étonna l’Univers, & que le succès justifia. Ils se saisissent des vaisseaux qui étoient sur le rivage, pillent les côtes de l’Asie & de l’Afrique, prennent & saccagent Syracuse, la capitale de la Sicile, attaquent Carthage où ils sont repoussés ; mais cet échec ne ralentit pas leur ardeur : remontés sur leurs bords, ils entrent dans l’Océan, & continuent à piller toutes les provinces Romaines qui étoient sur

leur passage, jusqu'à leur arrivée dans leur patrie qu'ils dédommagent des pertes qu'elle venoit d'essuyer, par les richesses immenses qu'ils avoient enlevées à ses ennemis.

Dix ans s'étoient écoulés depuis les victoires de Probus sur les Francs. Ce Prince étoit mort ; l'Empire étoit dans la confusion, & l'occasion de le venger des Romains étoit favorable : leurs ennemis s'avancèrent à l'embouchure du Rhin, & s'emparèrent des Isles que forment ce fleuve, la Meuse & l'Escaut, connues fous le nom de Zélande. Cette conquête étoit d'autant plus réfléchie qu'elle étoit défendue par des remparts naturels qui en assuroient la conservation, au lieu qu'au-delà du Rhin, il falloit conserver un pays ouvert, que des troupes peu disciplinées & d'un service momentané ne pouvoient défendre contre un ennemi plus puissant & des troupes réglées perpétuellement sous les armes. Sentant leur infériorité dans la discipline & la science militaire, ils vouloient des positions qui y suppléassent. C'est à ce sentiment qu'ils dûrent les efforts qu'ils firent, & lattention qu'ils apportèrent à acquérir un art aussi utile ; mais leurs Tentatives furent long-temps infructueuses, ils avoient encore trop de barbarie pour se plier à la discipline ; ils ne firent de véritables progrès que lorsqu'ils devinrent alliés & auxiliaires des Romains : leur génie alors se dépouilla de son ancienne rudesse, & prit une forme nouvelle, sous la main de ces aveugles conquérans qui instruisirent leurs ennemis dans l'art d'être invincibles, art dont ils firent un si bel usage contre leurs maîtres, qu'ils cultivèrent avec autant de soin que les autres le négligèrent, & auquel on doit rapporter la rapidité de leurs succès, & leur supériorité sur toutes les nations qu'ils attaquèrent pendant quatre cents ans. Mais c'est à cette invasion de la Zélande qu'il en faut assigner la première époque, puisque ce fut alors qu'ils en connurent l'utilité, & que la connoissance d'un bien indispensable est toujours suivie d'efforts multipliés pour l'obtenir.

Dioclétien, Maximien j année 287.

Les nouveaux conquérans de la Zélande étoient les Saliens[199] ; c'étoit une tribu de Francs, qui devint dans la suite la plus considérable, & donna son nom aux loix que la nation promulgua sous le titre de loix Saliques. Assise

sur les bords de la mer & sur de grands fleuves, elle s’adonna à la piraterie : les richesses qu’elley acquit, lui donnèrent la prépondérance sur les autres tribus. Ce n’est pas que les autres Francs ne s’y fussent aussi livrés, depuis les entreprises que nous leur avons vu tenter en Espagne & au Pont-Euxin. Leur hardiesse s’étant accrue avec leur expérience, le commerce & les provinces maritimes de l’Empire eurent beaucoup à souffrir de leurs brigandages[200], jusqu’à ce que les Saxons les ayant éloignés de la mer, ils n’employèrent plus leurs forces qu’à des expéditions de terre, & abandonnèrent la piraterie aux nouveaux possesseurs de leurs ports, qui les surpassèrent bientôt, & qui furent à leur tour effacés par les Normands. Mais il y avoit long-temps que la route étoit tracée quand ces derniers parurent.

Le choix des Francs, dans leur nouvelle conquête, étoit sage ; il fut justifié par le succès, puisqu’elle leur demeura ; mais leur aggreíîìon ne resta pas impunie. Le plus puissant Empire de la terre étoit alors gouverné par Dioclétien, fils d’un affranchi, & par Maximien, fils d’un pâtre ; & jamais administration ne fut plus vigoureuse que sous ce règne étonnant. Les deux Empereurs, perpétuellement fous les armes, repoussèrent par-tout les barbares, & comptèrent leurs combats par leurs victoires. Maximien, surnommé Hercule, à cause de sa force & de son courage[201], combattit dans les Gaules, vainquit & dissipa les Bagaudes[202] ; c’étoient des Gaulois révoltés contre les vexations des Romains. Leur chef Arnand[203], qui prenoit le titre d’Empereur, fut pouffé, après différens combats, jusque dans les retranchemens, où fut depuis Saint-Maur-des-Fossés, & y fut passé au fil de l’épée avec tous les rébelles de son parti. Maximien marcha, sans s’arrêter, contre les Bourguignons & les Allemands, & en fit un tel carnage, qu’ils eurent des armées entières d’exterminées. Les Francs eurent leur tour. Il passa le Rhin, les attaqua chez eux, & les maltraita si fort, qu’il vinrent lui demander la, paix. Deux de leurs Rois (c’est pour la première fois qu’on en voit à cette nation, ils s’appeloient Athéc & Génobaud) se déclarèrent ses vassaux. Athéc même fut contraint de marcher sous ses ordres avec les troupes qu’il commandoit. La loi du vainqueur ne s’étendit pas plus loin ; il ne fit point de colonie : le

souvenir de la dernière n’engageoit pas à transplanter à grands frais des gens qui se faisoient payer aussi chèrement leurs voyages.

Dioclétien, Maximien, année 288.

Dioctétien, de son coté, repoussoir les Perses au-delà du Tigre, battoit les Arabes en Orient, chassoit les Allemands de la Rhetie & de la Pannonie, & dirigeant les aigles Romaines contre les Sarmates, les Quades & les Goths, étoit tour-à-tour la terreur de ces peuples ; fièrement assis sur ce trône glissant d’où tant de Princes venoient d’être renversés, il tenoit le sceptre d’une main ferme, & sembloit avoir enchaîné les destins.[204] Sa gloire ne se bornoit pas à vaincre comme celle de Maximien, elle s’étendoit sur toutes les parties du gouvernement ; seul il suffisoit à l’administration de l’Empire, & ses conseils quand il l’eut partagé avec trois collègues, étoient reçus par les autres comme autant d’oracles. Doué d’un profond jugement & d’un vaste génie, il fut recommandable à cinq titres distinctifs, qui font : 1^{o}. d’avoir déployé, quoique d’une basse extraction, une autorité qui contint l’Empire & l’armée, ce qui n’étoit pas arrivé depuis Septime Severe ; 2^{o}. d’avoir fondé sur un trône où les familles changeoient à chaque règne une Dynastie de Césars, qui ne s’éteignit qu’à Julien ; 3^{o}. d’avoir publié des loix sages qu’il fit observer ; 4^{o}. d’avoir préféré le bien public au sien propre, ayant mieux aimé partager l’Empire que de le voir mal gouverné ; 5^{o}. d’avoir formé cette milice invincible des Joviens & des Herculiens, qui recula de cent ans la chute de l’Empire.

On compte avec reconnoissance parmi les établissemens utiles de ce Prince, ceux qu’il fit dans les Gaules ; tels que le défrichement des landes de plusieurs provinces, leur population, le bon ordre dans les finances & l’administration, les fortifications d’Autun[205] & la reconstruction de Grenoble sur les fondemens de la petite ville de Cularo[206]. La justice, les sciences fleurirent, & l’astronomie que ce Prince protégeoit, donna son nom au Calendrier qu’elle arrêta pour lors, & le présenta aux siècles comme le point d’où alloit partir une nouvelle Ere.

Comme le but de l’histoire est d’instruire, on observe qu’elle présente dans ce règne étonnant deux leçons également utiles au peuple & à la noblesse ; elle fait voir à l’un que l’homme de mérite naît dans toutes les classes, que la vertu & le génie font indépendans des rangs. Elle avertit l’autre de ne pas s’enorgueillir de la chimère des titres ; que les vrais caractères de noblesse font ceux que la nature grave dans le cœur des hommes ; qu’elle ne consiste pas dans un fragile papier, mais dans une conduite noble & des sentimens élevés. Quelqu’actifs que íuílent ces Empereurs, leurs Etats étoient trop étendus pour qu’ils pussent porter la main par-tout où les remparts s’écrouloient ; ils prirent deux seconds : fidèles aux principes de ceux qui les avoient élevés, aussi bien intentionnés pour le bien public, ils ne se laissèrent pas entraîner par les liens du sang, ni éblouir par l’éclat de la naissance ; ils crurent que le mérite seul devoit faire les Princes. Ils élurent Galère, *Armentarius*, c’est-à-dire fils d’un pâtre, mais recommandable par ses qualités guerrières, & Constance Chlore, d’une naissance illustre, & le prouvant par ses actions, tandis que Maxence, fils de Maximien, fut mis en oubli. L’Empire ainsi divisé en quatre parties, les Gaules échurent à Constance.

Dioclétien, Maximien, Galère, Constance Chl. année 294.

Le nouvel Empereur résolut, six ans après l’expédition de Maximien contre les Francs, de faire la guerre aux peuples de la Germanie, qui ravageoient de nouveau les Gaules. Il attaqua d’abord les Francs dans les Isles qu’ils avoient prises à l’embouchure du Rhin : il lui fallut livrer autant de combats qu’il aborda de fois ; mais la victoire s’étant déclarée constamment pour lui, il emmena, pour preuve de son triomphe, une quantité considérable de prisonniers qu’il transplanta aux environs de Trèves & de Tongres, où il leur donna des terres : faute énorme en politique de faire peupler la frontière par l’ennemi ; aussi fut-ce une des principales causes de la facilité avec laquelle les Francs envahirent cette contrée, dont une partie des habitans étoit de leur sang. Les Allemands, qui avoient manqué de surprendre Constance à Langres, furent défaits dans deux

grandes batailles, chastes au-delà du Rhin ; & l’Angleterre, séparée de l’Empire depuis la révolte de Carausius, y fut réunie.

Constance Chlore, Galère, 1 Mai 305, non le 18 Fév. 305, comme le marquent Mézeray & plusieurs Auteurs après lui.

Les ennemis de l’Empire terrassés, la paix régnant presque par-tout, le monde jouit d’un spectacle qui le rendit muet d’étonnement. Dioclétien & Maximien, ces hommes qui s’étoient élevés de l’état le plus vil au premier trône de l’Univers, parvenus au faîte de la gloire & de la puissance, ne voulurent plus rien être, dès qu’ils virent qu’il n’y avoit plus rien à acquérir. Contens d’être parvenus jusqu’à la dernière borne des désirs humains, leur ambition s’étoit rassasiée ; le dégoût étoit venu à sa suite ; ils abdiquèrent l’Empire, & Nicomédie fut le théâtre ou Dioclétien se joua des couronnes, & les ôta de dessus sa tête avec cette indifférence qui étonne le vulgaire, & que le sage conçoit. Ce soldat magnanime, qui avoit occupé & quitté le trône avec gloire, retiré dans une campagne auprès de Salone, s’y trouva si à son aise, &. vécut avec tant de plaisir, au milieu des occupations agrestes auxquelles il se livra, qu’il compta le premier jour de sa vie du jour de sa retraite.

Constance Chlore, Galère, année 306.

Un grand homme est une puissante barrière pour un état ; l’Empire Romain en sit alors l’épreuve : la retraite de ces deux héros l’affoiblit prodigieusement. Les Ecossois ayant attaqué l’Angleterre j Constance y accourut ; Ascaric & Ragaise, deux Rois des Francs, qui avoient traité avec lui, plus avides de butin que jaloux de tenir leurs promesses, fondirent sur les frontières de l’Empire & les ravagèrent. Constance, outré de cette violation des traités, se proposoit d’en tirer vengeance, lorsque la mort suspendit l’exécution de son projet, mais ne l’empêcha pas ; il passa encre les mains de son fils Constantin, qui l’exécuta avec les circonstances les plus atroces. Outre les nombreux ennemis que Galère a voit à réprimer sur les frontières de l’Empire en Orient, il eut encore à combattre un usurpateur appelé Valère. Ne pouvant se dissimuler le vuide qu’avoit sait la retraite de

Dioclétien & de Maximien, il chercha à y remédier en associant à I’Empire Licinius, Général sage & expérimenté,

Galère, Constance, an. 307.

Ce fut en 307 qu’on vit les Romains donner aux autres nations une preuve éclatante du mépris qu’ils faisoient d’elles & de leurs Rois ; on renouvela dans Trèves le spectacle que Perlée & Jugurtha avoient donné à Rome. Constantin, Prince aussi cruel que guerrier, après avoir vaincu les Francs, fait prisonniers leurs Rois Ascaric & Ragaise, après avoir fait servir ces deux Princes malheureux à son triomphe, les fit jeter aux bêtes féroces dans l’amphithéâtre de Trêves, aux yeux des spectateurs de toutes les nations. Tous les peuples barbares furent révoltés au récit de cette atrocité ; les Francs frémirent d’indignation, & jurèrent de venger leurs Rois, & l’honneur de la nation outragé si cruellement. La puissance des Romains & la présence du vainqueur leur en imposèrent pour un moment, mais ne changèrent rien à leur plan. Pour en rendre la réussite plus assurée, ils se liguèrent avec les Allemands, & s’avancèrent sur le Rhin avec une armée formidable. Au premier bruit de leur marche, Constantin, vainqueur de Maxence, abandonna l’Italie & accourut dans les Gaules ; comme il savoit qu’il avoit affaire à des ennemis irrités, & qui ne respiroient que la vengeance, il leur dressa une embuscade, Les Francs, plus bouillants que circonspects, y donnèrent & perdirent la bataille. Les prisonniers qui s’étoient flattes de venger leurs Princes, vinrent périr de la même maniéré dans l’arène de Trêves, qui sembloit être devenue le tombeau de ce peuple.

Constantin prit, a ce sujet, le titre de vainqueur des Francs : il avoit déja signalé fa première victoire en instituant des jeux en son honneur. Mais ces ennemis, dont il se proclamoit vainqueur, reparurent alors sur le Rhin, aussi formidables que jamais. Cependant comme s’il y eut eu une fatalité attachée à leurs armes, ils ne furent pas plus heureux ; Crispus, fils de Constantin, les vainquit de nouveau.

Malgré ces victoires, le pays des Francs ne fut pas entamé. A la vérité, ils furent battus, mais les Romains perdirent le plus ; la guerre désola leurs provinces, & le seul fruit de leur victoire sut d’en éloigner l’ennemi. Nous

voyons dans Porphyre, sur la vingtième année de l'avènement de Constantin a l'Empire, que Crispus se préparoit à défendre le Rhin & le Rhône de dessus leur autre bord, & à ranger les Francs sous une dure loi «. Il n'en eut pas le temps ; & peut-être n'y eût-il pas réussi ; il abandonna donc les Francs, pour accompagner son père dans la guerre contre Licinius.

Confiants Constance, an. 340.

Il se fit, en 340, une révolution étonnante ; l'antipathie des deux nations se changea en amitié : les armes qu'elles tournoient depuis tant de temps contr'elles, se réunirent, & leurs troupes confondues marchèrent fous les aigles Romaines. Ce fut un coup de la politique de l'Empereur Constant. Considérant le courage & les ressources de ses ennemis, voyant un danger présent sur la frontière, réfléchissant sur le peu d'avantages que ses prédécesseurs avoient tirés de leurs victoires, il en vit au contraire beaucoup à être fortifié d'un pareil allié. Pour les Francs, connoissant par expérience le danger de la guerre avec les Romains, flattés d'une alliance avec les maîtres du monde, séduits par la considération & l'argent qu'ils espéroient en retirer, ils accédèrent avec plaisir au traité que leur proposoit l'Empereur. Il en recueillit le fruit sur le champ ; car les Allemands & : les autres peuples de la Germanie étant abandonnés des Francs, les voyant au contraire combattre pour les Romains, se retirèrent & n'osèrent insulter les frontières de l'Empire. Mais l'alliance des Romains ne fut pas si favorable aux Francs ; elles les conduisit à prendre part à leurs querelles, au malheur plus grand encore de s'attacher au parti qui succomba, & d'être écrasé sous ses ruines.

Dix ans s'étoient à peine écoulés depuis cette alliance, que Magnence fut élu Empereur à Autun ; il fut aussi-tôt reconnu dans les Gaules, en Espagne & en Italie. L'Empereur Constance, frère de Constant, que cet usurpateur avoit fait tuer dans les Pyrénées, accourut avec toutes les forces de l'Orient pour venger cette mort. Magnence étoit Franc d'origine[207]. Cette raison feule détermina une nation fière & belliqueuse à l'appuyer de toutes ses forces. La gloire de maintenir son sang sur le trône des Césars, lui fit faire les plus grands efforts. Comme la vanité est plus puissante que la

haine, cette nation fit, pour un homme qui lui étoit en quelque forte étranger, ce que, depuis un siècle, elle n'avoit pas tenté pour elle-même ; elle rechercha l'amitié & les secours des Saxons, ses anciens ennemis, & les obtint. Les deux peuples unis des liens de l'amitié, conduits par le même esprit, volèrent au secours du nouvel Empereur ; & comme si les Francs eussent voulu faire tous les frais de la guerre, un corps considérable de leur cavalerie, commandé par Sylvain, passa du côté de Constance. Une pareille conduite eut le succès qu'elle méritoit. L'armée de Magnence, mise en déroute à Murse, dans la Pannonie, laissa les Francs aux prises avec leurs compatriotes ; ils firent une perte énorme, & sur-tout les vaincus, dans une bataille qui coûta soixante-six mille hommes à l'Empire[208]. Les Francs furent également maltraités dans deux autres combats, l'un au Mont-Genèvre, & l'autre à la Cluse en Dauphiné ; puis, voyant la chute de leurs chefs, ils se retirèrent.

Pendant le règne de Constant, la saveur de la nouvelle alliance, l'espoir d'un secours toujours prêt au besoin, les avoient fait souffrir sur l'autre rive du Rhin ; mais dans la confusion qui suivit la mort de ce Prince, ils se cantonnèrent dans les forêts & les marécages de la Frise, du pays de Liége & du Brabant septentrional. Ce fut dans l'année 351 environ, qu'ils prirent possession pour toujours de cette portion sauvage & méprisée des Gaules, où se forma l'orage qui vint fondre sur les Romains.

Constance, année 355.

Ce fut probablement aussi pour se dédommager de la perte de tant d'hommes, qu'ils s'emparèrent de ces contrées & d'une partie de la première Belgique, c'est-à-dire, de la province dont Trèves étoit la capitale. On n'en doit pas être étonné, puisqu'elle étoit habitée en partie par les Francs, comme nous l'avons vu. Ils prirent encore plusieurs villes au-delà du Rhin, & enfin Cologne, capitale de la seconde Germanique, qu'ils emportèrent après un siège de dix mois. On voit par-là combien ils avoient fait de progrès dans l'art militaire des Romains & combien ils savoient mettre à profit les leçons de ces anciens alliés. Leur espérance & leur audace croissant avec leurs succès, ils menaçoient déja l'Empire. Sylvain,

ce chef que nous avons vu passer du côté de Constance, à la bataille de Murse[209], avoit eu la hardiesse de se faire proclamer Empereur à Cologne, & eut donné beaucoup d'embarras aux Romains, s'il n'eût pas été assassiné quelques jours après par leurs intrigues. Les Francs étoient d'autant plus redoutables alors, qu'ils étoient aguerris & animés par le succès, que les Gaules se trouvoient hors d'état de se défendre, & que tout y étoit dans la plus grande confusion.

Chonodomar, Roi des Allemands, que Constance avoit armé sur le Rhin contre Magnence & son frère Décence, ne crut pas, après la chute de ces derniers, que ses préparatifs dussent être en pure perte, sur-tout après une victoire signalée qu'il avoit remportée : il résolut de se faire payer par Constance, au défaut de ses ennemis. Il entra dans les Gaules, prit Strasbourg, Saverne, Worms, Spire, Mayence, & s'avança jusqu'à Autun, oh il échoua contre le courage des habitans & des vétérans qui s'y étoient retirés. Mais tout le pays qui étoit entre le Rhin & cette ville, n'en fut pas moins ravagé. Les contrées ou l'ennemi n'avoit pas pénétré, n'étoient guère plus heureuses. Les Gouverneurs & les Magistrats Romains étoient autant de petits tyrans qui les défoloient par leurs exactions[210]. Les provinces exposées à toutes les vexations d'un gouvernement oppresseur & dégénéré, à l'avidité & aux fureurs des peuples guerriers qui les ravagoient tour-à-tour, gémissoient sur leurs maux, & faisoient des vœux pour être affranchies d'une domination aussi désastreuse. Ces vœux & ce désir avoient beaucoup favorisé les Francs & les Allemands dans leurs conquêtes. Les Gaules, dans cet état de détresse & de confusion au dehors & au dedans, annonçoient une ruine prochaine, & on l'attendoit, lorsqu'on apprit que tout avoit été rétabli, non par le jeu du ressort national, car il étoit brisé, mais par un de ces coups extraordinaires que fait frapper une main puissante.

Un homme aussi grand que César, aussi vertueux que Caton, semblable à Marc-Aurèle, parut tout-à-coup dans ces contrées désolées. Sa présence, semblable à celle des Dieux, rappela la félicité qu'avoit fait fuir un gouvernement corrompu ; sa valeur protégea les frontières ; & sa justice, qui n'eut de comparable que celle de Trajan, sit la consolation des peuples. Julien, nourri à l'école de l'adversité & de la philosophie, étoit monté

subitement sur le trône, & avoit été envoyé dans les Gaules, décoré du titre de César : il y sit revivre le héros avec le titre. Il marcha d'abord contre les Allemands, suivit leurs traces fumantes de sang & d'incendies, les battit auprès de Mayence, & les joignit de nouveau à Worms. La victoire ne paroissoit pas douteuse, & déja les trompettes sonnoient, lorsque les ennemis vinrent lui demander la paix.. Il pou voit se couvrir de gloire ; mais le sang, au prix duquel il l'auroit achetée, lui sic accepter des propositions qui lui parurent raisonnables.

A peine débarrassé des Allemands, il marche contre les Francs, reprend Cologne & passe le Rhin. La terreur qui précédoit son armée, avoit fait fuir les habitans dans les bois & dans des lieux inaccessibles. Ne trouvant point d'ennemis à combattre, il revint sur ses pas, & s'arrêta à Sens, pour être plus à portée de faire des amas de vivres pour la campagne suivante, lorsque les Francs & les Allemands paroiíFent tout-à-coup devant la place & l'attaquent avec fureur : ils avoient été informés qu'il avoit divisé ses troupes & gardé peu de soldats auprès de lui. Leur armée étoit nombreuse, & ils ne doutoient pas qu'ils ne prissent la ville avec le Prince. Les Généraux de Julien, Marcellus fur-tout, Grand-Maître de la cavalerie, qui desiroit fa perte, restèrent dans l'inaction, & ne lui envoyèrent aucun secours.

Constance, année 356.

Julien, ainsi abandonné, ne s'oublia pas ; ce fut dans le plus grand danger qu'il déploya le plus de talens. Indigné de l'audace de ses ennemis autant que de la trahison de ses Officiers, il tira ses ressources de lui-même ; il anima de son courage les habitans & le petit nombre de soldats qu'il avoit avec lui. Intrépide, on le vit au milieu d'eux repousser les plus furieux assauts, couvrir les murs des corps des ennemis, & les précipiter des remparts autant de fois qu'ils osèrent y monter. Les barbares, fatigués d'un siège aussi long pendant l'hiver, & des pertes qu'ils y faisoient, abandonnèrent enfin un Prince qui savait si bien se défendre.

Cet évènement se passa pendant l'hiver de 356. Il résolut dès-lors de donner sa constance à des Officiers plus dignes de seconder ses entreprises,

de réprimer les courses des Allemands, de chasser les Francs de la Toxandrie[211], afin de se procurer la navigation du Rhin, & d'approvisionner les Gaules par ce fleuve, en temps de disette. Quelque difficile que fût ce projet, il l'exécuta dans toutes ses parties en moins de deux ans.

A des Officiers infidèles & coupables de trahison envers leur Prince, il en fit succéder d'autres plus sensibles à l'honneur & plus dociles à leur chef. Severe, Général d'un mérite distingué, remplaça le traître Marcellus. En même-temps vint un puissant secours que Constance envoyoit à Julien ; mais le comte Barbation, qui le commandoit, étoit son ennemi personnel, & lui nuisoit par sa mauvaise volonté, autant que son armée pouvoit le servir. Les deux camps étoient à quelque distance l'un de l'autre, entre Strasbourg & Saverne, lorsque les Allemands parurent : ils étoient fous les ordres de sept de leurs Rois ; Chonodomar étoit le principal. Barbation avoit fous lui vingt-cinq mille hommes, & Julien treize. Etant aussi inférieur en forces, & n'ayant pu obtenir de troupes du Comte, il avoit suppléé au nombre par l'assiette de son camp, & la vigilance avec laquelle il le faisoit garder. Barbation, présumant trop de ses forces, agissoit avec une négligence qui lui fut fatale ; car les Allemands étant tombés sur son camp à l'improviste, s'en emparèrent & le poursuivirent dans fa fuite jusqu'à Bâle. Chonodomar, fier de ce succès, accourut aussi-tôt sur l'autre armée. Après avoir défait la plus considérable des deux divisions, il avoit tout à se promettre contre l'autre. Les ennemis étoient moins nombreux, & la victoire animoit ses soldats, Julien n'avoit que treize mille hommes à opposer à cette multitude. Mais si le nombre étoit du côté des barbares, la valeur & la discipline étoient du sien. Aussi la victoire fut-elìe complette : une partie de l'armée ennemie fut taillée en pièces ; une autre fut culbutée dans le Rhin, & le fleuve, couvert de corps morts, alla porter aux Francs la nouvelle du désastre de leurs alliés. Les Allemands, après cet échec, se sauvèrent dans leurs forêts, où l'hiver ne permit pas au vainqueur de les suivre. Il fit rétablir une forteresse bâtie par Trajan, pour réprimer les restes échappés à cette sanglante journée, & prit le chemin des Gaules, traînant à fa fuite Chonodomar, qui avoit survécu à sa défaite.

Au lieu de terminer la campagne, il se mit à la poursuite des Francs qui ravageoient la Belgique. Au bruit de fa marche, ils se sauvèrent avec tant de trouble & de précipitation, qu'un de leurs partis tomba dans son armée ou il fut massacre ; & deux autres étant vivement poursuivis, se jetèrent dans deux forts qu'ils avoient pris sur la Meuse. Il n'étoit pas dans leurs mœurs de se tenir ainsi renfermés dans des murs ; ce fut la nécessité feule qui les y contraignit : mais y étant attaqués, ils se défendirent avec courage ; ils espéroient que l'hiver, qui régnoit alors, alloit leur offrir un pont de glace sur la rivière, & qu'ils échapperoient à fi faveur ; mais ils avoient affaire à un ennemi qui ne laissoit pas ainsi échapper la victoire.

Des barques, descendant & remontant sans cesse par son ordre, empêchèrent la formation de la glace, & ôtèrent aux assiégés les secours qu'ils espéroient du froid, au défaut de ceux des hommes. Ils ne se rendirent cependant qu'à la dernière extrémité, après deux mois de siége.

Constance, année 358

Vainqueur de ces redoutables nations, Julien vint p a îlerà Paris le reste de Phiver, sans crainte d'y être inquiété ; ceux qui l'avoient troublé à Sens, venoient d'être châtiés de manière à inspirer aux barbares plus de frayeur que d'envie de l'attaquer. Ce fut ainsi que passant les étés fous la tente en présence de l'ennemi[212], siégeant sur le tribunal pendant les hivers, ou s'occupant dans le cabinet du bien des provinces, il parvint en peu de temps à le faire constamment & en tout genre. Il rappela la justice sur les tribunaux, dont la prévarication l'avoit chassée. Les revenus de l'Etat, au lieu d'aller se perdre dans des canaux obscurs & détournés, vinrent directement se réunir fous ses yeux, & former ces trésors dont une main sage se sert pour soudoyer la victoire au dehors, & assurer le bonheur au dedans. Il combla les peuples de joie, par la remise qu'il leur fit des impôts arriérés, par la suppression d'une partie de ceux qui existoient, & par la protection qu'il leur accorda contre l'avidité des traitans ; il rassura ses ennemis par fa clémence ; & sa tolérance fut telle, qu'il mérita, quoique payen, les éloges de Saint-Hilaire. Enfin, il gagna tous les cœurs pendant son séjour à Paris. On volt encore dans cette Ville, dont il commença la

grandeur, les restes de son Palais ; il en existe plusieurs arcs élevés, & une salle qui faifoit partie de ses bains : la voûte, belle & hardie, est encore si solide, qu'elle porte un jardin. Ce monument dégradé est dans la rue de la Harpe[213]. Ce fut ce qui donna lieu de dire à ses ennemis qu'il se retiroit dans des souterrains pour sa cri fier à ses idoles. Malgré cela, Paris sortit de ses mains, comme la statue de Prométhée avant qu'il y eût appliqué le feu céleste. Il étoit réservé à nos derniers Rois de l'animer avec le flambeau des arts.

Le mois d'Avril n'étoit point encore expiré, que Julien avoit déjà pénétré chez les Francs affoiblis de la perte qu'ils avoient faits l'année précédente ; il soumit d'abord les contrées qu'ils avoient conquises au delà du Rhin, à l'exception des lieux marécageux & sauvages de la Toxandrie, dans lesquels une partie s'étoit réfugiée. Il se rendit maître des Isles qu'occupoient les Saliens, les vainquit & les obligea à lui fournir un corps de leurs troupes qu'il prit à solde ; il passa le Rhin & marcha tout de fuite contre les Chamaves & les autres peuples Francs qui habitoient au delà du fleuve : il les combattit avec succès & les poufla jusqu'au cœur de leur pays. Mais comme on ne soumet pas un peuple brave & aguerri & qui n'a pas de villes, la campagne finissoit, & il n'y avoit encore rien de terminé, lorsque sa clémence acheva ce que ses armes avoient commencé. Son humanité envers les prisonniers, la générosité avec laquelle il traita Nébiogafle, fils de leur Roi, mirent fin à cette guerre, & amenèrent une paix dont les conditions furent qu'ils garderoient les pays qu'ils possédoient, à l'exception de Cologne ; qu'ils n'inquiéteroient pas les frontières ; qu'ils fourniroient du bétail & des bleds à l'armée, & que Nébiogaste & sa mère resteroient en otages pour l'exécution du traité. Tous les Rois de la Germanie, prévoyant la tempête qui alloit fondre sur eux, vinrent s'incliner devant lui & se soumettre à ses ordres ; mais peu rassuré par leurs promesses, il résolut de les contenir d'une manière plus sûre : il rétablit jusqu'à sept villes sur le Rhin, & obligea les Allemands à travailler à leur constraction. C'étoit ainsi que la voix impérieuse de la victoire les contraignoit à forger en murmurant les chaînes de leur esclavage.

Alors fut pleinement essectué le projet de ce Prince sur l'approvisionnement des pays voisins du Rhin. Maître de la navigation, les bleds qu'il fit remonter de la Grande-Bretagne & des Provinces du Couchant, répandirent l'abondance sur les bords du fleuve.

Il quitta enfin les Gaules remplies de fa gloire & de ses bienfaits ; il les laissa parfaitement rétablies, mais pour la dernière fois, & partit couvert de lauriers, au milieu des larmes des peuples qui le combloient de bénédictions. Vainqueur de l'Occident, il portoit la guerre en Orient : l'Euphrate fut bientôt, comme le Rhin, couvert de ses trophées ; le Parthe indompté connut enfin la peur. Déja il frémissoit de ses défaites, lorsque ce héros fut blessé à mort dans une rencontre proche de Ctésiphon, & expira dans la même nuit, qui étoit celle du 26 Juin 363. A l'heure même tomba l'Empire Romain y & le bas-Empire commença.

Ainsi vécut & périt avec gloire ce Prince dont la vie fut si courte[214]. Comme s'il eût pressenti cette injustice du sort, il se hâta de marcher de bonne heure & d'un pas rapide à l'immortalité. Il acquit le titre de héros, à l'âge où les autres hommes entrent dans la carrière. Déja il étoit à la fin quand la mort l'atteignit, & termina une vie vide d'années, mais pleine d'actions de brillante de gloire.

Sa mémoire, chérie des Gaulois, se conserva long-temps dans leur cœur : on se la rappelle encore avec reconnoissance, car outre les grandes choies qu'il rit dans cette contrée, il est recommandable pour y avoir le premier redonné de la force aux ressorts de l'Etat. Il fit cette opération desirée depuis par tant de gouvernemens ; la réforme qui rétablit béquilibre & donne à i'Empire l'àplomb qu'il avoit perdu, en lui rendant ses revenus nets, & sa recette égale à sa dépense ; elle fut renouvelée par Charlemagne, & elle peut toujours l'être malgré la distance des temps, parce que la bonne époque est celle de l'ordre, & que tous les momens s'y prêtent quand le bien de l'Etat l'exige.

A tout ce qu'il fit pour la gloire & le bien de notre nation, il y joignit encore le sentiment de l'amitié ; le séjour de Paris fut celui qu'il affectionna, & les soldats de cette contrée jouirent de toute fa confiance. La recon. noiífance de nos ancêtres envers ce Prince fut égale à ses bienfaits,

ils le vengèrent des outrages de la cour de Constance, & l'élevèrent à l'Empire ; quoique leurs troupes refusassent constamment de passer en Orients elles se disputèrent l'honneur de l'y suivre, leur plus brave jeunesse l'accompagna jusque dans la Perse, & y partagea ses périls & ses lauriers. La joie que causa aux Gaulois ses succès dans la Pannonie, la mort de Constance, son élévation sur son trône & ses victoires en Orient, se changea en fureur au bruit de fa mort, ce peuple, extrême en tout, massacra les envoyés de Jovien, son successeur, porteurs de cette triste nouvelle.

Ce Prince, qui avoit passé avec l'éclat & la rapidité de la foudre, ne fut pas plutôt expiré, que les barrières de l'Empire furent rompues du Couchant au Levant. Jamais la renommée n'annonça rien d'aussi prompt dans l'Univers, & jamais nouvelle ne fut suivie d'une aussi grande révolution. Cette mort fut le signal de l'assaut dans les trois parties du monde. Francs, Allemands, Quades, Sarmates, Pietés[215], Goths, Saxons, Parthes, Maures, tout fondit à-la-fois sur les Romains. Ces maîtres du monde, épuisés, accablés fous le nombre, crurent que c'étoit beaucoup faire que de se défendre. Dès-lors il ne fut plus question de conquérir ; ils connurent des bornes, & depuis ils reculèrent toujours devant elles. On verra bien des Empereurs opposer aux Barbares une vigoureuse résistance ; mais malgré leur succès, l'Empire est entamé ; ses ennemis introduits dans son sein, le déchirent peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin ce grand corps tombant fous leurs coups, ils en partagent les membres épars.

Le Comte Théodofe, père de l'Empereur de ce nom, fut chargé de combattre les Francs ; il eut des avantages, mais il ne les chassa pas des Gaules. Ce peuple entreprenant profita au contraire de la confusion de l'Empire, & de la considération dont il jouissoit à la Cour des Empereurs, pour se fortifier & y prendre racine. Aussi allons-nous lui voir tenir le premier rang à la cour de ces Princes, comme dans leurs armées, depuis le règne des enfans de Constantin jusqu'à la chute d'Empire d'Occident. Valentinien eut dans Mérobaud, Dagalaïphe & Mellobaud, des Officiers d'un courage & d'une fidélité à toute épreuve. Le premier, Grand-Maître de la Milice, vécut dans la plus haute considération jusqu'au moment où, enveloppé dans le malheur de l'Empereur Gratien, il lui donna, par sa mort,

une preuve de sa fidélité envers son Prince[216]. Dagalaïphe, après avoir commandé les armées de Constance, de Julien, de Jovien, & s'être couvert de gloire en Orient & en Occident, servit encore sous Valentinien. Il échut à ce Prince dans le partage qu'il fit avec son frère, à Néisie en Servie[217], des meilleurs Officiers de l'Empire. Mellobaud, Comte des domestiques du Palais, étoit un des Rois Francs. Mézeray nous dit[218] qu'il étoit un Prince belliqueux & vaillant, qui avoit tout pouvoir auprès de Gratien, & qui étoit un des chefs de son Conseil. Il rendit à Valentinien deux services qui sont autant d'honneur à son courage, qu'à la nation qu'il commandoit.

Les Saxons j après avoir été battus dans une descente qu'ils firent sur les cotes des Gaules, tentèrent le fort des combats sur terre. Leur armée marchoit vers Cologne, & traversoit le pays des Francs leurs anciens ennemis, lorsque l'Empereur accourut à la tête de ses légions, & passa le Rhin. Le Roi des Francs, Officier de l'Empereur, à la vue d'une nation qui avoit fait des conquêtes sur la sienne, n'hesita pas à se joindre aux Romains. La connoissance des lieux, ses troupes & fa valeur, ne surent pas une des moindres causes de la victoire que Valentinien remporta à Duisbourg sur les Saxons, en 374. Cette expédition le fit manquer au rendez-vous qu'il avoit donné aux Bourguignons, pour marcher ensemble contre les Allemands. Ces peuples, religieux observateurs de leur parole, surent si outrés, comme on le verra dans la suite, de cette défection, qu'ils égorgèrent les prisonniers Romains qu'ils avoient en leur puissance,

Macrian, Roi des Allemands, avoit attiré les armes de Valentinien qui l'avoit vivement poursuivi ; il lui avoit échappé plusieurs fois, particulièrement à Visbaden[219] ou l'Empereur en personne avoit manqué de le surprendre. Ce Prince, aussi brave dans les combats qu'habile dans les négociations, satiguoit les Romains par des entreprises hardies & multipliées, leur suscitoit des ennemis, & détachoit leurs alliés. Mellobaud contint souvent cet ennemi dangereux, & à la fin en délivra l'Empire dans une bataille où son adversaire, qui étoit entré dans le pays des Francs, perdit la victoire & la vie.

La fortune des Francs ne connut bientôt plus de bornes ; elle s'éleva jusqu'au Consulat, ce rang suprême au-dessous duquel étoient rangés les

Rois. Mellobaud avoit été honoré de ce titre, & le Comte Baudon, Franc d'origine, fut désigné par l'Empereur Gratien pour remplir cette place éminente, en 380. Baudon étoit un homme d'un génie supérieur, que son courage & sa capacité élevèrent à la cour de Valentinien II, & qui gouvernoit l'Empire avec l'Impératrice Justine, pendant la minorité de son fils.

Ricomer fut honoré du Consulat, & Gratien ne dédaigna pas d'en partager les honneurs avec lui ; il l'avoit encore désigné, avant sa mort, avec le Comte Baudon. Il commanda depuis les armées de Théodose, & jouit à Constantinople de la même considération qu'à Trêves. Arbogaste, que nous verrons bientôt jouer un si grand rôle, fut aussi Consul, & succéda, après Baudon, à toute l'autorité que le Comte avoit eue auprès de ce jeune Prince.

Tel étoit Pascendant qu'avoient pris les Francs, qu'ils commandoient presque par-tout. Le crédit des particuliers augmentoit tous les jours, ainsi que la puissance de la nation. Nous les avons vus, sous Valentinien, vainqueurs des Saxons & des Allemands : nous allons les voir à présent vainqueurs des Romains. La victoire les avoit fait passer sur ces degrés sanglans pour arriver jusqu'à eux.

Théodose j année 388.

Maxime, meurtrier & successeur de Gratien[220], sorcoit à peine des Gaules pour aller combattre Théodose, que les Francs, commandés par leurs Princes Marcomir & Sunnon, s'emparèrent de Cologne, fondirent sur la Belgique, & se répandirent dans les autres Provinces. Les Généraux Quintinius & NanniuSj auxquels Maxime en avoit confié la défense, marchèrent à eux avec toutes leurs forces. Une partie des Francs se retira à Cologne ; & l'autre, ayant eu une affaire avec les Romains, dans la forêt Charbonnière, aujourd'hui Mormalle en Hainaut[221], se retira avec désavantage & repassa le Rhin. Leurs forces se réunirent de l'autre côté du fleuve. Leurs ennemis, enflés de leurs premiers succès, le passèrent après eux, & les deux armées se trouvèrent en présence. Les Francs, qui connoissoient mieux le terrain, occupèrent le poste le plus avantageux. Ils

étoient alors pleinement instruits dans l'art militaire des Romains, & ils leur en donnèrent une terrible leçon : car l'armée de ces derniers fut taillée en pièces, & détruite entièrement à l'exception d'un petit nombre de fuyards qui s'échappa dans les bois. Tout le bagage fut pris, & les enseignes passèrent entre les mains des Francs, comme le témoignage de la victoire la plus signalée qu'ils eussent encore remportée.

C'étoit pour la seconde sois que les Romains avoient été totalement défaits au-delà du Rhin. Cette victoire, qui les plongea dans la consternation, n'eut cependant pas des suites bien avantageuses pour les vainqueurs. L'Empereur Valentinien leur opposa deux armées. Arbogaste, qui en commandoit une, traita de la paix avec Marcomir. Les deux chefs s'abouchèrent à cheval, & convinrent des conditions. Quatre cents ans auparavant, Arioviste & César avoient agité le sort des Gaules de la même manière : tant les grands hommes sont peu d'attention aux vaines & puériles cérémonies de la représentation ! Mais Rome, la première fois, étoit victorieuse, & son pouvoir alloit en croissant : ici elle étoit vaincue, & sa puissance tomboit. La position de ses ennemis étoit alors la même qu'avoit été la sienne. Aussi eut-elle les mêmes suites, c'est-à-dire, la conquête des Gaules ; mais d'une manière moins rapide, parce que la nation qui conquit la seconde sois, étoit moins puissante.

Cette paix fut de peu de durée ; car Arbogaste, en 391, deux ans après, entra dans le pays des Chamaves, l'un des peuples Francs. Marcomir, trop foible pour le combattre, se contenta de l'observer de dessus les hauteurs, sans en venir à une action. Cette guerre défensive fatigua l'ennemi, qui fut contraint de faire sa retraite.

Mais Arbogaste, qui avoit été le soutien de Valentinien, devint son tyran. Commandant ses armées, disposant des grâces de la cour, absolu dans l'Etat, il tenoit toute l'autorité réunie dans sa main. Valentinien, indigné de l'audace d'un sujet qui le bravoit, de ne lui laissoit qu'un titre sans pouvoir, résolut de le précipiter d'un poste d'où il dominoit sur l'Empire & sur son maître. Arbogaste le prévint en élevant à fa place Eugène qui lui étoit dévoué, & qu'il fît monter sur le trône encore fumant du sang de Valentinien. Cet évènement est terrible, mais il n'est pas extraordinaire ; il

se renouvellera, avec des circonstances plus ou moins atroces, toutes les fois que la puissance, dans le Palais, appartiendra à un Officier unique. Maître des forces qui entourent le Prince, & du lieu de fa demeure, il le fera à la longue de fa personne ; les su jets accoutumés à tenir les grâces de fa main, passeront sans essort fous sa domination. Aussi Constantin agit-il en liabile politique en divisant l'office de Préfet du Prétoire. Il a été sagement imité depuis dans plusieurs monarchies, où l'on a divisé les grandes charges du Palais, & créé plusieurs Officiers dont les pouvoirs différens & à-peu-près égaux sont sans force par leur division & leurs chocs, & vont se perdre fous le trône, bien loin d'aller jusqu'à lui.

Arbogaste, ce Franc audacieux qui dominoit sur ses maîtres & sur l'Occident, veut encore régner sur l'Onent. Il fait plier ses passions au gré de son intérêt, & assortit ses fentimens à ses vues ; d'ennemi irréconciliable qu'il étoit des Francs ses compatriotes, il devient leur ami, & prétend, avec leur aide, soumettre l'Univers à ses loix Théodofe lui oppose ces siers enfans du Nord, ces Goths & ces Sarmates, le fléau des Romains. Mais les Francs & les Germains, dans cette journée, devinrent le leur ; guidés par le génie, & animés par l'exemple d'Arbogaste, ils taillent en pièces les Goths ; leur chef Bacure, & dix mille de ses soldats restent sur le champ de bataille. Le lendemain ne fut pas aussi heureux, l'habileté de Théodose, & ses talens militaires lui firent remporter une victoire complète. La prise d'Eugène[222], fa mort, celle d'Arbogaste, la fuite des Francs, & la conquête de l'Occident en furent le fruit.

Marcomir & Sunnon ne furent pas aussi heureux contre Stilicon que contre Nannius & Quintinius. Ce Générai de L'Empereur Honorius, aussi habile qu'insinuant, fit en 395 des traités d'alliance avec plusieurs peuples voisins des Gaules ; il gagna une partie des Francs avec des présens & des pensions, fit tuer Sunnon, & prit Marcomir, ce chef redoutable ; soit qu'il le dût à la victoire ou à la trahison, il le relégua en Toscane. Malgré ces malheurs, les Francs conservèrent néanmoins leurs conquêtes, mais en reconnoissant la supériorité des Romains sur les pays seulement dont ils s'étoient emparés ; car jamais Stilicon ne leur sit la loi au-delà du Rhin ; il n'en eut ni le temps ni le pouvoir. Le calme dura environ douze ans

jusqu’en 409. Alors ils rompirent pour la dernière fois les liens qui unissoient les uns & assujettissoient les autres aux Romains, lis élevèrent leurs enseignes contre les Aigles, élurent un Roi unique, qui devint le concurrent de l’Empereur dans les Gaules, & protégèrent les Armoriques qui s’étoient révoltées.

Nous convenons avec reconnoissance que nos ancêtres durent beaucoup aux Romains : il les firent jouir des avantages des sciences & des arts, & des douceurs de la société ; ils les délivrèrent du joug d’une religion sombre & cruelle &. des mains sanguinaires de ses Ministres, qui se jouoient de leur liberté, de leurs biens & de leur vie. Mais, comme s’il étoit de la destinée de l’homme de ne pouvoir jouir parfaitement, & que le bien dût toujours être empoisonné par le mal, les dons précieux de ces conquérans n’en furent pas exempts. Sous prétexte de protéger leurs nouveaux sujets, ils les faisoient gémir sous le fardeau excessif des impôts, & les abandonnoient aux vexations de leurs partisans & de leurs Officiers : on a vu à quel degré le mal étoit parvenu à l’arrivée de Julien. La justice étoit ruineuse pour ceux qui la sollicitoient, & les oracles de Thémis se ressentoient de la corruption de ses Ministres.

Les biens que les Gaulois tenoient des Romains, s’étoient effacés de leur mémoire. Les sciences & les arts les ayant rendus plus sensibles & plus délicats, leur système politique ne leur parut plus qu’une tyrannie, leurs Officiers des partisans avides, & leur administration un gouvernement oppresseur, qui, dans le désespoir de soutenir plus long-temps ses sujets contre ses nombreux ennemis, les pilloit lui même. La haine fermentoit dans les cœurs, & le mépris s’y joignit au moment où leur foibleíle se manifesta. Delà le mécontentement, les vœux sourds pour un changement de domination. Ce fut dans ces circonstances favorables que Teudome ou Théodomir, premier Roi des Francs dans les Gaules, vint se présenter à leurs portes,

DES ROIS

QUI ONT RÉGNÉ

AVANT CLOVIS.

TEUDOME OU THÉODOMIR,

PREMIER ROI[223].

C’EST de ce moment que commence véritablement l’histoire de nos Rois. Nous en sommes à l’époque où le temps écoulé n’est plus indifférent pour ces Princes ; il va se représenter pour leur gloire ou leur honte. Il est utile pour le bien des hommes que l’Historien ait le privilège d’évoquer les mânes de ceux qui les gouvernent, pour les citer au tribunal de la postérité. Ce Monarque repose dans le silence du tombeau ; les pas des siècles en ont effacé les caractères, des évènemens l’ont fait disparoître de la tradition ; vaines précautions pour le soustraire au souvenir des générations. C’est

inutilement ciu'on a voulu empêcher le nom d'Erostrate de parvenir à la postérité, & qu'on a voulu lui celer les noms & les actions de quelques hommes ; la justice &. ['histoire réclament contre ces défenses & contre l'abus de l'oubli. Les temps font rappelés, la mémoire est remise en vigueur ; les traits même sont retracés, quel qu'ait été le masque qui les a couverts, eut-il été de fer ; l'oeil de l'histoire pénètre par-tout ; sa main saisit celui qui s'étoit enfui dans les ténèbres du passé, fous un manteau inconnu ; elle le marque de son sceau, & le livre aux regards & au jugement de la postérité.

Heureux le Roi qui n'est pas animé par l'efprit de conquête ! il ne met pas fa gloire à fonder des colonies, à assujettir des peuples qui se séparent à la longue ou se soulèvent, & mutilent, lorsque le ressort de leur liberté se redresse, la nation sanglante qui les avoit subjugués. Heureux le Prince qui, loin des projets ambitieux, concentrant son bonheur dans ses Etats, n'a pour objet que leur félicité ! Sa vertu, le seul monument digne de mémoire, se conserve au milieu de Poubli général. Il viendra un temps ou la philosophie, en possession de la plume de l'histoire, ne s'occupera plus que des Princes dont la gloire eut pour but l'utile & le juste, & qui ont été pénétrés de cette vérité : que pour bien régner, il faut une vertu qu'aucune autre qualité ne peut suppléer, qui est d'aimer les hommes ; que le meilleur & le plus grand des Rois est celui qui chérit davantage ses sujets, & travaille le plus à leur bonheur. L'histoire alors, au lieu d'être un tableau de dévastation & de cruauté, ne fera plus qu'un récit de la sagesse des Princes & du bonheur des peuples. Nous touchons, sous le règne actuel, à ce degré de perfection de gouvernement ; mais combien nous en étions éloignés fous les premiers Rois Francs, lors du passage de la nation dans les Gaules ! Aussi allons-nous voir ces règnes, comme ceux de tous les conquérans, plus remarquables par les combats que par la félicité des peuples.

Nous avons vu jusqu'ici l'histoire des Francs subordonnée à celle des Romains ; elle va s'élever actuellement par ses propres forces, & devenir une histoire particulière, propre au peuple dont elle traite. On va poser la première pierre de ce grand édifice, en présentant le règne de Théodemir ou Teudome, ce premier Monarque des Francs dans les Gaules.

Les Francs, arrivés sur les frontières des Gaules, frémissoient de rage devant les barrières qui les avoient arrêtés pendant tant d'années : ils s'animoient à les renverser & à envahir l'Erat qu'elles défendoient. L'ancien propriétaire, de son côté, étoit en armes pour repousser l'usurpateur & défendre ses possessions. Ils ressembloient, dans cette position, à deux rivaux qui ont déja le bras levé pour se frapper. Mais il n'étoit pas difficile de prévoir de quel côté se déclareroit la victoire entre deux puissances dont l'une n'ayant que l'extérieur imposant de sa grandeur, étoit agitée dans sa décrépitude par des convulsions continuelles ; & l'autre petite, mais agile, nerveuse & animée du feu d'une jeunesse sauvage & indomptée : encore la première avoit-elle rendu son épuisement sans ressource, par la haine qu'avoit inspirée son gouvernement vicieux & révoltant. C'est satisfaire aux vues de l'histoire, que d'exposer en deux mots les moyens pernicieux dont le funeste emploi opéra sa ruine, & précipitera celle de tout peuple assez imprudent pour s'en servir.

L'espric d'une nation varie comme les siécles & les évènemens ; l'art du gouvernement est de saisir cet esprit, & de le régir d'une manière qui y soit relative ; mais vouloir qu'une administration qui a réussi selon les mœurs d'une nation, soit encore continuée dorique ces mœurs ont change, c'est prendre à contre-sens les principes qui gouvernent les hommes. Le caractère des peuples heurté & pris au rebours, s'aigrit & s'irrite ; le mécontentement & le dégoût surviennent : delà le pastage fous une autre domination. Ce fut ce qui arriva aux Romains. Dans les commencemens, ils accablèrent les Gaules de charges & d'impôts ; les peuples consternés par leurs défaites sous César, ignorant le luxe & les besoins factices, payoient par crainte, & se défaisoient librement du superflu ; mais lorsque le temps leur eut fait oublier leurs défaites, lorsqu'ils eurent connu le luxe & la mollesse des Romains, & qu'à peine leurs revenus suffirent pour satisfaire leurs goûts, alors les impôts, qui avoient été en augmentant, leur parurent excessifs. Civilisés, devenus, en quelque façon, Romains par leurs alliances & le mélange de leur sang, leur esprit acquit une élévation, & leurs cœurs une sensibilité qui les changea en hommes éclairés, impatiens sur la servitude & la tyrannie, & avec qui, dèsdors, il falloit plus de ménagemens.

Au contraire, Rome en garda moins, & continua à traiter des hommes instruits & policés, avec la dureté de gouvernement qu'elle avoit établi sur cette terre lorsqu'elle n'étoit peuplée que d'ignorans & de sauvages, tremblans fous le fer qui les avoit soumis. Sa domination étoit détestée ; les cœurs de ses sujets regorgeoient de fiel & de haine, tous leurs vœux tendoient à la ruine de leurs maîtres, & le feu de la révolte couvoit déja dans plusieurs Provinces.

Ce fut dans des dispositions aussi heureuses pour un conquérant, que Théodemir vint se présenter à la porte des Gaules. Cet ennemi, que la mauvaise fortune de Rome lui suscitoit, n'étoit pas un de ces barbares dont le génie, plus destructeur qu'ambitieux, se borne à la conquête d'un pays, sans s'occuper des moyens de le conserver, & qui, se débordant avec l'impétuosité & le fracas d'un torrent, ne paroissent que pour disparoître aussi-tôt. Les succès de ce Prince, les ennemis qu'il suscita aux Romains, attestent sa valeur & son génie. Ses médailles nous le représentent comme un Prince d'une mine haute & doué d'une belle figure ; son habillement & sa couronne annoncent que les arts furent connus sous son rène. Ces avantages étoient les fruits de l'éducation soignée qu'il avoit reçue à la Cour de Constantinople, la plus brillante de l'Univers, où son père Ricimer tepoit le premier rang. Ricimer ou Ricomer étoit un célèbre Capitaine Franc, frère de Priarius & de Mellobaud, selon d'anciens Auteurs qui les qualifient de Princes Royaux ou du Sang Royal. L'Empereur Gratien l'avoit choisi pour son collègue au Consulat, honneur qu'Anastase fit depuis à Clovis, dans le moment de sa gloire. Il se retira, après la mort de Gratien, auprès de Théodose, dont il commanda les armées. Son fils, élevé à la Cour de ce Prince, & formé par un père qui étoit un des premiers hommes du siècle, ne profita que trop pour les Romains des leçons qu'il reçut d'eux. Son père étant mort, il se retira dans sa patrie, où les Francs, séduits par ses qualités & par les talens qu'il annonçoit dans un âge encore peu avancé, le reconnurent pour leur chef, & le firent succéder au pouvoir de Marco mir & de Sunnon, ses parens. Il ne démentit pas l'opinion qu'on avoit conçue de lui ; il déploya, dans la guerre & dans les négociations, une capacité que sa nation n'avoit pas encore éprouvée. Il se comporta envers

les Gaulois avec une prudence qui aíTura les victoires & les conquêtes de ses successeurs, & fut vraiment, par cette sage conduite, le fondateur de la Monarchie, plutôt que Pharamond qui ne sut pas, à beaucoup près., aussi recommandable par l'éclat de ses actions. Ce règne, comme on va voir, fut marqué par de grands évènemens, & par des monnoies dont l'existence en démontre sans réplique la réalité.

L'année 409 de notre Ère sera mémorable à jamais par la fondation de la Monarchie Françoise, & l'élévation du premier Roi sur les débris de l'Empire Romain ; car ce fut à cette époque que fut fondé ce trône qui subsiste encore aujourd'hui avec tant de gloire, dont les maîtres devinrent Empereurs à leur tour, du haut duquel Louis XIV vit fa famille, plus puissante que l'Empire Romain, régner dans les deux mondes à la fois, & sur lequel est encore assis aujourd'hui l'arbitre bienfaisant de l'Europe. La puissance du Roi fondateur ne s'étendoit alors que sur le Brabant, le pays de Liège, quelques contrées de la Frise & de la Westphalie de l'autre côté du Rhin. Les troupes que pouvoient lui fournir des pays aussi dépeuplés & aussi peu étendus, n'étoient pas nombreuses ; mais elles étoient aguerries, & marchoient fous un Roi brave & habile dans l'art militaire. Les forces que les Romains avoient à opposer, étoient encore moins nombreuses. La révolte de Constantin, l'irruption des Bourguignons & des Vandales dans le pays des Séquanois, occupoient une partie de leurs troupes. Celles qui étoient opposées au Roi des Francs, furent battues & mises en fuite, & le vainqueur, dans la rapidité de ses succès, s'empara d'une partie de la Belgique & de la seconde Germanique. Il se trouva tout-à-coup maître d'un Etat qui s'étendoit des rives du Rhin au pays des Armoriques, c'est-à-dire, la Bretagne, la Normandie & une partie de la Picardie.

Nous avons vu que la patience de ces peuples étoit poussée à bout ; les impôts, les vexations des Romains, leur foiblesse même dont ils leur faisoient un crime dans leur malheur, les avoient disposés à secouer le joug. Théodemir mit à profit des dispositions aussi favorables à ses desseins. Ses Etats touchant au pays de ces peuples, il s'apperçut, aux étincelles, du feu qui couvoit ; il l'excita du souffle de la révolte, & le changea bientôt en

incendie. Les offres qu'il leur fit de son amitié & de ses forces, les déterminèrent : le joug Romain fut secoué, & le gouvernement Républicain succéda au plus rigoureux despotisme. Puissans par eux-mêmes & alliés d'une nation victorieuse, qui, depuis deux siècles, tenoit les Romains en échec sur le Rhin, ils crurent n'avoir rien à redouter de leur courroux. Les forces des Confédérés s'unirent, & plusieurs villes situées aux extrémités des Gaules, telles que Leyde, Maëstricht, Utrecht, se rendirent avec leurs garnisons, & par leur jonction, augmentèrent les forces des alliés[224]. Cette ligue devint, pour les Romains, l'ennemi le plus formidable qu'ils eussent eu depuis long-temps. Il s'eníuivit une guerre sanglante, entremêlée de différens succès pendant six ans. Ils parvinrent, il est vrai, à faire rentrer sous le joug les peuples révoltés, mais ils ne purent parvenir à chasser les Francs de la Toxandrie[225], & des villes voisines qui s'étoient íoumifes à eux, & qui formèrent le berceau de la Monarchie, ni à dissoudre les liens d'amitié qui avoient uni les Gaulois & les Francs : nœuds funestes pour les Romains, puisque ce fut par leur moyen que leurs ennemis s'emparèrent de leur puissance, les possessions se rangeant naturellement fous la domination qui a les cœurs.

La source de cette amitié qui avança autant les assaires des Francs dans les Gaules, que deux siècles de combats, prit son origine dans l'assabilité & : le génie de leur Roi. Les su jets se modelant sur le Prince, leurs alliés conservèrent, de leurs manières & de leurs secours, un souvenir profondément grave dans leur cœur. Comparant dans la fuite la hauteur & l'avidité des Romains avec la conduite amicale d'une nation avec qui ils avorent combattu & vécu en égaux, ils la favorisèrent toujours depuis ; mais la conduite au Prince qui avoit su donner des impressions si favorables de sa nation, qui eut l'art de rendre les Romains ocueux a leurs vaíTaux, tandis qu'il jetoit dans leurs esprits les semences d'une vive amitié pour ses peuples, sut sans contredit une conduite sage, au dessus de toutes louanges, & designe un Prince digne de commander aux hommes, puisqu'il sut le mieux captiver leurs cœurs. Nous allons voir ses succès répondre à l'étendue de ses vues.

Les Vandales[226], qui avoient passé le Rhin, après avoir battu les Romains & un corps de Francs, profitèrent de la confusion ou étoient les Gaules par la révolte de Constantin & de Géronce contre l'Empereur Honorius. Appelés par les uns pour détruire les autres, ils se jetèrent sur les Provinces, suivis des Alains[227], & de tous les peuples qui composoient leur confédération. Peu curieux d'adopter aucun parti, ils n'en prirent d'autre que celui de leur intérêt ; mais ils y joignirent tant de meurtres & d'atrocités, que la nouvelle feule en fit frémir les autres peuples. L'Aquitaine seconde, la Novempopulanie[228], la Belgique, virent leurs campagnes ravagées, leurs habitans massacrés, leurs villes pillées & brûlées, essuyèrent les horreurs que peuvent commettre les Barbares les plus féroces ; ils prirent & saccagèrent Trêves, la capitale des Gaules, Mayence, Rheims, Tongres, & a siégèrent Laon. Les Armoriques, voyant ces terribles ennemis prêts à fondre sur eux, eurent recours à leur nouvel allié. Il ne leur manqua pas au besoin ; il accourut, & leurs armées réunies marchèrent contre ces furieux, à la lueur des incendies & aux traces de sang qu'ils laissoient sur leur passage.

L'armée des alliés remporta sur ces Barbares une victoire complette. Tous les Historiens qui rapportent cet évènement, conviennent qu'il demeura vingt mille Vandales sur le champ de bataille avec Modigisile leur Roi, & qu'ils eussent peut-être été tous exterminés, si Respendial, un autre de leurs chefs, ne fût accouru à temps pour sauver les restes de cette armée sanguinaire. Les Vandales, après cette rude leçon, se replièrent sur leurs autres tribus, & toutes ensemble passèrent en Espagne, chargées des dépouilles des Gaules. L'arrivée d'Ataulfe, Roi des Visigoths, dans la Septimanie[229] & la Narbonnoise, hâta le départ des moins diligens, peu curieux d'avoir quelque chose à démêler avec le compagnon d'Alariç & le vainqueur de Rome. Mais les premiers, qui avoient échappé à la victoire des Francs, passèrent les Pyrénées, au commencement d'Octobre de l'an 409, selon la chronique d'Idace, & peu de temps après leur défaite ; ce qui démontre leur frayeur.

Ce fut a la célébrité de cette victoire, que les Francs ciment un nouveau triomphe. Vengeurs de la cruauté & des ravages les plus affreux, ils le

furent encore de l’honneur outragé. Un Sénateur de Trèves[230], dont le tyran, ou le Gouverneur Jovin, avoit débauché la femme, eut encore le malheur d’être raille par le corrupteur. Le cœur ulcrie & plein de rageil reíolut de secouer le joug d’un maître aussi impudent ; il appela les Francs, & leur livra la ville & les Romains.

Ce fut ainsi que la capitale des Gaules passa fous la domination des Francs. Rome elle-même venoit d’essuyer le même fort. Elle n’étoit plus cette fière Reine de l’Univers. Les nations outragées lui rendoient alors ses mépris, & la couvroient d’opprobres ; ses superbes citoyens étoient la proie de ses ennemis ; ils étoient chargés des chaînes dont ils avoient menacé l’Univers ; leur sang couloit sur la place ou ils s’étoient plu à répandre celui des Rois vaincus ; les richesses qu’ils avoient entassées depuis tant de siècles, se partageoient entre les Barbares ; leurs gémissemens a leurs maux ne touchoient personne. Tous les yeux voyoient avec plaisir accabler de douleurs & de plaies une ville qui en avoit accablé PUnivers, & qui célébroit chaque crise des maux qu’elle avoit fait souffrir au genre humain par des jeux & des triomphes.

Alaric & ses Visigoths triomphoient alors. Maîtres de cette ville, qu’ils avoient prise d’assaut, ils lui saisoient sentir toutes les horreurs qui accompagnent une victoire de cette nature. Enfin, elle avoit été prise, pillée, saccagée ; la majesté de l’Empire avoit été violée ; le Prince fuyoit ; son trône étoit renversé, & Rome portoit à ion tour les fers dont elle avoit chargé tant de nations. On verra dans la fuite comment les membres épars de ce chef avili subirent la me me loi.

Rome ainsi humiliée, les alliances de Théodemir, ses conquêtes & ses succès assurant sa puissance, il voulut que l’indépendance de ses Etats s’etendît jusque sur l’argent qui entroit dans le commerce, se prétendant aussi absolu chez lui que les Romains dans leur Empire. Il fit frapper des pièces de monnoie qui portoient son empreinte, & annonçoient à ses anciens dominateurs que leur monnoie ne seroit plus reçue dans les Etats de ce Prince que par réciprocité, & qu’ils avoient un concurrent dans les Gaules.

Le droit de battre monnoie a toujours été, comme il l'est encore aujourd'hui, la prérogative la plus authentique de la Souveraineté. Les Romais en étoient fi jaloux, qu'ils la refusoient au Roi des Parthes. La monnoie, considérée en elle-même, est une représentation des productions d'un pays, & annonce que ce pays est sous la protection du prince dont cette pièce porte l'empreinte. Dès-lors il dut y avoir deux puissances. G étoit ainsi que les Princes Francs s'essayoient au trône des Gaules. Le hasard a dérobé à la lime du temps, & à la main inconstance de l'homme qui se plaît à détruire, toutes les formés des pièces frappées au coin de ce premier Roi, comme des titres authentiques de la fondation de la plus ancienne Monarchie de l'Europe[231]. Pharamohd, qu'on a cité comme le premier Roi, a-t-il jamais eu une pareille preuve en sa saveur ? & a-t-on jamais rapporté de lui un acte aussi éclatant de Souveraineté ? Comment, depuis tant de siècles, a-t-on pu passer aussi légèrement sur notre histoire, pour ne pas s'arrêter à un point aussi remarquable ? Et comment, l'ayant connu, n'eít-on pas empressé de le mettre à sa place, & de le rétablir dans son ordre ?

Le règne du nouveau Roi n'avoit été marqué jusque-là que par des succès & des évènemens heureux ; mais il n'est rien de durable en ce monde, & la fortune, aussi mobile que la roue qu'on lui donne, abandonna subitement le parti qu'elle avoit comblé de faveurs pendant cinq ans. Rome commençoit à respirer ; les dissensions de ses ennemis & l'éloignement des Goths lui donnant le temps de se remettre de l'étourdissement oh l'avoit jetée le rude coup qu'elle venoit de recevoir, elle revint à elle-même, & portant ses regards au loin, elle vit ses Provinces révoltées j son Empire bouleversé, & son autorité méconnue. S occupant des moyens de réparer ses pestes, & ne pouvant encore souffrir de retranchement dans sa puissance, car le malheur n'avoit pas changé son esprit de nomination j elle envoya dans les Gaules le Comte Castin, le meilleur de ses Généraux, avec des troupes nombreuses. Ce Général y joignit celles que purent lui fournir les Provinces qui obéissoient encore au malheureux Honorius, & marcha vers la Belgique avec toutes ses forces réunies. Ce pays devint le théâtre de la guerre qu'il fit aux Francs & aux Armoriques. Elie fut sanglante, & variee a abord par les succès. Les Confédérés étoient puissans & aguerris,

les Romains nombreux & bien commandes ; mais ils ne purent empêcher les alliés, déja maîtres de Treves de de Cologne, de s'emparer de plusieurs villes de la Belgique de de la Germanique, & des plus fortes places qu'ils eussent sur le Rhin, depuis cette derniere ville jusqu'a la mer. Ceux-ci essuyèrent aussi de grands échecs dans différentes rencontres, de dans une bataille sur-tout où Théodemir perdit la vie dans la chaleur du combat. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'il fut pris de tué par les Romains[232]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut dans cette guerre, en 415. Ainsi périt le premier Roi de France vraiment Roi, puisqu'il secoua tout-à-fait le joug des Romains, qu'il vécut & mourut leur ennemi, & que les monnoies, marques éternelles de son règne, surent frappées à son coin, & portent encore son empreinte.

PHARAMOND,

DEUXIEME ROI.

Les Francs retirènt après ce malheureux évènement, & leurs alliés rentrèrent dans le devoir. Les premiers s’occupèrent du soin de leur gouvernement. Leur Roi, tué à la fleur de son âge, laissoit des enfans très-jeunes. On nomma un tuteur qui, par la sagesse & la douceur de son gouvernement, pût guérir les plaies que la nation venoit de recevoir, & lui donner le temps de réparer ses forces par un régime doux & une paix profonde. Le Prince[233], sur qui tomba le choix, justifia les vues des Electeurs. Nous le connoissons sous le nom de Pharamond, qui n’est ni Celtique ni Tudesque, & qui paroit dériver du mot Warmond, qui signifie tuteur en cette dernière langue. Il n’auroit été, dans cette hypothèse, que Pigent des enfans de Théodemir ; puisque nous voyons dans la chronique rapportée par le Président Fauchet, & plus ancienne que Charles Martel, que le premier Roi chevelu, élu par les Francs, s’appeloit Theudon, fils de Richimer, tué en bataille par les Romains. Ainsi Pharamond n’eût pas été le premier Roi, & son nom n’eût été qu’un terme corrompu du nom de Warmond[234], comme son règne n’eût été qu’une Régence. Mais, dans l’incertitude d’évènemens aussi reculés, on n’ose assurer qu’il n’ait pas été élu Roi ensuite, du consentement de la nation. Il y a beaucoup d’apparence qu’il sut décoré de ce titre éminent, puisque c’est un sait assez généralement avoué qu’il sut élevé sur le bouclier en 419, cinq ans après la mort de Théodemir. Si ce fait est vrai, son élévation fut la récompense de ses lervices, de la sagesse de son gouvernement & de ses loix. Enfín, une preuve qu’il a régné, est l’existence de la loi Salique qu’on n’attribue à aucun autre qu’à lui. D’ailleurs, le sentiment de tant d’anciens Ecrivains & d’habiles Historiens

qui ont fait mention de ce-Prince, me paroit trop respectable pour le rejeter du nombre de nos Rois[235].

Si Théodemir fut le Romulus des François, Pharamond en fut le Numa. Son règne pacifique fit éclore des loix sages, des établissemens utiles, répara les forces de fa nation épuisée par les entreprises & les combats du dernier règne, & prépara les matériaux dont Clodion fit usage en attaquant les Romains, & en augmentant la France d'une partie de la Belgique. Son règne ne fut que de dix à onze ans espace qui ne remplit pas tout l'intervalle qui se trouve entre Théodemir & Clodion, de qui fait croire qu'il y eut un interrègne, où, ce qui feroit plus conforme au mot de Warmond & à l'inauguration de ce Prince en 419, qu'il n'auroit été que tuteur ou régent, jusqu'à cette dernière époque. On a prétendu, & cette tradition est de la plus haute antiquité dans le pays, qu'il a été inhumé sur la montagne de Framont, la plus élevée de celles qui séparent l'Alsace de la Lorraine, à six lieues de Molsheim[236].

Ce qui rendra ce règne mémorable à jamais, est la rédaction de la loi la plus ancienne de la Monarchie On remarque dans beaucoup d'articles, des traits qui caractérisent les mœurs des Germains, & prouvent mieux que les plus lavantes dissertations l'origine des Francs. On distingue dans d'autres une sagesse naturelle qui contraste singulièrement avec l'ignorance de la nation. La rédaction de ce code d'un peuple barbare sut faite, comme celle des loix de Solon, sous les yeux du public dans trois assemblées ou malles, ainsi que les qualifient les anciennes chroniques.

Si les Francs ne durent à ce Prince ni conquêtes ni victoires, il leur imposa une plus grande obligation en leur dormant un corps de loix, possession la plus précieuse de toutes pour un peuple qui n'en a pas. Eh ! qu'importe au bonheur des hommes la gloire sanguinaire des armes ? Qu'a lait pour eux ce conquérant, qui, en répandant le sang de ses voisins, a fait couler celui de ses sujets ; à qui les deux Etats à-la-fois reprochent leur dépopulation, & les deux peuples leur misère & leurs plaies ? Combien plus précieux à la mémoire des hommes le souvenir du Prince qui appela le bonheur & les arts, qui les fit fructifier à l'ombre de la paix, qui, par des loix sages, apprit à ses sujets le chemin de la modération & de la vertu,

& qui leur donna l’exemple avec le précepte, en préférant la plume du Législateur au glaive du conquérant !

A la vérité, le Souverain d’un vaste Empire qu’il a conquis, est un spectacle imposant aux yeux des hommes qui jugent des choses par extérieur ; mais autant l’appareil de sa puissance & l’eclat de son trône excitent leur admiration, autant ce sentiment se changeroit en haine & en fureur contre lui, si on dépouilloit ce trône de la draperie séduisante qui l’entoure, & si on le voyoit tel qu’il est, dégouttant de sang & élevé sur un monceau de têtes humaines.

CLODION,

TROISIÈME ROI.

C’EST au règne de ce Prince que le Père Le Long, l’Abbé de Longuerue, M. Mille & plusieurs autres Ecrivains, veulent que commence la Monarchie Françoise : ils se sondent sur le silence de Grégoire de Tours. Mais Aymoin, Tyro-Prosper, la chronique antérieure à Charles Martel, les chroniques suivantes & la tradition, remontant à une époque presqu’aussi ancienne que Grégoire de Tours, balancent leur sentiment ; il n’est : rien moins que fondé, au rapport de l’Ecrivain le plus versé dans la connoistance de notre Histoire ; le savant Févret, auteur de la Bibliothèque historique de France[237], qui est une collection parfaite de tout ce qui a été écrit & imprimé à ce sujet ; je renvoie à la note du dernier règne, qui renferme son jugement, pour m’occuper de celui de Clodion.

On n’ose assurer si ce Prince, qui monta sur le trône en 430[238], étoit fils de Théodemir ou de Pharamond. Quoi qu’il en soit, il lui succéda sans contradiction, & commença son règne par ses opérations militaires contre les Romains.

La nation s’étoit refaite, pendant la paix du dernier icgne, de ses fatigues & de ses pertes ; l’esprit de conquête lui étoit revenu avec les forces. Sous le commandement d’un jeune Roi, l’audace s’étoit jointe à ses dispositions guerrières. Les frontières des Romains font assaillies ; les Francs, lancés du fond du Brabant, tombent avec la rapidité de la foudre sur le Hainaut & l’Artois : leur succès leur enflent le cœur ; ils les célèbrent par des fêtes, & veulent que leurs ennemis en soient spectateurs. Un des chefs se marie ; l’hymen vient mêler ses criants a leurs cris de joie. Le

Roi & l'armée entière s'occupent de festins, aussi tranquillement que s'ils eussent été à Tongres à *Disparg*[239].

A quelque distance de cette joyeuse armée étoit campé Aëtius, général des Romains ; un détachement commandé par Majorien, que son mérite éleva depuis à l'Empire, s'avance a petit bruits & fond sur les convives. On concoit la résistance que durent faire des gens ainsi préparés, & qui, pour toutes armes, avoient la coupe à la main. Aussi la déroute fut-elle complette : une partie de l'armée dut son salut a la suite ; l'autre périt ou fut prise, & de ce nombre sut l'épousée, cause du désastre. Cet évènement arriva à Hesdin, appelé alors *Vicus Helenoe*[240], Bourg d'Hélène, la quatrième année du règne de Clodion. Les François ont toujours été les mêmes ; ils ont aimé à se réjouir chez leurs ennemis. Douze cents ans après, François I^er^. donnoit des fêtes en Italie, & fut plus malheureux encore que Clodion[241]. Au reste, tous deux étoient jeunes alors, & avoient de grandes qualités. On connoît celles de François I^er^ ; la fuite du règne de Clodion & le témoignage de Grégoire de Tours, qui dit qu'il fut un *profitable* Roi, attestent celles de ce Prince.

Cet échec ne fut pas le seul qu'il reçut. Aëtius l'attaqua & le chassa de ses conquêtes, c'est-à-dire, du Hainaut & des pays voisins, mais non de la Toxandrie dont la possession lui demeura toujours, & paroît avoir été indépendante de tout revers depuis le règne de Théodemir[242]. Retiré à *Disparg,* & se contentant d'être sur la défensive, il attendit prudemment une occasion plus favorable de se veneer & de s'étendre.

Le fort des nations qui attaquoient alors l'Empire, n'étoit guère propre à encourager les autres : une armée de Visigoths qui avoit attaqué la ville d'Arles, avoit été battue, & le Général fait prisonnier. Aëtius, vainqueur, avoit paru en même-temps sur le sommet des Alpes, & en avoit précipité les *Juthunges*[243] qui ravageoient la Rhétie ; on l'avoit vu aussi-tot mettre en suite, sur les bords du Danube, les peuples révoltés de la Souabe & de la Bavière, Les Armoriques, les paysans attroupés sous le nom de Bagaudes, exercèrent sa valeur ; il les eut à peine soumis, qu'il lui fallut combattre de nouveau les Francs, les Visigoths, les Bourguignons.

Les ennemis de Rome augmentant tous les jours, à mesure que ses forces diminuoient, Aëtius se vit dans l'impossibilité de défendre un aussi grand Continent que les Gaules, où les Barbares abordoient de toutes parts. Malgré ses victoires, il s'assoiblissoit journellement. Obligé de diviser ses forces, celles de les ennemis fembloient se multiplier après leurs défaites ; il combattoit contre une hydre dont les têtes coupées renaissoient en plus grand nombre. Il avoit déja perdu du terrain ; les Bourguignons, les Visigoths occupoient de vastes pays ; les Bretons étoient cantonnés sur la listère des Armoriques, les Alains sur la Loire. Il étoit alors occupé à réprimer l'usurpation des Bourguignons, & les Provinces du Nord étoient dégarnies de troupes. Clodion jugea l'occasion favorable, & le moment venu d'étendre les limites de son Royaume, & d'en assurer les fondemens sur des conquêtes solides. Il s'indignoit à la vue de tant d'autres peuples qui dominoient dans les plus belles Provinces, tandis qu'il étoit resserré dans un pays froid & marécageux. A ces motifs se joignoit le ressentiment de ses anciennes défaites. Brûlant du desir des conquêtes & de la vengeance, honteux d'arriver des derniers, il fort de Difparg en 444, non avec le fracas de ses premières expéditions, mais avec la prudence qui assure le succès. A la fuite d'une marche dérobée, dans le silence de la forêt Charbonnière[244], Il fond sur le Hainaut ; Bavai, Cambrai, Tournai tombent sous ses armes ; il déploie ses étendards jusques sur les bords de la Somme, fait de cette rivière la frontière de ses Etats, & Amiens en devient la capitale.

Ce fut à la date de cette conquête importante & rapide, que la f rance fut vraiment une puissance. Elle devint alors un Etat solide & assuré par son étendue, le nornbre de ses peuples & la force de ses places. Trois causes concoururent à la réussite de cette grande entreprise ; 1^{o}. l'éloignement des troupes Romaines, & la foibleíle des garnisons ; 2^{o}. les vœux des peuples dont une partie étoit composée de Francs qu'avoient transportés les Romains, comme on f a dit plus haut : faute énorme en politique, & qu'on a blâmée dans le temps ; 3^{o}. la bonne conduite de ces conquérans & leur modération qui les faifoit desirer pour maîtres, préférablement aux Romains devenus exacteurs, & chargeant leurs sujets d'un joug qui devenoit plus pesant en portant sur moins de têtes.

Plusieurs Auteurs, entr'autres Mézeray, ont placé à cette époque l'échec que reçut Clodion en célébrant les noces d'un de ses Officiers. Le sentiment de ceux qui l'ont placé au commencement de son règne, est plus probable ; d'abord, parce que ce ne fut pas Aëtius, mais Majorien qui le vainquit[245] ; en second lieu, parce qu'il n'est guère vraisemblable qu'un vieux Général aille s'amuser à célébrer des noces en présence de l'ennemi, & se laisse surprendre. Une telle conduite désigne plutôt un jeune homme j tel qu'étoit ce Prince dans la première de son règne. On a confondu cet échec avec celui dont on va faire mention.

Trois ans après ces conquêtes, Clodion fit une nouvelle irruption, passa la Somme. Son fils, qui conduisoit une partie de son armée, attaqua Soissons. Aëtius, qui étoit de retour de son expédition contre les Bourguignons, repoussa la division que commandoit le jeune Prince qui perdit la vie. Clodion mourut deux ans après ce revers, en 449[246] & non en 451, comme le prétend le père Le Long, puisque cette année fut celle de l'invasion d'Attila, & que Mérovée régnoit à cette époque. Ce Prince laissa deux enfans auxquels il donna pour tuteur Mérovée, son parent ; preuve que les successeurs des Rois, en bas âge, avoient des Régens, & que l'usage en étant établi, Pharamond avoit pu l'être des enfans de Théodemir, quoique décoré en même-temps de la dignité Royale : ce n'est point un fait isolé dans notre histoire, ni un principe qui fût contraire au gouvernement, puisque nous voyons le même évènement se répéter sous la seconde race, & Eudes, Comte de Paris, être fait, en 888, Régent avec le titre de Roi, pendant la minorité de Charles-le-Simple.

Clodion mourut dans un degré de puissance supérieure à celle des Rois Francs qui l'avoient précédé, puisqu'il fegnoit depuis la Somme jusquau Rhin, & de Depuis la, Moselle jusqu'à la mer. Il affermit, par son exemple ou par ses ordonnances, l'usage des cheveux longs, qui subsistoit bien avant lui, au point qu'il n'est parvenu à la postérité qu'avec le surnom de Chevelu.

Dans la seconde année de ce règne, Venise[247] s'éleva du sein des eaux pour commander à la mer. Fière de sa liberté, de son commerce & de ses possessions, elle a déja subsisté autant que ce Royaume.

MÉROVÉE,

QUATRIÈME ROI[248].

LE règne de ce Roi quoique court, sut remarquable par de grands exploits, par des évènemens célèbres, & par l'assurance du sceptre dans sa famille ; car depuis lui, les fils ou les frères de Rois se succédèrent constamment. A peine Clodion fut-il mort, que ce Prince, qui étoit son parent, prit les rênes du gouvernement fous le titre modeste de tuteur, qui lui avoit été conféré par le dernier Roi. Mais l'ambition lui fit fermer les yeux sur les devoirs de sa charge. Abusant de la foiblesse de ses pupilles, profitant de l'amitié d'Aëtius & de l'impatience d'un peuple guerrier, qu'une minorité sembloit condamner à l'inaction, il se fit proclamer Roi dans Amiens, capitale du nouveau Royaume, au préjudice de Clodebaud & de Clodomir, fils de Clodion. La Reine, mère de ces enfans dépouillés de l'héritage paternel, se sauva avec eux sur le Rhin, jusqu'au moment où ces Princes se réfugièrent, l'un auprès d'Attila, & l'autre auprès des Romains, implorant le secours de ces puissances contre l'usurpateur.

Mais alors un évènement terrible suspendoit les haines., & enchaînot le ressentiment & tous les peuples ennemis pour les réunir contre un seul. Le Nord le disputant au Midi, qui, jusques là, avoit été en possession de produire les fléaux contagieux qui ravagent l'Univers, en avoit à son tour vomi un plus affreux & plus cruel que tous les liens. Attila étoit son nom. Il étoit précédé, comme la mort, de la terreur & de l'effroi, & suivi de guerriers dont l'aspect : seul inspiroit l'horreur. L'histoire de la nature qui marche de front avec celle des hommes, exige qu'on fasse connoître ces affreux enfans qu'elle nourrissoit dans le Nord, & qu'elle présenta alors pour la première fois à l'Europe. Habitans de la Tartarie Septentrionale,

disgraciés par la nature qui n’avoit fait de leurs corps qu’une masse informe semblable à un bloc ébauché, ils avoient ajouté à la laideur de leur figure tout ce qu’on peut attacher d’affreux aux traits humains, c’étoit l’esset d’un goût corrompu marchant toujours à la difformité. Ils vainquirent autant par l’horreur qu’ils inspiroient que par leur férocité. Ce phénomène ne fut pas passager : le Calmouck[249], transplanté dans les mêmes climats, nous reproduit aujourd’hui sa laideur ; il est une preuve existante des idées différentes de l’homme sur le beau, de son Empire sur son extérieur & sa forme, & de la variété des moules de la nature dans chaque contrée.

L’affeux conquérant, teint du sang de son frère, s’avançoit vers les Gaules ; il ne marchoit que sur des ras de morts. Il avoit déja fait disparoître de l’Europe & des frontières de l’Ásie des villes puissances & des peuples entiers.Plufieurs nations glacées de crainte, s’étoient laisse moissonner sans résistance j d’autres fuyoient devant le glaive exterminateur. Cet ennemi du genre humain, dont il se qualifioit insolemment le fléau, joignant la ruse à la cruauté, cherchoit à diviser les peuples, pour en rendre le massacre plus sûr. Il assuroit aux Romains qu’il vouloit exterminer les Francs & les Visigoths ; & il saifoit entendre à ces derniers, que son but étoit de les défaire de ces ennemis de l’Univers ; mais la soif insatiable du sang, la mort qu’il étendoit indistinctement sur les différentes nations, leur fit ouvrir les yeux, & appercevcir le danger. Il ne fut plus question, alors de haine & de rivalité ; elles cessèrent à l’instant. Le Romain, le Franc & le Visigoth, qui avoient le bras levé l’un sur l’autre, restèrent immobiles au cri du salut commun qui retentissoit de toutes parts : ils baissent auíìi-tòt leurs glaives, se ferrent la main, en signe d’amitié & de secours, & marchent avec confiance fous leurs drapeaux réunis. A

Cet exterminateur, qui étoit entré dans les Gaules par la Germanie, où il avoit encore grossi son effroyable armée, oc fait couler des heuves de sang, avoit saccagé les Provinces Septentrionales, & étoit devant Orléans qui n’attendoit plus que le moment de fa ruine, lorsque l’armée des alliés parut. Elle avoit pour chefs le Patrice Aétius, Théodoric, Roi des Visigoths, & Mérovée, Roi des Francs ; mais le Général Romain, encore

plus grand que les Rois, dans le déclin même de l’Empire, avoit la principale autorité.

C’est ici le moment de faire connoître ce Ptomain mémorable qui couvrit cette contrée de sa gloire, & en fit l’admiration par son gouvernement & ses victoires. L’Occident n’avoit rien vu de plus grand, & sans les fautes que lui fit commettre la jalousie, on n’auroit à lui en reprocher aucunes. Aussi profond politique qu’habile guerrier, il repoussa pendant trente ans les plus redoutables ennemis sur le Rhin & sur le Danube. Le mauvais destin de l’Empire lui en suscita de terribles de tous cotés, il se mesura avec chacun d’eux, & fut supérieur à tous ; présentant toujours un front menaçant, on le vit tour-à-tour vainqueur des Visigoths, des Francs, des Bourguignons, des Armoriques & des Allemands, contenir tous ces peuples par la terreur de ses armes il ressembloit dans le déclin de l’Empire à une belle colonne élevée au milieu des ruines & d’édifices barbares. Tel étoit [homme que la fortune réfervoit pour l’humiliation du superbe Attila.

Ces chefs réunis forcent, à leur arrivée, le camp des aíïiégeans, pénètrent jusque clans la place, & obligent Attila à en lever le íiége. Ce barbare avoit une armée de quatre à cinq cents mille hommes, commandés par différens Rois qui servoient sous ses ordres. La discipline des alliés & [habileté des Généraux l’effrayèrent, & lui firent prendre la résolution de retourner sur lés pas. Ses ennemis le suivent & l’atteignent dans les plaines de Chàlons en Champagne, vaste champ de bataille des deux plus nombreuses armées qui fuiient alors dans [Univers.

Tant d’Historiens ont parlé de cette journée, & en ont fait des relations détaillées, qu’il est inutile de l’entreprendre. Ce qui intéresse l’Histoire de France, c’est que Mérovée, qui commandoit une aile, y montra beaucoup de courage, & enfonça les Barbares qui lui étoient opposés, tandis qu’Aëtius qui commandoit au centre, & Théodoric à la gauche, en firent un grand carnage de leur côté. Ce dernier chef ayant été tué, son fils Thorifmond n’en devint que plus furieux, & acheva la déroute de i’aile gauche. Enfin, les Huns[250] & leur Roi vaincus s’enfermèrent dans leur camp, & s’y fortifièrent pendant la nuit qui étoit survenue fort heureusement pour eux. La fureur de ces peuples guerriers avoit éclaté la nuit précédente d’une manière plus

terrible encore. Un corps & Francs de dix à douze mille hommes ayant rencontré un corps de Gépides[251], à-peu-près d'égale force, les deux partis combattirent avec tant de rage & d'obstination, que presque tous les combattans restèrent sur la place. Ce fut probablement pour éterniser la mémoire de cette journée, & la gloire qu'y avoit acquise le Roi des Francs, que ce Prince ou les Romains firent frapper des tiers de fol d'or, qu'on conjecture avoir peut-être servi de monnoie, sur lesquels on lit *: adeduno vilo fiturJ* & sur le revers, *Asia Jani*[252].

Le sort des armes, pour la première fois, venoit d'être contraire au féroce Attila ; il frémissoit de rage dans son camp. Connoissant le courage & l'audace de ses ennemis, forcé à se retrancher devant eux, il se voyoit au moment de perdre son armée & sa liberté. Cette idée insupportable pour un homme si fier, qui avoit sait trembler l'Univers, le porta au parti le plus extrême ; il fit rassembler toutes les selles de ses chevaux : comme elles étoient de bois, il en fit une espèce de bûcher, prêt à y mettre le feu, & à s'y précipiter après sa défaite.

On faisoít tout ce qu'il salloit dans le camp des alliés pour justifier cette précaution inspirée par le désespoir, le jeune Roi des Visigoths, qui avoit succédé à son père tué dans le combat, ne respiroit que vengeance ; il inspiroit son ardeur aux autres chefs, & vouloir que, sans perdre de temps, on courût forcer le camp ennemi. Si ce conseil vigoureux eût été suivi, c'en étoit fait des Huns & de leur Roi ; ce fléau de l'Univers, ce destructeur de tant d'Etats, alloit expier, par la honte de sa défaite & par fa mort, ses cruautés & ses fureurs, & subir, en expirant dans les flammes, le juste châtiment de tant de villes & de provinces incendiées. Mais une victoire il complette n'étoit pas de l'intérêc des Romains. Leur Général j content d'avoir vaincu l'ennemi & de savoir éloigné, crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'écarter encore ceux qu'il avoit à ses cotés, fous le nom d'alliés ; il ne vouloir pas leur donner le temps de connoître ce qu'ils pouvoient par leur union, ni leur laiíler abattre un ennemi dont la ruine n'eût servi qu'à les exciter à entreprendre la sienne. Sa politique lui fit aborder Thorismond sous des dehors affectueux ; & avec les conseils apparens de l'amitié, il lui représenta qu'à la nouvelle de la mort de son

père, ses frères alloient usurper le trône & les trésors qu'il avoit laissés à Toulouse, s'il ne les prévenoit & n'arrivoit avant que le bruit s'en fut répandu. Le jeune Prince, frappé de la justesse & de la sincérité apparente de cet avis, part auffi-tbt pour Toulouse, pendant que le rusé Romain va dans la tente de Mérovée lui inspirer la même défiance. Mais ici le conseil devint une prédiction, & le hasard voulut que la chose supposée s'effectuât en même-temps.

Tandis que le Roi des Francs se couvroit de gloire en combattant pour la cause commune, un frère qu'il avoit laissé dans ses Etats, ne lui fut pas plus fidèle que lui-même ne l'avoit été à la postérité de Clodion. Profitant de son absence, il s'empara d'une partie des pays qui lui avoient été confiés. Mais Mérovée, accourant victorieux des Huns, réduisit sa domination au Cambréfis, soit que l'usurpateur l'eût conservé de force, soit que son frère le lui eût cédé-à titre de vassalité[253]. Car nous remarquons dans le tableau historique de ces temps, que les Rois de Cambrai, de Cologne & du Mans, unirent plusieurs fois leurs troupes à celles de Clovis, & marchérent sous lui. Mérovée trouva bientôt l'occasion de se dédommager de cette perte, par la mort d'Aëtius.

La plume de l'histoire doit s'arrêter sur le fort de ce Général, pour inspirer à jamais aux Princes une défiance salutaire contre la jalousie des courtisans, plus fatale à leurs Généraux que l'ennemi. Ce guerrier, qui faifoit la force de l'Empire, fut tué par la main même de l'Empereur, irrité par de perfides impressions. L'action parut si révoltante, que l'imprudent Monarque ne put même obtenir les suffrages de ses Officiers ; sollicitant l'approbation de l'un d'eux, consterné à la vue du corps sanglant du défenseur des Provinces, il lui répondit naïvement qu'il venoit de couper fa main droite avec la gauche, ce qui se vérifia auíli-tot. Car au premier bruit de la chûte du gardien de l'Occident, les Barbares contenus depuis tant de temps par ses victoires, & la terreur de son nom, s'y précipitèrent de toutes parts. Plusieurs Etats qui subsistent encore en Europe, furent fondés aux dépens de l'Empire ; le trône de Valentinien s'écroula, & lui-même périt victime de la fureur d'un mari o ut sage qui arma contre lui le désespoir ou il venoit de jeter ses sujets.

Dans la secousse qui suivit des coups aussi violens, l'Empire, déja aíroibli, fut ébranlé & ouvert de toutes parts. Mérovée y pénétra de son côté, s'empara de la première Germanique, de la seconde Belgique & d'une partie de la seconde Lyonnoise ; ce qui comprend à peuprès une partie de l'Alsace, l'Electorat de Mayence, le Luxembourg, une partie de la Lorraine, le reste de la Picardie, hors Soissons, & la Normandie jusqu'à la Seine[254] ; de forte qu'il réunit fous son sceptre tous les Etats que Théodemir y avoit assujettis dans le cours rapide de ses victoires ; mais il lit plus, il les attacha à son trône par des liens indissolubles, & les retrancha pour jamais de l'Empire Romain. Dans le même temps, Majorien ayant été décoré de la pourpre des Césars, son nom & ses eflorts continrent les Barbares, & arrêtèrent la rapidité de l'invasion qui sembloit générale. Les Francs se renfermèrent dans leurs nouvelles limites. Ce fut là le terme de leurs conquêtes & de la vie de leur Roi, qui mourut en 458[255], après un règne de dix à onze ans.

CHILDÉRIC,

CINQUIÈME ROI[256].

FILS d’un grand homme, de père d’un héros, Childéric en eut les qualités brillantes & les vices excessiss. Aussi emporté que son fils dans ses passions, il ne les fit servir qu’à sa satisfaction personnelle & en porta la peine ; au lieu que l’autre, chez qui elles furent plus dangereuses encore, eut le talent de se les faire pardonner, parce qu’elles servirent à agrandir i’Etat. Aussi l’un fut chassé, & ne jouit que d’une autorité chancelante ; l’autre fut l’idole de sa nation, & jouit d’un puissant Royaume en Monarque absolu. D’où vint cette différence ? C’est que l’un n’eut que les passions d’un particulier, & l’autre celles d’un conquérant, & qu’aux yeux du vulgaire, les succès justifient tout.

Ce Prince, âgé de vingt-deux ans à son avènement au trône, en 459[257], avoit les qualités qui font les règnes éclatans. Doué d’une belle figure, sa taille haute, imposante, relevois l’éclat de son rang, & son courage répondoit à son extérieur. Son caractère sut aimable, à en juger par les évènemens de sa vie. Son cœur sensible, formé pour l’amour & l’amitié, suc fixer la constance dans l’un & l’autre de ces sentimens. Heureux ! si la fougue de la jeunesse & la variété de ses goûts ne l’eustent pas poussé hors de la sphère du bonheur. Mais l’impétuostté de ses destrs & fa destinée qui le réservoir a servir d’exemple aux autres Princes, le précipitèrent clans la débauche & dans tous les égaremens de l’amour. Jouet d’une passion excessive pour les femmes, sans distinction d’état, il fut assez aveugle pour ne pas voir le précipice qu’il creufoit fous ses pas, en attaquant l’honneur d’un peuple libre, dont les mœurs neuves étoient dans toute leur

pureté, & dont le caractère franc & généreux ne pouvoit dévorer la honte & souffrir l'infamie.

La nation impatiente se soulève tout-à-coup ; elle n'écoute que le ressentiment de ses outrages ; &, dans le premier accès de sa fureur, elle dépose, proscrit & chaise son Roi[258]. Childéric étoit perdu à jamais, s'il n'eût pas eu d'amis ; mais il en trouva un dans Guyemans un de ses principaux Officiers, ami aussi sincère que sujet fidèle. Il hâte la suite du Prince malheureux, le console dans sa dissirace, l'exhorte à s'en remettre à son zèle ; & voulant lui laisser un gage de son dévouement, il rompt une pièce d'or, lui en remet une moitié, garde l'autre & lui dit : Prenez cette moitié, celle que je conserve sera le signal de votre rappel.

Le simulacre de la puissance Romaine s'etendoit alors sur quelques Provinces démembrées, le Gouverneur de ce pays ouvert, & sur le déclin de sa ruine, commandoit fous les titres imposans de Patrice ou de Proconsul : il s'appeloit le Comte Egidius, & jouissoit d'une réputation de sagesse qui flattoit des peuples sortant d'une domination déréglée & abusive. Le sage Egidius, appelé par les Francs, les gouverna d'abord selon les principes avec lesquels il gouvernoit les Romains[259].

L'expulsion du Prince & la domination d'un étranger avoient été accompagnées d'un désordre qui fut fatal au Royaume. Clodebaud, ce fils de Clodioii, chassé des Etats de son père, fatigué d'avoir sollicité des secours pendant tant d'années, sans en avoir pu obtenir, s'étoit approche du Rhin, a la nouvelle du changement qui venoit d'arriver. Egidius avoit été appelé par les Saliens & les peuples des Provinces nouvellement conquises ; mais ceux qui habitoient sur le Rhin, connus fous le nom de Ripaarols, n'y ayant eu aucune part, passèrent avec la même promptitude, fous la domination du fils de leur ancien Roi, appuyé des forces de quelques puissances de la Germanie. Ainsi Trêves, Cologne & tout le pays que ces villes dominoient, furent démembrés du corps de la Monarchie, auquel elles ne furent réunies que sur la fin du règne de Clovis[260]. Les Riparols, ou Ripuaires, étoient ainsi nommés des rives du Rhin qu'ils habitoient. C'est pourquoi on a quelquefois appelé leur pays France Rhénane. Ils avoient leur loi particulière, connue fous le nom de loi Ripuaire.

La puissance du nouveau Monarque fit ombrage aux Romains eux-mêmes, ils armèrent contre lui lès Visigoths & les Bourguignons : la ceîìion de Narbonne aux Vifigoths, & le titre de General des armées de l'Empereur accordé au Roi des Bourguignons, furent la récompense des troupes que ces peuples firent marcher contre Egidius. Celui-ci se montra digne de fa fortune par la victoire qu'il remporta sur les Yiíigoths auprès d'Orléans, mais ses succès furent arrêtés par la révolte des François.

Le Roi Egidius ne se fioit pas à ses nouveaux sujets qui avoient la réputation d'être fort inconstans. Sa prudence contrastait avec leur légèreté ; fa défiance à leur égard, les offensoit autant que sa confiance envers les Romains. Son Conseil étoit plus dirigé par ces derniers que par les Francs, qui étoient, par ce moyen, éloignés des affaires, & foulés par les impôts que le besoin & le gouvernement Romain avoient fait établir : ils portoient le joug du Prince sans participer à ses grâces. Guyemans, cet ami de Childéric, devenu un des confident de son successeur, le conduisait par ses conseils dans le piège qu'il lui avoit tendu ; il l'engageoit à sévit, au lieu d'être indulgent, & n'oublioit rien pour rendre ses réponses encore plus dures, quand il en étoit l'organe. Le mécontentement arriva, comme il l'avoit prévu ; alors il proposa le remède, & conseilla le rappel du Roi légitime, à la place de l'étranger. Le conseil fut approuvé : aussi-tôt la moitié de sa pièce d'or fut envoyée à Childéric. Il part, vole à Bar, où il trouve Guyemans avec un grand nombre de ses sujets qui étoient venus au-devant de lui. Mais le Romain soutenu des forces de ses provinces & des partisans qu'il avoit encore dans la nation, ne se laissa pas dépouiller ainsi d'un Royaume où les vœux d'un peuple l'avoient appelé. Le fort des armes décida du trône entre les deux compétiteurs ; il fut favorable à la cause la plus juste : Childéric vainqueur réduisit son adversaire à rentrer dans ses anciennes limites, & à s'enfermer dans Soissons, capitale de ce qui restoit fous la domination Romaine dans les Gaules.

L'homme parvient à réprimer ses passions, & à changer ses dehors ; mais il est rare qu'il aille contre son penchant. La galanterie étoit dans Childéric une passion qui dominoit toutes les autres. Huit ans d'exil & de malheurs, la perte d'un Royaume3 n'avoient opéré aucun changement dans ses mœurs.

Retiré chez le Roi de Thuringe, il ne put résister aux charmes de la Reine son épouse ; sa poíition, le besoin qu'il avoit de ce Prince, les liens de la reconnoissance & de l'amitié, tout fut oublié ; sa nouvelle paillon triompha de tous ses devoirs. Il n'étoit pas encore raffermi clans ses Etats, que cette Princesse, accourant sur ses pas, vint le joindre, & dissiper par fa présence, aux yeux de ses sujets, tout espoir de conversion. Il crut légitimer, en l'épousant, ce que cette conduite avoit d'odieux ; & le grand Clovis, premier fruit de cet hymen adultérin, sit oublier aux François ce qu'il avoit de repréhensible.

Sous ce règne expira l'Empire Romain : après une longue agonie, Ocloacre, Roi d'une horde barbare[261], lui arracha son dernier soupir ; ce suc en 476 qu'arriva ce grand évènement. Comme si le règne d'un enfant eût été mieux assorti à la soiblesse de ce reste d'Empire, il étoit sous les loix d'Augustule, encore pupille. La majesté des titres avoit déchu avec l'étendue des possessions, si l'on en juge par le nom d'Augustuìe que ce dernier Prince avoit pris, au lieu de ceux de César & d'Auguste.

Ce barbare qui avoit renversé le trône Impérial, & avoit sondé le sien sur ses ruines, n'étoit pas un conquérant féroce & borné ; depuis douze ans, il gouvernoit avec une sagesse qui lui attachoit les peuples, avec une autorité inconnue[262] aux derniers Empereurs, & défendoit vaillamment les frontières de l'Italie lorsqu'un barbare, plus grand encore, vint lui en disputer la possession : cette guerre, dans le cours de laquelle ces deux rivaux montrèrent un courage, & déployèrent des connoissances militaires qui firent l'étonnement des Romains, prouva que leur règne étoit fini, que leurs adversaires étoient alors les vrais Romains, & que l'art des combats avoit passe des bords du Tibre sur ceux du Danube. Odoacre vaincu dans trois batailles, ou sa valeur n'avoit cédé qu'au courage & au génie de son ennemi, trouva encore des ressources & des amis, & soutenoit depuis un an dans Ravenne un siège glorieux, lorsque la trahison de Théodoric mit fin à son règne & à ses malheurs. Cet heureux rival, dont ce crime seul entachoit les grandes qualités, fit oublier son prédécesseur à force de génie & de bienfaits ; aussi sage que lui, il ne prit que le titre de Roi, & s'éleva au niveau des plus grands Empereurs.

L’ennemi commun terrassé, chacun s’occupa à enlever ses dépouilles. Au milieu des mouvemens & de l’agitation de tant de peuples dissérens, Childéric envahit la Lorraine & le reste du pays Messin, jusqu’à la Champagne qui demeura ferme sous l’obéissance des Romains. Le Comte Egidius étoit mort ; le Comte Paul, qui lui avoit succédé j avoit appelé à son secours les Saxons qui ravageoient les côtes de la mer. Le Roi des Francs, poursuivant rapidement ses conquêtes, étoit arrivé sur les bords de la Seine. Déja il avoit franchi le fleuve, étoit parvenu aux rives de la Loire, & avoit pris Orléans. A cette nouvelle, Avoagre, chef des Saxons, avoit abandonné l’Anjou, joint le Comte, & leurs armées combinées marchèrent à la rencontre de Childéric ils furent battus, & le vainqueur les poursuivit jusqu’à Angers, ou le Comte Paul fut tué. Mais au moment-où le Roi se promettoit des conquêtes faciles, un ennemi imprévu, tombant sur ses frontières, le force à abandonner ses projets pour défendre ses propres Etats. Au bruit de l’invasion des Allemands, il changea de conduite, fit la paix avec les Saxons ; d’ennemis il en fit des alliés, & à la tête de leurs forces & des siennes, marcha aussi-tôt contre les Allemands, les chassa de ses Etats, & entra dans leur pays. Ce fut au retour de cette expédition fatigante, & à la fuite de ces différentes entreprises, qu’il fut attaqué à Tournay d’une fièvre violente dont il mourut âgé de 46 ans, en 482[263]. Il avoit régné vingt-deux à vingt-trois ans.

Paris n’étoit pas encore soumis à l’Empire François : quoique Mézeray fasse honneur à Childéric de sa conquête de cette ville, & Jean de Serres à Mérovée, il y a lieu de croire qu’elle fut plutôt l’ouvrage de Clovis à qui elle fut rendue après la défaite de Syagrius. Les expéditions de Childéric, du côté de la Seine, ne paroissent que des incursions peu propres à réduire une ville déja forte, & défendue de tous côtés par l’eau. Sigebert, Nangis & le Président Fauchet disent que Clovis conquit la Thuringe en 495 & 496, après avoir élargi son Royaume jusqu’à la Seine, & par conséquent il avoit pris Paris. Cinq ans auparavant, il avoit gagné la bataille de Soissons sur Syagrius, & les Provinces que ce Patrice défendoit, s’étoient données à Clovis après la défaite & la fuite de son rival.

Quoique la ville de Paris eût été habitée par quelques Empereurs, & qu'elle fût, par fa situation, une des plus sortes places des Gaules, elle ne fut remarquable que fous Clovis, qui, saisissant l'avantage de fa position, en fit la capitale de son Royaume. Avant cette distinction honorable, elle avoit passé par tous les degrés de la foiblesse, & avoit eu les commencemens les plus obscurs. Sortie du sein de la boue dont elle portoit le nom *(Lutetia)* sous les Gaulois, le culte d'ilis, sous les Romains, l'avoit ennoblie, & elle en avoit pris sa dénomination. Renfermée dans l'isle que forment les bras de la Seine, il s'en falloir bien qu'elle eut, fous Charlemagne même, & sous ses descendans, la grandeur & la pompe qu'elle étale aujourd'hui sur les rives de ce fleuve ; mais elle étoit forte, & la clef du Royaume : l'Etat étoit perdu si les Normands s'en fussent emparés. Toutes leurs forces échouèrent contre cette ville, après le siège le plus long & le plus mémorable donc l'histoire fasse mention ; c'est à fa belle défense que le Royaume doit son salut, & la Maison régnante fa grandeur. Les François, jaloux de reconnoître la bonne conduite d'Eudes ou Odon, qui avoit soutenu ce siège mémorable, & s'étoit couvert de gloire aux yeux de l'Europe, l'élurent pour leur Roi. Tel fut le premier pas des Capétiens vers le trône ; ce fut ainsi que le chemin en fut glorieusement tracé à Hugues Capet par ce Prince, son grand-oncle, en 888.

Les deux maisons qui ont occupé le trône après celle de Clovis, exiítoienc alors, mais dans un degré de puissance différent. Les ancêtres de Saint-Arnoult, chef des Carlovingiens, demeuroient au château d'Héristal sur la Meuse[264]. La possession de ce fort semble indiquer qu'ils descendoient des Capitaines Francs, qui aidèrent les premiers Rois dans leurs conquêtes sur les Romains. Hugues Capet, ou plutôt Robert-le-Fort, ion bisaïeul, descendoit de Princes régnans alors en Allemagne. L'influence de ce principe généalogique sur notre histoire, nous oblige a en rapporter les preuves ; il en résultera que la maison de ces Princes étoit différente de celle de Charlemagne, quoi qu'en disent plusieurs Auteurs & Généalogistes modernes, & que Witikind ou Widichind, Duc de Saxe, en est la souche.

La première fois qu'il en est fait mention, est en 844, a la bataille que Charles-le-Chauve perdit contre Nomenoé, Duc de Bretagne, ou son armée,

dit Aventin étoit composée de François & de chevaux-légers Saxons, conduits par Witikind & Robert son fils, prédécesseurs de Hugues Capet.

Nous voyons qu'au Parlement tenu à Compiègne, en 861, Charles-le-Chauve, voulant opposer aux Bretons & aux Normands un Général assez habile pour les contenir, donna le pays qui est entre la Seine & la Loire à Robert, fils de Witikind, Saxon issu du grand Witikind, & donna la Hollande à Thierry, dont la famille en jouit jusqu'en 1343.

Robert-le-Fort fut tué à Brissarthe en Anjou, en 867, dans un combat contre les Normands, avec la réputation du plus vaillant Capitaine de son siècle, disent les anciennes Annales.

Odon, ce vaillant défenseur de Paris, fils de Robert, fut élu Roi, du consentement de la nation, charmée de sa valeur & de sa bonne mine. Sur ces entrefaites, l'Empereur Guy étant venu jusqu'à Langres, pour faire valoir ses prétentions sur le Royaume, les Ambassadeurs de France furent lui représenter qu'Odon avoit été élu du consentement de la nation. Il avoit été déclaré Roi-régent pendant la minorité de Charles-le-Simple ; il n'étoit cependant pas son parent, comme on le prouvera dans peu ; & quand ce Prince vint se présenter, la majeure partie des François, contents de l'administration d'Odon, & du courage avec lequel il défendoit le Royaume contre les Normands & les autres ennemis de l'Etat, persista à le reconnoître. On voit par-là qu'il gagna les cœurs des François, & qu'il les transmit à sa famille.

On convenoit dès ce temps qu'il n'étoit pas de la famille de Charlemagne. Nous voyons dans la lettre de Foulques, Archevêque de Rheims, adressée à l'Empereur Arnoul, & rapportée par Flodoart : » Que ce Prélat s'excuse d'avoir consenti à sélection d'Odon, au préjudice de Charles-le-Simple encore enfant, parce que le Royaume étant en danger, avoit besoin d'un chef redoutable ; mais que Charles étant plus avancé en âge, il devoit le secourir pour recouvrer son Royaume, afin que ceux qui *nétoient de son estoc & sang*, & qui déja s'étoient faits Rois, ne fussent plus puissans que ceux à qui le Royaume appartenoit : *ab flirpe regiâ alienus*, ce sont ses termes ».

La traduction de ce passage est du Président Fauchet, aussi exact qu'instruit. Le savant Auteur des Généalogies historiques des maisons Souveraines est du même avis. Celle de la, famille de Hugues Capet étoit si bien établie du temps de Henri III, que François de Rozieres, Archidiacre de Tool, ayant avancé dans un ouvrage que les Princes de Guise descendoient de Charlemagne, le Roi ordonna à Ponthus de Tyard, Evêque de Châlons, & l'un des plus íavans hommes du Royaume, de réfuter cette Généalogie ; ce qu'il fit en prouvant l'entière extinction des Carlovingiens, & Torigine des Capétiens, remontant à Witikind, Duc de Saxe. Les Princes de la Germanie étoient, de l'aveu de Tacite, de la plus haute noblesse, *reges Jiirpe j duces virtute.* Or, ces Ducs étoient les Rois de la nation. Les Saxons étoient aussi anciens que les Francs, & la famille de leurs Princes aussi illustre que celle des Mérovingiens ; elle étoit plus ancienne que celle de Charlemagne. Cette origine étoit si connue dans le neuvième siécle, que Hugues-le-Blanc, père de Hugues Capet, épousa la sœur de i'Empereur Othon-le-Grand ? Duc de Saxe.

ÉTAT DES GAULES

A L’AVÈNEMENT

DE CLOVIS AU TRONE

CE Prince, né pour renverser les Empires, & détruire les Puissances les plus formidables, qui, semblable à la foudre, abattit tout ce qu’il rencontra, fut la terreur de son siècle, l’effroi des nations le conquérant de son Royaume, étoit doué de qualités assorties à son ambition. Son génie, aussi actif que le feu qui se communique à tout ce qui l’entoure, enflamma les cœurs des Gaulois ; sa main victorieuse leur donna le mouvement d’impulsion, & il trouva des hommes disposés à le recevoir. Les ennemis qu’il eut à combattre, ne surent pas des sauvages sans courage & sans discipline. Les peuples qu’il surmonta, surent les Romains, vainqueurs de la terre ; les Visigoths, vainqueurs des Romains ; & les Allemands, leurs rivaux. Triomphant & élevé sur les trophées sanglans de ces ennemis, son génie législateur se déploya après la victoire, & parut aussi vaste que les grands pays qu’il venoit de subjuguer. Sa main, habile à tenir les rênes de son puissant Royaume, contint, sans confusion, sous son autorité, le peuple conquérant & les peuples conquis. Son courage les avoit vaincus ; sa prudence fut les réunir, en faire un tout, & en composer un seul peuple, fous

le nom de François. C’est ce nom donné, à cette époque, aux habitants de toutes les Gaules, qui subsiste aujourd’hui avec plus de gloire que jamais. Le Gaulois y gagna : il avoit perdu son nom fous les Romains & les Visigoths ; ceux-ci consentirent à confondre le leur dans un autre plus puissant ; & devenus tous sujets du vainqueur, ils lui obéirent comme à leur maître, & le respectèrent comme leur Prince.

Il mérita leur attachement en les pliant avec douceur à de nouveaux usages, & en se conformant aux leurs, au lieu d’agir comme ces conquérans qui ramènent tout à leur volonté, & taillent dans une nation vaincue, comme le sculpteur dans le marbre. Alors fut fondé le Royaume de France, ce corps inexpugnable qui ne craint que lui-même, qui ne peut être renversé que par ses mains. Ses Provinces réunies en corps depuis plus de deux mille ans, n’en ont fait qu’une masse ; malgré leur division apparente, l’esprit de réunion règne toujours. A peine une séparation esselle faite, que les parties désunies tendent à se rejoindre. Nous avons vu toutes les Gaules, quoique divisées en dissérens Etats, se réunir, pour leur intérêt général, contre César à Autun ; partagées depuis fous les enfans des premiers Rois, l’esprit de réunion, qui agit avec force, rassembla bientôt le tout ; morcélées à l’infini fous les Rois de la seconde & de la troisième race, cette tendance au centre, toujours en action, rapprocha insensiblement ces membres épars. En vain les Anglois s’y établirent par des victoires, & semblèrent prêts à y dominer, ils furent repoussés par la feule détente du ressort national ; le Prince est un point auquel toutes les parties démembrées reviennent toujours. Un Etat puissant par lui-même, monté sur de pareils ressorts, doit subsister long-temps, à moins qu’il ne devienne lui-même son ennemi.

Avant que de lire dans M. de Velly l’histoire du règne de Clovis, on verra peut-être avec plaisir quelles étoient les puissances qui partageaient alors les Gaules, & dans quel état elles étoient chacune à l’avènement de ce Prince au trône. Il y avoit, outre les François, quatre autres peuples principaux ; savoir, les Romains, les Visigoths, les Bourguignons & les Bretons.

1. Quel grand évènement aux yeux des hommes, & quelle leçon pour les puissances ! Rome étoit tombée, & l’Empire Romain couvroit la terre de ses

ruines. Qu’on se représente un magnifique & antique édifice que ses maîtres, dans leurs dissensions perpétuelles, remplissent de leurs fureurs, plutôt que de s’occuper à le réparer, & à le défendre contre des brigands qui s’efforcent de le piller, & qui, s’écroulant enfin, les écrase dans sa chute ; alors on aura une véritable idée de la destruction du formidable Empire des Césars : invincible par lui-même, il s’étoit détruit de ses propres mains. La fortune, ennuyée des longues saveurs qu’elle lui avoit accordées, s’étoit tournée du côté de ses ennemis. Attentive à profiter de ses fautes pour le faire rentrer dans l’ordre d’instabilité, dont sa puissance sembloit savoir affranchi, elle saisissoit les occasions de le mettre au niveau des autres choses humaines, & de lui en faire sentir l’inconstance. Enfin, elle se plut à anéantir d’un seul coup ce colosse imposant que la victoire & le courage réunis avoient travaillé pendant onze cents ans à élever. Le fer de la liberté brillant dans la main d’un barbare, frappa sur fa tête le coup de mort ; ses membres se desséchèrent & furent dispersés. Ce fut ainsi que la ruine de Rome, par Alaric, entraîna celle de l’Empire, Si on cherche la cause de la perte du plus puissant des Etats, ce n’est pas dans le luxe seul, comme quelques écrivains l’ont avancé, qu’on la trouvera. A la vérité, il y a contribué ; mais il n’en a pas été la cause principale. On croit pouvoir assurer que la véritable & la plus sensible fut le changement continuel des Princes, accompagné de sanglantes batailles. Un million des plus braves soldats, qui périrent dans ces divisons intestines, eût bien empêché les barbares de pénétrer dans l’Empire, & lui eût fait un rempart inexpugnable, quand même il y auroiteu encore une fois plus de luxe dans l’intérieur ; car ce luxe n’étoic guère senti par le légionnaire, accoutumé à vivre fous la tente.

Une autre cause sensible de la ruine de Rome, & qui a instué sur celle que l’on vient d’indiquer fut le défaut de ses loix, & le peu de foin qu’elle prit de les graver dans le cœur de ses sujets. Cet Etat, qui avoit un code si volumineux, n’avoit malheureusement pas une ordonnance bien affermie, qui rendît la succession au trône stable dans la famille du Prince, & qui en exclût toute autre. Delà ses guerres civiles, ses malheurs ce sa chute. Une telle loi, au lieu de tant d’autres inutiles ou minutieuses, eût assuré la paix

dans l’Empire, & tenu ses forces perpétuel-Jement rassemblées sous les yeux de ses ennemis. Ils seroient encore dans le silence & la frayeur ; & cette grande puissance subsisteroit.

Ce n’eût pas été assez d’avoir fait la loi, il eût fallu la graver dans le cœur des citoyens, & la leur inculquer dès leur naissance, les pénétrer de son avantage, & leur inspirer un éloignement invincible pour tout principe contraire. On dira peut-être que l’ambition des sujets l’eût anéantie avec le temps. On ne répondra qu’en citant un exemple, & je le puiserai dans l’histoire de la Monarchie Françoise. La stabilité du trône dans la famille régnante étant un principe sacré chez nous, étant sucé avec le lait, a-t-on vu, depuis huit cents ans, qu’il ait pu être déraciné ? Dans un aussi long espace, il s’est assez élevé d’ambitieux ; mais la loi a toujours été plus forte que leurs brigues & leurs cabales, & a constamment triomphé ; elle n’a fait que s’affermir au milieu des chocs qu’elle a essuyés ; comme elle est sage, on peut prédire qu’elle prendra toujours un fondement plus solide. Si le gouvernement de la France a tant de supériorité sur celui des Romains ; s’il a su se procurer une durée qui peut s’étendre bien plus encore dans l’avenir que dans le passé, il n’en faut attribuer l’avantage qu’à cette loi ; parce que, du reste, nous sommes régis par le code de cet Empire : d’où il faut conclure que son défaut a occasionné un vide dans les fondations, qui a entraîné la ruine de l’édisice ; mais ce vice n’a pas été le seul.

D’autres causes également destructives ont contribué à la perte de ce puissant Empire. Une des principales, sans contredit, fut la foiblesse & la cruauté de ses Princes, L’Etat, guéri des plaies que lui avoient faires les Néron & les Domitien, avoir repris ses forces ce fa splendeur sous Antonin, Trajan, Aurélien, Probus, Dioclétien, Julien & Théodofe. Ces Empereurs avoient tenu avec habileté les rênes du gouvernement ; elles avoient passé de leurs mains fermes & expérimentées dans celles d’Arcade & Honorius, Princes foibles & sans énergie, qui les avoient remises dans celles de leurs favoris, & ces derniers les avoient laissé flotter au gré de leurs passions. Sous les successeurs de ces foibles Princes, on ne vit plus les Empereurs à la tête des armées, mais seulement présider dans des conciles : on traitoit plus d’articles de foi que d’assaires d’Etat, & l’on s’occupoit plus de la

controverse que de la défense des Provinces defolées, d'ailleurs, par les révoltes perpétuelles des troupes ; c'étoit ainsi que le ciel punissoit Rome d'avoir changé ses citoyens en soldats ; leurs mains une fois armées se tournoient indifféremment contre l'ennemi ou la patrie. A peine le conquérant, cet homme à grand caractère dont le génie enchaîna ses soldats, est-il entré dans le tombeau, que la foiblesse de son successeur excite leur insolence, ils font trembler le Prince, & remplissent de sang & de trouble l'Etat qu'ils sont chargés de défendre, & cet Etat ne doit attribuer ses malheurs qu'à la confiance aveugle en des soldats plutôt qu'en des citoyens. C'est ainsi que Rome a été punie de son mauvais choix par les Prétoriens ; l'ancienne Constantinople par ses Goths & ses Hérules ; la nouvelle, par ses Janissaires ; Moscow par ses Strelits ; le Caire par ses Mameluks : toute capitale dominée par une milice exclusive, tend à sa ruine qui amène celle & l'Empire. De-là vinrent les maux de l'Empire Romain & sa chute qui, à la vérité, étoit préparée, mais qu'une aussi pernicieuse administration ne manqua pas d'accélérer.

Ajoutons encore la corruption des Officiers, l'injustice en tout genre, le découragement qui naît du malheur & de la servitude, qui assoiblit les sentimens généreux, & anéantit l'énergie de l'ame, & enfin les impôts excessifs, cause plus efficace encore, parce que le peuple qui la sent plutôt, & qui en est accablé, cherche à s'en débarrasser, s'il en trouve l'occasion, & regarde comme son libérateur celui qu'auparavant il eût envisagé comme son ennemi ; il se donne à lui, certain qu'il ne peut avoir pire. Malheur à l'Etat qui, surchargeant ses sujets, les expose à gagner au changement ! Semblables à cet animal de la fable, qui ne craignoit pas de porter deux charges, ils savent que, sous une autre domination, ils n'auront qu'un fardeau à supporter, qui, à tout évènement, ne peut pas être plus lourd que celui qui déjà les écrase.

Mais ce qui est au-dessus de tous les raisonnemens qu'on a faits sur ce grand évènement, c'est qu'il étoit dans l'ordre de la nature. Une nation qui s'élève, & fleurit à côté d'un peuple barbare, s'énerve par le luxe, & s'anéantit par ses succès. Ce peuple barbare, qui est ce qu'elle étoit dans son origine, prend sa place, & acquiert la vigueur qui fuit la barbarie, avec

les succès qui naissent de son énergie & de son développement. C'est un corps neuf à côté d'un corps usé. Ce fut ainsi que le Grec, issu du Pelasge sauvage, abattit le Perse antique dominateur de l'Asie : que le Turc y abattit à son tour Je Grec y & qu'aujourd'hui le Turc y est menacé par le Russe.

Ce n'étoient donc plus alors ces fiers enfans de Rome, qui, s'élançant d'un bout de l'Univers à l'autre sur les ailes de la victoire, étonnoient les nations par leur génie & la grandeur de leurs entreprises. Abattus, humiliés, abandonnés de leurs íujets, qui leur manquoient de toutes parts, leur esprit n'avoit plus de vigueur, & leur ame flétrie & courbée fous l'infortune, étoit devenue incapable de grandes choses ; leur puissance, qui couvroit auparavant une si vaste étendue, étoit alors inconnue dans plusieurs contrées, & dans d'autres elle étoit resserrée dans les bornes les plus étroites. Que restoit-il dans les Gaules a ces conquerans vaincus & dégradés ? La Champagne, la Brie, le Soissonnois, l'Auxerrois, une partie de l'Iíle de France & des pays voisins, de l'autre coté de la Seine. Rheims, Troyes, Soiílons, Paris, Sens, Auxerre, Provins, étoient les principales villes de leur domination, & formoient un gouvernement administré par un Comte. Quelques villes isolées, & qui n'avoient pas encore passé sous la domination des Barbares, reconnoissoient ce Gouverneur ou plutôt ce Prince[265] ; car il y a tout lieu de croire qu'après la chute de l'Empire d'Occident, il gouverna en maître & régna.

II. Parmi les nations qui s'élevèrent contre Rome, nulle ne parut avec plus d'éclat que les Visigoths ; ils furent les premiers qui triomphèrent de cette ville superbe clans ses murs, & qui humilièrent la fierté de cette dominatrice de l'Univers. Leurs Rois, enorgueillis d'avoir dicté des loix aux Empereurs, & fiers de leurs alliances avec eux, fondèrent dans les Gaules & l'Espagne une vaste Monarchie ; ils étoient parvenus d'un pas rapide au faîte de la puissance & de la gloire. Tant d'éclat & de succès ne fit que rendre leur chute plus terrible. Formidables aux Gaulois & aux Espagnols, chargés des dépouilles des Romains, ils fuirent devant les François : leur puissance se brisa dès qu'elle heurta contre la leur.

Ces peuples, dont la défaite fit tant d'honneur aux François, & accrut si fort leur puissance, avoient paru pour la première fois, lorsqu'abandonnant

les rives du Danube, ils se répandirent dans les Provinces Romaines : excités par la soif de l'or, & le désir du bonheur qu'ils possédoient bien plus réellement dans leurs champs & à la fuite de leurs troupeaux, ils franchirent les barrières de l'Empire, vainquirent & tuèrent l'Empereur Dèce qui étoit accouru à la défense des frontières. Théodose, après différentes guerres, les avoit incorporés dans ses Provinces ; il en avoit fait des alliés, & s'en étoit servi avec succès dans différentes expéditions. Après fa mort, les Goths élurent pour leur chef Alaric, jeune Prince issu d'une de leurs plus illustres familles. Il y a apparence qu'il ne commandoit pas à toute la nation, puisque nous verrons Radagaiíe dominer sur une autre partie.

Ce fut en 403, que ce conquérant entra pour la première fois dans i'italie. L'Empereur Honorius, pour s'en défaire, lui proposa des terres dans les Gaules. Alaric les accepta, & se mit en marche pour aller prendre pos-ieílion de son nouvel établissement. Mais c'étoit un piège que lui tendoient les Romains, dont le but étoit de l'attirer dans les défilés des Alpes, afin de le détruire plus facilement. Il n'étoit pas encore dans le Piémont, que Stilicon vint le charger à l'improviste, entre Albe[266] & Fossan[267]. Le combat fut sanglant, mais non pas décisif, quoique le champ de bataille demeurât aux Romains. Alaric alors revint sur ses pas, remonta dans le pays qu'on a depuis appelé la Lombardie, lorsqu'il sut attaqué une seconde f ois par Stilicon auprès de Vérone. La victoire, pour le coup, ne fut pas douteuse, Alaric sut battu ; mais Stilicon, par une politique qu'il paya depuis de fa tête, le laissa échapper ; il le souffrit même en Epire[268] pendant six ans, sous prétexte qu'il servoit, de ce côté, à la défense de l'Empire.

Dans le temps qu'il étoit en Epire, Radagaise, autre Prince Goth, fortifié de la jonction de différens peuples Barbares, au nombre de quatre cents mille hommes, entra comme un torrent en Italie, pilla & saccagea les provinces & les villes qui se trouvèrent sur son passage, jusqu'en Toscane ; ses troupes, trop nombreuses pour pouvoir vivre en un seul corps d'armée, étoient divisées en trois. Stilicon, secondé de quelques peuples alliés, parvint, par d'habiles manœuvres, à enfermer la principale de ces divisions dans les montagnes de Eiesoli[269]. Les Barbares, épuisés par la faim, se rendirent à discrétion. Le nombre des prisonniers fut immense ; car ils ne se

vendoient qu’un écu pièce. Radagaise, pris comme il s’enfuyoit à travers les montagnes, fut conduit aux Romains qui le tuèrent. Les deux autres corps, avertis du malheur de leurs compatriotes, & frappés d’une soudaine terreur, se sauvèrent au plus vîte de l’italie, de mirent les Alpes entre eux & les Romains, Stilicon ne troubla pas leur retraite ; il les laissa échapper, lorsqu’il pouvoit les accabler. Cette faute fut la source des malheurs de Rome & la cause de sa perte ; car ces fuyards s’étant depuis réunis à Alaric, formèrent la redoutable armée qui renversa la capitale de l’Empire.

Deux ans après cet évènement, Alaric sortit d’Epire, de s’avança juíqu’à Laubach dans la haute Carniole[270], d’où il envoya des Ambassadeurs à Honorius. Ils demandoient, au nom de leur maître, des sommes considérables pour son séjour en Epire, son passage en illyrie, la guerre qu’il y avoit faite aux ennemis de l’Empire, de celle qu’il se proposoit de leur faire encore. L’Empereur, de l’avis de Stilicon, lui fit donner quatre mille livres d’or, en considération de ses services passés, & de ceux qu’il promettoit de rendre. On ne peut juger des motifs d’une si étrange conduite. Alaric, avec cet argent, ht de grands préparatifs, qu’il prit foin de faire annoncer contre les ennemis ; mais qui se tournèrent contre ceux qui avoient eu la sottise de les payer, de qui, pour rendre leur conduite inexcusable en tous points, y ajoutèrent encore celle de ne se pas mettre en défense.

Ce sut en 409 qu’Alaric parut sur les frontières d’Italie, à la tête de l’armée qui devoir faire tomber Rome, après onze cents ans de gloire & de succès. Ses troupes étoient aguerries & nombreuses, & il avoit avec lui ion beau-frère Ataulse qu’il avoit associé à l’honneur de ce grand triomphe, & qui en recueillit le fruit. Les Romains, surpris & effrayés, firent des préparatifs tardifs & infructueux ; ils firent des menaces, & donnèrent de l’argent au vainqueur, qui prit eníuite tout celui qu’ils ne lui avoient pas donné. Il assiégea jusqu’à trois fois cette superbe ville, la rançonna d’abord, puis l’obíigea à recevoir de sa main un fantôme d’Empereur, & enfin il la prit & la saccagea la troisième fois, le 24 Août 410.

Après l’ivresse du succès & l’enthousiasme de la victoire, il réfléchit sur le grand coup qu’il venoit de frapper ; il considéra que ses forces n’étoient

que passagères, & se ruinoient par leurs propres avantages, dans le sein d'une puissance massive qui voyoit sans cesse renaître les siennes. Il ne doutoit pas que le sac de Rome ne réunît contre lui toutes les forces de l'Empire, & qu'en cas d'échec, il n'y eût plus ni sûreté ni salut pour lui en Italie : il forma le projet d'en sortir, d'aller sonder un Royaume dans un pays plus éloigné, par conséquent plus propre à être conservé. Déja il se disposoit à passer en Afrique, chargé des plus riches dépouilles qu'ait jamais enlevées conquérant, lorsque la mort mit fin à ses victoires & à son projet. Il mourut à Cozence[271]. Le vainqueur de Rome ne devoit pas être inhumé comme un autre homme ; puissant jusque dans le tombeau, il enrichit la terre, & força le cours des eaux. Ses soldats détournèrent la Buzance[272], l'enterrèrent dans son canal avec toutes sortes de richesses, rendirent au fleuve son premier lit, & pour assurer leur secret, tuèrent les ouvriers qui avoient concouru a leur travail. Ataulse, le compagnon de ses exploits, devint son successeur.

Ce successeur, qui sut un grand Prince, ne fut pas un ennemi moins redoutable aux Romains. Il prit un chemin tout opposé à celui d'Álaric. Loin de fuir devant un peuple qu'il avoit vaincu, il retourna dans l'ítalie, en rançonna les Provinces, prit de nouveau Rome, & vécut à discrétion, pendant près de deux ans, dans ce pays de conquête. L'objet le plus précieux à ses yeux, parmi tant de richesses, étoit Placidie, sœur de l'Empereur Honorius. Cette Princesse étoit tombée entre ses mains dans la seconde prise de R.ome, & rien n'égaloit l'amour & les complaisances qu'il avoit pour elle. Mais au desir qu'il témoignoit de l'épouser, elle opposoit le plus grand éloignement, soit qu'il sût naturel, soit qu'il fût une fuite du dédain des Romains pour les Barbares. Enfin Honorius, pour se débarrasser d'un hôte aussi redoutable, lui céda la Septimanie, c'est-à-dire, une partie du Languedoc, à condition qu'il évacueroit l'ítalie, & lui rendroit sa sœur. Ataulse exécuta bien la première condition, mais son cœur se resusoit à la seconde. Il y a apparence qu'il se seroit contenté de ce lot, auquel il auroit sait quelques adjonctions, selon l'eíprit de la nation, si la rivalité ne sût pas venue encore ajouter aux maux des Romains.

Confiance, Général d'Honorius, que ce Prince associa depuis à l'Empire, brûloir d'amour pour la Princesse captive ; il vouloir qu'Ataulse la rendît, & ses refus l'avoient rempli de colère & de rage contre lui. Il lui fît la guerre, & voulut s'opposer à la possession des pays qu'on lui avoit cédés. L'ame fière de ce conquérant fut révoltée d'un pareil procédé ; n'écoutant que la colère cette passion principe de son caractère, il s'allia aussi-tôt avec Jovin, qui avoit pris le titre d'Empereur dans les Gaules ; mais les Ambassadeurs d'Honorius, aidés des raisons de Placidie, dont les désirs devenoient des ordres pour cet amant, l'engagèrent à renouer avec l'Empereur. Jovin, instruit de cette négociation, s'associa son frère Sébastien, comme un appui qui devoit remplacer celui qui lui manquoit. Ataulse, irrité de ce que des gens qu'il protégeoit, avoient osé prendre de pareilles résolutions sans son aveu, sait éclater sa colère. Jovin & son frère se sauvent dans Valence ; Ataulse les poursuit, attaque la place, l'Emporte d'assaut, sait couper les têtes de ces prétendus Empereurs, & envoie ces dons sanglans à Monorius, qui les reçut avec la crainte qu'inspire la main qui offre de pareils présens.

La paix ne se fit pas pour cela entre Honorius & Ataulse. Cet Empereur & Constance promettoient de lui donner encore l'Aquitaine, pourvu qu'il rendît Placidie. Constance, étant le maître des affaires, lui auroit même cédé davantage ; mais une pareille possession n'avoit point d'equi valent dans le cœur d'Ataulse. Il prit l'Aquitaine, & garda Placidie ; puis voulant donner à cette Princesse une ville digne de sa résidence, il attaqua Marseille d'où il sut repoussé : mais il fut plus heureux devant Narbonne, qui devint, après sa conquête, la capitale de ses Etats, ce le lieu de son bonheur ; car Placidie, reconnoissante de tout ce qu'il avoir sait pour elle, consentit enfin à l'epouser dans cette ville, en 414. Ce fut là que cet amant magnifique fit éclater une générosité égale à son amour, & conforme à la grandeur de l'alliance qu'il contractoit ; cinquante bassins pleins d'or surent présentés, par son ordre, à la Princesse, & furent le don qui précéda celui de sa main.

Mais la félicité d'Ataulfe fit le tourment de Constance ; il ne put lui pardonner son bonheur. Sa haine augmentant son activité, il lui barra les

secours étrangers du coté de la terre, & lui intercepta ceux qui pouvoient lui arriver du côté de la mer. Ataulfe, semblable à un fleuve dont on arrête le cours, & qui va inonder d'autres contrées, quitte Narbonne, abandonne une partie de ses conquêtes dans les Gaules, franchit les Pyrénées, se rend maître de la Catalogne & de Barcelone, la capitale. Sa tranquillité, les conseils de Placidie & l'intérêt d'un fils qu'il avoit de cette Princesse, le déterminèrent à faire une paix sincère avec l'Empire, & à en devenir un ami solide. Il étoit dans ce dessein, quand il fut assassiné, en 415, par Sigèric. La mort de son fils, arrivée quelques jours auparavant, lui avoit causé la plus vive douleur ; & cette perte fut le prélude de la sienne.

Sigerìc, ce lâche assassin ? n'étoit pas fait pour siéger au rang sublime des Rois ; aussi fut-il précipité, au bout de sept jours, du trône qu'il déshonoroit. Vallia, Général sage se expérimenté, sut élu d'une voix unanime. Il effectua le dessein qu'avoit eu Ataulfe de se raccommoder avec l'Empire ; il promit de chasser d'Elpagne les Alains & les Vandales ; il rendit la Reine Placidie qu'Honorius donna à Confiance, dont elle eut l'Empereur Valentinien III ; mais ce Prince, quelque épris qu'il fût, ne remplaça pas dans son cœur un amour aussi surprenant & aussi excessif que celui d'Ataulfe.

Vallia, combattant pour les Romains, attaqua les Silinges[273] & les Alains, deux des plus puissans peuples qui eussent usurpé l'Espagne. Ses succès contre les Silinges surent tels, qu'il détruisit leur puissance ; se les Alains battus se retirèrent auprès des Vandales réduits à la Galice. Les services de Vallia furent récompensés, en 419, par Confiance, qui n'avoit pas le même sujet de le haïr qu'Ataulse, puisqu'il lui avoit remis Placidie, & avoit bien servi l'Empire ; il lui fit une cession de toute la seconde Aquitaine, composée du Comté de Toulouse, du Périgord, de l'Agénois, de l'Angoumois, du Bourdelois & du Comté de Saintes ; de la troisième, composée de tout le pays qui est encre la mer Méditerranée, la seconde Aquitaine & les Pyrénées ; & du Quercy, qui étoit de la première. On a élevé des doutes sur cette question : si le Bigorre, le oéarn, le Comté de Comminges en étoient, fondé sur ce qu'une ville, appelée *Lapurdum*, appartenoit alors aux Romains dans ces contrées, & que cette ville est Lorde

en Bigorre. Mais ces doutes s'évanouissent, lorsqu'on voit dans le père Sirmond, ce vrai juge des antiquités, que *Lapurdum* est la ville de Bayonne, & lorsqu'on considère que les Visigoths, ayant déja la Catalogne de la Navarre en Espagne, n'auroient pas laisté couper leur Etat, en souffrant entre les mains de leurs ennemis une chaîne de montagnes qui le traversoit. M. le Goux de Gerland, dans son Abrégé de l'histoire de Bourgogne, ch. 7, le donne pour un sait sûr.

Vallia laissa, en mourant, son Royaume très-agrandi dans l'Espagne & dans les Gaules. Théodoric, son successeur, marchant sur ses traces, augmenta encore sa puissance ; il poussa ses conquêtes jusqu'à la Loire, & attaqua Clermont. Il y fut d'abord repoussé par la garnison ; elle étoit composée de Bourguignons qu'y avoit envoyés Aëtius ; car c'étoit ainsi qu'il se soutenoit, en en divisant les barbares, & en les opposant les uns aux autres. Mais bientôt après, il s'empara de cette ville. Les deux peuples opposés ayant reconnu les ruses & la foibleste des Romains, & combien leurs divisions nuisoient à leurs intérêts, s'étoient réunis pour consommer la ruine de ces derniers dans les Gaules. Aëtius, au bruit d'une nouvelle qui détruisoit ses projets, & menaçoit les Provinces du plus grand danger, ramassa toutes ses forces, & livra aux confédérés une bataille dont il s'attribua le succès ; mais quel succès que celui qui réduisoit au seul avantage de ne pas fuir, & dont les suites furent la cession de la Savoie aux Bourguignons, & la confirmation des conquêtes des Visigoths ! De pareils traités n'attendoient, pour être rompus, que l'occasion favorable, lorsqu'un évènement imprévu, l'arrivée d'Attila dans les Gaules, força tous ces peuples a se rapprocher & à suspendre leurs débats. Nous avons vu son arrivée, la réception qu'on lui fit, & la mort de Théodoric.

Thorífmond lui avoit succédé, & Théodoric son frère, qui l'avoit fait tuer, régna après lui. Ce meurtrier de son frère & de son Roi enleva le Languedoc aux Romains, & poussa les bornes de son Royaume en Espagne. Euric, son successeur, s'empara d'Arles de de Marseille, parut en armes au pied des Alpes, & jeta la terreur en Italie, lorsque la mort arrêta le cours de ses conquêtes. Le Royaume des Visigoths, outre une partie de L'Espagne, comprenoit dans les Gaules toutes les Provinces qui font situées entre la

Loire, le Rhône & les Pyrénées. Ce Prince laissa un fils en bas âge, qui fut Alaric II. Il épousa la petite-fille de Théodoric, Roi d'Italie, & gouvernoit ses peuples amollis par les douceurs d'une longue paix, lorsque Clovis l'attaqua,

III, Les Bourguignons, qui partagèrent les dépouilles de PEmpire Romain dans les Gaules, & y fondèrent un Royaume florissant, parvinrent, en moins d'un demi-siècle, au plus haut point de grandeur. Leur puissance, qui ne passa pas par ces degrés successifs qui assurent la consistance d'un Etat, arriva comme un torrent, & s'écoula de même. Ils n'étoient pas originaires de Pologne, comme le dit Mézeray ; le pays connu aujourd'hui fous le nom de Brandebourg[274], fut leur berceau. Aussi inconstans que les autres habitons du Nord, ils quittèrent les rives de FOder, traversèrent l'Allemagne en faisant différentes pauses, selon que les pays leur plaisoient, ou qu'on vouloit les y souffrir. Ces fréquentes émigrations, les guerres qu'ils furent obligés de soutenir contre tant de différens voisins, en avoient fait une nation guerrière & aguerrie, lorsqu'ils arrivèrent au midi de la Thuringe[275], dans la contrée qui forme aujourd'hui le Comté d'Henneberg[276] & les pays limitrophes. Ce canton se trouvoit vacant par le passage des Cartes[277] & des Saliens[278] dans la Toxandrie.

Ces peuples pauvres, ainsi placés à côté des richesses des Romains, étoient exposés à de continuelles tentations. Ils y succombèrent ; l'exemple des autres nations les entraîna. Ils passèrent le Rhin en corps d'armée, & pillèrent les Provinces situées sur ce fleuve ; mais ils payèrent chèrement ces premières dépouilles. L'Empereur Probus, qui ne laissoit aucune invasion impunie, les tailla en pièces & les poursuivit au-delà du Rhin, jusque dans leurs forêts : ce fut en 276 qu'ils essuyèrent ce funeste échec. Quinze ans après, une grande armée de cette nation prit encore la route du Rhin, le passa & pénétra dans les Gaules. Il n'étoit guère possible de choisir plus mal son temps. Maximien Hercule, ce pâtre élevé à l'Empire, le fléau des barbares, étoit alors dans les Gaules, où il se proposoit de punir toutes les nations ennemies, lorsqu'il apprit cette invasion. Il marcha aussi-tôt aux Bourguignons ; jugeant, à leur nombre, que la famine alloit bientôt les détruire, si on leur coupoit les vivres, il

dévasta les pays ou ils étoient ; & la faim les ayant obligés à se séparer en différens corps, il les extermina presque tous ; à peine en resta-t-il assez pour porter chez eux la nouvelle de leur désastre.

Ce ne sut qu'environ quatre-vingts ans après, & non pas quinze, comme le dit l'Auteur de l'Abrégé de l'histoire de Bourgogne, qu'ils reparurent sur la scène. Valentinien les mit aux prises avec les Allemands ; il leur promit un puissant secours, & s'obligea à passer le Rhin avec son armée. Les Bourguignons, exacts au rendez-vous, parurent sur le fleuve pour faire leur jonction avec les Romains ; ils les attendirent en vain. Valentinien, satisfait d'avoir armé ces nations les unes contre les autres marcha contre les Saxons qui pénétroient d'un autre côté. Les Bourguignons furent si irrités d'avoir été la dupe d'une négociation dont ils ne tiroient d'autre fruit que la guerre avec les Allemands, qu'ils égorgèrent les captifs Romains qu'ils avoient en leur puissance, se vengeant ainsi sur eux de l'infidélité de leur nation.

Cette négociation ne fut cependant pas infructueuse pour les Bourguignons ; elle leur apprit à connoître leurs, forces : ils sentirent ce qu'ils valoient, puisque Rome elle-même savoit les apprécier. Ce fut alors qu'ils résolurent de tirer avantage de leur puissance, aux dépens de ceux qui les avoient trompés. Ils firent leurs préparatifs, & deux ans après ils arrivèrent sur le Rhin, vis-à-vis l'embouchure de la Moselle. Mais la proximité des Allemands, voisins peu endurans, les fit retirer au bas de Cologne, vis-à-vis l'Alsace. Ce fut dans cette position que, l'oeil ouvert sur ce qui se passoit au-delà du fleuve, ils n'attendoient, pour le passer, qu'une occasion sa-vorable.

Le voisinage des Gaules adoucit leurs mœurs aussi sauvages que les bois d'où ils sortoient. Ils perdirent un pende cet air farouche, qu'augmentoit un habit fait de peaux de loup, ou de renard, ou de celle plus hérissée encore de l'Ure ; ils commencèrent à se servir des étoffes des Gaules. Leur armure y gagna aussi ; leurs cuirasses de cuir furent changés en fer, & leurs armes grossières devinrent plus polies & de meilleure trempe. Ils gémissoient fous la domination tyrannique d'un chef de leurs prêtres, appelé *Sniste ;* il avoit le droit de punir de mort ; il pouvoit ébranler tous les pouvoirs de la nation ;

mais le sien étoit à l’abri de toutes révolutions. Fatigués d’un joug aussi dur, ils le secouèrent & embrassèrent la Religion Chrétienne.

Les mœurs ainsi adoucies, la religion & les armes de la nation étant changées plus avantageusement, elle se propoloit de faire un établissement dont la réforme qu’elle venoit d’opérer, fembloit lui assurer la réussite. Dans une conjoncture aussi heureuse, elle fut excitée par Stilicon à passer le Rhin. Quoique peu satisfaite de l’alliance qu’elle avoit autrefois contractée avec les Romains, elle n’hésita pas ; les temps étoient alors bien changés. Ils étoient puissans & aguerris ; l’Empire, au contraire, étoit clans un desordre affreux & sans forces pour se défendre. Ils passèrent hardiment le Rhin auprès de Bâle, dans l’hiver de 407. Un déluge de barbares inonda en même-temps les Gaules.

Le Chef qui eut l’honneur de cette entreprise, & que sa fortune, au sortir des déserts, conduisit à la conquête d’un Royaume & à l’éclat du trône, étoit Gundahaire, Prince généreux, qui, le premier de sa nation, porta le titre de Roi, & l’assura à fa famille. Les Bourguignons c, O c, O avoient été gouvernés auparavant par des chefs amovibles, appelés *Hendinos* ou *Hendins*. Ceux qui l’avoient précédé, étoient Gibica, Godomar de Giflahaire[279]. Ses premiers exploits furent la conquête de la Suisse, de la partie montueuse de la Franche-Comté & du Suntgaw. Le nouveau Souverain, en 411, s’étoit mis au nombre des protecteurs de l’usurpateur Jovin ; &, en 413, d’Empereur Honorius avoit été forcé de lui abandonner, par un traité, les pays dont il étoit en possession. Ce fut alors que cette nation, fière de ses succès, de ses alliances & de ses traités avec de puissans Princes, voulut que le titre de son chef répondit a fa puissance ; elle le fit monter sur le trône des Rois, & jamais personne ne se montra plus digne de cet honneur. Son génie, aussi élevé que le rang auquel on venoit de le placer, fit sortir rapidement fa nation des bornes étroites d’une Province, & mi donna l’etendue d’un Royaume. Il montra à ses sujets, du haut des Alpes, les fertiles plaines des Gaules, comme une riche possession qui n’attendoit qu’un maître, & en descendit comme un énorme rocher qui se détache d’une cîme élevée, & qui brise tout ce qu’il rencontre.

La Franche-Comté, toute la Bourgogne, la partie de la Champagne qui l'avoisine, la Breile ce le Bugey, tombèrent sous ses armes. Aëtius accourt & arrête ce torrent par une victoire signalée en 435 ; mais les Provinces conquises n'en font pas moins perdues pour les Romains ; le seul avantage qu'ils retirent de leurs combats, est que l'usurpateur les possédera à titre de tributaire. Une telle paix ne pouvoit être de longue durée entre deux peuples, dont l'un regrettoit ses pertes, de l'autre brûloit de s'agrandir encore, Aussi la guerre recommença-t-elle. Elle ne fut pas favorable aux Bourguignons. Les Alains & les Huns, excités par les Romains, remportèrent sur eux une victoire mémorable. Gundahaire *trouva sur le champ de bataille la fin de sa vie & & ses prospérités.*

Gondioc ou Gunderìc, son fils, lui succède ; il fait tête à l'orage, & s'allie avec les Visigoths. Aëtius, peu étonné de leurs forces, combat ces ennemis réunis ; mais fa victoire est plus ruineuse qu'utile. Considérant l'opiniâtreté des Barbares, & la perte qu'il a faite en les combattant, il cède aux Bourguignons le Dauphiné & la Savoie, à titre d'hbtes ou de défenseurs de ce pays, & Gondioc est fait maître de la milice, dignité qui lui soumettoit les forces de l'Empire dans les Provinces qu'il avoit conquises, parce qu'elle lui donnoit le droit de commander aux Romains. Ce fut alors qu'appréciant le mérite du Roi des Bourguignons, & reconnoissans des secours qu'il leur avoit fournis contre Attila, ils le décorèrent du titre de Patrice.

Mais l'Espagne échappoit aux Romains en même-temps que les Gaules. L'Empereur Avitus, trop foible pour défendre ses possessions, supplie ceux qui en ont pris une partie, de lui conserver l'autre. Il conjure le nouveau Patrice & Théodoric, Roi des Visigoths, de le défendre contre Richiaire, Roi des Suèves, qui menaçoit de lui enlever le reste de l'Espagne. Le Roi de Bourgogne, accompagné de son fils Chilpéric, passe austi-tòt les Pyrénées, & marche avec le Roi des Viíigoths contre l'usurpateur.

Ce Roi des Suèves étoit fils de Richilla. Une médaille conservée dans un des plus curieux Cabinets[280] du Royaume, monument unique de l'existence des Suèves, nous apprend que ce Prince s'étoit marié à Toulouse ; qu'il étoit Catholique, & que fa capitale étoit Brague ou Bragance. Richilla, son père,

avoit pris en 439 Mérida & la majeure partie de la Lusitanie. En 440, il avoit pris Mertola avec Cenforius, Général des Romains ; en 441, il avoit joint l'Andalousie & la nouvelle Castille à ses conquêtes, & remporté en 446 une victoire complette sur le Général Avitus, depuis Empereur. Son fils Richiaire, qui lui avoit succédé en 447, s'étoit marié à Toulouse en 449, & poursuivoit avec rapidité les conquêtes commencées par son père, lorsqu'il rencontra auprès d'Astorga l'armée des Rois alliés, & le 15 Octobre 456, il perdit la bataille, son Royaume & la vie, le Roi des Visigotlis Rayant fait tuer après le combat.

Ce fut après cette expédition que Gondioc s'empara du Lyonnois, du Vivarais, & poussa ses conquêtes jusqu'à la Du rance, par la prise de la haute Provence. Ce sut le dernier de ses exploits, car depuis il ne s'occupa qu'à policer ses sujets, & à rendre ses Etats florissans. Ils étoient alors composés de la Suisse, de la Savoie, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, du Langrois, du Nivernois, du Lyonnois, du Vivarais, du Dauphine & de la haute Provence. Telles furent les bornes que posa au premier Royaume de Bourgogne la main victorieuse de son second Roi. Son père ce lui avoient mis environ soixante ans à élever ce grand édifice ; il tomba insensiblement pendant soixante autres, & s'écroula tout-à-coup fous les enfans de Clovis. Sans vouloir diminuer la gloire de ce Prince, nous trouvons qu'il eut des frères[281] qui furent ses coopérateurs, & travaillèrent à l'agrandissement du Royaume. Il fut partagé, à sa mort, entre ses quatre fils.

Chilpéric & Gondemar eurent les Provinces qui sont situées sur le Rhône & la Saone jusqu'à Châlons, puisque la rranche-Comté & Autun appartenoient à Gondebaud ; Gondigésille eut la Savoie & la Suisse. L'intérêt & la différence de religion brouillèrent bientôt ces frères. Chilpéric étoit orthodoxe, & Gondebaud arien. Ce dernier appela a son secours Gondigésille, & le premier Gondemar. Gondebaud ressembloit a son père par la bravoure & par l'esprit ; niais il étoit d'une cruauté qui ternit ses belles qualités. Il eut l'avantage dans les premières campagnes. Ses fieies, sentant sa supériorité, appelèrent les Allemands à leur secours. Cette nation guerrière, avide de pillage, accourut sous leurs drapeaux. La victoire alors abandonna Gondebaud : trop foible pour rien hasarder il se contenta de

disputer le terrain, & de faire traîner la guerre en longueur ; mais ses ennemis, constans dans leur dessein, le chassèrent de province en province, & le poussèrent jusqu'à Autun. Arrivé à ce dernier terme, ce Prince rassembla ce qui lui restoit de troupes, résolu de hasarder un combat qui le rétablît dans son Royaume ou l'en chassât, puisqu'aussi bien il en étoit à sa dernière place. Il n'oublia rien pour vaincre ; mais accablé par le nombre, il perdit la bataille & ses Etats. Il se dépouilla aussi-tôt de la riche armure qui l'auroit trahi dans sa fuite, & échappa à ses ennemis, à la saveur de son déguisement.

Après la victoire, les Allemands retournèrent dans leur pays, chargés de richesses. Les Etats du vaincu surent partagés, & ses frères le croyant mort, parce qu'on navoit su ce qu'il étoit devenu après la bataille, vivoient dans Vienne avec la plus grande sécurité, lorsque Gondebaud paroît tout-à-coup devant les portes de cette ville, à la tête d'une armée. Errant dans différens pays, il avoit sollicité des secours secrets, réveillé le zèle de ses amis dans la nation, & pris des mesures si justes, que la jonction des diíierens corps qui marchoient pour son rétablissement, se fit dans le même instant devant la ville. Sachant qu'il y avoit peu de troupes dans la place, il y donna de furieux assauts, de l'emporta de force. Mais il fouilla ses lauriers du sang de ses frères, de fit rougir la victoire d'avoir prostitué les faveurs à un Prince aussi barbare. Il fit trancher la tête à Chilpéric de à ses fils.. Gondemar, du haut d'une tour, lui tendait en vain des mains suppliantes, de le conjuroit de lui accorder la vie ; son cœur sut inaccessible à la pitié ; il le fit brûler dans cette tour avec ses amis. Sa vengeance, ou plutôt sa rage, s'étendit jusque sur les femmes de ses frères ; il les fit noyer dans le Rhône. Clotilde, fille de Chilpéric, tremblante au milieu de ce carnage, attendoit son arrêt ; mais fa jeunesse, ses pleurs & ses grâces désarmèrent le cruel vainqueur, qui se contenta de la reléguer à Genève. Ce triste dénouement termina une guerre civile de vingt ans, qui avoit consumé les forces du Royaume, il étoit dans cet état de faiblesse qui fuit une longue maladie, quand Çlovis, ce voisin dangereux, vint se placer à ses côtés.

IV. Au moment ou les Romains s'étonnoient, â la vue de tant d'ennemis qui arrivoient, comme les vents, de toutes les parties de la terre, voilà que la

mer en vomit de nouveaux sous leurs yeux, & jette sur leurs côtes un peuple entier qui, à ion tour, fonda une nouvelle puissance dans le canton des Armoriques, aujourd'hui la Bretagne. Comme la connoissance de cet évènement est subordonnée à celle du pays & des nouveaux hôtes qui y abordoient, on en va donner une explication succincte.

La Bretagne est distinguée par deux titres recommandables, qui font d'avoir conservé sancienne race Gauloise, en recevant dans son sein les Celtes chassés d'Angleterre, & d'avoir sauvé du naufragé du passé les reste's de la langue primitive. Ce pays, à l'arrivée des Romains, étoit partagé, comme toutes les Gaules, entre différons peuples, dont les plus puissans étoient les Oíisrniens[282], les Corisopites, les Venètes, les Curiosolites, les Rhedons, les Diablintes & les Namnètes. Les Osismiens habitoient les pays ou font bâtis Brest & Lesneven ; les Corisopites celui de Cornouailles ; les Venètes possédoient les côtes ou font Vannes & l'Orient ; les Curiosolites[283], celles de Tréguier & de Saint-Brieux ; les Rhedons l'intérieur du pays ; les Diablintes[284] la partie qui avoisine le Mans, & les Namnètes la contrée qui est entre la Vilaine & la Loire.

Ceux de ces peuples qui étoient assis sur les côtes de la mer, tels que les Venètes & les Namnètes, aguerris depuis long-temps par leur commerce avec les Phéniciens & les Carthaginois, & leur correspondance avec l'Angleterre, étoient un peu plus avancés dans la connoissance des arts, sur-tout de l'art nautique, que les autres tribus de la Gaule ; mais leur essor ne s'étendoit guère au-deíà des cotes Celtiques & Britanniques, & leurs vaisseaux n'étoient que de grandes barques. L'appareil de la puissance des Venètes, l'étalage de leurs forces & leur maiine, disputant devant Vannes de l'Empire de l'Océan avec les Romains, n'est qu'une exagération de la part de l'Historien de Bretagne, qui parle de la ruine de ces barques par la flotte Romaine, du ton dont on célébra le triomphe de cette flotte sur celle de Marseille ; mais il y avoi-t bien de la différence entre un peuple barbare & lans expérience, & une République telle que Marseille, qui, depuis six cents ans faisoit le commerce le plus brillant, soutenu par ses forces navales. Si ce combat a été vante dans les Commentaires de César, il faut faire attention que le conquérant, quelque grand qu'il soit, n'est pas exempt d'amour-

propre, & que l'exagération 5 comme un courtisan habile, flatte cette passion[285]. Quoi qu'il en soit, il saut convenir que les Bretons maritimes connoissoient mieux la mer que les autres Gaulois, & qu'ils payèrent chèrement cet avantage, au moment de la conquête générale, puisque les Romains surent obligés., pour les soumettre, de les battre par mer & par terre.

Les Bretons furent soumis, & servirent leurs vainqueurs pendant près de cinq cents ans. Les distensions des Romains apportèrent dans le gouvernement de cette Province on changement qui sut le prélude de la perte qu'ils en firent. Les Historiens de Bretagne prétendent que le tyran Maxime y ayant abordé d'Angleterre, l'an 383, en donna le gouvernement à Conan Mériadec, Seigneur, Ecossois, qui s'en rendit souverain, après la mort de Maxime ; qu'il eut pour successeur Grallon, dont ils montrent le tombeau, à l'abbaye de Landevenec[286] ; que Fracan son fils régna après lui, & fut suivi de plusieurs Princes héréditaires. Ces récits paroissent trop incertains, & les preuves trop équivoques pour les admettre. Le tyran Maxime, à son retour d'Angleterre, descendit à l'embouchure du Rhin, & non en Bretagne ; & on a observé[287] que l'épitaphe latine de Grallon est d'un style qui ne cadre pas avec une si haute antiquité. Tout n'est qu'incertitude sur l'Histoire de ce pays jusqu'à la révolution qu'éprouva l'Angleterre, l'an 441, & à l'arrivée des Celtes-Bretons chassés par les Anglo-Saxons. Depuis la mort de l'Empereur Gratien jusqu'à cette époque, les cotes sont pillées par des pirates, ou ravagées par de petits tyrans ; ce qui a donné lieu aux commencemens fabuleux de l'histoire de Dom Lobineau. Nous avons vu qu'en 409, ces peuples s'étoient soulevés & unis à Théodemir, Roi des Francs ; qu'ils rentrèrent, après la mort de ce Prince, sous le joug des Romains ; mais la partie maritime le secoua, lorsque les Bretons parurent sur les côtes. C'est alors que l'histoire présente le tableau d'une nouvelle puissance figurant avec celles qui étoient déja cantonnées dans les Gaules.

Aëtius, obligé de faire face aux nombreux ennemis de l'Empire, & épuisé par la multitude de combats qu'il avoit déja livrés, retira d'Angleterre la légion qui la défendoit contre les incursions des EcolTois. Les Bretons,

abandonnés de leurs défenseurs, avoient appelé à leur secours les Anglo-Saxons, célèbres par leurs expéditions maritimes, & remarquables dans l'histoire des Francs, pour les avoir chassés de leurs ports. Ces étrangers les défendirent contre leurs ennemis ; mais ils les opprimèrent ensuite, selon l'ufage des peuples protecteurs. Une partie de la nation défendit fa liberté, fous la conduite d'Ambrois-Aurèle, ce chef de fuyards, qui avoit pris le titre fastueux d'Empereur, & fut insensiblement poussée jusque dans les rochers du pays de Galles. L'autre prit le parti de renoncer à fa patrie, s'embarqua & vint descendre sur les cotes des Armoriques. Les Romains qui les avoient recouvrées, depuis la mort de Théodemir, & qui y conservoient un foible droit de propriété, soutenu de troupes plus foibles encore, n'étoient pas en état de rien disputer à ces émigrans : ils s'estimèrent trop heureux de ce qu'ils voulurent bien d'abord se contenter des pays de Vannes & de Cornouailles ; ils n'eurent pas même honte de les appeler à leur aide. Semblables au maître d'une maison où les voleurs abordent de tous côtés, & qui, dans son embarras, prie les uns de l'aider à chasser les autres, ils implorèrent le secours de Rhiotime, l'un de leurs Princes, contre Evaric, Roi des Visi-' goths. Le Breton passa la Loire ; il fut battu & chassé au-delà du fleuve, comme il venoit de l'être au-delà de la mer. Forcé à rentrer dans sa nouvelle conquête, il y ajouta les Evêchés de Saint-Brieux, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon & tout ce qui compose la pointe de la péninsule. Les possessions de ces peuples avoient de l'étendue sur les côtes, mais point de profondeur, le fol qu'ils habitoient, étoit peu propre à exciter la cupidité. Il ne fallut pas moins que l'intolérance du voiíinage fi naturelle aux conquérans, pour engager Clovis à en faire la conquête sur Budic, fils ou successeur de Rhiotime.

Telles étoient les différentes puissances qui dominoient dans les Gaules, & telles étoient leurs possessions respectives, lorsque Clovis monta sur le trône ; car on ne peut pas compter au rang des puissances quelques tribus d'Alains cantonnées sur la Loire, ni des pirates Saxons qui pilloient les côtes, & portoient le ravage juíque dans la Touraine & l'Anjou. Ils disparurent fous l'épée du vainqueur, les premiers ayant été réduits à se cacher dans les isles de Ré & d'Oléfon, & les autres à abandonner les côtes,

après la victoire de Childéric sur leur chef Avoagre. Mais il faut bien se donner de garde de mesurer le degré de force des peuples dont nous venons de parier, sur l'étendue de leurs possessions : les Viíigoths les Bourguignons, les plus grands terriens qui fussent alors dans ces contrées, étoient bien inférieurs aux Francs, dont l'Etat moins étendu étoit tout de nerf. Le devoir de l'Historien ne coulissant pas feulement à rapporter les faits, mais à indiquer les causes, on va tâcher d'expliquer les principales. Les ressorts qui servent à monter le génie d'un peuple, & à l'élever au haut degré de prospérité, ne doivent pas être indifférens pour quiconque aime à connoître les hommes & leurs gouvernemens. Le principal de ces ressorts consistoit dans l'éducation du Prince & dans sa vie active. Ces Monarques, Juges, Généraux d'armées, habitués aux affaires & endurcis aux fatigues, étoient des hommes supérieurs ; & comme dans une Monarchie, le caractère du Prince forme celui des sujets, tous les chefs étoient d'un génie actif & laborieux ; on donnoit le mouvement d'impulsion au Prince, & il le rendoit à la nation dont il le recevoit. Ce feu qu'un mouvement élastique rapportoit de la nation au Prince, & du Prince à la nation, la tenoit dans un état d'effervescence perpétuel. Ils durent aux évènemens un autre ressort également puissant. Les Romains, pendant près de deux cents ans, tournèrent leurs principales forces contre eux. Il arriva de-là qu'auísi courageux, plus aguerris, & ayant pris le dessus sur le premier peuple du monde, ils finirent par subjuguer les autres. Leur esprit se conserva long-temps ; les Princes tombèrent, mais ils n'entraînèrent pas la nation dans leur chute : elle s ?éleva au contraire avec les Maires du Palais ; & son enthousiasme fut tel, qu'elle détourna les yeux de dessus leur usurpation, pour ne voir que leur héroïsme.

Les Visigoths au contraire, amollis par une longue paix & par la possession des Provinces voluptueuses du Midi, avoient dégénéré ; ils avoient triomphé de Rome, & ils fuirent quand ils furent en présence des Francs. Les Bourguignons, élevés subitement au rang des grandes puissances, n'eurent pas le temps de s'affermir ; & leur élévation trop prompte prépara leur chute. Aussi allons-nous voir Clovis, à la tête d'un peuple infatigable & guerrier, renverser dans le cours de ses exploits & ces

trônes élevés à la hâte, & ces Monarques enivrés des douceurs d'une longue paix.

A cette époque, disparurent les usages du gouvernement primitif des Rois barbares ; d'autres qui existent encore, leur succédèrent. Les Romains étant trop foibles pour combattre les Rois qui s'étoient emparés des Gaules, la politique suppléa aux forces qui leur manquoient, & leur suggéra les moyens de retenir ces Princes dans leur dépendance, en les enchaînant des liens d'une amitié feinte, & en les décorant de titres fastueux. Quoiqu'ils se fussent emparés des Provinces de l'Empire, ils n'y demeurèrent, tant que les Empereurs subsistèrent, qu'à titre d'hôtes ; ils ne pouvoient y commander aux Romains qu'autant qu'ils étoient honorés de la dignité de Patrice ou de chef de la milice. Voilà pourquoi ils les recherchoient avec ardeur. Cétoit ainsi que Rome, dans sa décadence, dominoit encore ; le plus beau titre de ses vainqueurs, celui qui leur donnoit le plus de crédit & de pouvoir, étoit celui d'Officier, de serviteur de l'Empire. Les Préfets, les Comtes qui administroient & rendoient la justice, n'exerçoient leur autorité dans les Etats de ces Rois, qu'au nom de César. Le militaire étoit entre leurs mains ; les offices de justice & de police étoient conférés par le Sénat des Provinces, au nom de l'Empereur. Chaque Prince jouissoit cependant de ses Etats, mais avec la mortification d'y voir son nom subordonné à celui d'un autre. Cette humiliation cessa à l'époque de Clovis ; les Rois le forent véritablement. Le Romain, le Franc surent ses sujets ; & son nom, dans les actes publicsj fut substitué à celui de César.

Gouvernement,

Le gouvernement François fut, dans l'origine, le même que celui sur les ruines duquel il s'élevoit, à quelques nuances de barbarie près portant l'empreinte du génie & des mœurs des fondateurs ; il fut militaire, la puissance résidoit dans le Prince & dans les troupes, ce ne fut guère que fous les Maires du Palais, à l'époque de la dégradation des Rois de la première race, qu'elle commença à résider dans les assemblées nationales elle s'y maintint au point que fous la seconde race, & dans les premiers règnes de la troisième, il n'existoit plus qu'un gouvernement fédératif dont

le Roi étoit le chef. La prudence des Rois Capétiens, l'attachement des peuples à leurs personnes l'ont fixé sur le pied de Monarchie. Cette variété provient & ce que tous les gouvernemens ont leurs avantages & leurs désavantages. Le Républicain, tel que celui de la Suisse ou de l'Amérique Septentrionale, rend l'homme heureux ; la royauté attachée à la République, empêche les factions & les rivalités qu'excite la vue du premier rang. Quand le despote a du courage & du génie, ses Etats n'ont point de bornes. Le Monarque qui fait exécuter les loix, qui donne tout-à-la-fois l'exemple & le précepte, fait la félicité de ses sujets & la force de ses Etats. Mais le Républicain est la proie des factions qui naissent de l'égalité : il est comprimé par le choc perpétuel des deux pouvoirs lorsqu'il a un Roi. Si le despote se trouve un homme ordinaire, tout est en confusion ; c'est bien pire si c'est un automate, tout est perdu. La Monarchie n'est sujette qu'aux mouvemens passagers auxquels la nature a soumis tous les corps. Cette comparaison suffit pour déterminer en saveur du gouvernement monarchique, & applaudir à la sagesse de nos pères qui l'ont fondé, à la sagesse de nos Rois qui les y ont déterminés.

Mais ce n'est pas assez que d'avoir fondé un gouvernement qui puisse contribuer au bonheur des hommes, il faut en éloigner ce qui l'empêche ordinairement ; le luxe de l'inexécution des loix, maux qui s'attachent toujours à un Etat puissant, & qui en opèrent la ruine, parce que concentrant dans un petit nombre d'hommes la puissance & les richesses, ils leur sacrifient le bonheur entier de la nation : aussi le Monarque qui s'oppose comme une barrière au luxe, qui prête sa force à la loi, qui attache sa volonté à son exécution, donne-t-il à ses Etats une vigueur inconnue aux autres gouvernemens.

Les hommes n'ont acquis, à la fuite de leurs recherches sur les gouvernemens, qu'un petit nombre de vérités morales ; savoir, que les passions sont par-tout les mêmes ; qu'elles sont seulement plus ou moins modérées par l'influence du climat ; que rien ne ressemble plus aux hommes du passé que ceux du présent ; que la marche de la nature est constante ; qu'il n'y a que les efforts d'un gouvernement énergique ou surnaturel qui puissent retarder cette marche ; que ces régimes rares, & qui

sont autant de phénomènes, s’altèrent à la longue, & tombent par l’esset de leur tendance à leur premier état ; que l’extrême éloignement des arts conduit à l’état primitif de sauvage ; que l’extrême civilisation mène à la ruine.

A la connoissance de ces vérités éprouvées sur cette terre, le gouvernement peut joindre le secret de sa réforme exécutée trois fois dans cette contrée depuis l’invasion des Romains : connoissant ces moyens avec lesquels il a remonté trois fois les ressorts de cet état, il est toujours à même de s’en servir. Les premiers rouages surent posés par Auguste, & durèrent jusqu’à Julien. A cette époque, ils étoient arrêtés. Les impôts étoient accablans & arriérés, la misère des peuples excessive, & les mœurs corrompues. Ce Prince qui s’efforça de rendre les Gaules aussi heureuses par son administration que par ses victoires, bannit le luxe, épura les mœurs, retrancha les deux tiers des impôts ; les ressorts du gouvernement allégés reprirent aussi-tot leur premier jeu. Le mouvement s’étoit ralenti lorsque la main vigoureuse de Charlemagne lui rendit son action. Ce héros, couvert de laine pendant les rigueurs de l’hiver, ne dédaignant pas le calcul de ses moindres domaines, veillant sur leur amélioration & sur la justice, scellant du sceau qu’il portoit à son épée les ordonnances qu’il avoit mûrement méditées, laissa des peuples heureux, un Empire puissant & bien administré. Un Royaume qui peut renouvelles à son gré une pareille opération, doit avoir une durée dont on ne peut fixer le terme, puisqu’il est le maître d’assurer le bonheur & l’état de ses sujets.

Ce pouvoir cependant sera toujours subordonné au caractère de la nation, & à l’esprit de légèreté qu’elle tient du climat & de la nature. Le François vif, impétueux & changeant, ne cessera de donner à la forme de son gouvernement tous les changemens dont il est susceptible ; chaque règne, chaque siècle amènera le sien, L’exemple de la Chine & de Venise dont le gouvernement roule depuis tant de siècles sur les mêmes rouages, loin d’exciter son imitation, l’éloignera de la conduite des nations qu’il regarde comme malheureuses, parce qu’elles sont toujours la même chose. La différence de mœurs & de conformation résout ce problême ; le Chinois, accoutumé au respect paternel le plus profond, a aussi une grande

vénération pour l’antiquité ; sa taille courte & ramassée, sa tête large & réfléchie excluent ces mouvemens légers, ces idées brillantes, ces inventions pittoresques, & tous ces jeux de l’imagination Françoise ; cependant, malgré notre désavantage en ce genre, on ne peut disconvenir des progrès du gouvernement : on va voir par quels heureux efforts il est déja parvenu à améliorer le fort des peuples.

Par l’effet d’une révolution arrivée dans la fortune & les opinions des hommes, le Nord s’étoit peuplé d’esclaves ; ses habitans avoient perdu la qualité de libres, & étoient réduits à la condition des brutes ; les droits antiques & primitifs de l’homme avoient été violés pendant la barbarie. Delà la noblesse, l’esclavage & l’abus de l’homme. Les fers que portent encore aujourd’hui les paysans serfs de la Pologne & de la Ruíîie, à côté du pouvoir effrayant de leurs Seigneurs, font des traces & cette calamité. Ce mal s’introduisit dans les Gaules avec les conquérans, toujours dipofés à méconnoître les droits des vaincus. Heureusement que la sagesse du gouvernement, l’esprit paternel des Rois, la justice des tribunaux, ont combattu pour la liberté, & sont parvenus à remettre l’homme en jouissance des biens qu’il tenoit originairement de la nature. Ce grand évènement, le plus utile pour l’Etat & le plus glorieux pour les Princes, est l’ouvrage des Rois Capétiens. Louée soit à jamais la mémoire de Philippe Auguste, de Louis IX & de Charles-le Sage, pour avoir vu en leurs sujets des citoyens & non des esclaves, & pour leur avoir rendu la liberté dont ils jouissoient sous les gouvernemens Celtique & Romain.

La féodalité, les cens, les services réels & personnels, la main-morte, prirent naissance dans le désordre qui accompagne la conquête, & sortirent du sein de la nouvelle administration. Les conquérans s’attribuèrent une partie des terres qu’ils se distribuèrent entr’eux : l’autre sut laissée aux anciens propriétaires, mais chargée de tributs & de services réels & personnels, en vertu du droit de Seigneurie qu’ils se retinrent. Delà l’origine de la vassalité & du devoir envers son Seigneur suzerain ; delà aussi la distinction des biens allodiaux ou francs, & des biens soumis à un tribut ou à une redevance. Les premiers entrèrent dans le lot des conquérans, & les autres dans celui des vaincus. Nous voyons encore

aujourd’hui, après treize cents ans, les traces de ce partage sur les fonds grevés.

Les Francs, après la conquête, se trouvèrent surchargés d’un grand nombre d’esclaves achetés ou faits à la guerre. Ne pouvant cultiver par eux-mêmes la portion des terres qui étoit tombéç dans leur partage, ils les donnèrent d’abord à ces esclaves qui les cultivoient au profit de leurs maîtres ; mais l’éloignement perpétuel de ces derniers, occasionné par la guerre, ne leur permettant pas d’inspecter ces cultures, ils s’abonnèrent avec ces esclaves colons pour une redevance en nature, qui leur étoit pavée du produit des récoltes. Enfin ils leur ôtèrent leurs fers, & ne leur laissèrent que de très-légers liens de l’esclavage, en les faisant passer du dur état de la servitude au simple assujettissement de certains services imposés sur leurs personnes & sur leurs possessions ; ils furent donc élevés au rang de propriétaires, à la charge de réversion au Seigneur ancien possesseur, au défaut d’enfans. Ainsi s’établit le droit de main-morte. Le main-mortable, d’esclave devenu propriétaire pour lui & sa lignée, & les parens qu’il pouvoit associer à sa communauté, n’étoit exclu que du droit de faire passer sa dépouille à un étranger, droit très-indifférent quand on n’existe plus, & qu’on ne laisse pas de postérité. Mais le temps a effacé de la mémoire des hommes le souvenir du bien primitif que produisit cette institution ; de forte qu’il ne reste aujourd’hui que l’odieux attaché aux charges[288].

Peuple.

Dans les temps tyranniques de la féodalité, les Seigneurs laïcs & Ecclésiastiques affranchirent ou cédèrent des terres communes aux habitans de leurs bourgs, moyennant des redevances que la découverte du Pérou a converties en deniers : cet évènement qui sit abonder le numéraire, rendit la taxe légère, & rétablit l’équilibre en faveur des campagnes ; mais une nouvelle Jurisprudence, tout à l’avantage des grands propriétaires, a de nouveau fait pencher la balance en leur faveur, & les communautés, par le retranchement successif de leurs fonds, n’auront qu’une ombre de liberté moins avantageuse que leur ancienne servitude : le bien public sollicitant

tout-à-la-fois les secours de l'Histoire & de la philosophie, exige qu'on s'appésantisse sur cet article important.

A la suite de ces siécles de barbarie & de servitude, pendant lesquels l'homme fut dégradé, & ses droits foulés aux pieds, sont venus des usages qui contribuent à prolonger la misère des peuples, tel est principalement celui de triage[289]. On part du principe que les terres appartenant aux communautés, leur ont été abandonnées par les Seigneurs à titre d'usage seulement, ou moyennant une redevance ; alors on lui adjuge la propriété, ou on lui accorde un droit de triage ; c'est-à-dire, le tiers des biens fonds appartenant au bourg ou village dont il est Seigneur : Jurisprudence aussi funeste au bien de l'Etat qu'à celui des communautés. Il faut se reporter aux temps anciens pour l'examen de cette question, qui a tant d'influence sur le fort de la majeure partie de la nation ; il faut se pénétrer de ce principe que la roture est plus ancienne que la noblesse, & la propriéré plus ancienne que la Seigneurie. Il est certain que les premiers colons de cette terre ; hommes dont les droits étoient égaux (car les distinctions ne viennent qu'après les besoins) jouissoient en particulier du champ qu'ils cultivoient, & en commun des autres fonds ; la noblesse n'étant venue que long-temps après, n'a pu s'emparer des communes, on ne connoit pas sous les Celtes & le Romains de dispositions qui lui ait attribué cette propriété ; à la vérité, le peuple étoit tombé dans une espèce de servage sous le Gouvernement Celtique, mais il étoit plus personnel que foncier, il n'étoit, comme en Italie, qu'un patronage, & les communautés étoient en possession de leurs fonds, puisque nous avons vu que sous Caligula, elles les aliénoient pour payer leurs impôts.

Le Gaulois soumis aux Romains, ne perdit pas ses droits de citoyen ; fous ce Gouvernement ou le possesseur jouissoit de ses fonds, l'Empire de la Seigneurie, le colon ne put pas même être inquiété sur la propriété des biens communaux. Le propriétaire étant donc plus ancien que le Seigneur sur cette terre, avoit titre & jouissance avant que le droit de Seigneur fût connu ; car ce droit n'a été séparé de la Souveraineté dans les Gaules qu'après la conquête des Francs, & il ne doit son origine qu'à la féodalité. Ce n'est pas que la Seigneurie n'existât auparavant, mais elle étoit

concentrée dans la personne du Prince, & elle ne s’étendoit pas sur les propriétés des communes. Ce prétendu droit de la propriété Seigneuriale sur cette nature de fonds, n’a eu lieu que lorsque le Souverain ayant donné un canton en fief, & le Seigneur de ce canton Payant divisé en sous-fiefs, ces dissérens Seigneurs ont prétendu après l’extinction de la liberté du peuple, & Pabolition de la bourgeoisie, que tout le district : de leurs fiefs leur appartenoit : prétention digne de ces temps barbares, puisque le Prince, dont ils exerçaient les droits, n’avoit ni ne pouvoit avoir celui-là.

Aujourd’hui que la puissance royale représentative & celle de l’Empereur Romain, puisque Clovis reçut d’Anastase les ornemens impériaux, a fait reculer la tyrannie féodale, a rétabli la bourgeoisie, & rendu la liberté au colon, ces hommes des campagnes font & doivent être ce qu’ils étoient avant forage. Leurs droits font les mêmes, la propriété des communes imprescriptible par elle-même, subside dans son entier, & ne peut être entamée par des prétentions qui tiennent à des temps d’oppression ; enfin ces corps municipaux sont rentrés dans leurs droits, ainsi que le Prince ; ils y font parvenus avec l’aide l’un de l’autre, & les droits de la Couronne étant imprescriptibles, ceux de l’Etat dont la propriété des communes est le plus essentiel, puisqu’il allure fa prospérité, ne peut être ébranlé. C’est assurer ce principe, & instruire de l’état des homrpes, que d’esquisser rapidement les révolutions qu’éprouva la bourgeoisie dans nos Provinces.

Bourgeoisie.

La bourgeoisie fous le règne des Romains fut d’abord de deux espèces, dont l’une étoit celle des villes municipales, c’est-à-dire, alliées du peuple Romain ; elles avoient conservé avec la Seigneurie subalterne le droit de se gouverner par elles-mêmes : l’autre étoit celle des colonies fondées par ce peuple ; elles se régissoient par le droit & les Magistrats de leur nation. Dans la fuite, on confondit fous le titre de villes municipales toutes celles qui avoient des Officiers formant un corps ; il y avoit dans ces cités des Magistrats municipaux dont les fonctions ressembloient à celles de nos Maires & Echevins. Ce Gouvernement s’éteignit fous le despotisme des

Empereurs, & se fondit dans le Gouvernement militaire devenu prépondérant dans les siècles d'invasion.

La bourgeoisie existoit encore au moment de la conquête des Goths, des Francs, des Bourguignons ; répandue dans les villes & les campagnes quelle faisoit fleurir, elle subsista sous le Gouvernement de ces peuples. Les guerres, les dévastations qui les accompagnent, le passage successif des conquérans anéantirent insensiblement la liberté des riches possesseurs, ou bourgeois des campagnes ; l'esclavage personnel suivit la perte de leurs biens ; ces vrais dominateurs & la terre qu'ils labouroient d'une main libre, surent rangés sous le joug comme les bœufs de leur charrue. Pris les armes à la main, ils surent réduits en servitude ; tandis que la misère d'un coté & l'usurpation de l'autre, jetoient dans les fers les paisibles cultivateurs qui y avoient échappé, ils devinrent tous serfs du Leude, ou du Baron à qui le pays étoit échu par droit de conquête. Bientôt la terre ne fut plus peuplée que de deux sortes de personnes : de guerriers possesseurs des terres, & de serfs qui les cultivoient. La bourgeoisie & la noblesse Romaine disparurent en partie sous l'esclavage & la tyrannie, ou se plongèrent dans l'oubli du cloître.

Les habitans de la campagne portoient déja le titre de *Pagoni,* paysans : il étoit venu a la fuite d'un Edit de Constantin-le-jeune, qui, réformant les soldats qui n'embrassoient pas le Christianisme, les réduisoit à la condition des villageois[290]. Le mot *Pagani*, qui signifie habitans du *Pagus,* ou canton, est devenu un terme de mépris que le comble de l'absurdité a fait appliquer a la classe des citoyens la plus utile, celle qui fait subsister les autres, celle qui fait la force de l'Etat.

La bourgeoisie exclue des campagnes, se conserva encore dans quelques villes, elle sortit de ce germe dans le douzième siècle, reprit ses anciens droits, & couvrit insensiblement la surface du Royaume comme fous la domination Gauloise & Romaine. La féodalité qui savoir resserrée dans les grandes villes[291], en fut repoussée à son tour par le mouvement de la réaction ; les tours & les donjons gothiques s'écroulèrent dans les campagnes, & n'en éloignèrent plus les mains libres qui devoient les cultiver. Le bourgeois cessant d'être le serf du Seigneur, mais devenu le

sujet du Prince, rendit au Monarque son autorité, &. à l'Etat fa force & la gloire, enfouies fous dix siècles de barbarie. La noblesse n'a pas éprouvé de pareilles éclipses, elle n'a ressenti que les altérations & les changemens dont nous devons rendre compte pour ce qui concerne ces temps obscurs.

Noblesse.

Césarj à son arrivée dans les Gaules, trouva les habitans de cette contrée aussi entêtés de leur noblesse que les Allemands leurs voisins : cette prérogative étoit, ce qu'elle est dans tous les Etats naissans, la récompense du mérite : elle ne devient affaire de finance qu'à l'époque où les mœurs se dégradent. La simple dénomination de la personne se conserva chez les Gaulois comme chez les Romains ; cela provenoit chez les uns de l'énergique simplicité d'un peuple neuf, chez les autres c'étoit l'effet de l'élévation, la haute idée atttachée à un nom qu'on brûloit de rendre illustre : ce ne fut que sous la seconde race de nos Rois, que la personne disparut pour être remplacée par le titre. Les noms des dissérens cantons de la terre dans ces temps de barbarie, parurent préférables à ceux des hommes ; le Gentilhomme laissa le sien pour prendre celui de son champ. Cette inversion prit naissance comme une foule d'autres usages déraisonnables dans le sein de la féodalité. Envain les médailles, les monumens que ces peuples avoient fous les yeux, les avertissoient-ils que les Princes, fous qui les Gaules n'étoient qu'une Province de leur domination, s'appeloient íimplemenr César, Trajan, Hadrien, Julien, & c., & que leurs principaux Officiers n'étoient connus que par leur nom propre ; ils accumulèrent sur leurs têtes les dénominations des villages, des bourgs & des villes ou ils demeuroient ; le Gentilhomme y ajouta depuis celui de très-Haut & très-Puissant Seigneur sur la contrée où l'Empereur Romain s'étoit seulement qualifié de noble, ou de Seigneur, *Nobilis,* ou *Dominus.* Les Espagnols ne sont pas demeurés en arrière, & cette manie a tellement augmenté chez les deux nations, qu'on n'y reconnoît plus aujourd'hui les noms propres ; auroit-on prétendu se dédommager par les titres de ce qu'on a d'inférieur aux Grecs & aux

Romains en caractère de force & de grandeur ? C'est un pauvre équivalent. L'éclat du manteau n'a jamais décidé du mérite de son maître.

Il existoit cependant des titres qu'on joignoit aux noms propres, mais ils étoient de dignités tels que ceux de *Dux* ou Général ; de Comte, *Comes*, Seigneur de la société du Prince, Commandant des armées ; de Marquis, *Marchia*, défenseur d'une marche ou Province frontière ; sous les Rois Francs on connut celui de Baron, homme brave, Chef de Corps. Ces titres attachés aux emplois étoient fort rares, ils ne devinrent communs qu'après la conquête, lorsque le Monarque Franc eut la souveraineté des Gaules, & ses principaux Officiers de grands domaines. Ces domaines prirent alors le nom de leurs propriétaires, & furent appelés baronies, ou possession du Baron : les baronies furent les premières terres décorées dans les Gaules ; le Marquisat personnel ne fut attaché aux domaines que dans les siécles féodaux après Charlemagne. Le Comté fut érigé en même-temps ; mais le titre de Duc plus ancien que les autres, & affecté dès le temps des Romains aux Princes Souverains qui n'étoient pas assez puissans pour être Rois, ne fut conféré aux terres des particuliers que long-temps après les autres, quoique plus auguste. Les terres décorées des trois premières qualifications ont passé en différentes mains, les propriétaires dépouillés ont retenu les titres, les possesseurs avec bien plus de raison l'ont porté, des particuliers sans droit se le font arrogés. Cette conduite a été universelle en Europe, & y a de nos jours tellement dégénéré en abus, qu'il est peu de village ou il n'y ait au moins un de ces défenseurs des frontières, Chef d'armée, ou ami du Roi, dont le plus souvent aucun ne l'a connu, ou n'a été dans ses armées ; le nombre en est immense dans les villes, l'abus ne cessera qu'après avoir été porté à son comble, lorsque l'Europe ne fera plus peuplée que de Marquis, de Comtes, de Barons, de Chevaliers, de Hauts & Puissants Seigneurs. Alors la véritable dignité, celle qui provient du mérite, reprendra les droits avec sa noble simplicité, & on imitera les qualifications modestes, mais grandes de César, d'Alexandre, de Scipion, de Thémistocle, d'Epaminondas, de Belisaire : on deviendra grand par les choses, dès qu'on aura reconnu qu'on ne l'est réellement pas par les titres.

Au milieu du mal général, un Etat s’en est préservé ; Venise a repoussé tous ces titres. Sa noblesse gagne infi-niment à la simplicité de sa dénomination, elle en retire l’avantage de faire croire qu’elle descend, comme elle le dit, de la noblesse Romaine, tandis que les qualifications des autres annoncent qu’elles descendent des Barbares, ou qu’elles se sont élevées postérieurement. Elle existe au milieu de l’Europe comme un monument d’une noble simplicité au milieu des constructions gothiques. Il en existe cependant en France qui ne lui cède ni en ancienneté, ni en illustration ; mais parmi les familles qui remontent à ces temps éloignés, nulle, après celle qui occupe le Trône, ne s’est rendue plus recommandable que celle de Montmorenci[292]. Ce sang généreux dont la source se cache sous les fondemens de la Monarchie, se transmettant d’âge en âge, de héros en héros, conserve encore après mille ans sa force &. fa vertu primitive. Ses monumens sont les combats livrés dans toutes les Provinces qui ont augmenté ce Royaume ; & ses titres sont l’histoire de cet Etat.

Impôt.

L’impôt, sous les beaux règnes des Celtes & des Romains, faisoit la ressource de l’Etat sans en desiécher les sources ; les hommes & les terres payoient dans une juste proportion entre les rangs & les facultés ; mais les comestibles étoient francs, les objets d’utilité étoient sacres ; le sel, principe de la végétation & de la prospérité des campagnes, n’étoit pas proscrit par une imposition[293] aveugle qui condamne les terres à la stérilité, & abandonne le bétail qui en fait la vraie richesse, aux maladies occasionnées par des pâturages fades & sans saveur : l’impôt, sous ces peuples, étoit perçu avec modestie, avec l’espèce de timidité attachée à l’homme qui fait des demandes peu agréables ; le bureau étoit un dépôt silencieux qui n’enorgueillissoit pas celui qui le tenoit. Les partisans, sous les premiers Rois, n’étoient pas montés à un haut degré de considération, ils se saisoient escorter dans des fonctions qui, souvent, n’étoient pas sans danger, sans en être plus honorées. Quel changement s’est fait chez les descendans de ce peuple. La finance enrichie jouit tout-à la-fois du crédit & des honneurs ; ses bureaux ont remplacé les arcs de triomphe

élevés à la gloire & à la victoire, & les surpassent par leur magnificence. Les siècles qui suivront en concluront contre celui-ci, que l'argent étoit son Dieu, puisque sa perception étoit devenue un objet de culte qui avoit ses temples.

Troupes.

L'etat des troupes, la maniéré de combattre, les armes qu'on employoit, sont autant de sujets qu'on ne peut traiter sans une répétition fastidieuse puisqu'ils l'ont été chacun dans leur genre par MM. Mézeray & Velly ; ils Il ont laissé à faire qu'une feule observation sur la dégradation de la tactique, qui étoit telle que la force des armées consistoit dans la cavalerie ; les fondateurs de cet Etat, comme tous les peuples Barbares, se soudoient plus sur les forces animales que sur l'intelligence ; ils préféroient la masse imposante du cavalier à l'adresse, la sagacité & la propriété universelle du fantassin ; les Grecs & les Romains avoient mieux apprécié l'homme, & leur discernement leur avoit valu l'Empire ; il a fallu douze stècles pour faire sentir aux nations qui leur put succédé, que la force cède par-tout à l'intelligence, que rien dans la nature n'est préférable à l'homme, que la variété de ses combinaisons, son adresse, fa vigueur & sa main sur-tout, lui assurent une supériorité incontestable sur tous les autres êtres.

Commerce.

Il existoit un foible commerce soutenu par une marine plus foible encore, que la guerre & les révolutions de la nature réduisirent presqu'à rien. Narbonne, un des principaux entrepôts, avoit alors un port fréquenté, & une marine marchande. Ausone nous apprend que les flottes de l'Orient, de l'Afrique, de l'Eípagne & de tous les pays de commerce, y abordoient. Le cours de l'Aude qui traversoit la ville ayant changé, ainsi que la position de la mer qui s'est retirée, elle perdit son port & son négoce : Montpellier, Eréjus, Aigues-mortes font tombées, par a même cause qui a fermé tant de ports d'Afrique, d'Asie, de l'Europe situés sur la Méditerranée, c'est-à-dire, par l'alluvion des sieuves & la chute des terres élevées qui la repoussent

graduellement dans l’Océan d’où elle s’est échappée : Marseille seule se soutint.

Bordeaux joignoit à sa marine l’avantage d’un bon port formé par un marais, semblable pour la forme, mais non pour l’étendue, à celui du Zuyderzée dans la Frise[294] ; le marass a disparu avec le temps, le port a pris un autre emplacement, & le commerce s’y est fixé. Nantes étoit déja remarquable parmi les villes que le négoce mettoit en activité sur les cotes de l’Océan.

Lyon, placé au confluent de deux rivières, étoit le centre du commerce, & le séjour de son Intendant dans les Gaules[295] ; cette ville étendoit ses bras sur l’Océan & la Méditerranée, elle correspondoit à Arles à Trêves, unissoit en quelque façon le Rhône au Rhin, & l’Océan Germanique à la Méditerranée ; les marchandises remontant sur les deux rivières, étoient transportées à dos de mulet, ou voiturées dans l’espace qui les séparoit, & cet espace sut prêt à disparoître sous le génie & le courage d’Antistius Vetus, l’un des Généraux Romains qui entreprit de réunir la Saône à la Moselle : cette entreprise, digne d’un peuple aussi grand, fut traversée par la guerre & la jalousie, souvent aussi pernicieuse dans ses eíFets : abandonnée jusqu’ici, elle est de nature à s’assortir aujourd’hui avec les idées les plus élevées d’un siècle si supérieur pour les lumières, à ceux qui ont présidé à l’établissement de la Monarchie.

Il n’est plus de succès, plus de gloire sans érudition, la révolution qu’ont amené les sciences impose aux grands, aux Rois, comme à leurs sujets, la nécessité de s’instruire : la renommée condamne à végéter celui qui n’a que l’ignorance en partage ; le bruit qu’il fera dans le monde par ses équipages & son train, sera le seul qu’il y fera, il n’y aura plus que silence à son égard. Il n’en fut pas de même autrefois ; le génie seul, allié à la vigueur, faiíoit sonner les trompettes de la renommée. Marius, Maximien, Galère, Alaric, Clovis, ont laissé un nom célèbre, cependant toujours inférieur à celui de Scipion, de César, de Marc-Aurèle & de Julien ; aussi voyons-nous que ce fut sous ces Princes que fleurirent les lettres, au lieu que les Ecrivains qui brilloient à l’époque de la fondation de la Monarchie, étoient dignes des Princes sous lesquels ils vivoient. On juge par leurs écrits

du temps ou ils ont existé ; on voit la décadence qui étoit arrivée, prélude des ténèbres qui suivirent, & qui ne surent dissipées que par les lumières du beau siècle des Médicis & de celui de Léon X ; lumières qui ont élevé l'ítalie, la France, ensuite l'Angleterre & l'Allemagne au-dessus de toutes les autres contrées. C'est une vérité reconnue que les lumières, dont on pouvoit se passer alors, sont devenues indispensables aujourd'hui. L'homme actuel répandu dans la société, instruit par la physique & par l'astronomie des secrets du ciel & de la terre, sans cesse excité par les idées des autres, fait à son tour usage des siennes ; il apprend avec l'étude le secret de ses forces morales, il connoìt tout ce qu'il peut par la pensée, il la resserre, il l'étend, il l'adapte à sa fortune, à ses plaisirs, à ses goûts ; il l'applique à tout, & par-tout elle le sert, par-tout le feu étincelle au contact. Telle est la puissance des arts, & la cause du changement que nous trouvons entre la littérature de nos ancêtres & la notre, & de la différence de position que nous éprouvons.

Il faut bien se garder de juger de la félicité des Gaules par l'état florissant où elles étoient fous les Romains ; les moyens de cette prospérité avoient disparu avec eux. Malgré la puissance du premier conquérant, malgré l'éclat du règne de quelques-uns de ses successeurs, on a été, pendant près de douze cents ans en France, sans connoître le bonheur ; car on n'en jouit pas sans les arts. Il n'en est pas de cette contrée comme de ces climats fortunés qu'anime un soleil plus constant. Quel besoin en ont leurs heureux habitans, puisque chez eux la nature est d'une richesse & d'une énergie qui les surpasse & en dispense ? Dans i'instant qu'elle supprime les besoins, elle prodigue les biens, varie les spectacles, multiplie les plaisirs. C'est-là que la vie est vraiment un songe qu'elle s'efforce de rendre enchanteur. Mais dans les Gaules, l'Allemagne & les pays qui sont fous la même température, l'homme est entouré de besoins ; il consomme beaucoup pour sa nourriture ; & l'inconstance des saisons l'oblige à se garantir de leurs injures. La terre, moins favorable pour lui que pour l'habitant du Midi, ne lui fournit pas gratuitement des vivres & des habits : il faut qu'il tire le tout de son sein, a l'aide a un travail assidu ; c'est une mère mal disposée, dont il n'obtient sa légitime que par force. Il est donc obligé par nécessite de

cultiver les arts. Comment se peut-il que, mi étant si nécessaires, le François les ait négligés pendant tant de siécles, & ait préféré de languir dans la misère ? Car il n'y en a pas encore deux que la peinture, la sculpture & les lettres ont sait des progrès en Fra ri ce, & que les sciences y ont été ciûnvées. L'incommodité des vetemens, leur rudesse, ont duré jusqu'à ce temps. L'art si utile de l'agriculture n'étoit qu'ébauché. La plupart des métiers étoient inconnus, & les autres étoient informes ; le négoce étoit ignoré & méprisé. L'habitant des campagnes étoit sous le chaume ce dans des huttes de terre ; celui des villes étoit renfermé chez lui dans une malle de pierres fétide & ténébreuse. Sortoit-il, il marchoit dans la boue jusqu'au genou ; il ne pouvoit puiser d'eau, faute de fontaines publiques ; il étoit obligé de se nourrir de vivres gâtés dans les temps humides, parce que n'ayant pas de marchés couverts, l'acheteur, le vendeur & les comestibles étoient mouillés. Il n'avoit pas de spectacles publics ; & faute de pouvoir lire & s'occuper, l'ennui le dévoroit. Ce temps de calamité a continué jusqu'au règne de François Ier, ou se fit le premier pas vers le changement ; mais il ne fut effectué que sous Louis XIV. C'est à lui que nous devons tous les biens que nous tenons de la société, des arts & des sciences. Que les progrès de l'esprit humain sont lents, puisque ce n'est que douze cents ans après la fondation de cette Monarchie, que ses habitans ont vraiment commencé à jouir ! il faut conclure delà que les arts sont tardifs sur cette terres ou'ils n'y sont pas naturels comme dans la Grèce & l'Italie, puisqu'ils ont été si long-temps abandonnés & inconnus, quoique les habitans eussent encore sous les yeux leurs formes, leurs moules & leurs modèles, & qu'ils marchassent sur les productions du génie, sur les ruines des monumens qui attestoient la gloire & le bonheur de la nation qui avoit passé avant eux ; puisque, malgré le bien si encourageant qui en est résulté dans le siècle dernier, nous touchons à la fin de celui-ci, & laissons encore bien des choses que réprouve la philosophie, qu'exige la faine police, & que désigne la main indicative du bien public. Ainsi, loin de nous croire arrivés au point de perfection, nous ne sommes pas encore, à certains égards, au point oh nous en étions fous les Romains, puisque les débris qui existent de leurs monumens, surpassent encore les plus somptueux des nôtres.

Leurs chemins étoient d’une étendue & d’une solidité telles que les morceaux subsistans de ces bandes majestueuses qui traversoient la terre, font l’admiration de ceux qui les voient, en même temps qu’ils servent de modèles. La main qui défendoit la patrie pendant la guerre, la fervoit pendant la paix, par la construction de ces utiles ouvrages. Le laboureur arraché à la charrue, le pauvre appelé de dessous le chaume pour fasse des chemins que d’autres foulent, ne perdoient pas en travaux forcés & mal entendus, le temps si nécessaire à l’un pour ses cultures & ses récoltes, & à l’autre pour fa subsistance.

Leurs projets justes, enfantés pour le bien de l’Etat, n’éprouvoient pas d’obstacles dans leur exécution : ces chemins alignés, preuves d’un gouvernement équitable sous lequel le bien public qui ne connoît pas d’exceptions, trace en droite ligne les routes à travers les montagnes, les plaines & les Palais, donnent une grande idée de leur administration & de sa fermeté : la force de leurs chemins ne fait pas moins d’honneur à la solidité de leur esprit ; il en réfultoit pour la fuite une économie de travail & de matériaux précieux pour l’Etat qui favoit perpétuer la durée de ceux qu’il employoit.

Les amphithéâtres & les édifices publics étoient d’une noblesse & d’une grandeur dont les ouvrages modernes n’approchent pas. Les marchés & les bains étoient vastes, propres oc sains ; les entrées des villes étoient majestueuses, les places ípacieuíes & ornées. De superbes fontaines étanchoient, par leurs eaux jaillissantes, la soif de tous les quartiers. Si la nature s’y opposoit, l’art impérieux la forçoit ; il abaissoit d’une main la tête des montagnes ; il élevoit de l’autre les vallons à leur niveau, & faifoic couler dans un bafiin pompeux une source inconnue ; car ces étonnans dominateurs commandoient à la terre comme aux hommes. Leur architecture & leur sculpture accouroient au seul nom d’ouvrages publics ; ils s’abaissoient jusqu’aux égouts, & ne dédaignoient pas de seconder futilité de leurs fonctions. Le commerce étoit honoré, & ses agens célébroient leurs protecteurs, comme il convient à un corps riche & éclairé, par des statues & des trophées[296]. La justice, quoique d’une marche lente, à cause des entraves de la forme, étoic gratuite ; on n’essuyoit au plus que

deux degrés de jurisdiction : la procédure criminelle ne se tramoit pas dans le secret & dans les ténèbres souterraines des cachots.

Les Romains qu'on a traités de brigands, que tant d'Ecrivains ont confondus avec les autres conquérans, font par-tout remarquables par un plus grand caractère ; ils ont plus fait eux seuls que toutes les autres nations ; ils n'ont quitté chaque contrée de leur domination, qu'après l'avoir chargée de monumens que le temps & toute la puissance de leurs successeurs n'ont pu effacer, & dont les débris feront toujours la matière de leurs études & le sujet de leur admiration ; on pardonneroit à leur conquête, (si toute conquête n'étoit pas odieuse) puisqu'ils ont laissé sur la terre plus qu'ils n'y ont trouvé.

Ces grands traits, ces beaux caractères qu'imprima sur cette contrée la main glorieuse d'un peuple à jamais célèbre, disparurent sous les conquérans Saliens, Chamaves & Sicambres ; leur génie borné & destructeur amena tout à sa ruine ; la barbarie, compagne de leurs exploits, se plut à renverser les chef d'œuvres de l'art ; ses usages féroces succédèrent à la sagesse des loix ; & dés ouvrages d'un goût mesquin & groílîer insultèrent à la majesté des anciens monumens. Cet état de rusticité se perpétua jusqu'au règne de François Ier, que la nation tira quelques étincelles du génie Italien. Sous Louis XIV, elle eut son génie particulier qui inventa & exécuta de grandes choses ; mais il n'est pas arrivé au but auquel étoit parvenu celui des Romains. On doit sentir, par ce qu'on vient de dire, qu'il est encore en arrière de quelques pas. Cependant on petit prédire qu'il est prêt à franchir cet intervalle, & même à aller plus loin. Déja la marine, l'ordre du gouvernement & les sciences laissènt derrière eux ceux des Romains. Que les grands m o nu mens, que les ouvrages de décoration & d'utilité publique s'élèvent également ; que le reste des taches du gouvernement Gothique disparoisse ; que la loi foudroie l'usage qui la contredit, & nous serons montés à un degré de gloire & de prospérité que n'a jamais éprouvé cet te contrée, pas même dans les plus beaux jours du règne des Antonins. Le temps de la prospérité des Etats est celui ou les pouvoirs & les arts circonscrits, renfermés chacun dans leur sphère, roulent dans leur orbe d'un mouvement sage, non interrompu. Car on n'est pas

parvenu dans un Empire à ce point sublime pour avoir joui d'un règne glorieux, si le bien & l'éclat qui en sont résultés, ne se font étendus par-tout ; si une justice intègre, tombant également sur tous les états ; si l'amour de tous les citoyens indistinctement, si l'affranchissement des préjugés, si le bien-être & la satisfaction publique sans exclusion, n'ont pas été réunis avec la majesté des monumens, & n'ont pas donné du Prince qui gouvernoit, l'idée d'un père de famille juste, éclairé, tolérant & économe, & de lès peuples celle d'une famille heureuse & bien gouvernée. Puissent nos justes espérances se réaliser, & le sceptre pacifique de Louis XVI atteindre de nos jours à ce point li rare !

Sur les ruines du gouvernement Romain, Clovis en établit un nouveau, conforme aux circonstances, & assez uniforme ; il subsista pendant plusieurs siècles, & s'altéra tellement sous les Rois Carlovingiens, qu'aujourd'hui même il n'est pas encore rétabli ; car la Monarchie, par ses variétés, ses bigarrures, la différence de ses loix & de ses coutumes, ressemble à un habit dont les pièces jointes les unes aux autres, laissent appercevoir les points de suture qui les unifient. Delà la stérile abondance & la défectuosité de nos loix ; elles parodient comme un grand édifice construit de matériaux de toutes espèces, & dont les parties ont été élevées selon le beíoin du moment, & séparées par de grands intervalles, au lieu d'avoir été bâti sur un plan noble, uniforme, régulier, ou tout est prévu, & forme un superbe ensemble.

Le duel, cet usage barbare au dessous de la sagesse des Grecs & des Romains, devint une des loix de la Monarchie naissante[297]. Qu'on apprécie cette loi féroce, & l'ame du législateur est jugée. Au reste, ne croyons pas avoir beaucoup remédié à ce préjugé, en substituant à la preuve du duel celle qui résulte d'informations secrètes & ténébreuses. Ce second moyen fuit quelquefois regretter le premier. Qu'en conclure ? Que nos progrès en législation ne sont encore, sur certains points, guère au-dessus de ceux de nos sauvages aïeux.

Il arriva que la robe, prépondérante chez les Romains, tomba en discrédit parmi un peuple qui ne connoissoit d'autre gloire que celle des armes, & qui mettoit le glaive au nombre de ses loix. Le militaire lui fut

préféré. Delà les distinctions, entre les deux ordres, fuite d'un préjugé Gothique : comme si celui qui tient la balance qui procure la tranquillité & le bonheur d'un Etat, ne méritoit pas autant que celui qui défend ses frontières ! Les Romains, ce peuple éclairé, dont nous nous saisons gloire de suivre beaucoup d'usages, & qui savoient apprécier les hommes, avoient donné un autre exemple. Chez eux, la robe alloit de pair avec l'épée. On fait la considération dont jouissoient les Sénateurs fous le gouvernement Républicain. Sous les Empereurs, il y avoir encore, dans la feule ville de Rome, deux Magistrats, dont l'un étoit quahsié de *comes sacrarum largitionum*, & l'autre de *comes rei privatæ*. Cette différence est une preuve que la constitution primitive ne fut établie que dans la vue des conquêtes, & que cet esprit fortement imprimé, s'est perpétué jusqu'à nos jours ; car dans un gouvernement qui renonce à acquérir, & qui, par un choix plus sage, se borne à jouir, comme à la Chine, en Suisse, à Venise, le Magistrat qui assure la jouissance en faisant observer la loi, est & doit être l'homme le plus considéré, parce qu'il est le plus utile.

Il se fit, à l'époque de la conquête, une heureuse révolution dans les mœurs. La reconnoissance engage à dire que ce fut à la Religion Chrétienne qu'on en fut redevable. A l'urbanité ce à la sagesse Romaine avoit succédé la barbarie qui couvroit l'Europe. Sur toute cette vaste contrée, inondée par les peuples du Nord qui démembroient l'Empire, on ne voyoit que fureurs & cruautés. C'étoit alors que l'homme étoit, à proprement parler, un loup pour l'homme ; il ne connoissoit d'autre art que celui de la destruction, de d'autre loi que c elle du plus fort. On JaiíTe aux Ecrivains sacrés à expliquer les moyens dont se servi-t la Religion pour changer tant de peuples, amollir les cœurs & adoucir les traits sarouches de ces brigands. Mais on s'arrête avec plaisir sur le grand spectacle qu'elle donna au monde, lorsqu'elle se présenta majestueusement sur cette scène de carnage, au milieu de ces hommes féroces ; & lorsque ces mêmes hommes, frappés de respect, laissèrent tomber leurs armes, tombèrent eux-mêmes à les pieds, sentirent, pour la première fois, couler sous leurs paupières de fer les larmes de la sensibilité & du repentir, & íurent doux & humains sur la fin du jour dont le commencement les avoit vus cruels & barbares. Telle fut

l’obligation qu’on eut à la Religion Chrétienne. La douceur des mœurs, la police des états, l’amour de la justice, le respect pour le Prince, surent des fruits précieux qu’elle fit croître dans toute l’Europe.

Elle fit en peu de temps de grandes conquêtes ; le monde échappoit aux Romains, elle s’en empara. Sa morale étoit de nature à dominer sur la terre. Le précepte si généreux du pardon des injures, celui si juste de la loi de nature, & cet autre fi utile de l’obéissance aux Souverains, l’élevoient au dessus de tous les cultes. La pompe & les cérémonies qu’on y attacha, eurent leur avantage dans des siècles d’ignorance, où il falloit frapper les yeux pour gagner les esprits ; car ce fut se moyen avec lequel la Religion des Romains empêcha long-temps les succès de l’autre : fondée sur la mythologie Grecque qui parloit si agréablement à l’imagination, accompagnée de ses Lupercales, de ses fêtes de Vénus qui parloient aux sens., elle avoir un grand avantage aux yeux du peuple : comme son eíprit est toujours le même, il a fallu que le culte s’y conformât dans les premiers temps. Delà tant de cérémonies & de fêtes[298]bisarres que le véritable esprit religieux rectifie de anéantit insensiblement. Les richesses ne tardèrent pas à surcharger la nouvelle Religion, elle ne gagna pas à cet alliage. La fortune traîna à sa fuite le faste, la dépravation des mœurs, la fureur des interprétations : les schismes firent éclater de furieux orages, & donnèrent lieu à de vives querelles, à de fanglans combats ; ces convulsions religieuses ont été longues & fréquentes, heureusement que le temps de la philosophie épurent tout : ils rendent à la terre les ouvrages de les opinions de ses enfans avec leurs corps ; la fageíle de la divinité feules sortent de leur creuíèt, comme l’or qui a repris son caractère primitif, de ne conserve plus rien de la forme qu’on lui avoit donnée, de de l’aliiage dont on j’avoit chargé. Telle est la Religion Chrétienne ; fa morale sublime, âpres tant de disputes de de fausses applications, est aussi pure que dans le principe.

Ses conGuêtes spirituelles ne l’empêchèrent pas d’en faire une considérable dans le temporel, qui fut la dîme : la ferveur de la nouvelle Religion fut telle, que les peuples qui se trouvoient déja foulés par les impôts, consentirent à en payer un plus considérable encore, en cédant le douzième de leurs revenus ; dans la chaleur du zèle, on alla jusqu’à la

déclarer de droit divin : la concession des grands domaines que les Princes de les particuliers saifoienc au Clergé comme à l'envi les uns des autres, le rendit si puissant, qu'il figura parmi les corps de l'Etat, & s'éleva au premier rang. Les Druides, Ministres de la Religion sous les Celtes, avoient déja fait le premier corps de la nation. Il disparut pendant six cents ans sous les Romains, chez qui le Clergé ne íaiíoit pas de corps ; mais ce qui contribua le plus à l'assermissement de sa puissance, sur la décadence de la seconde race, le règne féodal, & l'élévation des Prélats au rang de Ducs & de Comtes.

La Religion des Gaules, à l'avènement de Ciovis au trône, n'étoit qu'un mélange de celle des Druides suivie par les defcendans des Gaulois, du Paganisme apporté par les Grecs & les Romains, du Christianisme adopté par les derniers Empereurs, de l'Arianisme favorisé par les Bourguignons & les Visigoths. A dater du rème de ce Roi, la Religion Catholique devint le cuire dominant, & détruisit insensiblement les autres ; niais il s'en fuioit de beaucoup qu'elle fût parvenue à la stabilité & à la perfection que lui ont donnée les différens Conciles. Elle a éprouvé bien des variations avant que de s'arrêter à la forme qu'elle a actuellement. Cependant, dans son. état de fluctuation, les lumières de quelques-uns de ses Ministres lui donnoient de la consistance, & leur sagesse parvint à la fixer. Le baptême se conféroit d'abord aux personnes des deux sexes, même aux adultes, dans un état de nudité par une triple immersion. Il y avoit des Diaconesses qui subsistèrent jusqu'au premier Concile d'Orange, tenu en 441, puisqu'il est porté par le vingt-huitième Canon, qu'il ne sera plus ordonné de Diaconesses, & qu'on supprimera celles qui l'avoient été. Plusieurs des Curés étoient qualifiés du titre de Cardinaux[299] ; au dessus d'eux étoient les Chorévêques, dont les fonctions suppléoient à celles des Evêques & des Archidiacres tout-à-la-fois. Les Evêques étoient seuls en possession de la prédication, & les Prêtres, pendant plusieurs siècles, ne prêchèrent pas, en présence des Prélats d'Occident sur-tout. Saint Augustin fut un des premiers qui obtint cette permission, & en faveur duquel ils voulurent bien déroger à leur droit. Le Diaconat, selon le troisième Concile d'Orléans, ne se conféroit pas avant vingt-cinq ans, & la Prêtrise avant

trente. Les Evêques & les Prêtres mariés avant leur promotion, habitoient avec leurs semmes. La prééminence de l'Evêque de Rome étoit reconnue dans les Gaules, & la loi de Valentinien III, qui y avoit assujetti les autres, étoit exécutée. Des bornes séparatives servoient alors de barrières aux dissérens diocèses, & les Prélats s'occupèrent à en assurer la distinction réciproque. Il existe encore deux bornes, seuls restes apparens de ces antiques & premières délimitations de la jurisdiction Ecclésiastique. L'une[300] sert à borner les diocèses de Toul, Langres & Besançon ; l'autre[301] à séparer ceux de Bâle, de Lausanne & de Besançon.

Les Moines s'étoient déja soustraits au pouvoir des Evêques ; & rassemblée d'Arles, tenue en 455, les en avoit affranchis. Plusieurs de leurs Monastères avoient passé de la pauvreté aux richesses, de la vertu au relâchement. Aussi Saint Jérôme leur reprochoit-il, dans sa troisième Épître à Honorât, *& gagner les richejjes des dames par leurs complaisances, d'être plus riches Moines qu'ils ne l'avoient été Séculiers, & de ce que l'Eglise gémijsoit de voir opulens ceux qui, dans le monde, n'étoient que des gueux & des misérables.* Sévère Sulpice leur sait les mêmes reproches, & ils étoient si bien fondés, que les Conciles d'Angers de de Vannes, tenus en 452 & 464, furent oblinés de prononcer des peines contre eux. Sur ces entrefaites s'éleva l'Ordre de Saint Benoît, dont l'austérite & les vertus firent oublier les scandales de ces indignes Religieux. Aussi ancien que la Monarchie, il s'est soutenu, comme elle, avec gloire. Les Bénédictins, dans le principe, n'édifioient pas seulement par les pratiques pieuses, mais ils défrichoient les forêts au milieu desquelles l'esprit de solitude les avoit relégués. La terre se peuploit à mesure qu'ils la découvroient. Les richesses & la considération naquirent de leurs travaux, & cet esprit de travail n'a pas cessé ; il s'est conservé dans le Cabinet. Les marques de leur agrandissement graduel sur la terre sont encore visibles aujourd'hui, par les hospices & les Prieurés qu'on distingue autour des anciennes Abbayes ; ils s'éloignoient d'elles à mesure que les défrichemens s'étendoient. Dans les ruines de la plupart de ces anciennes constructions, on remarque des niches ou étoient des figures de Moines, dont quelques-unes sont encore existantes ; d'autres sont sculptées sur la

pierre aussi grossièrement que les figures des Druides sur les ruines de leurs Collèges. Ces monumens sont les titres de fondation des lieux où ils se trouvent : c'est en les étudiant qu'on parvient à connoître les fondateurs & l'époque de leurs établissemens.

Mais si quelque objet est digne de remarque, pour avoir appartenu à ces temps éloignés, ce sont les armoiries de la Couronne. Ces signes, qu'on confondit pendant tant de siècles avec les fleurs de lis, étoient (quoi qu'en dise Dom Montfaucon) des abeilles à la vérité mal figurées, & telles qu'on en trouve dans le tombeau de Childéric, cinquième Roi. C'étoit le juste emblème d'un peuple qui abandonne son climat pour se transporter dans d'autres, & part comme un essaim ; emblême d'autant plus sensible, qu'il exprime le vœu & la démarche d'une nation dont le pays abondoit en abeilles, dont elle fuivoit l'exemple. Aussi voyons-nous que nos premiers Rois les portoient sans nombre, en forme d'essaim. Cette ressemblance paroit donner une meilleure explication que celle qui provient de la forme du javelot, parce que nos premiers Rois siégeoient avec cette arme, & s'en servoient comme d'un sceptre. La multiplicité des caractères convient mieux à des êtres nombreux qu'à un fer isolé. On pourroit aussi expliquer les crapauds qui sont dans les armoiries de nos premiers Rois, par le pays marécageux qu'ils habitoient.

Tels furent les changemens qu'éprouvèrent les hommes & les mœurs. La terre en a aussi subi qu'on va expliquer ; sa surface étoit beaucoup moins peuplée, ce qui est prouvé ; par les villes, bourgs, villages construits depuis la conquête ; par les nombreuses fondations des Monastères & Abbayes qui, presque tous, ont occupé dans l'origine des forêts & des déíerts ; par les animaux sauvages qui existoient alors, tels que l'Elan, l'Ure, l'Ours & le Bizon ; elle étoit beaucoup plus resserrée du coté de la Méditerranée. Telle côte s'élève, qui étoit alors cachée fous les eaux ; ce tel port, comme celui d'Aigues-mortes, recevoit des vaisseaux dans son sein, qui est actuellement loin de la mer. Que de rivières & de grands fleuves, à commencer par le Rhin & la Loire, ont changé de lit, & se font fait redouter par l'inconstance de leur cours ! Les fables qu'on distingue à une distance plus ou moins grande de leurs canaux actuels, attestent leur ancien séjour & la variété de

leur passage. Des espèces entières de bêtes fauves ont disparu. Les tremblemens de terre ont fermé en plusieurs endroits les yeux des sources, changé la forme des montagnes.

Ce sont ces dernières fur-tout qui ont éprouvé les plus grands changemens. Ils font tels, qu'elles feroient méconnoissables aux yeux du Franc ou du Gaulois. Elles étoient, dans l'origine, couvertes de forêts ; leurs coteaux étoient garnis d'arbres ou tapissés de verdure ; elles étoient revêtues d'une épaisse couche de terre ; le roc que nous voyons, en étoit le noyau, ; les bois qu'elles produisoient, étoient grands & forts. On en a la preuve par ceux que César employa au siège d'Alise, & dont on voit encore quelques troncs dans des années de sécheresse. Les collines qui les donnèrent, n'en produisent plus de pareils, parce qu'elles ne sont plus également chargées de terre elles ne sont plus aussi élevées ; leurs flancs sont devenus secs, comme ceux de la plupart des autres montagnes. Les arbres dont le sommet du coteau étoit hérissé, attiraient les vapeurs de la terre, & les parties les plus humides de l'air. Elles se conservoient dans une couche épaisse & spongieuse qu'un feuillage toussu garantissoit des rayons du Soleil. Des fontaines jaillissoient à la ceinture de ces montagnes. On en distingue encoie les vestiges en plusieurs places ; & en abaiílant ses regards, on apperçoit leurs eaux sortir beaucoup plus bas, & condamner à la stérilité l'espace qui est entre l'ancien & le nouveau bassin ; & peut-être ce nouveau bassin deviendra-t-il l'ancien pour nos descendans.

Telles étoient les montagnes, fous les Celtes & les Francs ; elles étoient, pour cette contrée, comme des mamelles abondantes qui la rafraîchissoient & la nourrissoient ; mais leurs descendans les ont taries ; ils les ont déchirées avec le fer de la charrue & la pioche au vigneron. Les pluies ont secondé la main qui dégradait : une raie tracée est devenue un ravin ; les sables ouverts & suspendus ont cédé à Faction des eaux & à la violence des orages ; ils ont coulé au pied du rocher qui leur servoit de soutien ; au lieu d'être la charpente solide d'un sol produétif, il n'est plus aujourd'hui qu'un noyau dépouillé, une masse aride, semblable à une tour isolée au milieu d'une plaine, & nuisible par la perte du terrain qu'il couvre. La culture du blé, & celle si générale aujourd'hui de la vigne, ont produit ce

mauvais esset. Il est facile de s’en convaincre à l’aspect, 1^{o}. des rochers isolés ou mis presque à nud ; 2^{o}. des traces de vigne sauvage que nous appercevons sur la partie supérieure des cotes ; ce sont autant de restes des vignes qui y étoient anciennement & dont le plan a disparu avec la terre qui le nourrissoit ; 3^{o}. des vieux titres annonçant tous une étendue de terre plus considérable que celle qui se trouve sur les coteaux. Par-tout la vigne a succédé au bois ; & la terre, abandonnant insensiblement les montagnes, s’en est dépouillée au point que nous en sentons la disette. Quand on s’est écrié d’admiration à la vue de la charrue qui s’étoit élevée sur les montagnes, & sillonnoit leur aride sommet, il auroit plutôt fallu souhaiter d’y voir des arbres & des troupeaux : on auroit dû envisager cette culture momentanée comme la jouissance d’un père égoïste qui dégrade l’héritage de ses enfans. La surface de la terre, par cette jouissance abusive, s’applatic par degrés. Au lieu de ces points d’élévation féconds en bois, en pâturages, & d’où s’écouloient les eaux qui portoient la fertilité, il ne restera plus que de stériles rochers. A la vérité, les plaines sont devenues plus unies, plus aérées ; on y respire un air plus sec ; mais il s’est ensuivi la perte du bois, des eaux, des pâturages & des troupeaux, quatre objets précieux dont la perte n’est pas compensée, & à laquelle on remédiera sûrement, parce que le gouvernement est trop éclairé pour ne pas voir qu’outre ces objets, il lui échapperait encore un terrain dont la nullité viendroit en diminution de sa puissance & de ses ressources, & qu’il n’est point de petite perte en ce genre dans un Etat[302].

FIN.

EXPLICATION

DES FIGURES ET MÉDAILLES.

PLANCHE PREMIÈRE.

Gaulois primitif. Cette figure est expliquée. page 52
N^{o}. 1. Monnoie commune de Rome. 71
N^{o}. 2. Astronomie des Egyptiens. 108

GAULOIS PRIMITIF. Pl. 1.re

N.o 1.er

2

3

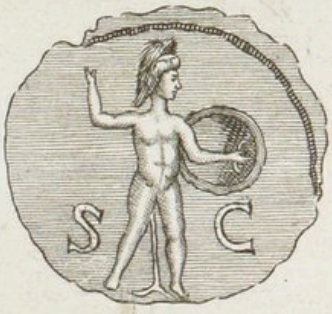
CAES.
ROMA

4

IMP
P
P
DIVIF

COL
NEM

6


S
C

CLAVDIVS CAESAR AVG P M BRITAN

5

PATRIAE
CAESARAVG

TI CAESAR

PLANCHE II.

N°. 3. Triomphe de César. page 240

N°. 4. Médaille de la Colonie de Nismes, en i'honneur d'Auguste & d'Agrippa. 243

N°. 5. Triomphe de Tibère, après avoir affermi la domination Romaine dans les Gaules, par ses succès contre les Germains. 257

N°. 6. Médaille en l'honneur de Claude. 265.

PLANCHE III.

N°. 7. Médaille en l'honneur d'Antonia, mère de Claude. page 165

N °. 8. Néron, après les victoires de Corbulon dans les Gaules & dans P Asie, ferme le temple de Janus. 269.

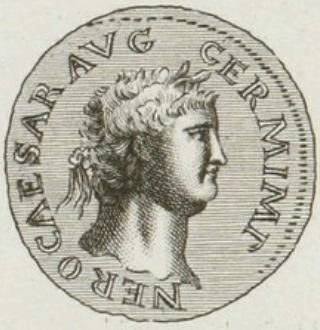
N°. 9. Vespasien triomphe de la Judée. 273.

N °. 10. Vespaiien, après la réduction des Gaules, déployé l'Aigle Romaine sur le globe, *ibid.*

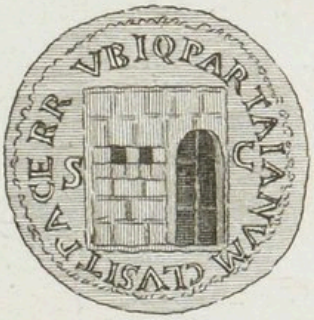
ANTONIA AVGVSTA

7

S C


NERO CAESAR AVG GERMANICVS

8


S C
DE RR VBIQ PART

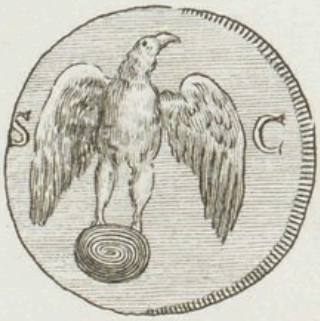
IMP CAES VESPASIAN AVG COS VIII

9

IVDAEA
S C

IMP CAES VESPASIAN AVG COS IIII

10


S C

11

IMP C POSTVMVS P F AVG

MONETA AVG

12

IMP C POSTVMVS P F AVG

VICTORIA AVG

13

IMP C POSTVMVS P F AVG

HERCVLI PACIFERO

14

IMP C POSTVMVS P F AVG

PIETAS AVG

PLANCHE IV.

N °. 11. Le règne de Posthume accompagné de la Justice & de l’Abondance. page 305.
N°. 12. Sa valeur représentée par la Victoire. *ibid.*
N°. 13. Ses craintes sur la fidélité de ses troupes, *ibid.*

PLANCHE V.

N°. 15. Le triomphe d’Aurélien sur tous ses ennemis. page 306
N°. 16. Aurelien, après la défaite de Tétricus, réuni liant tout f Empire fous ses loix. *ibid.*
N°. 17. Médaille frappée par les Gaulois reconnoissans, en l’honneur de Probus. 309
N°. 18. Maximien comparé à Hercule, à cause de sa force & de son courage. 313

15

IMP AVRELIANVS AVG

ORIENS AVG

16

IMP AVRELIANVS AVG

RESTITVTOR ORBI

17

SOLI INVICTO

IMP PROB

18

MAXIMIANVS PAVG

VIRTVTI AVG

19

IMP C DIOCLETIANVS P F AVG

IOVI VTATORI AVG
P

20

IMP C D IOCLETIANVS P F AVG

SACRA MONETA VGG ET CAESS AD ET
T S

21

CONSTAN TIVS P F AVG

PARATO
T S C

22

VOT
X
MVLT
X X
P LVGD

ANVS P F AVG

PLANCHE VI.

N°. 19. Dioclétien se faisant appeller Jovius, & semblant avoir enchaîné les Destins Page 314
N°. 20. Expression de la valeur & de la justice de Dioclétien. 315.
N°. 21. Victoire de Constance sur Magnence. 321
N°. 22, Julien combat dans les Gaules. 328

PLANCHE VII.

N°. 23. Gratien vengé par Théodose, de Maxime, son meurtrier. page 337
N°. 24. Victoire de Théodose sur Eugène les Gaulois. Humiliation d'Eugène. 340
N°. 25. Teudome ou Théodemir, premier Roi des Francs dans les Gaules. 343
N°. 26. Mérovée, quatrième Roi, d'après une des deux Médailles, rapportées dans Boutheroue. 370
N°. 27. Childéric, gravé d'après son cachet trouvé dans son tombeau. 379
N°. 28. Constantin le jeune arbore la croix en forme de sceptre, & réduit à la condition de *Pagani* ceux de ses Soldats qui refusent de se faire Chrétiens. 435

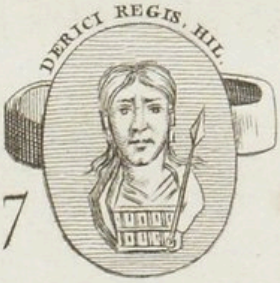
23

24

25

26

27



28

APPROBATION.

J’AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé *Hìfloue de Fiance avant Clovis*, *par M. Laureau*, *Historiographe & Monseigneur* Comte *A ARTOIS.* Cet Ouvrage a déja paru en 1786, & étoit destiné, comme il l’est encore, à servir d’Introduction à L’Histoire de France de MM. Velly, Villaict & Garnier. Avec beaucoup de travail, de recherches & de lectures, M. Laureau est parvenu à éclaircir, autant qu’il est possible, l’Histoire des Gaules & celle des Francs dont notre Nation tire son origine. Il s’est sur-tout appliqué à fixer les faits historiques & leurs dates par les médailles & monumens anciens qu’on pourroit appeller les pièces justificatives de LListoire. I es Amateurs de la saine érudition & de l’antiquité ne peuvent donc que savoir gré à l’Auteur, de s’etre livre a une étude aussi pénible due celle des temps obscurs de noire Histoire, & je suis persuadé que ion Ouvrage, sera reçu avec plaisir. A Paris, ce 18 Novembre 1788.

DUDIN, *Censeur Royal.*

PRIVILÈGE DU ROI

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & : féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours

de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé le sieur LAUIUAU, *Historiographe & notre très-chet frère le Comte D'ARTOIS,* Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de* France *avant Clovis,* de sa composition, s'il Nous plaiíoir lui accorder nos Lettres de privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, NOUS lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume. Voulons qu'il jouisse de l'eífet du présent privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne : & si cependant il jugeoit à-propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilège que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années a compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdires dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans ancun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puiífe être, sans la permission expresse & par écrit audit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'ctat en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à i'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que

l’impression dudit Ouvrage se fera dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent privilège ; qu’avant de l’exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l’impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l’approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, Commandant de nos Ordres ; qu’il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu’il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu’aux copies collationnées par l’un de nos amés & seaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l’original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l’exécution d’icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir, Donné à Paris, le vingt-cinquième jour du mois de Janvier, l’an de grâce mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Règne le douzième. Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

Registre sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs & Paris, n^{o}. 143, *folio* 492, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège ; & a la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l’article CVIII du Règlement de* 1723. *A Paris, ce 27 Janvier* 1786. GUEFFIER, Adjoint.

A PARIS, chez CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne.

lien vers http://www.bnf.fr

lien vers http://gallica.bnf.fr

Histoire de France avant Clovis / ; précédant & faisant partie de l’ "Histoire de France", commencée par MM. Velly & Villaret, & continuée par M. Garnier, historiographe du roi... par M. Laureau, écuyer, historiographe de monseigneur comte d’Artois. Enrichie de

médailles gravées en taille-douce

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10432516

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé

au relecteur. N’hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l’adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d’utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d’œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s’inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l’objet d’une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s’agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d’auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l’autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L’utilisateur est invité à

s’informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d’utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L’utilisateur s’engage à respecter les présentes conditions d’utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d’une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d’un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 On en a déja acquis la preuve par ces gros os pétrifiés & ces masses d'ivoire, découverts dans le Nord de l'Asie & de l'Amérique, cités par MM. Gmelin, Pallas & de Buffon j par ces énormes dents du poids de dix à douze livres qu'on voit au Cabinet du Roi ; le buste d'homme pétrifié dont parle M. de Buffon, hist. nat. ; les Tables astronomiques d'airain des peuples hyperboréens, trouvées dans l'île de Delos du temps de l'aïeul de Platon ; le squelette humain à moitié pétrifié, vu par M. Pallas dans les mines de la montagne des Serpens ; les instrumens de cuivre, les marteaux de pierre, & les armes de bronze trouvés dans le même endroit par le même auteur, le tout appartenant à un des premiers peuples qui occupa l'Asie. *XXV^e^. Lettre Atlant. de M. Bailly.*

2 On trouva dans le mois d'octobre 1764, en fouillant dans une mine de fer, près du lac Water[3] en Suède, le cadavre d'un mineur qui avoit péri fous un affaissement de la terre : il avoit contracté la propriété du fer.

3 Dans le Westrogothland ou Gothie occidentale, province de la Gothie proprement dite, au Sud de la Mer Baltique.

4 Voyez M. de Buffon, hist. nat.

5 V. hist. de l'Abbaye de S. Denis, par Dom Félibien 1706 *ïn-fol.*

6 Les fondations & les murs des Eglises d'Autun, de Mavilly, de Montbard, de Langres, de Dijon, de Beaune, d'Alise & d'autres villes de la Gaule, renferment assez de monumens Celtiques pour en faire une riche collection ; c est sous ces masses que sont cachés les premiers feuillets de notre histoire.

7 Il est parlé de l'Elan dans les Commentaires de César. Les anciennes histoires de France & de Bourgogne font mention de l'Uroch ou *Urus*, de sa férocité de la force & de la grandeur de ses cornes. Il falloit que le Bizon fût commun & utile, puisqu'il avoit un culte ; car il nous reste encore de ses images, & nos Rois de la première race prenoient beaucoup de plaisir à la chasse de cet animal. Pline & Strabon nous apprennent qu'il y avoit dans les Gaules de nombreux troupeaux de chevaux & d'ânes sauvages.

8 Paufanias nous apprend que de son temps cette contrée étoit si froide, qu'on y voyoit des ours & des sangliers blancs. Ce qui est très-probable, puisqu'il y avoit des élans.

Diodore de Sicile dit que les fleuves y geloient régulièrement pendant les hivers, au point que les armées & les chariots paíToient sur la glace comme sur des ponts.

9 Les Druides enseignoient qu'une partie de ces peuples étoit indigène ; mais que d'autres, que des guerres fréquentes & l'accroissement de l'impétueux Océan chassèrent de leurs foyers, vinrent des îles les plus éloignées & des pays situes au-delà du Rhin, se joindre à eux. *Ammien Marcellin*, *chap.* 9, *tom.* I.

10 Les Druides avoient un collège à Mavilly auprès de Beaune ; ses débris, lors de la construction de l'église qui est fort ancienne, furent *jetés* dans les fondations : une colonne fut coupée en deux ; une partie servit de bénitier, ayant été creusée, & l'autre de fonds baptismaux. M. le marquis de Migieux, aussi célèbre par son érudition que par le beau cabinet d'antiques qu'il a formés les a achetés de la fabrique, & les a fait transporter avec d'autres anciens monumens dans son château de Savigny, où on les voit actuellement. Ces colonnes sont quarrées, d'une pierre à l'épreuve des injures du temps ; il y a sur chaque face des figures aussi grossières les unes que les autres ; les yeux sont sans prunelles, & les proportions mal observées : on juge, à la simple inspection, que c'est l'ouvrage d'une nation qui commence, comme on juge à la couleur de la pierre à son air de vétusté, qu'elle est de la plus haute antiquité. C est sur un de ses cotés qu'on voit un Gaulois tenant une lance & couvert d'une peau qui lui tombe comme un jupon jusqu'au milieu des cuisses ; une autre peau, dont le poil est égalemens en dehors, lui couvre les épaules en for me d'un manteau de pèlerin : le relie du corps est nu. Cette colonne paroît faire partie d'un des ouvrages par où la sculpture commença son établissement dans les Gaules, quelque temps après l'arrivée des Phocéens, & bien avant les Romains ; car elle n'est décorée d'aucun des ornemens qui caractérisent l'arfhitecture de ces peuples.

11 Outre celles citées & omises par l’abbé Courtépée dans son abrégé de l’histoire de Bourgogne, le Langrois & tous les pays montueux de la Gaule Celtique en renferment encore beaucoup.
12 Selon Josephe, il y en avoit plus de 300 sous le règne de Néron. Mais doit-il être cru sur ce point, comme sur beaucoup d’autres ?

Il est certain que les Gaules n’étoient pas infiniment peuplées fous nos premiers Rois, sans quoi ils n’auroient pas eu tant de forêts & de déserts à concéder à des monastères ; il n’y auroit pas eu tant de terres sans propriétaires.

A l’époque des Romains, la population ne pouvoit pas être excessive, puisque beaucoup de villes & de bourgs sont de la fondation de ces conquérans, & font marqués à leurs noms ou à ceux de leurs dieux : des peuples pasteurs, pour la plupart, ne pouvoient pas être aussi nombreux sur cette contrée que des peuples policés.
13 Cette émigration remonte à cinq cents quatre-vingt-dix ans avant l ère chrétienne : cette expédition qui eut des succès si prodigieux, qui changea une partie de la face du globe par le renversement des trônes, le changement des mœurs, des langues, des religions & des gouvernemens, sera rapportée dans la section suivante qu’on a cru devoir sacrifier en entier à une relation aussi intéressante pour la nation, & aussi remarquable dans les salles de l’’histoire, les annales du genre humain.
14 Outre les antiquités de ce genre rapportées par M. de Caylus, Dom Montfaucon Dom Martene & M. le Goux de Gerland on peut s’en convaincre à l’aspect des monumens Celtiques ci-après : 1°. Deux figures sculptées sur une pierre, provenant des ruines d’un ancien temple bâti à Bligny-sur-Ouche. 2°. La figure encastrée dans un mur d’une maison du village de Champignole. 3°. La statue de Bacchus ou du Génie qui présidoit à la source de l’Ouche : il est représenté le pied appuyé sur un baril. 4°. Les deux figures qui sont à Orches, paroisse de Saint-Romain. 5°. La figure d’un Druide placée dans le mur du cimetière de Volnay., au nord. 6° Celle d’un homme avec des cheveux courts, & tenant une espèce de marteau, gravée sur une pierre incrustée dans le mur du jardin de la cure de Pouilli-

sur-Saône. 7^{o}. Les cinq figures sculptées sur la pierre qui a donné, dans des temps d'ignorance, le nom de *Pierre-écrite* au hameau où on la voit, sous de grands arbres, à deux lieues de Saulieu, sur le grand chemin de Paris à Lyon par Autun. 8^{o}. Les statues qui font au château de Montjeu ou Montjovis proche Autun. 9^{o}. Les colonnes de Mavilly, les figures qui font chez M. Baudot à Dijon 3 & plusieurs monumens de cette espèce qui font chez M. de Migieux à Savigny proche Beaune. 10^{o}. Beaucoup de pierres sculptées & représentant des sujets Celtiques, dans les églises de Beaune, & dans les fondations & les murs des maisons particulières.
15 Salvain, au sujet de la désolation & du ravage des Gaules par les Francs & les autres peuples barbares, s'écrie : » Lamentable désolation ! mais encore moindre que ne méritoient la dissolution extrême & les péchés énormes des peuples Gaulois, qui, étant endurcis dans leurs vices, devenoient plus méchans «.

Le même Auteur, au sujet de la prise & du sac de Trêves, Cologne, Metz, Toul, Verdun, Tongres & Reims, environ l'an 409, s'exprime ainsi : » Les barbares étant presqu'à leur vue, personne ne s'en remuoit, personne ne se préparoit à la défense ; les villes même ne songeoient pas à faire garde : l'aveuglement étoit si horrible, qu'encore que personne ne voulut périr, pas un néanmoins ne faisoit ce qu'il falloit pour ne pas périr. La fainéantise & l'engourdissement, la nonchalance & la gourmandise, l'ivrognerie & la lubricité les tenoient tous enveloppés ; & l'on pouvoit dire de ces misérables ce que l'écriture sainte a dit de leurs pareils : que l'assoupissement du Seigneur étoit tombé sur eux « .

Après cela, falloit-il des volumes pour prouver que l'Empire Romain devoit tomber, & pour expliquer les causes de sa chute ?
16 Les monumens qu'on a trouvés justifient ce portrait qu'en ont fait les écrivains de leur temps.

1^{o}. On lit dans la description particulière du duché de Bourgogne, tom. 4, pag. 125, qu'on trouva en 1759, au pied de la roche d'Anjoux, les ossemens d'un Gaulois qui devoit avoir plus de six pieds de hauteur : le curé du lieu a encore deux de ses bracelets de cuivre.

Page 176, qu’on trouva en 1771, à S. Loup de Varenne, un tombeau de marbre de sept pieds sept pouces, & large de quatre pieds ; il est encore dans la cour du château.

Page 189, qu’à Saint-Martin-des-Champs on trouva dans un tombeau une médaille de Trajan avec des ossemens qui annonçoient la taille la plus élevée.

Il y a dix ans, qu’en creusant à Nolay on trouva un squelette de plus de sept pieds de hauteur, avec une épée tellement rongée de la rouille, qu’elle étoit méconnoissable ; les ossemens tombèrent en poussère, à l’exception de l os d’une jambe qui avoit encore assez de solidité pour être mesuré, & qui se trouva exceder de la largeur de la main celui de la jambe du plus grand des assistans. Le tombeau, qui est énorme, existe encore ; il est sous les fondations d’une petite maison bâtie auprès du cimetière. On a trouvé dans plusieurs endroits de ce bourg des offemens d’une grandeur pareille.

On trouva l’année dernière dans les ruines d’Alise un dez à coudre ; il étoit d’or, garni de caractères, apparemment Celtiques ; il étoit d’une telle capacité qu’il pouvoit contenir l’extrémité du doigt le plus gros ; il fut vendu à un orfèvre : le syndic de Sainte-Reine courut après, mais trop tard ; il étoit déja fondu. Pareil inconvénient arriva dans le même lieu, & à-peu-près à la même époque ; on avoit découvert dans un souterrain un cadavre dont il ne restoit que les os, une médaille & un anneau d’or, tel que le pouce d’un homme actuel l’auroit à peine rempli : il fut vendu & fondu aussi-tôt, ainsi que la médaille ; mais les fragmens des os existants paroissoient ceux d’un homme d’environ sept pieds.

J’ai fait fouiller à trente pas de cet endroit en 1784, & j’y ai trouvé un tombeau brisé, renfermant un squelette d’environ six pieds, à en juger par la mesure des os qui restoient, entr’autres, d’un fémur qui avoit six pouces moins une ligne de rotondité.

On trouva, il y a quelques années, sur le chemin d’Autun à la petite Verrière, un tombeau de plomb que les ouvriers fondirent ; il renfermoit un squelette de six pieds au moins.

Qu’on ajoute à cela le tombeau du Roi Teutobochus, cet énorme géant dont parle M. de Buffon ; la grandeur des os dont on trouva les fragmens

dans celui du roi Childéric à Tournay ; la relation d'Ammien Marcellin & de Sidoine Apollinaire ; & on aura une preuve complette.

Voyez la relation publiée par Dom Cordova de Caso, de retour au mois de Juin 1786, qui atteste que la taille des Patagons est de six à sept pieds de hauteur

17 On en jugera d'après ce portrait fait par Ammien Marcellin, témoin oculaire : » Les Gaulois sont presque tous de taille haute ; ils sont blancs ; ils ont les cheveux blonds le regard farouche ; aiment les querelles & font démesurément vains. Plusieurs étrangers réunis ne pourroient soutenir Peffort d'un seul d'entr'eux avec qui ils prendroient querelle s'il appeloit à son secours sa femme qui l'emporte encore sur lui par sa vigueur & par ses yeux hagards : elle feroit redoutable sur-tout, si enflant son gosier & grinçant des dents, elle s'apprêtoit de ses bras forts & aussi blancs que la neige, à jouer des poings pour en donner des coups aussi vigoureux que s'ils partoient d'une catapulte. Ils ont pour la plupart, la voix effrayante & menaçante, lors même qu'ils ne sont pas en colère. Ils font généralement cas de la propreté.

» Ils sont propres à la guerre à tout âge ; le vieillard y va avec autant de courage que la jeunesse. Endurcis par le froid & le travail, ils méprisent tous les dangers «.

18 Outre le Gaulois représenté sur une des colonnes de Mavilly, tenant en main une pique & couvert de peaux qui lui couvrent la moitié du corps, on voit sur la même colonne un autre Gaulois prêt à partir pour un voyage. Il invoque les trois élémens : l'air, figuré par un oiseau ; l'eau, par un poisson ; & la terre, par un pied d'homme, posé. Il porte une barbe courte & un petit manteau qui lui laisse le corps presque nud. On voit encore dans la superbe collection d'antiques de M. le Marquis de Migieux, un Gaulois appuyé sur un bâton terminé par le haut en forme de béquille ; il est couvert d'un vêtement étroit qui ne lui descend que jusqu'aux cuisses.

19 MM. Wallis j Byron de Bougainville, Cook,

20 Ammien Marcellin dit, en parlant des Gaulois : « Vous ne trouverez dans ces contrées ni hommes ni femmes, fussent-ils des plus pauvres, qui ayent des habits sales & déchirés «.

21 On voit encore aujourd'hui une de ces voitures & deux voituriers le fouet à la main, dans le costume où on les a dépeints, dans la collection d'antiques, incrustés dans un mur de la maison de M. Baudot à Dijon. Plusieurs des figures qui sont dans la collection de M. le Président de Russey, sont revêtues de ces robes percées au-dessus.

Nota. Les matériaux de cette dernière collection n'ont été trouvés que depuis deux ans.

22 Vitruve, contemporain de Jules César, & Strabon, de Tibère, nous apprennent que les Gaulois & les Espagnols ne bâtissoient leurs maisons qu'avec de la terre grasse & que les toits n'étoient couverts que de chaume pu de joncs.

23 Autun,

24 Cet usage se conserve encore à Autun, où le Maire fait tous les ans la revue des habitans fous les armes dans le champ de Mars ; cette revue est suivie d'un simulacre de bataille.

25 C'étoit l'usage de tous les peuples du Nord : les Turcs, issus des Tartares, en ont donné à leur Cour le nom de Porte, comme pour déíigner le lieu le plus respectable. Une entrée aussi majestueuse étoit la digne issue qui conduisoit au Prince, & donnoit de lui la plus haute idée.

Tous les peuples guerriers détestent une justice lente & de formes ; celle des Romains fut une des causes de la révolte des Germains fous A.rminius j leur fureur tomba sur-tout sur les gens de loi.

Les Francs aimoient mieux le code simple de la loi Salique, que Pénorrne recueil des loix Romaines encore abrégées par Tribonien.

26 F. Marculf. Chap. 17.

27 Justin en fournit la preuve, en rapportant le fait suivant : les Phoce'ens qui fondèrent Marseille, ayant abordé sur les côtes de Provence, députèrent Simos & Protis deux de leurs compatriotes, vers le Roi du pays qui étoit probablement celui des Salyens ; ils assistèrent au repas nuptial de Giptis, fille de ce prince ; & la Princesse, frappée de la bonne mine de Protis, lui présenta l'eau, & le choisit pour son époux.

28 Les femmes avoient part à P administration, & s'il furvenoit des difficultés entre les principaux chefs, on s'en rapportoit à leur décision ; il

falloit même qu’elles formassent un tribunal, car il étoit convenu, au passage d’Annibal dans les Gaules, que les Carthaginois lésés par les Gaulois, pourroient se pourvoir au Conseil des femmes Gauloises. Fauchet explique l origine de ce tribunal dans ses Annales.

29 En 528 de la fondation de Rome les Gaulois combattirent nuds, contre les consuls Emilius & Attilius, à la bataille de Cannes & dans le combat que les Romains leur livrèrent depuis sur le mont Olympe en Phrygie.

30 Pline 3 Dom Martin, l’abbé Courtépée.

31 Le Gaulois Divitiacus, ce chef des Druides d’Autun & l’ami de César, ayant été envoyé à Rome, harangua le Sénat, armé & appuyé sur son bouclier.

32 Pline, Dom Martin, l’abbé Courtépée.

33 Ils étoient très-experts à la chasse de l’Uroch, du Bison., de l’Elan & des autres animaux. Nous voyons dans l’abrégé de l’histoire de Bourgogne j qu’ils avoient des chiens couchans appelés *Veltragi 3* & des chiens courans ou bassets appelés *Segufii,* parce qu’on les tiroit du Lyonnois. Ils célébroient des fêtes en l’honneur de Diane, à-peu-près comme nos chasseurs aujourd’hui en l’honneur de St. Hubert.

34 On peut assigner cette époque à celle de la fondation de Marseille, 600 ans avant l’ère Chrétienne.

35 Les Marseillois & les habitans de la Gaule Narbonnoise étoient les seuls qui eussent des vignes avant César. Les Belges avoient prohibé le vin, comme tendant à amollir le courage : les Celtes au contraire le recherchoient avec passion, au point qu’ils donnoient un esclave pour un pot de vin. Après la conquête des Romains, ayant tiré du plant de la Provence & du Languedoc, ils le multiplièrent avec tant d’excès, que Domitien, l’an 92, ordonna d’en arracher la moitié, & défendit d’en planter davantage ; ce qui s’exécuta jusqu’à l’ordonnance de Probus qui en encouragea la culture ; évènement qui fut célébré par une médaille qu’on rappellera au règne de cet Empereur.

36 Les Bourguignons ne voulant pas être en reste de générosité avec les Gaulois qu’ils confondoient fous le titre générique de Romains, en ont fait un article essentiel de leur loi Gombette, conçu en ces termes : » Quiconque

aura refusé sa maison ou son feu à un étranger, payera trois écus d'amende ; si un voyageur demande le couvert à un Bourguignon & qu'il lui montre la maison d'un Romain il payera au Romain trois écus & autant à l'étranger. Le métayer qui aura refusé l'hospitalité sera fustigé «.

Ces anciennes & précieuses mœurs se corrompirent bientôt au point que nous voyons en 544 un concile tenu à Clermont en Auvergne enjoindre aux prêtres d'exhorter leurs paroissiens à recevoir les passans, & à ne leur point vendre les vivres plus cher qu'au marché.

37 Ce ne fut pas feulement dans les Gaules que les Phéniciens laissèrent des traces de leur commerce & de leurs traditions, on en trouve en Angleterre, où ils faifoient le commerce d'étain, sur les côtes d'Allemagne où ils faifoient celui des fourrures. La mer Baltique avoit ses colonnes d'Hercule ; le nom de ce héros étoit connu dans ces contrées ; chez des peuples féroces, où les forces du corps étoient en honneur, une pareille divinité ne pouvoit qu'être très-révérée ; il existe encore des statues de ce demi-dieu dans le costume du pays j c'est-à-dire j couvertes de peaux de bêtes ; les Germains, à qui les Phéniciens avoient donné l'idée d'Hercule, voulurent à leur tour qu'on le crût Germain ; cette manie a été celle de tous les peuples delà la multiplicité des Hercules. Le culte d'Isis étoit célébré chez les Suèves_, comme à Tyr & à Paris ; chez les premiers seulement elle étoit révérée fous la forme d'un navire ; c'étoit celle du premier qui leur apporta de nouveaux biens. Les Sauvages de l'Amérique prirent aussi les premiers vaisseaux pour des êtres animés, l'homme est le même par-tout, il admire il encense ce qui frappe ses sens.

38 M. le Goux de Gerland, pag. 106, donne la description du tombeau d'un de ces chefs sur lequel on lit : *Nauta Avaricus.*

39 V. les Commentaires & César : *Erant qu'indue corporati navigationt I Avarici, Ligerici, Sequani 3 Adruentii 3 Petrocorii,*

40 au Cabinet du Roi, & dans celui de M. Henin à Versailles.

41 Ces pièces qu'on trouve dans toute l'étendue quoccupa l'Empire Romain, représentent un guerrier avec le casque en tête, & au revers une louve allaitant deux enfans à la lumière de la lune.

42 L une est celle d’Ambiorix, roi des Eburons, qui tailla en pièces la légion commandée par Cotta fous César ; l’autre, celle de Dumnorix, général des Eduens & frère de Divitiacus. Ces deux anciennes médailles, dont la première est rapportée par Bouteroue, & l’autre parle journal de Trévoux, sont des monumens de la reconnoissance des Gaulois pour des hommes qui avoient défendu leur liberté. On leur offrit les prémices du nouvel art ; car les autres médailles, telles que celle où on lit *Caballo*, celle où on lit *Aballo*, citée par M. Pellerin, font postérieures pour le sujet & pour la fabrique.

Celle qu’on a trouvée dans le Doux, & qui représente un Bizon avec la légende *Bizontio,* n’est point une preuve, comme le prétend M. Chiflet, que l’art monétaire ait été connu avant les Romains dans la province des Séquanois. Le mot *Bìontio,* & l’empreinte hardie de l’animal, tiennent plus du Romain que du Celtique,

43 MM. d’Ennery & de Tersan, deux des plus savans Antiquaires du siècle & possesseurs des plus riches collections, ont beaucoup de ces monnoies ; le second a toutes celles qui ont été trouvées dans les ruines dont j’ai parlé : ils en ont aussi beaucoup de Phéniciennes, Grecques & Puniques, trouvées dans les Gaules. Dans le mois de Janvier dernier, le journal de Berry a annoncé qu’on avoit trouvé dans cette province deux pièces Arabesques : une Hébraïque représentant Moyse ; une autre, appelée un Sicle, représentant la verge d’Aaron, & portant pour inscription *Jérusalem la Sainte*, & six médailles Grecques de Philippe, père d’Alexandre.

44 Quand le peuple conquis est immense vis-à-vís le peuple conquérant, & que ce dernier est en quelque façon, noyé dans fa conquête, il finit par s’y fondre ; de forte qu’après deux ou trois siècles, il n’en reste plus de vestiges : le temps a effacé les différences, & les a ramenées au même niveau. C’est ce qui est arrivé à la Chine : envain les Tartares l’ont conquise plusieurs fois, ils s’y font toujours perdus ; le conquérant dispersé, trop foible & trop isolé pour lutter contre le climat & les mœurs de peuples innombrables, finit par les adopter.

45 Elle ne dut rien dans son origine à celles qui existent actuellement, le savant Gebelin, après avoir pénétré plus avant jusqu’ici qu’aucun homme dans le labyrinthe des langues, a prétendu qu’elle étoit la langue primitive

de l’Europe ; que le Tudesque, l’Esclavon, le Mæsogothique, les langues Illyrienne, Grecque, Biscayenne, même la Carienne, la Lydienne, la Phrygienne en provenoient ; si la Phrygienne sur-tout n’en est qu’un dialecte, cette langue ayant toujours passé dans l’Asie & dans l’Egypte pour être la plus ancienne, il m résulteroit, comme on l a déja observé, que les Gaulois avoient pénétré en Asie dans des temps ignorés, comme ils y pénétrèrent il y a plus de deux mille ans. Au reste, Gebelin étoit François.

46 Nous voyons la même chose dans l’Islande, habitée autrefois par des peuples qui parloient la langue Runique, & dont les traces se sont conservées dans cette isle : les pays de montagnes, par leur propre nature, se prêtent moins aux changemens.

47 Cet autel est au fond d’une caverne appelée la cave Ravot, dans la gorge d’Anjoux. Il consiste en trois figures de divinités si grossières & si anciennes, qu’on n’en distingue que quelques traits ; elles sont tracées sur le roc qui sert de mur.

48 On a découvert à Corsain, proche l’ancien lieu de Réome, il y a dix-huit ans, un petit oratoire en quarré avec la figure du soleil sur un des murs & des figures effacées sur les autres. Le pavé étoit en mosaïque. *Defcrip, & Bourg. tom.* 5, *pag.* 218.

49 Voyez Mézeray3 & l’Histoire abrégée de Bourg. Auguste, pour plaire aux Gaulois, lui avoit élevé un temple.

50 C’étoit un petit Bœuf de bronze avec des fers d’argent. M. de Caylus en a décrit un dans ses antiquités.

51 On a trouvé beaucoup de ses statues dans le pays des Celtes : on en a découvert trois à Bouilland près de Beaune, une à Saint-Romain ; il y en a une dans le château de Grandmont, tenant en main une bourse & un cornet.

52 Les peuples de l’Amérique qui habitent sur la rivière des Amazones & sur l’Orenoque, les sauvages de la Floride, de la nouvelle Espagne, avoient des pierres plates dont les deux extrémités se terminoient en pointe ; sur le milieu étoit sculptée la figure de leur dieu. M. le Marquis de Migieux, dans sa superbe collection, en a de différentes espèces & de différentes couleurs.

53 On l’établira dans le premier Volume de l’Histoire ancienne j précédant celle de M. Rollin.

54 Venarey auprès de Semur dérive de *Veneris ara ;* Dienay auprès de Dijon, d'un temple de Diane ; Isurtille, de celui d'Ifis ; Luce, de celui de Lucine ; Eeaune, de celui de Belenus ; Ozenai, de celui d'Osiris ; Jansigny, de celui de Janus ; Orgeux, des Orgies qu'on y célébroit. L'Autunois a une foule de noms provenant de la même source ; ils sont rapportés par Ladoue, ancien Ecrivain qui souvent force l'étymologie.
55 Voyez l'inscription trouvée par l'abbé le Bœuf sur une des faces de l'autel élevé en l'honneur de la rivière d'Yonne, par Tetricus. *Aug. sacr. deab. Icauni, T. Tetricus A frican. d. s. dd.*

La galère de bronze trouvée vers la source de la Seine. Cet *ex voto* déposé dans le cabinet de M. le Président de Bourbonne, à Dijon, devoit être placé dans un Temple érigé en l'honneur du fleuve.
56 On en a trouvé une dans les ruines d'Alise ou Alexia, qui annonce que Virgula érigea à Moristasgus, son père, le temple ou le portique où se trouvoit cette inscription : *Deo Moristasgo.*
57 M. le Goux de Gerland rapporte cette inscription.
58 V. Thomas Histoire dutun, part. I, pag. 51.
59 Sur le tombeau de Chindonax, trouvé auprès de Dijon on lisoit cette inscription : » *Dans ce bocage & Mithras, ce tombeau couvre le corps & C'hindonax, Grand-Prêtre y arrière-impies, les dieux sauveurs gardent mes os*
60 Monsieur le Chevalier de Jaucourt a été trompés en plaçant le Mont-dru dans l'Auxois.
61 Les deux figures qui font sur la pierre, dessinée par M. le Goux de Gerland, sont dans ce costume ; l'une a un air phlegmatique & sévère, l autre est dans l'attitude d'un homme qui observe. Ces deux figures représentent des hommes tristes, de ces personnes dures & austères, dont le souci, Lambition & l'insociabilité rident le front. Au reste, les Gaulois dans l'origine avoient le phlegme des Anglois. Voyez ce qu'en dit Julien.
62 Souvent même ils passoient en Angleterre pour s'instruire dans des écoles célèbres qui étoient dans le pays de Galles sur-tout ; ces écoles étoient très-renommées du temps de César, & très-fréquentées par les Druides Gaulois.

63 L’une de ces pierres représente un homme nud étendu sur une espèce d’autel ; l’autre, deux Druides en robes longues foulant deux têtes de vieillards : dans l’espace qui les sépare, est un massacre d’hommes, de femmes & d’enfans, jetés pêle-mêle qu’un d’eux repousse de la main en détournant les yeux.
64 La figure du Dieu a été trouvée gravée sur une pierre provenant des ruines de son temple : il est représenté, comme chez les Perses & les Phéniciens j avec un air fort & robuste & un rayon de lumière sur le front ; il est presque nud, & tient dans fa main le livre des mystères mithiaques : preuve que les Gaulois avoient acquis des Phéniciens. Cette figure est gravée dans l’histoire de Beaune. L’inscription du tombeau de Chindonax au bosquet de Mithras, & le buste du dieu Bélenus sont des preuves certaines de la mythologie des Phéniciens, ce sont des traces précieuses de leur croyance & de leur passage. Il faudroit en inférer que les Druides auroient adopté ce culte, l’auroient associé au leur, ou qu’ils auroient permis à quelques-unes des habitations Phéniciennes ou étrangères qui se glissèrent parmi les Celtes, de conserver leur religion ; car l’inscription du tombeau annonce un Prêtre de Mithras, & non un Druide 5 il faut aussi convenir que toutes les nations ont eu un penchant pour le culte du Soleil.
65 Nous voyons dans Homère qu’Achille jeta les armes de Patrocle dans le bûcher avec des chevaux & des chiens, & immola douze jeunes Troyens.
66 Il y a encore à Pierre & à la Chapelle-sous-Brancion les restes de pareilles pyramides. L abbé Courtépée remarque fort judicieusemunt qu’en Bourgogne plusieurs endroits ont pris le nom de Pierre-pointe, Pierre-écrite, Pierre-levée, Pierre-fite, d’une roche ou d’une espèce de pyramide, élevée sur un tombeau Gaulois. Le mot *Petra* signifioit, selon lui, monument sépulchral sur la hauteur.
67 Ce qui l a fait soupçonner est une médaille d’or trouvée auprès, il y a près de cent cinquante ans, portant cette inscription : *Gloria Æduo. Druid. que*, qui ne pouvoit s’appliquer qu’à Divitiacus.
68 Les pyramides ou statues Terminales que M. Cook a vues à l’isle de Pâques, & les terres qu’il a remarquées, ainsi que les voyageurs qui l’ont précédé dans les moraïs ou cimetières d’autres isles.

69 L’une de ces pierres est à l’entrée d’un hameau, qu’on appelle la Pierre-écrite, sur la route de Paris, de Saulieu à Autun. Elle est au pied d’un grand arbre, & est de granite du pays : elle est brute, & les figures, qui sont grossières, représentent un homme, une femme & trois enfans, dont l’un fait un ouvrage de poterie. Le mari tient en main un instrument avec lequel, probablement, il fabriquoit ses ouvrages. Ils font vêtus de ces robes dont le sommet avoit une ouverture par où la tête passoit. Il y a au bas une inscription Celtique à demi-effacée, que M. de Migieux, très-instruit dans cette langue, prétend signifier *Potier & terre.*

L’autre pierre est chez M. de Migieux même : elle est blanche & offre deux figures à-peu-près dans le même costume, avec une inscription Celtique signifiant *Archer.*

On a aussi trouvé à Gevrey, proche Dijon, une pierre, reste d’un tombeau d’un ouvrier en fer, appelé *Emeluncus.*

70 Il y en a trois de cette nature à Aubigny-la-Ronce, bailliage de Beaune ; ils sont taillés dans un seul bloc de grais de quarante pieds de circonférence & de quatorze ou quinze de hauteur.

71 Chorier, dans ses antiquités sur Vienne, p. 500, rapporte celle-ci : *Si vous ne trouvez plus les cendres dans cette urne, songez a la belle ame contre qui il ne fut jamais rien dit.* Il rapporte encore la suivante : *Ici se découvre tout le secret & la vie humaine.* D. Martin en rapporte une, qui annonce la croyance des Gaulois sur les deux substances dont le corps est composé ; *Leve le voile & médite sur le composé des substances qui s’unissent & se séparent.*

72 Nous en avons la preuve par cette inscription du tombeau de Paulianus, fils de Paul, de la famille des Aniciens, considérable à Rome, & établie à Langres où on a trouvé plusieurs fragmens de leurs tombeaux, entr’autres celui-ci sur lequel on lit : S.M.M.N.E. M. PAULIANI PAULI FILTtJÇ ANNICICUS.

73 On en juge par cette inscription trouvée sur un tombeau, dans les environs de Dijon ; *Aperinui Adebugi III,*

74 Dans l’Andalousie à l’Occident.

75 Le 16 Mars 1711.

76 Les Dynasties des Rois pasteurs Phéniciens en Egypte.
77 Voyez la médaille, n^{o}. I, explicative de l'astronomie des Egyptiens.
78 Diodore de Sicile.
79 V. le détail que donne le Journal de Berry du mois de Janvier 1785. de celles trouvées dans cette province.
80 Cet arbre inaccessible aux ravages des insectes, & dont les charpentes de quelques anciens batimens font encore composées, a été pris dans ces temps modernes pour le Châtaignier.
81 Aujourd'hui la Castille Vieille & l'Aragon.
82 La Croatie, Morlaquie, Dalmatie & Bosnie.
83 Ces deux Contrées font partie de la Natolie & de la Caramanie,
84 Partie de la Hongrie.
85 V. Justis.
86 Les Getes habitoient la Moldavie & la Transylvanie, occupées depuis par les Daces.
87 Les Triballiens habitoient la Bulgarie Méridionale,
88 Un des six pays qui formoient le Péloponnèse, aujourd'hui la Morée.
89 La 127e. Olympiade3 272 ans avant Jésus-Christ.
90 Selon Mézeray.
91 Fleuve qui prend sa source dans la chaîne du Taurus, qui est dans ce qu'on appeloit autrefois la Petite-Arménie, & qui, après un assez long, cours, vient se jeter dans la Mer Noire au-dessus de Sinope. On l'appelle aujourd'hui Kisil-Ermark,
92 D'Anville en fait des peuples du Lyonnois ; Philippe de Pretot dans son Atlas, leur donne le même placement ; Tite-Live liv. 5, chap. 54, dit ou ils étoient déja établis en Italie à l'arrivée de Belloveze.
93 Aujourd'hui le Teverone.
94 Aujourd'hui Rio CaminatOj óu di Misso, dans la campagne de Rome.
95 Aujourd'hui Lago Basanello dans l'Etat Ecclésiastique.
96 Sinigaglia.
97 Cet évènement arriva dans la 139^{e}. Olympiade, 222 ans avant Jesus-Christ.
98 Aujourd'hui la Mer de Marmora.

99 Les Sarmates d’Asie habitoient sur les rives du Tanaïs & du Volga, aujourd’hui la Circassie.
100 Les Bastarnes. (partie de la Pologne) demeuroient au de-là du Boristhène, aujourd’hui le Dnieper.
101 Tous ces pays font partie de l’Anatolie & de la Caramanie.
102 Habitans des Aíiuries, & de la partie Septentrionale du Royaume de Léon.
103 Habitans de la Biscaye, & du Nord de la vieille Caílilje.
104 Les Celtibériens occupoient L Aragon & la vieille Castille.
105 Partie de l’Aragon & du Portugal.
106 Habitans une partie de la vieille Caítille.
107 Orihuela, dans le Royaume de Valence.
108 Peuples qui habitoient partie dans la Castille vieille, partie dans le Royaume de Léon.
109 En la 161^{e}. Olympiade, ou 155 ans avant l’Ere Chrétienne.
110 L’an 630 de Rome, 124 ans avant Jesus-Christ.
111 L’Autriche.
112 Ceux du canton de Soleurre & de Basle.... Ceux de Zurich.
113 Aujourd’hui Weíterres.
114 Ce village est ainsi appelé a cause de la colonne érigée en ce lieu par Auguste, en l’honneur de la victoire de son grand-oncle. Ce monument, ua des mieux conservés des Gaules, existe encore en entier ; ses bas-reliefs expriment le sujet & des médaillés trouvées autour l’indiquent.
115 Aujourd’hui Pesmes, en Franche-Comté.
116 Ils habitoieçt P Artois & le Hainaut.
117 On a varié sur cette place, on a prétendu tour-à-tour que c’é.toit Bois-le-Duc j Namur, Liége : c’est beaucoup hasarder que de vouloir déterminer le lieu d’une place qui n’étoit entourée que d’un simple retranchement, & couvert d’habitations grossières qui furent détruites, puisque les habitans furent vendus.
118 Ou Sociates, dans le Diocèse de Lectoure.
119 Dans le Comte de Zutphen, au Duché de Gueldres.
120 Dans la Westphalie.

121 Aujourd’hui la Gueldre.
122 Peuples du Brabant Oriental.
123 Hnbitans de la Beausse,
124 Orléans.
125 Nancey, ou Nouan-le-Fuselier.
126 Sens.
127 Entre Tonnerre & Montbard_, ainsi qu’on l’a vérifié d’après la Topographie des Commentaires de César.
128 Dans le Duesmois, diocèses d’Autun & de Langves.
129 Dans les années de secheresse, comme en 1784, lorsque les eaux de la rivière sont à sec, on remarque des pièces de bois transversales qui servirent aux digues, on trouve dans la terre des poutres encore conservées & imprégnées de sels terrestres.

Cette Cité, effacée du nombre des villes, & sur laquelle la charrue passe aujourd’hui, offre encore par ses inscriptions des traces du règne Romain. Dans un procès-verbal que je fis dresser sur les lieux en 1784, de plusieurs découvertes, je consignai les trois inscriptions suivantes.

T.J. Cl. professais, Niger. omnibus
Honoribus. apud Æduos &
Lingonas functus. deo Moritasgo.
Porticum. testamento poni
Jussit suo nomine & juliæ
Virgulinae uxoris. & filiarum
C.L. professas & juliæ virgulinas.
.. Julia. virgula. filia moereus posuit :

La seconde étoit sur une pierre qu’a emportée M. le Comte de Lavau.

I.
Eae. victoriat

2.
Argutus

3.
Sabinii

4.
Lupi. Sept.

V.S.L.M.

la troisième est sur une pierre qui a roulé dans le vallon d’Arcey.

CVSSIBI.
VIVOS
F E c I T.

130 Aujourd’hui Cahots, ou plutôt, selon le sentiment des meilleurs Auteurs, le Puech d’Issola dans la partie septentrionale du Queçci, peu loin de la Dordogne, sur la frontière du Limousin.

131 L’Auteur s’est proposé de suivre cette marche dans le premier volume qu’il avoit dessein de restituer à l’Histoire ancienne comme il restitue celui-ci à l’Histoire de France, car les preuves sont relatives aux temps & aux matières.

132 Beauvaisj Angers j Tours., Lillebonne, Loudun appelées *Câfaromagus*, *Juliomagus j Casarodunum*, *Juliobona*, *Juliodunum*, du nom de leur fondateur, il se peut aussi que ce titre leur ait été donné par quelques-uns de ses successeurs, en mémoire des établissemens qu’il y fonda.

133 La Colonne de CuíTy, entre Beaune & Arnay le-Duc.

134 Des médailles, bronze de Colonies, avec sa tête couronnée de lauriers & ces mots : *Cesar Pont. Max.*

Une autre en argent, représentant un triomphe ; au bas du char ces mots ; *César. Roma ;* voyez Médaille, N^{o}. 3.

135 Voyez Dion.

136 La preuve s’en est perpétuée sur la Médaille frappée par la ville de Mimes, en son honneur & en celui d’Auguste : on y voit leurs têtes accolées, & sur le revers un crocodile enchaîné à un palmier, emblême de la conquête d’Egypte, fruit de la victoire d’Actium. Voyez Médaille, N^{o}. 4. Cette pièce, jointe aux Observations du savant Peiresc, fait croire que les beaux monumens de Nifmes sont du temps d’Auguste & d’Agrippa.

137 Peuples qui habitoient toute l’immense étendue de pays qui est entre la Sala, l’Elbe, la Vistule, la mer Baltique & le Danube ; c’est-à-dire, partie du Brandebourg, de la Prusse, de la Grande-Pologne, de la Bohême, & c. ils s’étoient même étendus jusqu’au Rhin.
138 Peuples de la Germanie, le long du Rhin, dans les environs de Cologne & du Duché de Juliers.
139 Les établissemens qu’il fit à Niímes, le pont du Gard, dont le titre de *Curator perpetuus aquarum* qu’il portoit, concourt à lui faire attribuer la gloire.
140 Anciens peuples de la Gaule Belgique qui habitoient une partie de la Flandre, de lArtois & de la Picardie.
141 Partie de la Biscaye & des Asturies.
142 Partie de l’Aragon & de la Castille vieille.
143 Sous Alexandre Sévère, sur-tout par les nombreux écrits des Jurisconsultes Paulus j Ulpianus j Pomponius Celfus Modestinus & c.
144 Anciennement *Elusa.* Dans Y Armagnac en Gascogne, il existe encore une petite ville d’Eause en Armagnac, à 4 lieues de Fondom.
145 Les capitales de ces dix-fept provinces étoient Lyon, Rouen, Tours, Sens, Besançon, pour la Celtique 5 Bourges, Bordeaux & Auch, depuis la ruine d’Eaulie, pour Y Aquitaine ; Trèves & Rheims, pour la Belgique ; Mayence & Cologne pour la Germanique ; Narbonne, Aix, Vienne, Embrun & Monstiers, dans la Tarentaife en Savoie, pour la Narbonnoise.
146 Lyon., Trêves, Nismes, Autrui, Toulouse de Bordeaux.
147 *Scolae Menianæ.* Voyez d’Anville, éclaircissemens sur l’ancienne Gaule.
148 Cussy-la-Colonne, village au diocèse d’Autun.
149 En Auxois.
150 La Médaille produite par M. Pellerin, prouve son ancienneté. Le mulet qui est représenté au bas d’un buste Gaulois, est l’emblême de la voie Romaine qui passoit sous cette ville, & dont on voit encore les traces. Elle tiroit d’Autun à Auxerre, par Avalon & Cure, appelé *Chora.* Ce fut la route que tinrent Sylvain & Julien, *(V. Am. Marc.)* On y a trouvé une colonne milliaire, rapportée dans les antiquités de M. de Caylus. Tout récemment on

vient d’y trouver la tombe d’un Gaulois, habillé d’une simple tunique, tenant en main une urne avec cette inscription au-dessus : *Marcellianus* ; il est dans la maison du Maire. Il falloit que ces écoles fuíient aussi anciennes que renommées, à en juger par les personnages illustres qui en sortirent, tels que Saint-Amateur & Saint-Germain, Evêque de Paris. On soupçonne qu’elles étoient situées dans Tendroit où on a trouvé, il y a environ vingt ans, de grands rangs de sièges de pierre, dont deux ou trois ont été mis hors de terre.

151 Les appointemens d’Eumènes, Professeur d’éloquence, & principal des écoles Méniennes, montoient à trente-six mille livres de notre monnoie.

152 Ausone, Professeur de Bordeaux, & Précepteur de l’Empereur Gratien, fut honoré du Consulat fous le règne de ce Prince, & fut son collègue. Fronton, principal de Clermont, fut Consul fous Antonin. Tyran de Besançon, le fut fous Hadrien, Exupere de Narbonne fut Gouverneur d’Espagne.

153 Trêves, Soissons, Saint-Quentin, Senlis, Poitiers, Troyes, Clermont ; Autun, Nismes, & c. étoient autant de villes portant le nom d’Auguste.

154 A Nismes, où les Prêtres du Temple de ce Dieu de fabrique & de condition humaine, portoient le titre de *sex viri Augustales.* Ils font déiìenés dans une inscription : *IIIIII viri corporati Nemausenses.*

A Narbonne, selon l’inscription trouvée en 1566, & rapportée par Spon. *Servicio Martiano arverno. C. servilii domiti filio sacerdoti ad templum Roma, & Augufiorum tres provincia Gallis..*

Voilà d’où viennent tant de Médailles d’Auguste & de Tibère, représentant un Temple avec ces lettres au bas. *Rom. & Aug.*

155 Les Assemblées Provinciales, si sagement instituées atteindront au but.

156 Le père Bertholet, dans son Histoire du Luxembourg, l’évalue à seize millions huit cents mille livres.

157 Les preuves de ce règne se lisent encore dans les Gaules ; 1^{o}. sur un monument trouvé dans les fondations de PEglise de Notre-Dame de Paris, assise sur un Temple d’Isis. 2^{o}. Sur les Médailles que frappèrent les colonies Gauloises. Sur le premier, on lit : *Tibcrlo C & sari Nauta parifiaci publice posucrunt.* Sur les autres, on voit tantôt un triomphe, voyez

Médaille, N°. 5, tantôt un Temple, ou les marques du Pontificat. A en juger par le premier monument, le commerce des Gaules fut protégé par ce Prince.

158 Il arrive de là que la partie active d'une nation est dévorée par la partie oisive. L'une a toute la fatigue du travail, l'inquiétude des récoltes, & tout le fardeau des impôts ; l'autre jouit de ses sueurs, parce que les Etats ou les corps affranchissent souvent leurs emprunts pour leur donner de la faveur. De là naissent l'oisiveté, l'égoisme & le célibat, favorisé par les viagers. La dégradation de mœurs, puis celle d'un Etat, enfin sa chute. On convient cependant qu'il est des cas urgens ou l'empnmt l'emporte sur toutes considérations.

159 On pense que cette maison étoit à Cordesses, distant d'une lieue & demie d'Autun ; on y a trouvé, il y a quelques années, dans un souterrain, des preuves de l'incendie d'un palais Romain, dont les Mosaïques étoient calcinées.

160 Forêt de la partie méridionale de la Frise, anciennement *Raduenn** *Lucus.*

161 Brignon, chef des Caninefates, l'un des peuples braves qui habitoient entre le Rhin, le Vahal & la Meuse, en avoit ri ouvertement, & avoit poussé l'audace jusqu'à lui faire la guerre.

162 C'est peut-être à ce sujet que l'adulation lui frappa dans les Gaules ces Médailles à revers blancs, où il est representé avec une tête nue, posée sur un long col.

163 Les Médailles de ce Prince, dont le revers représente un guerrier lançant Je javelot & se couvrant du bouclier, ont été frappées en l'honneur de cet évènement. Voyez Médaille, N°. 6. Ces pièces furent le fruit de la reconnoissance & de l'adulation des Gaulois, qui voulurent éterniser un succès qui flattoit son amour-propre ; ils en frappèrent encore d'autres en l'honneur d'Antonia, fa mère, qui étoit accouchée de lui à Lyon. Claude, en habits longs, est représenté sur le revers. Voyez Médaille, N°. 7.

164 Aujourd'hui dans le territoire de Deventer, aux Pays-Bas Hollandois, entre l'Ems & le Weser.

165 Ils jouissent encore du droit de citoyen qu'on accorde aux notables habitans d'Autun qui vont à Rome. Thomas, auteur de l'histoire de cette ville., l'obtint dans ce siècle dernier.
166 Pallas, l'un de ces affranchis, eut l'audace de se faire faire une généalogie par laquelle il descendoit des Rois d'Arcadie ;
Mécène, & beaucoup d'autres Ministres après lui, ont eu la même manie. Les folies revivent avec les hommes & les places.
167 La Médaille qu'il fit frapper à ce sujet3 est très-expressive : au reste, les Médailles de ce règne sont très-belles ; sur le revers est gravé le Temple de Janus avec la légende : *Ubiyue partâ Janum clusit pace.* Voyez Médaille, N°. 8.
168 Par une Médaille de ce Prince représentant au revers une Femme attachée au pied d'un palmier, symbole de la Palestine, avec ces mots *Judaea capta.* Voyez Médaille, N°. 9.

Une autre frappée après son Consulat, a probablement pour cause le Gouvernement Romain rétabli dans la Grèce, les Isles & la Comagène, elle représente un Aigle posé sur un globe les ailes étendues ; c'est un des premiers symboles des armes de l'Empire. Voyez Médaille, N°. 10.
169 Où font aujourd'hui la Have, Rotterdam, &c.
170 Le Haynaut & l'Evêché de Liège,
171 Aujourd'hui Santen, dans le Duché de Clèves.
172 *Senatus, populusque Romanus divo Tito. divi Vespasiani. Vespafiano Augujlo.*
173 Il y en a un treizième qui, à la vérité, n'a pas régné, mais qui a porté le titre de César selon une Médaille unique qu'a l'Auteur ; *Domi*t… *divi Domitian Aug.* La figure paroít celle d'un enfant, & sur le revers est une Divinité assise devant elle est un enfant.
174 Malgré les efforts & les irruptions continuelles des Barbares, les Romains se maintinrent pendant deux siècles. Les révolutions perpétuelles qu'éprouvoit leur Empire, leurs guerres civiles, le changement de leurs Princes, la dévastation des Provinces, accompagnée de sanglantes batailles, sembloient quelquefois annoncer leur ruine. Tout-à-coup il survenoit un Empereur qui, s'élançant du sein des calamités qui couvroient la terre,

s’élevoit au-deífus de tous les obstacles, réparoit les malheurs passés, & les faisoit oublier. L’Empire étoit un grand corps vigoureux, à qui il ne falloit que du repos pour être promptement rétabli. Ainsi malgré tous ses désastres, & les guerres que lui sirent les Barbares, depuis Marc-Aurèle en 170, il se maintint dans toute son étendue j jusqu’à la mort de Julien en 363 : il se défendit encore dans le commencement du siècle qui suivit cette époque, & tomba tout-à-fait en 476, tous le règne d’Auguftule.
175 L’Abbé Trithême prétend que les François tirent leur origine des Troyens, échappés des ruines de leur ville détruite par les Grecs. Leur premier Souverain, selon lui, est Antenor ; ce qui semble indiquer une origine Troyenne. Il lui donne pour fils & successeur Marcomir I^{er}., qui passa en Allemagne, sur l’assurance des prédictions d’une magicienne. Ses successeurs font Antenor II, Nicanor, Marcomir II, Clodion I ou Clodovée, Hérimer, Marcomir III, Clodion II, Odenar ou Audemar, Marcomir IV, Clodion III, Marcomir V, père de Pharamond.

Moréri, art. Marcomir, cite cette Généalogie & son Auteur, mais sans les donner comme dignes de foi. L’Abbé Trithême vivoit dans le quinzième siècle, & étoit Abbé d’Hirsauge. Quelque fabuleux que fût cet Auteur., son sentiment n’a pas été isolé. Du Haillan, dans son Discours en forme de Préface, rapporte les fentimens de nos vieux Romanciers, qui font sortir les Francs des Cimbres & de Francion, fils d’Hector, établi d’abord chez les Cimmériens, puis en Germanie. Il cite Belleforest dans son Discours Préliminaire sur l’origine des Francs ; mais Belleforest, outre cette Généalogie qu’il traite de fabuleuse, fait le même reproche à Nicole Gilles, Secrétaire de Louis XII, qui a fait les Annales ou Chroniques de la France, depuis la destruction de Troye ; & ces Chronicles ou Annales, toutes misérables qu’elles étoient, ont trouvé un Traducteur Latin, qui en a fait un gros *in-folio*, imprimé à Bâle en 1572.

D’autres les font sortir de Scythie, fondés sur le rapport qu’il y avoit entre les danses des deux nations, & l’usage des oiseaux de proie.

Bodin & plusieurs Ecrivains soutiennent que les Francs ne sont autre chose que des Gaulois émigrans, qui, au bout de six ou sept cents ans, vinrent se placer sur le Rhin, & s’efforcèrent de rentrer dans leur ancienne

patrie. Ils les suivent, pendant ce petit voyage, avec une exactitude d'autant plus admirable, qu'ils marquent jusqu'à leurs poses & leurs traités dans ces pays qu'on ne connoissoit pas alors.

Revenons, après ces Romanciers, aux fentimens des bons Auteurs.

L'Auteur de l'excellent Traité des Généalogies historiques, fait en 1736, nous assure que ce n'est, ni d'une arme appelée Francisque, dont ces peuples se servoient, ni du mot *Vrang*, qui signifie féroce, qu'est venu le mot Franc, mais de leur amour pour là liberté. L'opinion la plus vraisemblable, dit cet Auteur, est celle qui fait sortir les Francs de la Germanie. Elle est fondée sur le rapport qui se trouve entre les mœurs de ce peuple & celles des Germains.

M. l'Abbé de Vertot, dans une savante Dissertation, soutient que les uns & les autres avoient le même langage, les mêmes loix, les mêmes coutumes. En esset, nous voyons encore en Allemagne l'observation de la loi falique pour les grands fiefs ; loi établie dans l'origine des Puissances de cette contrée.

M. Mille, hist. de Bourgogne, tome I, page 4 : les Francs, anciens peuples de la Germanie.

M. Bossuet, Histoire Universelle, » c'étoît une ligue de peuples Germains qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté «.

176 Aujourd'hui la Westphalie & l'Oves-Yssel, entre le Rhin & l'Ems,

177 Qui habitent aujourd'hui les Pays-Bas aux Provinces-Unies & font partie de l'Over-Yssel.

178 Peuples qui habitoient le pays entre l'EmSj leWefer & l'Elbe aujourd'hui le cercle de Basse-Saxe, le Duché de Brême, le Comté d'Oldembourg & le bas-Evêché de Munster.

179 Les Chamaves occupoient le pays qui fait aujourd'hui partie de l'Evêché de Munster ; les Angrivariens occupoient l'autre partie avec une portion de l'Evêché d'Osnabruck ; les Cattes habitoient les contrées qui forment la Thuringe moitié de la Hesse & des dépendances de l'Abbaye de Fulde ; les Sicambres étoient postés sur le Rhin, depuis Cologne jusqu'à l'endroit où ce fleuve se partage : leur puissance s'étendoit depuis ses bords

jusqu’à la source de la Lippe, & comprenoit les pays qui forment aujourd’hui partie des Evêchés de Cologne & de Paderborn, le Duché de Berg, le Comté de la Marck & la lisière du Duché de Clèves : les Usipiens possédoient le Duché de Clèves ; & les Tenctères, le Canton qu’arrose la Lippe, au-dessus de ce Duché. Ces deux peuples s’étendirent, dans la suite, sur les ruines des Sicambres, quand les Romains en eurent enlevé une partie qu’ils distribuèrent dans des terres éloignées : les Attuaires occupoient l’autre partie de la Hesse ; depuis, ils s’approchèrent du Rhin, le passèrent & habitèrent de l’autre côté. Mézeray, dans son Introduction à l’Histoire de France, dit qu’en 358 ils habitoient les pays de Gueldre & de Juliers, & celui qu’arrose la rivière de Niers qui tombe dans la Meuse, au-dessous de Genep. Leur langue y domine, & le mot de *Vrang*, d’où les Auteurs font dériver le titre de Franc, étoit un mot de cette langue, appelée langue Attuatique ou de Tongrie, à cause de Tongres, capitale du Canton. Les Saliens n’occupèrent la Toxandrie que depuis. Ce que l’on a dit de plus clair à leur égard, dans ces temps reculés, est ce passage d’Ammien : Les Francs, savoir ceux que la coutume a fait appeler Saliens, s’étoient plantés autrefois avec trop de licence au lieu de Toxandrie «. La position de la Toxandrie a occasionné des disputes. Les uns ont soutenu qu’elle consistoit dans les Isles de la Zélande ; les autres, dans un Canton du Brabant. Cette opinion a pu être soutenue de part & d’autre, puisque nous voyons ces Isles occupées par les Francs, ainsi que la partie du Brabant qui y touche, & qui a été, selon toute apparence, le berceau de la monarchie Françoise.
180 L’Histoire fournit peu d’exemples de succès aussi soutenus & aussi éclatans que ceux des Francs depuis Clovis jusqu’à Charlemagne. Cette puissance foible dans ses commencemens, mais semblable au grain qui forme l’orage ! s’accrut, renversa celle des Romains dans les Gaules, engloutit les Royaumes des Bourguignons & des Visigoths, soumit les Bretons, les Bavarois & les Frisons. En vain un peuple fanatique, vainqueur des Romains & des Perses, & maître d’une partie du globe, vient les attaquer, cette puissance immense se brise dès qu’elle heurte contre celle des Francs : l’innombrable armée des Musulmans est exterminée par un petit nombre de ces guerriers. L Allemagne, plus féroce, & qui avoit été

l’écueil des Romains, tombe sous leurs coups : la Hongrie & une partie des Etats du fier Attila viennent augmenter leur vaste Empire ; l’Italie elle-même reçoit le joug ; & Charles, plus puissant que n’avoient été les Empereurs d’Occident, possède leur titre avec leurs provinces. Une élévation si rapide ne fut l’ouvrage que de trois cents ans.

181 Nous voyons dans Mézeray, Introduction à l’Histoire de France : Mais depuis, leurs limites furent bien rognées par le passage des Saxons en-decà de l’Elbe, où ils se rendirent presque aussi puissans qu’eux «.

Le même Auteur : » Mais ayant depuis été éloignés des bords de la mer par d’autres conjonctures, ils oublièrent le métier de corsaires pour faire de plus solides conquêtes. Les Saxons persévérèrent toujours à l’exercer «.

Ces anciennes querelles furent vengées depuis, mais trop cruellement j par Charlemagne.

182 Antonin étoit originaire de Nismes, évènement dont cette ville & les Gaules se glorifieront à jamais.

183 La Moravie, & partie de l’Autriche.

184 M. Fevret de Fontette, dans sa Bibliothèque historique de France, résume ainsi les recherches de Béat Rhénan savant très-versé dans l’histoire, tome I, imprimé en 1769.

Les François font Germains d’origine 5 ils habitoient les côtes de l’Ocean septentrional ayant pour voisins les Saxons. Ils sortirent de leur pays environ l’an 309, fous FEmpire de Constants & ravagèrent la Batavie & l’extrémité des Gaules ; les pays les plus éloignés se sentirent aussi de leurs pirateries, ce qui leur fut fort aisé par rapport à leur situation sur les bords de la mer. Ce n’est pas qu’ils n’eussent été souvent défaits ; mais leur envie de s’établir dans les Gaules, & de suivre les exemples des autres nations, surmonta tous les obstacles. Ils s’avancèrent vers le Mein & la Sala, & occupèrent enfin la rive droite du Pxhin, fous Constant, fils de Constantin. C’est alors qu’ils prirent la ville de Cologne, qu’ils remirent à l’Empereur Julien, en faisant la paix.

Ces paroles renferment le sens de la dissertation de M. Biet, couronnée par l’Académie de Soissons en 1736. Cette dissertation est appuyée de deux autres très-profondes de MM. Ribaud de Rochefort & l’Abbé le Beuf.

185 Les Saliens habitoient le bas Brabant & l’Evêché de Liége jusqu’à Tongres, qui n’étoit pas encore à eux du temps de Julien, puisque nous voyons dans Ammien Marcellin, que ce Prince étant en marche contre les Saliens leurs Députés vinrent le trouver à Tongres ; qu’il les suivit & entra aussi-tôt dans leur pays. Le même Auteur nous dit qu’il les traita favorablement, parce qu’ils s’humilièrent & se soumirent à lui. Il résulte de-là que le pays qu’ils habitoient n’étoit pas éloigné, puisqu’au sortir de Tongres il y entra, ainsi ce ne peut être que le pays de Liége & le Brabant. Aussi le Président Fauchet nous dit-il, liv. 2, chap. 3 de ses Antiquités, que les Saliens étant venus se loger dans la Toxandrie, près de Tongres & la rivière de l’Escaut, Julien leur permit d’y demeurer ; que les Francs étoient pour la plupart habitans de la Gaule, & voisins de Cologne, en tirant vers la Gueldre & la Hollande ; qu’il pouvoit y en avoir dans la Frise & sur les confins de la Westphalie. Quand donc, continue-t-il, « Julien eut contraint les Francs a demeurer en Gueldre, en Hollande & Brabant, voire partie-de Liége, Namur & Haynaut, les uns se mirent à écumes la mer, les autres au service des Empereurs «. Ce qui donne du poids à ce récit, est qu’il y avoit deux corps de Saliens, l’un vieux, & l’autre nouveau, au service des Romains. *Voyez* Mézeray.

Le Président Fauchet continuant, dit, liv. 2, chap. 2 : » Les Francs étoient » en lieux marécageux, près Cologne, deçà & delà le Rhin, du côté de la Frise, Gueldre, Hollande, Zélande & Brabant, ce qui les fasoit appeler Hante-Paluds, Nageurs, Buveurs d’eau de Vahal, qui est la branche du Rhin coulant vers la Gaule ».

Le mot de Ribarol dérive de Ribuariens ou Ripuariens, habitans du pays de Liège, auprès de la Frise & le pays situé entre les branches du Rhin, qui est plus vraiment appelé la France, c’est-à-dire, le berceau de la France. Ammien, Zozime & Rhénan, déja cités, s’accordent sur cette position.

Quant à la Toxandrie, Vendelin, réfutant Cherier & les autres Auteurs qui en font les isles de la Zélande, a prouvé que ce pays a été ainsi nommé de Thessender-Loo, qui étoit une place assise sur la Demère en Brabant ; que la Toxandrie n’est pas le composé des isles que fait l’Escaut, mais la région enfermée par la Meuse, par l’extrémité du cours de l’Escaut, & par les deux

rivières, la Demère & la Chaar, dont la dernière va tomber dans la Meuse à Mastricht, & l'autre dans l'Escaut à Rupelmonde. Mézeray, qui rapporte cet avis, si conforme d'ailleurs à ce qui précède, paroít s'y ranger.

Cette position est la même que celle indiquée par le Président Fauchet. Le Rédacteur de l'article Toxandrie, dans l'Encyclopédie, embrasse cette opinion, & assigne aux Saliens les mêmes limites.

186 Le Président Fauchet & Mézeray, en nous disant que Marcomir & Sunnon étoient du sang Royal des Francs, nous donnent à connoître qu'il y avoit une famille régnante en possession de fournir des Rois à la nation.

187 Les Gaulois qui, jusqu'à l'invasion des Francs, n'avoient eu pour agens de leurs chasses que des chiens, adoptèrent ce nouveau genre, il dégénéra bientôt en passion, tandis que l'oiseau s'ennoblit au point de devenir une marque d'honneur. Un Gentilhomme qui vouloit paroître avec dignité, se montroit avec un Faucon sur le poing. Les Ecclésiastiques partageoient cette prérogative avec la Noblesse.

L'aîné de la maison de Châtellux a encore aujourd'hui, en qualité de premier Chanoine d'Auxerre, le droit d'assister au chœur en bottes, en surplis, l'épée au côté & le Faucon sur le poing.

Le Curé de Sagy, dans la Bresse, avoit le droit d'aller à la chasse avec son Vicaire, l'oiseau sur le poing, & d'exiger le lendemain des fêtes de Noël, en allant ou én revenant, un repas pour lui, sa fuite & son chien. Les frais du repas de ces Chasseurs fut fixé par Arrêt du Parlement de Dijon, rendu en 1660, à 9 liv. I s.

Le Prieur de Couches pouvoit aller dîner un jour de l'année avec ses gens, ses chevaux, ses chiens & ses oiseaux de chasse, chez le Curé de Damerey, qui étoit tenu en outre de payer quatre deniers & de fournir treize bouts de chandelle allumés. Ce droit a été commué en un cens de 3 liv. par Arrêt de 1737. Voyez la Description de Bourgogne.

On léguoit alors un oiseau de chasse, comme on fait aujourd'hui un diamant. Guillaume de Pontallier légua, par son testament de 1336, son Faucon à Othenin de Gissey, son neveu.

Dans ces siécles reculés on enterroit le Chevalier avec son oiseau. D'Abbé le Bœuf, Histoire du Diocèse de Paris, en rapporte la preuve

suivante. En 1730, on trouva dans le fauxbourg d'Auxerre, les os d'un oiseau de proie, mêlés avec ceux d'un chevalier.

188 La Servie & la Bulgarie, dans la partie Occidentale de la Turquie Septentrionale d'Europe.

189 La Chronique Alexandrine dit que cet Empereur mourut en allant à la guerre contre les Francs ; d'où l'on présume que ces peuples, ou quelques-unes de leurs tribus, étoient unis aux Goths dans cette occasion.

190 Aujourd'hui Nicopoli ou Nigebolij près le Danube.

191 Ce Prince eut des autels *à* Nismes selon cette inscription : *Imp. Cas. L. Septimio Severo. pio. invic. Aug. Jul. Balbus sac. sol. ded. prid. non april. Annullino Il & Frontone. Coss.*

192 Parmi les nombreuses Médailles qui attestent le règne de ce Prince dans les Gaules, les unes le représentent accompagné de la justice & de l'abondance, voyez Médaille, N^{o}. II ; & marquent ses victoires telies que celles où l'on voit Mars armé, & la Victoire avec ces mots, *Victoria Aug.* Voyez Médaille, N^{o}. 12 ; les autres marquent ses craintes sur la fidélité des troupes qu'il étoit obligé de flatter, en faisant frapper ces pièces sur lesquelles on lit, *fides militum*, voyez Médaille, N^{o}. 13, *fides equitum.* Voyez Médaille, N^{o}. 14. Ce fut probablement pour plaire aux Gaulois, qu'il fit frapper celle où on lit : *here deus oniens !*

193 L'élévation de ce Prince sur tous les ennemis de l'Empire est exprimée d'une manière très-énergique sur une de ses Médailles, qui représente le Génie de l'Empire couronné, la boule en main, & foulant aux pieds des monstres sur lesquels il s'élève. Voyez Médaille, N^{o}. 15.

194 Voyez Médaille, N^{o}. 16.

195 Robert-le-Fort, Odon son fils qui défendit Paris, sauva le Royaume & en porta la couronne, Hugues Capet tige de la race régnante : Louis XII, & les Ducs actuels descendans de Louis XIII.

196 La mer Noire, grande mer qui sépare l'Europe d'avec l'Aîie, elle s'étend du 40 au 46^{e}. degré de latitude, & du 26 au 39^{e}. degré de longitude. Elle a environ 370 lieues de longueur du couchant au levant, & 150 du nord au sud.

197 Le Continuateur de l’histoire Romaine dit à ce sujet : « je m’étonnerois que ce Prince n’eût pas été célébré par les buveurs comme un nouveau Bacchus si les buveurs étoient savans « ; il auroit vu, s’il eût été instruit dans la numismatique, qu’il l’a été, non par les buveurs, mais par l’Etat qui a fait frapper en son honneur une Médaille, sur le revers de laquelle est un arbre chargé de seps de vignes & de raisins ; au bas est une charrue, & vis-à-vis un dieu qui pourroit bien être Bacchus, avec la légende *soli inviffo.* Voyez Médaille, N^{o}. 17. Ce monument nous apprend aussi qu’on cultivoit alors la vigne avec la charrue, & qu’on lui donnoit les arbres pour soutien, comme on fait encore dans des pays méridionaux.

198 Partie de la Silésie, de la nouvelle Marche, de la Prusse & de la Pologne, en deçà de la Vistule,

199 Aujourd’hui les Pays-Bas aux Provinces-Unies, & partie d’Over-Yssel.

200 M. Mille, Histoire de Bourgogne, tome I, pag. 4, dit en parlant des Francs : » Les Francs, ancien peuple de Germanie, déja connu par ses courses « sur mer « .

Nous voyons dans l’Histoire, qu’étant passés en Angleterre, en 297, au secours d’Alectus, meurtrier de f usurpateur Carausius, ils surent attaqués dans Londres par Asclépiodote, Lieutenant de Constance, & défaits, comme ils étoient prêts à s’enfuir sur des bateaux légers.

Mézeray, pag. 338, dit : les François pareillement étoient alors en des lieux commodes pour faire ce métier-là (la piraterie). Ils s’y étoient encouragés par cette grande & fameuse course qu’ils avoient faite en sortant du Pont-Euxin... mais depuis, ayant été éloignés des bords de la mer par d’autres conjonctures, ils oubliérent le métier de corsaires.

201 Voyez la Médaille, N^{o}. 18.

202 Saint-Maur-des-Fossés, près Paris, est dit dans les anciens Auteurs *Bagaudarum Castrum.*

203 Le monument qui atteste cet évènement, est une Médaille unique sur laquelle ce rebelle se qualifie : *Imp. Amandus.*

204 Voyez. Médaille, N^{o}. 19.

205 La Tour Jouere, ainsi appelée du nom de *Jovius*, qu’il avoit pris par une vanité peu pardonnable dans un aussi grand homme ; se voyoit encore au

siècle dernier dans cette ville. Sa valeur & sa justice sont parfaitement exprimées sur une pièce de bronze de la largeur d'un écu, trouvée dans les décombres de cet édifice. Voyez Médaille, N^{o}. 20. Il est représenté couvert de fer avec la légende *Imp. Diocletianus pf. Aug.* Sur le revers est la Justice la balance à la main avec ces mots autour : *Sacra Moncta Aug. & Cas. Il & r.*, qui prouvent que, malgré que l'Empire fût partagé entre quatre Empereurs, deux Augustes & deux Césars, Dioclétien avoit la principale autorité, & que la monnoie se frappoit principalement à son nom.

206 Deux Inscriptions trouvées dans cette ville en sont la preuve.

207 Il étoit, dit Mézeray, Introduction à l'Histoire, François d'origine, mais né d'un père demeurant en Gaule, & qui vraisemblablement venoit de quelques-uns de ceux que Constance Chlore y avoit transportés, par conséquent il étoit Lete ou Lite, c'est-à-dire, demi-esclave : aussi Julien l'appeloit-il malheureux reste de butin.

M. Beauvais dans son Histoire abrégée des Empereurs Romains & Grecs, & beaucoup d'autres Historiens prétendent qu'il étoit Germain ; qu'il avoit été amené fort jeune avec son père Magnus parmi des prisonniers de sa nation que Constance avoit faits. Il fut affranchi entra dans le service militaire, & s'éleva aux premiers grades.

208 Voyez la Médaille, N^{o}. 21frappée à l'occasion de cette victoire sur Magnence.

209 Aujourd'hui Effeck, dans l'Elclavonie sur la Drave.

210 Ammien Marcellin dit que les Provinces étoient désolées par les impôts.

Mézeray, dans son Introduction, a peint ainsi ces désordres : » Les Provinces qui, pour la grande distance des lieux, n'avoient rien à craindre de leurs ravages (des Barbares), gémissoient sous la tyrannie des Juges & des Présidens, qu'on devoít plutôt appeler des bourreaux que des Magistrats. Ils traitoient en esclaves des gens de condition libre ; personne n'étoit exempt d'outrages que ceux qui appaisoient leur cruauté par de grandes sommes d'argent. Les riches étoient accablés, les pauvres vexés, les nobles avilis ; de telle sorte que tous souhaitoient les Barbares, & portoient envie à ceux qui étoient tombés entre leurs mains «. Liv. 3, §. 4, pag. 418.

211 Aujourd’hui partie du Brabant & du pays de Liège, jusqu’à l’Escaut.
212 Cette vie guerrière est exprimée par une Médaille sur laquelle il est représenté j à limitation de Dioclétien, couvert du casque & de la cuirasse, & la javeline en main, voyez Médaille, N^{o}. 22.
213 Il porte le nom de Palais des Thermes ou des Termes.
214 Il mourut à trente-deux ans. Ses exploits prouvent son courage & sa prudence, en même-temps que ses écrits atfbstent ses connoissances & son génie. Un seul trait peint sa clémence. Théodote, Magistrat d’Hiéropolis étant venu se jeter à ses pieds, sur le mont Casius en lui demandant grâce Julien s’informa quel étoit son crime : on lui répondit que cet homme avoit demandé sa tête à Constance dans le temps que cet Empereur marchoit contre lui. Alors il reprit : » C’est ce que plusieurs personnes m’ont rapporté dans le temps «. Puis se tournant vers Théodote : « Retournez tranquillement chez vous, rassuré par la clémence de votre Prince qui se plaît selon la maxime du Sage j à augmenter le nombre de ses amis, & à diminuer celui de ses ennemis « .

On peut juger de sa justice par cette feule circonstance. Un certain Thalasse, qui lui avoit donné des preuves de mauvaise volonté, & qui avoit contribué à la perte de son frère, étoit poursuivi par une foule d’ennemis ; Julien pensant avec raison qu’un homme qui a le titre d’ennemi du Prince, est déja assez malheureux, défendit au Préfet de prendre connoissance de ces plaintes, avant qu’il fût réconcilié avec lui.

Étant un jour loué par des Avocats sur la sagesse d’un jugement qu’il avoit rendu il répondit : » Je serois flatté de ces éloges, si ceux qui me les donnent me reprenoient lorsque j’agis ou que je parle moins bien «. *Ammíen Marcellin, tome II.*

Enfin, M. de Voltaire, en parlant de ce Prince, dit qu’il combattit sur le Rhin, comme un Turenne, & qu’il rendit la justice à Paris comme un Lamoignon.

Benoît XIV lui comparoit le Roi de Prusse défunt j Frédéric II, ce Monarque dont le nom seul inspirera à la postérité des idées généreuses & donnera à l’ame des Princes une secousse d’émulation. *Caraccioli, vie de Benoit XIV.*

215 Peuples qui habitoient une partie de l'Ecosse.
216 Il périt à Lyon avec Gratien. Une Médaille frappée en cette ville par ordre de Valentinien II, paroît un monument destiné à perpétuer la vengeance de ce crime. Elle représente Gratien, & sur le revers est Maxime, son meurtrier, à genoux, les mains liées derrière le dos devant Théodose. Autour, on lit *Gloria Romanorum.* Au bas *Lugd.*
217 C'est plutôt Nissa, ville de la Turquie Septentrionale d'Europe, sur la Nissava selon plusieurs Géographes, & sur la Zucora selon la carte de la mer Noire, nouvellement publiée par le sieur Dezauche, qui place cette ville entre le 43 & le 44 degré de latitude, & le 19 & le 20 de longitude du Méridien de Paris.
218 Page 466.
219 On Wisbaden dans le Comté de Nassau à 2 lieues de Mayence au Nord. Ce lieu étoit connu des anciens sous le nom *d'Aqua Mattiacæ*
220 Voyez Médaille, N^{o}. 23, où Gratien paroît à genoux demander grâce.
221 Partie de la forêt d'Ardenne, auprès du Queinoy.
222 Cet évènement est célébré par une Médaille de Théodose. On voit sur le revers Eugène à genoux tendant à son vainqueur à cheval des mains suppliantes. Au bas sont les ornemens Impériaux, & autour ces mots : *gloria Ramanorum*, voyez Médaille, N^{o}. 24.
223 Voyez Médaille, N^{o}. 25.
224 Zozyme, cité par Mézeray, dit que toute la lisière Armorique & quelques autres Provinces de la Gaule secouèrent le joug pour établir une espèce de République particulière.

Mézeray, d'après Procope : » Cependant les autres soldats Romains qui étoient en garnison à l'extrémité des Gaules, ne pouvant ni s'en retourner en Italie, ni se rendre parmi les ennemis, qui étoient Ariens, savoir les Vandales, passèrent vers l'ennemi, c'est-à-dire, les Francs & les Armoriques, & leur livrèrent le lieu qu'ils tenoient ; mais ils ont gardé leurs mœurs, & lorsqu'ils vont à la guerre au service des Francs, c'est avec un pareil nombre d'hommes qu'ils fournissoient aux Romains «.
225 Ce qu'on appelle aujourd'hui la Campine dans les Pays-Bas Autrichiens & Hollandois, & partie de l'Evêché de Liège.

226 Peuples de l’ancienne Germanie, le long de la mer Baltique, entre le Vahal. l’Elbe & la Drave, aujourd’hui partie de la haute Saxe & de la Prusse.
227 Peuples de la Sarmatie d’Asie depuis la mer d’Azow jusqu’à la mer Caspienne.
228 Tout le pays, depuis Bordeaux jusqu’aux Pyrénées.
229 Le Languedoc.
230 Mézeray a mis cet évènement sous l’Empereur Avitus ; mais il est plus vraisemblable fous Jovin qui demeura à Trêves,
231 Ces monnoies font des tiers de sol appelées *tremisses.* Elles représentent le butte d’un homme d’une figure belle & d’une attitude élevée ; la tête est ceinte d’un diadème de perles ; un demi-cercle de perles ; qui passe du devant de la tête au derrière, en forme de voûte fait une espèce de couronne fermée avec la légende *Teudome, Rex.* Sur le revers est une espèce de trophée avec des perles posé sur deux degrés & deux étoiles aux cotés & trois au dessus, avec ces mots j *vulta conno.* Bouteroue, qui rapporte cette pièce figurée, dit qu’on lit sur d’autres 3 *civìtas conno.* Le défaut de croix sur cette monnoie, annonce que le Prince étoit Payen. Et Mézcray, qui dit qu’il y a le mot *Ttudcmer,* a été trompé.
232 Mézeray, d’après Grégoire de Tours, qui dit que *Teudemer,* Roi des Francs, fils de Richimer, & sa mère Ascilla, furent mis à mort comme rebelles contre les Romains, ainsi que les actes Consulaires en font mention.

Mais le Président Fauchet, liv. 2, chap. 10, contrarie cet Auteur par ce passage : » Il me souvient avoir lu dans une chronique ramassée par un plus ancien que Charles Martel, que le premier Roi chevelu, élu par les Francs, s’appeloit Theudon, fils de Richimer, tué en bataille par les Romains «.

La chronique paroît mieux instruite que Grégoire, à en juger par le mot Theudon qui est le véritable.
233 Pharamond étoit du Sang Royal 5 son père Marcomir avoit régné sur les Francs. D’anciennes chroniques font Priarius & Ricomer frères de Mellobaud, & Marcomir fils de Priarius. En ce cas, Pharamond auroit été parent de très proche de Théodemir.

234 Cette opinion n’est pas nouvelle. Le Président Fauchet, chap. 10 du liv. 2, dit, après avoir témoigné des doutes sur la royauté de Pharamond :
« Aussi d’aucuns pensent que les Francs ayant un Roi mineur, au temps de
« son élection, il fut, (le Royaume) gouverné par un Warmond
235 M. Févret, dans son discours préliminaire qui est à la tête de sa bibliothèque historique de France, répand beaucoup de lumières sur différens points par les remarqués suivantes.

« Au resté, disoit le père Lelong dans une note mise à la fin de sa suite chronologique, on tombe d’accord que c’est un sentiment nouveau, mais bien fondé, de retrancher Pharamond du nombre de nos premiers Rois de France, 1°. parce que le père de notre histoire, Grégoire de Tours, & tous les Ecrivains des sixième & septième siècles, n’en sont aucune mention ; 2°. parce que le commencement & la fin de son règne, dont on ne fait aucunes circonstances, ne sont appuyés que sur la chronique de Tyro-Profper, Auteur interpollé, particulièrement dans plusieurs endroits ou il parle des Rois de France, & fort décrié, au jugement de tous les Savans.

Selon le père Lelong, Clodion est mort après un règne de trente-sept ans, étant monté sur le trône en 414 «.

Mais ce sentiment, dit M. Févret, est combattu, & n’est rien moins qu’à voué. Il dit dans un autre endroit : « Si le Sentiment de l’abbé de Longuerue, que le père Lelong a suivi, mérite la préférence sur certains points, il y a d’autres sentimens aussi qui peuvent l’emporter de beaucoup sur le sien « .

Revenant ensuite sur ces deux points, il dit : « Au reste, la Monarchie Françoise est encore plus ancienne dans les Gaules, si l’on fait attention à ce que M. Freret avance dans son traité de l’origine des François, qui est encore manuscrit. Selon lui, les Saliens, principale tribu des Francs, de laquelle viennent nos premiers Rois connus, s’établirent, en 297, dans la Toxandrie, aujourd’hui le Brabant Septentrional, & furent confirmés dans cet établissement par Julien, en 358. Là étoit *Dispargum*, aujourd’hui Duisbourg, d’où Clodion partit pour s’emparer de Cambrai. C’est le premier Roi nommé par Grégoire de Tours, le père de notre histoire, mais aussi il

reconnoît que les Francs en ont eu auparavant. Les Romains même en ont nommé plusieurs «.

Il résulte delà que *Dispargum* étant la Capitale d'un Etat qui existoit avant Clodion, cet Etat & cette Capitale avoient eu des Souverains avant lui.

236 Voyez Dom Mabillon discours sur les anciennes sépultures des Rois de France dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions tome Il, long. 25, 10. lat. 48, 35. M. le Chevalier de Jaucourt, qui fait cette citation dans le Dictionnaire Encyclopédique article Frankemberg, dit que la tradition n'est pas nouvelle ni destituée de fondement.

237 A Parisj chez Nyon l'aîné j & filsrue du Jardinet y vol. *in -sol.*

238 Suivant Mézeray 428 j & suivant l'art de vérifier les dates 427.

239 Ce Roi j selon Grégoire de Tours, demeuroit au château de *Disparg*, dans le pays de Tongres, aujourd'hui Duisbourg, dans la Westphalie.

240 C'est aujourd'hui le vieux Hesdin.

241 En 1743 j nos troupes ayant été obligées d'évacuer Prague, les soldats assis sur la neige le 6 Janvier, crioient *le Roi boit* avec du pain de munition & buvant de l'eau. Je tiens ce fait d'un Officier du régiment d'Orléans qui en fut témoin.

242 Dom Liron, après fauteur de la vie de Sainte-Geneviève, a établi que Clodion n'avoit jamais été chassé entièrement des Gaules. Voyez Grégoire de Tours, & la citation du premier auteur de la Bibliothèque hiitorique de France.

243 Peuples qui habitoient les bords du Danube,

244 C'est la forêt de Mormalle, près le Quesnoy dans le Hainaut.

245 Voyez Sidoine Apollinaire qui a chanté cette victoire.

246 Suivant l'art de vérifier les dates en 448.

247 Voyez Pierre Marcel, Historien Vénitien,

248 Voyez, Médaille, N^{o}. 26, d'après une des deux rapportées dans Bouîeroue.

249 Les Calmoucks, aussi appelés les Eluths, font des peuples de la Tartarie indépendante : ils sont au Nord de lTnde, & font originairement Mogols. Il

paroît qu’ils habitent le pays connu autrefois fous le nom de *Serica.* dans la *Scythia ititra îmaiïm.*

250 Peuples originaires du Nord de la Chine, qui ont envahi & ravagé une partie de l’Europe, & sont disparus totalement.

251 Peuples sortis de ce qu’on appelle aujourd’hui la Norwège, & une parfis & la Suède.

252 Cette pièce est citée dans les premières de Bouteroue.

253 L’Auteur du traité des Généalogies, imprimé en 1736, nous dit qu’Aëtius, après avoir donné ce conseil à Thorismond, en donna un pareil à Mérovée : *Simili & Francorum regem dolo fugavit.* M. Eccard, liv. 2, chap. 7.

En trouvant ce frère à Mérovée, on lui trouve des neveux ; savoir Regnachaire, Roi de Cambrai, & ses frères Richer & Regnomer. Delà le degré de parenté que Grégoire de Tours donne à ces Princes avec Clqyis.

254 Voyez Sidoine Apoll.

255 456, suivant l’art de vérifier les dates.

256 Voyez Médaille, N^{o}. 27, gravée d’après son cachet trouvé dans sou tombeau.

257 Suivant l’art de vérifier les dates, & Velly 456.

258 Cette condamnation ne seroit pas extraordinaire ; elle tient aux usages des peuples de la Germanie, qui, par une fuite de cette liberté dont ils étoient si jaloux, avoient voulu, en constituant les Rois leurs juges, qu’ils en eussent eux-mêmes. C’est pourquoi le ban de Croatie étoit juge, en certains cas, du Roi de Hongrie, & l’Electeur Palatin l’est encore de l’Empereur. Il pouvoit y avoir un pareil tribunal chez les Francs.

259 Cet évènement, qui nous a été conservé par la tradition, est appuyé du suffrage de Grégoire de Tours, Historien irréprochable ; de l’Abbé Lebeuf, qui a défendu la souveraineté d’Egidius dans les Gaules & l’expulsion de Childéric ; & des Continuateurs de l’Histoire de France, dans les gravures des principaux évènemens depuis la fondation de la Monarchie.

260 Le savant Auteur du traité des Généalogies historiques, qui rapporte cet évènement, le place en 465, justement la cinquième année de l’exil de Childéric. La prise de Trèves & de Cologne a trompé le Président

Fauchet & Mézeray. Ils sont rapportée à Childéric, en 467 : il ne fut de retour qu'en 468, son exil ayant duré huit ans. Il ne conquit ni ne posséda rien dans ces cantons, puisque nous les voyons encore fous le règne de Clovis, possédés par Sigebert, fils de Clodebaud, qui combattit avec lui, en 494, à Tolbiac (b), ou il reçut une blessure dont il resta boiteux. Son fils Cloderic se trouva, 507, à la bataille de Vouillé. Ce fils dénaturé ayant fait tuer son père, Clovis le fit tuer à son tour, s'empara de son Royaume, & réunit tous les François sous la même Monarchie.

(b) Aujourd'hui Zulpick ou Zulck.

261 Connu sous le nom des Herules, qui habitoient la Germanie Septentrionale le long de la mer Baltique, entre l'Elbe & l'Oder.

262 Ce Prince3 attentif à la conservation des droits de la couronne, ordonna que sélection des Papes seroit confirmée par les Rois d'Italie.

263 Suivant l'art de vérifier les dates en 481.

Hist. de l'Eglise Gall., tome 2, page 172.

» L'an 1653, on découvrit à Tournai, proche l'Eglise de Saint-Brice, le tombeau de Childéric. Il étoit plein de richesses, selon la coutume des anciens François, qui mettoient dans le tombeau des personnes de qualité une partie des trésors qu'elles avoient possédés. Il y avoit dans celui-ci cent médailles d'or, deux cents médailles d'argent, une épée dont la poignée & le fourreau étoient ornés d'or ; de plus, le fer d'une hache & celui d'un javelot, un étui d'or avec un stilet pour écrire, une petite tête de bœuf d'or, qui étoit sans doute une idole, environ trois cents abeilles d'or, un globe de crystal, enfin un anneau d'or sur lequel étoit gravée la figure de Childélie, tenant de sa main droite un javelot avec cette inscription, *Hilderici régis.* C'est ce qui fit juger que c'étoit le tombeau de ce Prince. On y trouva deux têtes d'homme & la tête d'un cheval. On croit que c'est le cheval de Childéric qu'on aura enterré avec lui, & : que les trois cents abeilles d'or ornoient le caparaçon de ce cheval. Comme on voit des croix sur la plupart des médailles qui étoient dans ce tombeau, un savant Auteur a cru en pouvoir inférer que Childéric étoit Chrétien ; mais ces médailles font frappées au coin des Empereurs Chrétiens, & c'étoit une partie du butin enlevé aux Gaulois par Childéric. Toutes les pièces trouvées

dans ce monument, furent d’abord données à l’Empereur Léopold qui en fit présent à Louis XIV ; elles sont aujourd’hui dans le Cabinet du Roi «.
264 Dans l’Evêché de Liège,
265 L’Abbé Lebeuf a soutenu qu’Egidius & Siagríus avoient été des Souverains.
266 Ville d’Italie dans le Montferrat sur le Tanaro.
267 Fossano dans le Piémont sur la Sture.
268 Aujourd’hui la basse Albanie dans la Turquie Méridionale d’Europe.
269 Ville d’Italie au grand Duché de Toscane, sur une cote près du ruisseau de Mugnon, entre Florence & Pratolino.
270 Au cercle d’Autriche,
271 Ville de la Calabre citérieure, au Royaume de Naples.
272 La Martinière & plusieurs autres Géographes nomment cette rivière le Buzento.
273 Les Silinges habitoient la Eetique, aujourd’hui l’Andalousie,
274 Habite autrefois par les Suèvi, les Semnones, les Langobardi ; c’est-à-dire, par les peuples de la Prusle, de la Pologne, de la rive gaucne de l’Elbe, de la basse & haute Saxe.
275 Landgraviat de la basse Allemagne ou Septentrionale, au cercle de la haute Saxe.
276 Au Nord de FEvêché de Wirtzbourg, au cercle de Franconie.
277 Qui habitoient la Hesse, partie de la Thuringe & du Duché de Brunswick.
278 Peuples qui habitoient une petite contrée de l’ancienne Germanie, faisant partie aujourd’hui des Pays-Bas aux Provinces-Unies, & connue sous le nom de Sallandt
279 Gondebaud l’annonce lui-même dans ses loix Gombettes & M. Dunod dans son histoire des Séquanois ; mais les historiens de Bourgogne ont gardé la silence sur ce point.
280 Celui de M. d’Ennery.
281 Quoique MM. Mille & le Goux de Gerland aient retranché les deux frères que M. de Valois donne à Gondioc, savoir, Gonderic & Chiîpéric, sous prétexte que Gondioc ou Gonderic est le même nom, & que Chilpéric

étoit fils & non pas frère de Gondioc ; ce sentiment de M. de Valois n'est pas sans vraisemblance, lorsqu'on considère que Gondebaud, fils de Gondioc, fait mention de ses oncles dans les loix Gombettes. M. le Goux a été plus loin. Il n'a fait de Gundahaire & de Gondioc qu'un seul Prince, contre l'avis de plusieurs Auteurs.

282 Les Oíisrniens font aujourd'hui les diocèses de St. Pol de Léon & de Tréguier.

283 Les Curiosolites paroissent être le diocèse de Quimpercorentin,

284 Il paroît que les Diablintes font le Perche.

285 Ayant fait fouiner à Alise & suivi les anciens murs de la ville se me suis convaincu quelle ne pouvoit pas contenir, avec ses habitants, une aussi forte garnison que l'annoncent les Commentaires de César. La conséquence qu'on tire de ce fait, peut s'étendre à beaucoup d'autres.

286 A neuf lieues de Quinnper.

287 Mézeray »

288 Voyez la Dissertation de M. le Président de Brosses, insérée dans le second volume des Mémoires de l'Académie de Dijon.

289 Ce droit s'exerce sur les biens-fonds des Communautés dont le tiers est adjugé au Seigneur.

290 Voyez Médaille, N^{o}. 28, sur laquelle Constantin-le-Jeune est représenté adorant la Croix en forme de sceptre.

291 Louis VIII déclara, par une Ordonnance, qu'il regardoit comme à lui appartenantes toutes les villes où il y auroit des communautés.

292 Cette maison remonte au-delà de Bouchard de Montmorenci, au Duc Alberic & à une sœur d'Edred, Roi d'Angleterre, sous le règne des Lothaire. Voyez art de vérifier les dates, tome 2, page 643. Dom Bouquet, tome 9 ; Dom Mabillon, acte 55, Bened. tome 5, n. 245.

293 Le Gouvernement actuel, égal au Romain sur beaucoup d'articles, n'a pas voulu lui être inférieur sur celui-là, & le Prince a déja menacé l'.abus d'une prompte proscription.

294 Grand golfe de l'Océan Germanique, de 30 lieues de longueur, formé par une inondation de la mer, arrivée en 1225 sur la côte des Pays-Bas ; il sépare la Frise Occidentale de l'Orientale.

295 La preuve est fondée sur l'inscription d'un Tauricius de Vannes, Intendant du commerce des Gaules, patron des bateliers de la Seine & de la Loire.
296 Voyez Dom Martin. La statue élevée à Tibère par les marchands de Paris, *Nautae Parisiaci.*
297 Cette loi est de Fronton II, Roi de Scandinavie, contemporain d'Auguste, qui ordonna que tout différend entre ses sujets se termineroit par l'épée : l'Europe suit à sa honte, & : par habitude, depuis 13 siècles, cette décision barbare, dont elle s'est fait un usage, comme s'il étoit permis à un membre de la société d'en tuer un autre.
298 Celle de l'âne à Beauvais, Autun.
299 Les Curés de St. Paul à Paris, & de Charonne dans la banlieue, étoient appelés, au 13^{e}. siécle, *Presbyteri Cardinales.*
300 La première est indiquée dans le discours historique qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon, en 1771.
301 La seconde est rapportée par M. le Baron de Vatteville, Auteur de l'Histoire de la Confédération Helvétique. Elle est entre Montbelliard & Poventru »
302 La perte du terrain ; au premier apperçu, monte déjà à des millions d'arpens ; celle des forêts est égale. Si nous sentons la disette des dernières dans ce siècle3 qu'on juge de ce qu'on éprouvera dans le siècle prochain. Pour arrêter les progrès d'une gangrène aussi dévorante, on a cherché les causes du mal, les remèdes raisonnables qu'on peut lui appliquer, & on les exposera dans un traité qu'on se propose de publier sur la dégradation des montagnes & des bois, & sur les maux dont cette perte nous menace. Car le premier principe de tout Etat qui veut conserver ses habitans & ses forces, est de défendre son sol. La population suit les moyens de subsistance, & se perd sur un sol qui s'appauvrit.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.
3. DISCOURS PRÉLIMINAIRE A MON SEIGNEUR COMTE D'ARTOIS.
4. DES GAULES, ET DES MŒURS DE SES ANCIENS HABITANS.
5. PREMIERS TEMPS CONNUS.
6. ÉMIGRATION DE BELLOVEZE ET DE SIGOVEZE.
    1. Fondation des Colonies Gauloises 590 ans avant l'Ere Chrétienne.
    2. De la Conquête des Colonies Celtiques 9 & des approches des Gaules par les Romains.
7. CONQUETE Des Gaules par les Romains.
8. DE LA DOMINATION ROMAINE DANS LES GAULES. JUSQU'À L'APPARITION DES FRANCS.
    1. INTRODUCTION.
9. DES FRANCS, JUSQU'AU PREMIER ROI RÉGNANT DANS LES GAULES.
10. DES ROIS QUI ONT RÉGNÉ AVANT CLOVIS.
    1. TEUDOME OU THÉODOMIR, PREMIER ROI .
    2. PHARAMOND, DEUXIEME ROI.
    3. CLODION, TROISIÈME ROI.
    4. MÉROVÉE, QUATRIÈME ROI .
    5. CHILDÉRIC, CINQUIÈME ROI .
11. ÉTAT DES GAULES A L'AVÈNEMENT DE CLOVIS AU TRONE
12. EXPLICATION DES FIGURES ET MÉDAILLES.
    1. PLANCHE PREMIÈRE.
    2. PLANCHE II.
    3. PLANCHE III.
    4. PLANCHE IV.
    5. PLANCHE V.

    6. PLANCHE VI.
    7. PLANCHE VII.
13. APPROBATION.
    1. PRIVILÈGE DU ROI
14. Notes
15. À propos de cette édition numérique